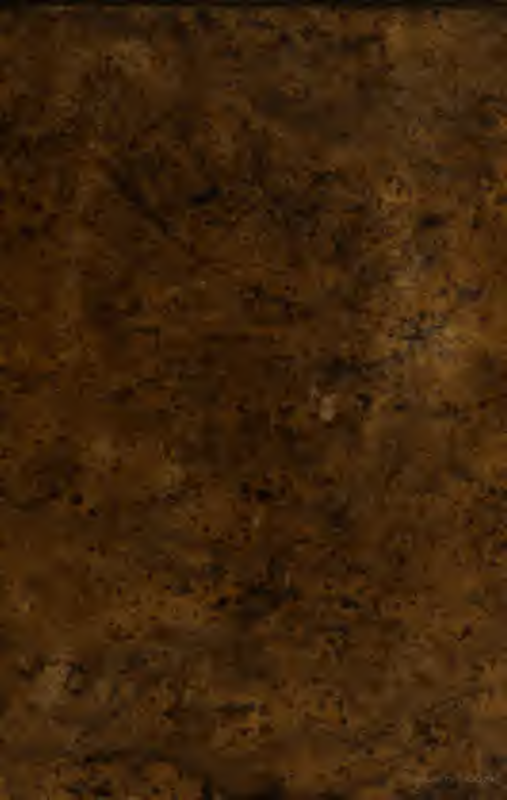



FONDO PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
XI
40
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

DU GÉNIE

DES

PEUPLES ANCIENS.

DU GÉNIE
DES PEUPLES ANCIENS,

OU

TABLEAU HISTORIQUE
ET LITTÉRAIRE

DU DÉVELOPPEMENT DE L'ESPRIT HUMAIN CHEZ LES PEUPLES ANCIENS, DEPUIS LES PREMIERS TEMPS CONNUS JUSQU'AU COMMENCEMENT DE L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Par Mme V. DE C********


TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, vis-à-vis de celle du Pont de Lodi, no 9.

M. DCCCVIII.

DU GÉNIE
DES
PEUPLES ANCIENS.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne, ou de la fin de la captivité de Babylone au rétablissement des Juifs par Esdras et par Néhémie; du commencement de la guerre des Perses au rétablissement d'Athènes, par Thrasybule; de l'expulsion des rois de Rome au commencement du siége de Veies.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Hébreux, et de leurs Livres, depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

Le siècle qui se présente maintenant à parcourir est celui de la gloire de la Grèce; toutes les palmes s'enlacent pour couronner en cette période brillante, et l'héroïsme, et les talens, et l'auguste philosophie.

Rome délivrée de ses rois, étend par degrés son empire; c'est un arbre majestueux, dont la jeunesse demande un siècle, et qui nourrit ses racines vigoureuses avant d'élever les rameaux imposans qu'elle doivent à leur tour alimenter et soutenir.

Le peuple hébreu se rétablit par degrés. Destiné à goûter pour deux siècles ou environ une paix que rien ne doit troubler, il reprend ses institutions, ses lois anciennes et consacrées, et renonce à la monarchie, qui depuis le temps de Salomon l'avait écrasé sous son poids.

Nous trouvons les détails du rétablissement des Hébreux dans le Livre d'Esdras et dans celui de Néhémie; c'est à peu près depuis ce temps que les Hébreux ont été appelés Juifs.

Cyrus avait conquis l'empire de Babylone cinq cent trente-huit ans environ avant l'ère chrétienne, et il avait donné presque aussitôt l'édit qui rappelait les Hébreux dans la Palestine. Zorobabel et Josué, ou Jesus, fils de Josadec, l'un des prêtres, s'empressèrent, à leur arrivée, d'élever un autel au Seigneur, puis ils jetèrent les fondemens du temple. Mais les peuplades voisines, qui redoutaient le rétablissement d'une nation plus nombreuse qu'elles, et supérieure à elles sous mille rapports, accusèrent les Hébreux à la cour de Babylone. De pareils intérêts, qui ne paraissaient que des détails au nouveau souverain de tant d'empires, ne furent point approfondis, il suffit des préventions que l'on avait saisies contre le peuple hébreu pour décider la suspension de ses travaux. Mais la deuxième année

de son règne, cinq cent vingt ans avant l'ère chrétienne, Darius Hystaspès ayant renouvelé l'édit solennel de Cyrus, Zorobabel reprit ce qu'il avait commencé, et le temple fut fini en moins de quatre années.

La persécution toutefois ne fut interrompue que pendant peu d'instans. Elle recommença avec les mêmes succès, et les Hébreux tombèrent dans une longue anarchie. Mais, à la fin, Esdras et Néhémie, ayant intéressé le roi Artaxercès, ce monarque leur confia l'exécution de son ordre absolu, et ils furent eux-mêmes chargés du rétablissement de leurs frères.

C'est à ces deux chefs pleins de zèle que nous devons le détail des événemens. Leurs Livres sont fort courts; le récit qu'on y trouve est excessivement minutieux; mais les registres de la nation devaient servir d'archives aux familles.

Esdras commence à l'édit de Cyrus, et il en rapporte le texte que nous avons déjà cité, puis il fait l'énumération des vases restitués par ordre de Cyrus; il nomme celui qui en fit la remise, et celui des premiers de Juda qui en reçut alors le dépôt.

L'épithète de prince, si souvent employée dans les histoires des Hébreux, ne répondait chez eux qu'au titre d'homme distingué, et elle n'a guère d'autre sens dans tous les écrits des anciens.

Esdras nomme les chefs des Hébreux captifs qui retournèrent à Jérusalem, et le nombre des habitans, ou, selon son expression, le nombre des enfans de

chaque ville, qui les suivirent. Il distingue les prêtres, les lévites, les chantres, et même les chanteuses.

Esdras rapporte aussi que plusieurs de ceux qui se disaient issus des races sacerdotales, n'ayant pu retrouver et reproduire leurs généalogies, furent exclus du sacerdoce.

On apprend dans l'histoire du célèbre Josephe combien de précautions furent prises dans tous les temps pour conserver la preuve des filiations dans les familles sacerdotales. Cette suite de races porte un caractère tout à fait oriental, et le monde sans doute était nouveau quand on eut l'idée de les compter.

Esdras fait l'énumération des chameaux, des chevaux et des ânes, que les Israélites conduisirent avec eux, et celle des présens en or, en argent, en étoffes précieuses, qu'ils offrirent d'eux-mêmes pour le rétablissement et du culte et du temple.

Le sacrifice fut accompli, et l'on traita promptement, ou en argent, ou en échanges, soit avec divers ouvriers, soit avec les Sidoniens, pour que les uns prêtassent leur industrie, et que les autres livrassent les cèdres nécessaires à la construction de l'édifice, dont les fondemens furent bientôt jetés. Les lévites, avec leurs cymbales, les prêtres, avec leurs trompettes, chantèrent les louanges de Dieu dans les cantiques du roi David, et célébrèrent sa bonté et son éternelle miséricorde sur Israël.

« Tout le peuple faisait retentir l'air de ses cris en regardant les fondations du temple; mais plusieurs des prêtres, des lévites, des principaux et des vieillards,

qui avaient vu le premier temple, et qui voyaient celui qu'on élevait devant eux, pleuraient, tandis que les autres poussaient des exclamations de joie et d'alégresse. On ne pouvait, en cette circonstance, distinguer ni les larmes ni les regrets entre tant de clameurs bruyantes; le peuple criait tout ensemble, et l'on n'entendait que des sons. »

Esdras, après ce tableau naïf, transcrit la lettre des ennemis des Juifs au monarque de Babylone.

« Nous nous souvenons, disent les dénonciateurs, que nous avons été nourris autrefois dans le palais du roi, et nous ne pouvons souffrir qu'on blesse ses intérêts en la moindre chose. Faites parcourir les livres des histoires de vos pères, vous saurez que cette ville fut toujours une ville rebelle, et que c'est pour cette raison qu'elle a été détruite par eux. »

Tous les travaux furent suspendus; mais les prophètes Aggée et Zacharie ne cessèrent pas de soutenir le peuple; et Darius ayant en effet commandé qu'on fît une recherche dans la bibliothèque des livres qui se trouvaient à Babylone, on lui porta l'édit de Cyrus.

Darius eut de l'empressement à confirmer cet édit respecté. Il voulut que les victimes, le grain, le sel, le vin et l'huile, fussent fournis de suite aux Juifs à ses dépens, et qu'en offrant leurs sacrifices au Dieu du ciel, ils priassent pour la vie du roi et pour celle de ses enfans. L'entreprise fut reprise avec un grand courage. La pâque fut célébrée avec une extrême joie; « car Dieu, selon le texte, avait réjoui leur cœur, et tourné de leur côté le cœur du roi d'Assur, afin qu'il

les secourût dans l'ouvrage de la maison du Seigneur Dieu d'Israël. »

Cependant tous les enfans de Juda n'étaient point retournés à Jérusalem. Quatre-vingts ans encore après l'édit de Cyrus, il en restait un grand nombre en Asie. Esdras voulut les réunir. Ce Juif, qui donne la liste de ses ancêtres, en remontant jusqu'à Aaron, était un scribe habile dans la loi de Moïse, que le Seigneur Dieu avait donnée à Israël.

Esdras cite le texte de la lettre d'Artaxercès qui le revêtissait de ses pouvoirs. Ce texte est simple et précis. Le roi autorise Esdras à rejoindre ses frères. « Tu es envoyé, lui dit-il, de la face du roi et de celle de ses sept conseillers, pour visiter Jérusalem et la Judée, selon la loi de ton Dieu, qui est dans ta main. »

« Béni soit le Seigneur, le Dieu de nos pères, ajoute Esdras, car il a mis dans le cœur du roi ces heureuses dispositions pour la gloire de la maison du Seigneur, qui est dans Jérusalem, et il a dirigé sur moi sa miséricorde devant le roi, ses conseillers et tous les grands qui l'environnent. »

Esdras donne le nom des familles qui le suivirent, et le nombre de ceux qui les composaient. Peu de temps avant le départ, il ordonna un jeûne, et implora les graces du Seigneur; « car, dit-il, j'aurais rougi de demander au roi du secours et des cavaliers pour nous protéger dans le chemin. Nous avions dit au roi : La main de Dieu est sur ceux qui le cherchent dans la droiture; sa puissance et sa fureur tombent sur ceux qui l'abandonnent. Nous jeûnâmes, nous priâmes,

ajoute Esdras dans sa simplicité, et tout réussit selon nos vœux. »

Parvenu à Jérusalem, Esdras apprit bientôt qu'un grand nombre d'Israélites avaient choisi des femmes étrangères, et en avaient eu des enfans.

Esdras pria le Seigneur avec ardeur; et, déchirant ses vêtemens, il resta prosterné devant le temple, en versant des larmes amères. Le peuple l'entoura, et se soumit à tout : chaque coupable offrit un bélier en expiation de sa faute. Et Esdras termine son dixième et dernier chapitre par l'énumération des familles sacerdotales qui elles-mêmes y étaient tombées.

Au reste ces courts mémoires ne sont qu'une chronique abrégée; et la simplicité du style prend un caractère de sécheresse quand elle n'est pas embellie, quand elle ne devient pas touchante par le charme des sentimens et la naïveté des peintures.

On a attribué à Esdras les extraits des Livres hébreux, compris en deux livres fort longs, sous le nom de Paralipomènes. Le texte quelquefois s'y trouve tout entier.

Les huit premiers chapitres du premier de ces Livres ne sont qu'une suite de généalogies; et il devait paraître important de les recueillir, après le désordre occasionné par la captivité que le peuple avait soufferte.

Voici le début des Paralipomènes :

« Adam, Seth, Enos, Caïnan, Malaléel, Jérad, Hénoch, Mathusalé, Lamech, Noé. » On lit de suite les noms des enfans de Noé et de leur postérité. On

trouve la souche des Philistins, la souche des Amorrhéens et celles des peuples de Chanaan, d'Edom et de toute l'Arabie; on trouve la souche de Chus, de Nemrod et d'Assur. Quelquefois un seul mot explique une destinée. Chus engendra Nemrod : celui-là commença à être puissant sur la terre.

On peut suivre, je pense, avec autant d'intérêt que de curiosité, ces tables antiques où tant de nations qui existent, retrouvent et révèrent le nom de leurs aïeux.

L'histoire est un beau et grand livre; mais pour l'apprécier, il faut l'étudier avec soin.

Le récit historique des Paralipomènes commence, sans préparation, à la défaite du roi Saül. Les faits y sont plus resserrés que dans les Livres même des Rois; mais les détails y ont plus d'étendue, les noms y sont marqués avec plus d'attention.

Le rédacteur désigne la famille et la postérité de celui qu'il vient à citer pour avoir tenu un emploi. Les ornemens du temple de Salomon sont minutieusement décrits; les richesses, les trésors, sont expliqués jusqu'au moindre détail.

Le recueil des Paralipomènes est un monument national; c'est l'ouvrage d'un citoyen plutôt que celui d'un auteur.

Le Livre de Néhémie fait suite à celui d'Esdras. Néhémie, comme Esdras, s'exprime, à la première personne; ce sont des mémoires qu'il écrit; il ne donne d'autre date que celle du règne d'Artaxercès, et sa plume naïve n'épargne aucun détail.

« Paroles de Néhémie, fils d'Helchias. Au mois de

Casleu, vingtième année, j'étais dans le château de Suse, et il vint Hanani, un de mes frères, et quelques hommes qui arrivaient de Juda. Je les interrogeai au sujet des Juifs qui y demeuraient, et qui avaient survécu à la captivité, et au sujet de Jérusalem, et ils me répondirent : Ceux qui demeurent dans ce pays, et qui y sont revenus depuis la captivité, sont dans une grande affliction et dans l'opprobre; les murs de Jérusalem sont anéantis, et ses portes ont été incendiées. »

A ces paroles, Néhémie adresse au Seigneur une prière fervente, et il le conjure de toucher en sa faveur le cœur du roi Artaxercès. « Le vin était devant lui. Je pris le vin, dit Néhémie, et je le présentai au roi. J'étais comme sans force devant son visage, et le roi me dit : Pourquoi votre visage est-il triste, quoique vous ne paraissiez pas malade ? ce n'est sans doute pas sans sujet, et un chagrin dont j'ignore la cause s'est emparé de votre cœur. Je fus saisi d'une crainte trop vive, et je dis au roi : Prince, vivez éternellement. Comment mon visage ne porterait-il pas l'empreinte de mon affliction ? la ville où reposent les sépulcres de mes pères est déserte, ses portes sont incendiées. Et le roi me dit : Que desirez-vous à ce sujet ? Je priai le Dieu du ciel, et je dis au roi : Si le roi l'approuve, et si votre serviteur a trouvé grace devant vous, envoyez-moi à Jérusalem, à la ville des sépulcres de mes pères, et je la relèverai. Et le roi me dit, et la reine, qui était assise près de lui : Combien de temps durera votre voyage, et quand reviendrez-

vous ? Le roi consentit, et me donna un congé, et j'en marquai le temps. Et je dis au roi : Si le roi le trouve bon, qu'il me donne des lettres pour ceux qui commandent au-delà du fleuve ; qu'il m'en donne une pour Azaph, garde du sceau du roi, afin qu'il me fournisse des bois, et que je puisse couvrir les portes de la tour de la cité, les murs même de la ville, et la maison où je m'établirai. Le roi me donna toutes ces lettres ; car la main de Dieu se trouvait avec moi. »

Néhémie rapporte les noms de ceux qui concoururent à rebâtir les murailles. Il nomme jusqu'à ceux qui construisirent les boutiques des marchands, et les établissemens des négocians et des jouailliers.

Ce ne fut pourtant pas sans obstacles que l'ouvrage fut achevé ; il fallut que la jeunesse, partagée en deux corps, se consacrât l'une aux travaux, et l'autre à la défense de ceux qui s'y livraient.

Mais quand les murs de Jérusalem furent bâtis, la ville parut bien grande et le peuple bien peu nombreux, il ne se trouvait plus de maisons dans la cité sainte ; on jeta au sort pour désigner ceux qui devraient s'y établir, le reste se répandit dans les autres villes de Judée. Et le peuple bénit ceux qui s'offrirent d'eux-mêmes à habiter Jérusalem.

« Le septième mois arriva. Les enfans d'Israël étaient tous dans leurs villes, et tout le peuple fut rassemblé, comme un seul homme, sur la place qui est devant la porte des eaux. Ils dirent à Esdras, le scribe, qu'il apportât le livre de la loi de Moïse, qu'avait donnée le Seigneur Dieu d'Israël. Esdras monta sur

un degré en bois qui l'élevait au-dessus du peuple. Il bénit le Seigneur le Dieu grand, et le peuple répondit à l'unanimité. Les lévites firent faire silence; hommes, femmes, enfans, tout ce qui pouvait comprendre était présent, et Esdras, prêtre et scribe, lut tout haut et distinctement dans le livre de la loi de Dieu. Le peuple se mit à pleurer. Néhémie, Esdras et les lévites disaient: Ne pleurez pas, ne vous affligez pas, ce jour est consacré au Seigneur. Allez, mangez des fruits, buvez du lait, envoyez des portions à ceux qui n'ont rien préparé, car ce saint jour est au Seigneur; ne vous affligez pas, la joie du Seigneur est notre courage. »

Le lendemain on lut au peuple dans la loi, que Moïse avait ordonné qu'en un jour solennel du septième mois, le peuple habiterait sous des tentes. «Sortez sur la montagne, apportez, disait le texte, des branches d'oliviers, des rameaux pris aux plus beaux arbres, des branches de myrte, des palmes, des feuillages, pour en faire des tabernacles.»

Le peuple sortit, à l'instant les tabernacles furent placés de toutes parts. Depuis Josué, fils de Nun, jusqu'à ce jour, les enfans d'Israël n'avaient rien fait de semblable. Ce fut un joie extrême, et l'on continua de lire la loi pendant neuf jours.

Le vingt-quatrième du mois fut une époque de deuil, on sépara les enfans d'Israël de la race des étrangères. Le peuple se couvrit de sacs, et confessa toutes ses iniquités et celles de ses pères. Mais enfin les lévites lui ordonnèrent de se lever, et, prenant la parole, ils prononcèrent une longue invocation.

Cette prière s'adresse au Dieu unique, le créateur du ciel, du ciel des cieux, de toute l'armée des cieux, de la terre, des mers, de tout ce qu'ils renferment. Les bienfaits successifs de Dieu, envers son peuple, y sont successivement détaillés, ainsi que nous l'avons vu dans presque toutes les solennités des Hébreux. D'après tout cela, ajoutent les lévites, frappons l'alliance, écrivons à l'instant. Que les principaux d'entre nous, que nos prêtres, que nos lévites, donnent pour nous leur signature. Néhémie nomme tous ceux qui signèrent en ce lieu; et ils jurèrent tous de marcher dans la loi du Dieu leur Seigneur.

Rien n'est sans doute plus solennel et plus touchant que cette alliance céleste, renouvelée entre un peuple composé d'une seule famille, et le Dieu dont il reconnaît la perpétuelle assistance. Il promet d'être juste, et d'exercer toutes les vertus.

Cette époque répond à peu près à celle où le peuple Romain confirma les lois des douze tables. De pareilles fêtes honorent l'humanité, mais celles où l'homme contracte avec Dieu même, est sûrement plus majestueuse.

Les trois derniers prophètes dont les livres hébreux nous aient conservé les écrits, sont Aggée, Zacharie et Malachie. Aggée et Zacharie furent contemporains de Zorobabel; et Malachie parut vers le temps de Néhémie. Les Hébreux, après eux, n'eurent plus de prophètes. Leurs mœurs étaient trop différentes de celles du siècle d'Elie, pour que la voix austère des solitaires moralistes produisît encore l'effet dont les an-

ciens livres font foi. Les relations des peuples d'ailleurs devenaient chaque jour plus étendues et plus rapides; elles allaient ôter aux esprits de leur native originalité, aux peuples de leur indépendance respective, et les nations généralement allaient prendre une teinte plus semblable et plus uniforme.

Le morceau qui reste d'Aggée est extrêmement court et très-simple.

Cet Israélite fervent observe avec douleur la suspension des travaux du temple. La parole du Seigneur vient en lui. Il va trouver Zorobabel et Josué. « Voici ce que dit le Seigneur des armées, leur dit-il. Ce peuple dit : Le temps n'est pas encore venu de bâtir la maison du Seigneur. Et la parole du Seigneur est venue au prophète Aggée pour dire : Est-ce que le temps est venu d'habiter des maisons, quand cette maison est déserte? Voici maintenant ce que dit le Seigneur des armées : Reportez vos souvenirs sur le passé. Vous avez semé beaucoup, vous avez peu recueilli; vous avez mangé, et vous ne vous êtes point rassasiés; vous avez bu, et vous avez encore soif; vous vous êtes vêtus, et vous ne vous êtes point échauffés ; et celui qui a amassé son salaire, l'a placé dans un sac sans fond. Voici ce que dit le Seigneur des armées : Tournez votre cœur sur le passé; montez sur la montagne, apportez du bois et bâtissez une maison, et elle me sera agréable, et je serai glorifié, dit le Seigneur. »

C'est par des invitations de ce genre, qu'Aggée encouragea la reprise des travaux. Il dit lui-même qu'à sa voix tout le peuple se mit à l'œuvre.

Zacharie demande aux Hébreux de ne point imiter leurs pères, qui avaient négligé les avis des prophètes, mais de quitter leurs voies mauvaises, leurs pensées plus coupables, et de se convertir au Seigneur, qui les invite. « Jugez avec équité, leur dit-il; que chacun exerce envers son frère la miséricorde et la pitié; ne calomniez pas la veuve, le pupille, l'étranger, le pauvre. Que chacun dise la vérité à son prochain; que personne de vous n'entretienne dans son cœur une mauvaise pensée contre son ami. Ne trouvez point de plaisir aux faux sermens, ce sont toutes choses que je hais, dit le Seigneur. »

L'écrit de Zacharie, plus long que celui d'Aggée, est rempli de visions que l'ange du Seigneur lui explique, sans les interpréter néanmoins clairement. Quelques-unes ont pour objet d'encourager Zorobabel dans ses travaux. Les autres me paraissent uniquement relatives à l'annonce du Messie, proclamé par tous les prophètes : et ce grand examen, je l'ai dit, ne peut entrer dans mon sujet.

Malachie, le dernier des prophètes, n'a laissé qu'un écrit très-court. C'est une instruction mêlée de reproches, de menaces, et pourtant de motifs d'espérance.

« Le fardeau de la parole du Seigneur sur Israël, dit-il, est confié à Malachie. Je vous ai aimés, dit le Seigneur, et vous avez dit : En quoi nous avez-vous aimés? Esaü, dit le Seigneur, n'était-il pas frère de Jacob? J'ai aimé Jacob, j'ai haï Esaü; j'ai posé ses montagnes dans la solitude, et son héritage parmi les dragons du désert.

« Vous avez dit, ajoute-t-il plus loin : Il est vain de servir le Seigneur ; qu'avons-nous retiré de garder ses préceptes et de marcher tristement devant le Seigneur des armées ? Ne regardons-nous pas comme heureux les arrogans qui s'élèvent en commettant l'iniquité ; ils ont tenté Dieu, et ils n'ont aucun mal. Le Seigneur a attendu, il a écouté, et un livre a été écrit devant lui pour ceux qui craignent le Seigneur, et qui pensent à son nom. Le jour viendra, et tous les orgueilleux, tous les artisans d'impiété seront comme la paille ; le jour qui viendra les enflammera, dit le Seigneur des armées, et ne laissera d'eux ni la racine ni le germe. Le soleil de justice se lèvera sur ceux qui craignent mon nom ; la santé sera sur ses ailes. Vous sortirez, et vous sauterez de joie, comme les génisses d'un troupeau. »

Les cantiques de David ne sont pas les seuls qu'aient chantés les Israélites au retour de la captivité ; on en trouve plusieurs dans le recueil des Pseaumes qui ont pour date cet heureux retour.

Ce sont des expressions de confiance, de reconnaissance, de joie. Ces odes courtes respirent le sentiment, et sont embellies de figures toujours prises dans la nature.

Voici le Pseaume 123 : « Qu'Israël le dise maintenant, si le Seigneur n'eût été en nous, lorsque les hommes fondaient sur nous, peut-être ils nous auraient engloutis tout vivans. Notre ame a traversé un torrent, peut-être que notre ame n'aurait pu surmonter le courant de cette eau redoutable ; notre ame est

comme un passereau échappé au filet des chasseurs. Le filet a été brisé, nous avons été délivrés; notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. »

Voici le Pseaume 126 : « Si le Seigneur n'élève la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain; si le Seigneur ne garde la cité, celui qui la garde veille en vain; il vous est inutile de vous lever avant le jour. Levez-vous après que vous vous serez reposés, vous qui mangez le pain de douleur. »

Voici enfin le Pseaume 125 : « Le Seigneur a changé la captivité de Sion. Nous avons été consolés; notre bouche s'est remplie de joie, et notre langue en a proclamé les transports. Les nations disent maintenant : Le Seigneur s'est plu à les combler de biens, et en effet, nous sommes dans la joie. Changez, Seigneur, notre captivité, comme le torrent par le vent du midi. Ceux qui sèment dans les larmes recueillent dans le bonheur. Ils allaient, et pleuraient en jetant leurs semences; ils viennent, ils reviennent dans la jouissance, en transportant leurs gerbes et leurs grains. »

Je ne citerai pas davantage ; les cantiques qui nous restent de cette époque ne sont d'ailleurs qu'en petit nombre. Ce n'est pas le talent de la poésie qui les distingue, c'est la naïveté, c'est la confiance, l'hilarité qu'ils peignent; et de si douces expressions doidoivent porter en un cœur malade la consolation et l'espoir.

C'est quelque temps avant le retour d'Esdras en Palestine qu'il faut placer l'histoire d'Esther.

Quelques savans ont cru que l'Assuérus du Livre d'Esther était Ciaxares, roi de Médie, oncle de Cyrus, et déjà nommé Darius Médus dans les Livres hébreux; d'autres ont pensé qu'Assuérus était Artaxercès, successeur de Xercès; mais un grand nombre d'autorités nomment Darius Hystaspès comme l'époux d'Esther; et Hérodote a fait mention d'une femme que ce monarque aima passionnément.

On attribue à Mardochée le Livre de l'histoire d'Esther.

Le récit en est simple, et abonde en détails; l'écrivain n'y semble occupé que du seul objet qu'il expose, il ne songe ni à paraître, ni à faire ressortir une réflexion apprêtée.

Mais tous les traits de cette histoire fournissent à la méditation; et si l'on se plaît à contempler la figure constante de l'homme, sous les costumes les plus divers; on reconnaît, plus volontiers encore, ses passions toujours les mêmes, sous les usages de tous les temps.

« Assuérus régnait de l'Inde à l'Ethiopie, sur cent vingt-sept provinces, et Suse commençait à s'élever. » Ce fut Darius qui bâtit Suse.

« Assuérus fit un grand festin la troisième année de son règne; toute la ville de Suse y fut invitée, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Le festin fut dressé dans le vestibule du jardin et du parc, tous les deux décorés et plantés de main d'homme, avec une magnificence royale; des tentes superbes, et d'un coloris aérien, des cordons de pourpre, des colonnes de

marbre brillaient de toute part; les lits étaient d'or et d'argent, sur un plancher de mille couleurs, incrusté de pierres précieuses. On portait de tous côtés des vases d'or et d'autres vases. Le vin était abondant et digne d'une magnificence royale; personne n'était forcé de boire, mais ceux qui étaient préposés à chaque table, avaient soin que chacun fût satisfait. »

Cette fête dura sept jours. Les anciens avaient l'usage des grands festins, c'était là seulement que le plaisir réunissait les hommes. Solon fit une loi sur l'assiduité, et la réserve qu'on devait apporter tout ensemble aux repas publics des tribus à Athènes, et l'histoire a gardé le détail des festins donnés par César au peuple tout entier à Rome.

Le roi but avec quelque excès, et il voulut que la reine Vasthi fût amenée en sa présence, fier de faire connaître à tous la rare beauté de son épouse. La reine présidait dans l'intérieur au festin destiné aux femmes; elle refusa d'obéir.

Les grands de la Perse, dont Assuérus était entouré, excitèrent son ressentiment; ils crurent que l'exemple de la reine allait soustraire les femmes à l'obéissance de leurs maris, et le roi, après avoir banni Vasthi, « envoya des lettres dans toutes les provinces, afin que quiconque les entendrait proclamer, et pourrait les lire en diverses langues et divers caractères, apprît que les hommes étaient les maîtres et les premiers dans leurs maisons. »

Cependant Assuérus se souvenait de Vasthi; les esclaves du roi et les officiers de sa maison lui con-

seillèrent de faire venir à Suse tout ce que ses états renfermaient de filles jeunes et belles, sous la surveillance de l'eunuque Egée. Le juif Mardochée qui demeurait à Suse, n'hésita pas de présenter Esther sa nièce, jeune orpheline, qu'il avait élevée comme sa fille. Elle trouva grace aux yeux de l'eunuque; et le temps vint où ces jeunes beautés devaient, l'une après l'autre, être conduites au roi : l'épreuve était pour elles d'un an; elles devaient, pendant cet intervalle, se parfumer d'huile de myrrhe et d'autres aromates choisis. On ne leur refusait aucune sorte de parure; celle qui entrait le soir dans la chambre du roi, en sortait le lendemain par une seconde issue, et ne devait plus reparaître qu'elle ne fût demandée.

Esther n'exigea de préférence aucun ornement précieux, elle prit ceux que l'eunuque lui donna. Elle était extrêmement belle, et tout en elle était fait pour séduire. Le roi l'aima plus que les autres femmes. Elle trouva grace et miséricorde devant lui. Il lui posa le diadème sur la tête, et la déclara reine à la place de Vasthi. Il fit un immense festin pour célébrer ses noces avec Esther. Il remit aux provinces une part des tributs, et répandit de magnifiques présens.

Esther n'avait point déclaré sa nation et sa patrie, Mardochée l'avait défendu, et elle suivait ses ordres comme dans le temps où il l'avoit nourrie, et où elle n'était qu'une enfant.

Mardochée, qui ne quittait point l'entrée du palais d'Assuérus, découvrit la conspiration de deux eunuques contre sa vie; Esther en fut informée par ses soins,

et l'on écrivit ce fait sous les yeux du roi même, dans les annales historiques.

Aman, de la race des Amalécites, était alors dans la faveur du roi.

Les serviteurs du roi fléchissaient le genou devant Aman, et le seul Mardochée ne lui rendit point cet honneur. Aman apprit que Mardochée était Juif; il conçut le dessein de perdre avec lui sa nation, et il jeta le sort pour décider en quel mois il les ferait périr.

Aman alla trouver le roi; il lui représenta que le peuple juif, dispersé dans ses vastes états, usait de lois et de cérémonies particulières, et méprisait ses commandemens; il obtint un ordre précis pour les exterminer en un jour.

Mardochée vit l'édit affiché dans la ville de Suse; il se couvrit d'un sac, et donna tous les signes de son extrême douleur. Il n'était pas permis d'entrer dans le palais quand on était revêtu d'un sac. Esther envoya donc un de ses eunuques à Mardochée, pour connaître le sujet de sa peine. Mardochée le lui fit savoir, et lui fit dire qu'elle parlât au roi. Esther lui fit répondre que quiconque, homme ou femme, se présenterait devant le roi avant d'être appelé par lui, serait à l'instant puni de mort, si le roi n'étendait son sceptre d'or, comme un signe de sa clémence. Mardochée répliqua que la vie d'Esther ne serait pas en sûreté dans le péril de tout Israël; qu'elle périrait sans doute avec la maison de son père, et que sa nation serait sauvée sans qu'elle eût de part à son salut. Qui sait pourtant, ajoutait-il, si ce n'est pas pour cette fin que vous êtes parvenue au trône?

Esther fit recommander à Mardochée de prier pour elle; et, consacrant trois jours aux prières et au jeûne, avec les filles qui l'entouraient, elle promit, au risque de sa vie, de se présenter au roi.

« Le troisième jour, en effet, revêtue des ornemens royaux, elle s'approcha du trône du roi. Assuérus vit la reine Esther, et ses yeux furent enchantés. Il lui tendit son sceptre d'or, lui demanda, avec les accens de l'amour, ce qu'elle pouvait desirer de lui, fût-ce la moitié de son royaume. Esther pria le roi de venir avec Aman, et le jour même, et le jour d'après, dîner dans le palais qui faisait sa demeure. Elle s'engagea à s'expliquer quand le second jour serait venu.

Aman, enorgueilli de sa faveur près d'Esther, supportait plus impatiemment les hauteurs du Juif Mardochée, qui ne s'était même point levé de sa place quand il avait quitté le palais. Sa femme et ses amis lui conseillèrent de le faire périr, et il fit préparer une potence devant sa maison.

Le roi, dans l'intervalle, souffrit une insomnie : il demanda les annales de son règne, et on lui lut de quelle manière Mardochée avait découvert la conspiration des eunuques sans avoir reçu de récompense. Le roi fit appeler Aman, qui déjà était au palais, et il lui demanda conseil sur le genre d'honneurs dont le roi pouvait combler un de ses sujets. Le perfide Aman, ne doutant point que ce sujet ne fût lui-même, donna l'idée d'une marche triomphale, pendant laquelle tout homme aurait à se prosterner devant celui qui porterait les ornemens du roi.

Obligé d'accomplir envers Mardochée même ce qu'il avait projeté pour sa gloire, honteux, désespéré, Aman retourna chez lui en se couvrant le visage. Sa femme et les plus sages des amis qu'il avait, furent frappés de ce fâcheux augure; mais les eunuques vinrent le presser de se rendre aussitôt chez la reine.

Esther, en sa présence, pria le roi de lui accorder et sa vie et celle de son peuple, qu'Aman voulait faire périr. Assuérus, troublé, entra dans les bosquets qui tenaient à la salle du festin. Aman se leva aussitôt, il conjura à genoux Esther de le sauver. Assuérus vit son mouvement, il s'écria que, jusque sous ses yeux, il osait insulter la reine. Le roi n'avait pas prononcé un mot de plus, que ceux qui l'entouraient avaient déjà voilé le visage d'Aman.

Un des eunuques vint rapporter que Mardochée allait périr; et le roi, irrité, voulut que le traître Aman fût de suite pendu en sa place.

Mardochée fut bientôt introduit près du roi. La proscription des Juifs fut révoquée; mais, d'opprimés devenus oppresseurs, ils demandèrent un jour entier pour se livrer à leur vengeance.

CHAPITRE II.

Des Grecs, depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

Les événemens qui ont tant agité et la Grèce et l'Asie pendant la période qui nous occupe, sont connus à tel point, qu'il suffira de les indiquer. Le sort du monde semblait alors fixé aux plaines de Marathon, ou de Platée; et le roi de Babylone et le peuple d'Athènes existaient alors seuls, presque seuls pour l'histoire.

Darius, fils d'Hystaspès, prit possession de l'empire de Perse cinq cent vingt-un ans avant l'ère chrétienne. Nous avons vu comment le célèbre Zoroastre avait, au temps de son règne, renouvelé le culte des Mages.

Darius tenta de faire la guerre aux Scythes; il établit un pont sur le Bosphore et un autre sur le Danube. On dit que les peuplades ennemies lui envoyèrent une souris, une flèche et un oiseau, pour lui marquer, sous cet emblème, que la fuite seule pourrait le dérober à leurs traits. Le parti de la retraite fut en effet le seul qu Darius eut à prendre. Hystiée, tyran de Milet, sauva toute son armée en défendant le pont du Danube.

Ce guerrier, pour sa récompense, obtint le même bonneur que Mardochée à la cour d'Assuérus. Paré des ornemens royaux, il fut conduit à cheval dans la

ville de Sardes, et proclamé tout haut le sauveur de l'état. Hérodote, historien presque contemporain, nous a conservé ce témoignage des représentations orientales.

Ce fut Darius Hystaspès qui commença la fameuse guerre dont les conquêtes d'Alexandre furent, un siècle et demi plus tard, le véritable dénouement.

Mégabaze, que Darius avait laissé en Europe avec une armée encore nombreuse, soumit passagèrement et la Thrace et la Macédoine. Le satrape de Lydie essaya de surprendre Naxos, et même l'île de Lemnos, que Miltiade venait de conquérir pour Athènes; mais ce qui sur-tout détermina la guerre, fut une injustice de Darius.

Cet Hystiée, comblé d'honneurs, et suspect néanmoins à cause de ses services et des talens qu'il avait développés, ne put retourner librement à Milet. Darius le retint près de lui; mais Hystiée, de loin, fit soulever les villes grecques en Asie, et la ville même de Milet. Aristagoras, son gendre, parcourut la Grèce toute entière, afin d'implorer les secours dont ces villes avaient besoin. Rejeté à Lacédémone, il eut recours aux Athéniens. Il obtint des vaisseaux, la révolte éclata, et Sardes fut brûlée par les troupes d'Athènes cinq cent quatre ans avant l'ère chrétienne.

Darius, dès ce moment, voua la guerre aux Athéniens. Il voulut que chaque soir un de ses officiers lui rappelât, avant le repas, le nom d'Athènes, son ennemie. Mais, dans le temps où l'Ionie devenait la proie d'une guerre si terrible, Anaxagore voyait le

jour à Clazomène; Démocrite, à Abdéra, se riait de nos misères, et combinait le jeu des atomes; Héraclite, à Ephèse, plongé dans ses méditations, refusait les dons du grand roi pour garder son indépendance.

Aristagoras fut tué dans une action de cette guerre. Darius tenta vainement de ramener les Milésiens, en renvoyant Hystiée parmi eux. Le crédit qu'Hystiée avait dans cette ville ne pouvait plus en ce moment en modérer l'effervescence. Mais l'Ionie céda aux forces de l'Asie, Milet fut renversée six années environ après avoir secoué le joug.

Le désastre de Milet servit bientôt de sujet à l'une des tragédies qui commençaient à créer la scène d'Athènes. Eschyles, encore jeune citoyen, servait son pays comme soldat, et ne l'avait pas illustré comme poëte; et l'auteur de la tragédie de Milet n'a pas été nommé par les anciens. Mais il fallait peu d'art pour émouvoir les spectateurs, en leur montrant une si cruelle image. Le peuple d'Athènes fondit en larmes. Le poëte fut mis à l'amende, la pièce fut interdite, et le peuple pensa sans doute qu'il est un genre de malheurs sur lequel il ne convient pas que la sensibilité s'émousse.

Mardonius, gendre du roi, passa en Grèce avec une nombreuse armée; la Thrace, la Macédoine, plièrent aussitôt sous sa loi. Athènes osa lui résister. Miltiade, l'un de ses dix chefs, chargé par ses collègues de leurs propres pouvoirs, vainquit à Marathon, et les Perses furent dispersés.

Les arts concoururent à honorer Miltiade; on fit un tableau, qui fut exposé en public, dans lequel le

héros, peint à sa ressemblance, paraissait à la tête des neuf chefs athéniens. Mais le triomphe de Miltiade fut court. Moins heureux dans une entreprise contre l'île de Paros, on l'accusa de s'être laissé corrompre. Il mourut dans les fers, des suites d'une blessure, et n'ayant pu satisfaire à l'amende qui lui avait été imposée.

Ce fut l'esprit de parti, né à Athènes du temps de Pisistrate, qui, plus que l'ingratitude ou les ombrages d'un patriotisme inquiet, fit la disgrace des sauveurs d'Athènes. La puissante famille des Alcméonides tendit toujours à l'oligarchie. Elle s'était servie de l'injure particulière d'Harmodius, pour bannir les enfans de Pisistrate. L'envie toujours active qu'elle ne cessa d'entretenir contre tous ceux qui s'élevèrent dans Athènes, y tint lieu de balance politique.

On conçoit difficilement combien dans la suite de cette guerre, l'exaltation d'une partie de la Grèce répondit peu à celle d'Athènes et au mouvement de Marathon. La fête d'Olympie fut un prétexte aux Péloponésiens, pour délaisser Léonidas aux Thermopiles avec trois cents Spartiates seulement, et un très-petit nombre d'alliés. Les envoyés des cités grecques, réunis alors à Corinthe, eurent beaucoup de peine à couvrir ce défaut absolu de zèle. Ils se refusèrent cependant à implorer le secours de Gelon et de Syracuse.

Sparte se porta à cette guerre sans élan comme sans franchise, et, se croyant à l'abri du danger, elle comprima ses forces au lieu de les dilater. Tantôt ses jeunes guerriers célébraient la fête d'Hyacinthe, et devaient perdre plusieurs jours ou dans le deuil ou

dans les plaisirs, tantôt ils attendaient la pleine lune, pour se mettre régulièrement en marche.

Léonidas périt aux Thermopiles en victime autant qu'en héros. Pausanias se vit presque forcé à trahir une patrie qui se refusait à sa gloire; et la haine jalouse de Sparte poursuivit Thémistocle même, loin d'Athènes et de la Grèce.

Mais si la cause commune fut à tant d'égards mal soutenue, si Thèbes alla jusqu'à faire alliance avec les armes des barbares, quelques cités se distinguèrent par leurs héroïques efforts. Trézène reçut les femmes et les enfans des intrépides Athéniens. Elle assigna une somme pour l'entretien de chaque famille. Les enfans eurent le droit de ramasser des fruits sur tout le territoire, et l'on assura le paiement de ceux qui leur enseignaient les lettres. Platée ne sépara jamais son destin de celui d'Athènes. Quand, avant la bataille fameuse, l'oracle eut ordonné aux Athéniens de combattre et de vaincre sur leur territoire même, les Platéens ne voulurent pas leur laisser perdre un avantage. Ils firent don aux Athéniens du sol sur lequel ils campaient, afin que l'oracle fût rempli. Alexandre le Grand ayant fait dans la suite proclamer aux jeux olympiques le rétablissement de Platée, rappela dans son décret une action si généreuse.

Si la période qui nous occupe ne mérite pas le nom d'âge vertueux de la Grèce, on peut l'appeler du moins le temps héroïque des sociétés libres, comme les siècles mythologiques avaient été celui des hommes extraordinaires, isolés et indépendans.

Athènes dut sa gloire et ses triomphes aux citoyens dont le génie et le courage ont conquis l'hommage des siècles. L'esprit général était grand, et la nécessité le dirigeait sans méprise vers un seul but.

Thémistocle s'offre le premier. Issu d'une naissance obscure, il avait refusé de se polir par quelque application aux arts et aux exercices d'agrément ; mais il avait promis de faire la renommée d'une ville, et les trophées de Miltiade lui avaient ôté le sommeil.

Thémistocle eût d'abord la fastueuse prétention d'égaler en magnificence Cionon, le fils de Miltiade. Il fit représenter une tragédie à ses frais, et dès-lors une telle dépense était prodigieuse à Athènes. Le peuple parut peu sensible à cette prodigalité sans objet. Mais dans une crise pressante, Thémistocle exerça l'ascendant de son génie, et surpassa tous ses rivaux.

On sait comment Xercès, ayant succédé à son père, fondit de nouveau sur la Grèce, et parut devoir l'engloutir.

Encouragée par l'oracle de Delphes, que Thémistocle interpréta, Athènes chercha son salut en de simples murailles de bois. Les femmes et les enfans furent envoyés à Trézène; les hommes s'embarquèrent tous. La ville abandonnée fut mise sous la garde et la protection de Minerve. En vain l'armée du roi y porta le fer et le feu; les intrépides citoyens attendirent ses voiles à Salamine.

Plutarque, sur l'autorité de Phanias de Lesbos, historien et philosophe, affirme qu'avant de livrer le

combat, Thémistocle immola trois jeunes prisonniers à Bacchus, appelé Omastès.

Le devin, frappé de quelques signes, ordonna, dit l'auteur, ce cruel sacrifice, et le peuple qui, dans les dangers, attend bien plus sa délivrance des voies extraordinaires, que des moyens ordinaires et raisonnables, entraîna les victimes à l'autel.

Il ne paraît cependant pas que Bacchus ait jamais reçu des victimes humaines à Athènes. Mais un auteur, appelé Evelpis Carystius, rapporte qu'à Chio, ainsi qu'à Ténédos, on déchirait un homme en pièces pendant les fêtes de Bacchus Omadius. Docides a écrit qu'il en était de même à Lesbos.

Trop d'exemples nous forcent de croire que les sacrifices humains ne furent pas réservés seulement au farouche Moloch, de Phénicie et de Carthage. Hérodote nous apprend que dans les cas inquiétans les Perses enterraient vivans des jeunes garçons et des jeunes filles. Rome même, en plusieurs conjonctures, livra à cet effroyable supplice un Grec et une Grecque, un Gaulois et une Gauloise; et de pareils tableaux sont bien loin des riantes images mythologiques.

Plutarque, dans la vie qu'il a donnée de Thémistocle, relève sa patience envers le Spartiate Emybiades. Car il faut, nous dit-il, bien savoir le chemin de la gloire pour y aller sûrement par une voie si détournée.

Artémise, reine de Carie, combattit elle-même à Salamine. Seule, dans le conseil du roi, cette héroïne donna des avis salutaires. Elle se couvrit de gloire

dans le combat; et il faut aux femmes comme aux hommes des circonstances décisives pour déployer tout leur génie.

Les capitaines des Grecs, après la grande bataille, se réunirent dans l'isthme de Corinthe, et s'occupèrent de décerner les prix.

Tous les guerriers s'adjugèrent le premier, mais le deuxième fut accordé à Thémistocle. Les Lacédémoniens le conduisirent à Sparte et le couronnèrent pour sa sagesse, tandis qu'ils couronnaient Emybiades pour sa valeur. Trois ans après il vint à Olympie; l'assemblée oubliant la lice, n'eut des yeux que pour Thémistocle, et le couvrit d'applaudissemens. Thémistocle avoua qu'en ce jour il avait eu sa récompense.

L'influence d'Aristide sur les destins d'Athènes fut due entièrement au sentiment que tous les citoyens avaient de sa droiture parfaite, unie à de véritables talens. Désintéressé, modeste, exempt de toute ambition secrète, le premier à Marathon il avait cédé sa part du commandement à Miltiade. Rival, ennemi même de Thémistocle, il l'aida franchement à vaincre à Salamine, et seconda toutes ses vues.

Thémistocle voulut un jour que le peuple désignât un homme à qui il pût s'ouvrir sur un projet qu'il avait concerté; il fallait que ce citoyen en fût à jamais le seul juge. Le peuple nomma Aristide. Dépositaire d'une confiance inouie, Aristide vint déclarer que le projet conçu par Thémistocle était souverainement utile, mais qu'il était souverainement injuste, et le peuple le rejeta sans en demander plus.

Rien, dans les siècles modernes, ne répond à l'idée d'une scène semblable; tout y est glorieux, tout y est sublime. Mais pour qu'une cité se gouverne ainsi, il faut qu'elle soit encore dans la jeunesse de sa gloire, dans le commencement de sa prospérité. Les cités qui l'environnent doivent se trouver avec elle dans une exacte proportion; et il faut peut-être, comme alors, que le reste du monde demeure à peu près étranger au coin de la terre qui offre un spectacle pareil.

Aristide gagna la bataille de Platée, qui termina la guerre de Perse. Après la bataille de Platée il fut appelé, d'un vœu unanime, à régler les contributions que chaque peuple devait fournir. Le résultat de son opération fut appelé l'heureux sort de la Grèce; et la confiance qu'obtint le sage Aristide, transporta au peuple d'Athènes la prépondérance que Sparte avait jusqu'alors affectée.

L'influence du juste Aristide ne se borna pas aux affaires du dehors. Il s'aperçut que ses concitoyens, libérateurs en effet de la Grèce, tentaient par toutes les voies de rendre le gouvernement absolument populaire. Il jugea que ce peuple avait par tant de valeur mérité une considération nouvelle; il jugea que ce peuple, fier de ses victoires et fort de ses armes, ne se laisseroit pas réduire et maîtriser; il fit donc passer un décret qui portait que le gouvernement serait désormais commun à tous, et que tout Athénien pourrait être choisi comme archonte.

C'était un changement, sans doute, à l'ordre établi par Solon. Mais les temps n'étaient plus les mêmes,

et le gouvernement, préservé des plus terribles séditions par les prudentes mesures d'Aristide, ne fut plus exposé du moins qu'aux désordres inséparables de l'existence politique d'un petit état.

Aristide ne chercha jamais à se faire des amis puissans, et il n'affecta point de désobliger ses ennemis, quand il exerça quelque pouvoir. Il disait que le véritable citoyen devait faire consister toute sa force à ne faire et à ne conseiller que ce qui était juste et prudent.

Plutarque a observé que les êtres capables de raisonner et de connaître l'essence divine, étaient les seuls capables de participer à la justice. Les hommes, ajoute-t-il, n'aiment et n'honorent les dieux que pour leur justice. De tous les biens célestes elle est le seul en notre puissance, et elle est le seul bien négligé.

Aristide se trouvait sous le poids de l'ostracisme, quand Xercès entra dans la Grèce. Mais Thémistocle, qui avait, à ce qu'il semble, concouru à cette disgrace, fut le premier à le rendre au vœu des Athéniens. Dans les dangers de la patrie, il fit ce beau décret qui permettait à ceux qui n'étaient bannis que pour un temps, de revenir, et de faire et dire avec les autres citoyens, ce qu'ils penseraient à propos pour le salut de la Grèce.

Aristide mourut pauvre, et sans avoir songé à amasser des richesses qui ne pouvaient augmenter sa considération. Long-temps encore après sa mort, le peuple d'Athènes pourvut aux besoins de sa famille indigente.

Après la bataille de Platée, les Grecs, vainqueurs, consacrèrent à Delphes la dîme de tout leur butin. Les inscriptions jointes à cette offrande ont été conservées par l'historien Diodore; elles sont extrêmement simples. Les Grecs y remercient les dieux de ce qu'ils ont délivré la Grèce.

Athènes, quitte de ses dangers, fit dresser un tombeau aux guerriers qu'elle avait perdus. On célébra des jeux en leur honneur, on prononça publiquement leur éloge.

On éleva aussi un monument aux Thermopiles, et l'on y mit cette brève inscription: PASSANT, VA DIRE A SPARTE QUE NOUS SOMMES MORTS ICI POUR OBSERVER SES LOIS. En effet, avant de combattre, et quand il s'aperçut que l'ennemi l'avait surpris, Léonidas renvoya ses alliés, et excitant ses généreux compagnons à soigner leur parure guerrière, il les convia à souper chez Pluton.

Le poète Simonide leur fit une épitaphe, et Diodore l'a conservée.

Athènes dut à la grandeur des conceptions de Thémistocle et à l'habileté de sa conduite, la construction de son Pirée et celle de ses utiles murailles. Le peuple, se confiant au génie de ce grand homme, l'autorisa, sans les avoir connus, à exécuter les projets qu'il avait soumis au sénat, et qui avaient eu son suffrage.

La Grèce aussi lui dut un service essentiel. Il prévint ses déchiremens, et ne voulut pas laisser rayer de la liste des Amphictions les villes qui, pendant la

guerre, avaient ou négligé ou trahi la cause commune.

Banni par l'ostracisme, et retiré à Argos, Thémistocle y fut poursuivi par la vengeance des Spartiates. La ville accusatrice voulait soumettre dans ses murs Thémistocle au jugement de la Grèce, comme complice de Pausanias.

Thémistocle prit la fuite et se rendit d'abord chez Admète, roi des Molosses, qu'il avait cependant autrefois desservi. Le héros malheureux parut en suppliant, à la manière grave et sublime de la plus haute antiquité. Assis près du foyer, il prit entre ses bras le fils unique d'Admète, et ce roi, qu'on se représente avec la majesté des rois pasteurs que peint Homère, l'accueillit comme un hôte envoyé par les dieux. Il aida Thémistocle à passer en Asie, et deux jeunes Liguriens que le commerce y conduisait, guidèrent les pas de l'illustre proscrit.

Thémistocle voulut avoir appris la langue des Perses avant de paraître devant le roi. Xercès le combla de bienfaits, et assigna des villes pour fournir, en détail, à toutes les parties de sa dépense; il comptait sur ses secours dans la guerre qu'il méditait de reprendre contre la Grèce. Mais Thémistocle, à ce moment fatal, aima mieux se priver du jour, que d'exécuter sa vengeance contre une patrie qu'il ne cessait de chérir.

On ne découvre qu'avec chagrin, et je dirai plus, avec une sorte de honte, les excès où l'esprit de parti peut entraîner quiconque s'y abandonne. Cimon, selon

plusieurs historiens, fit condamner à mort Epicratès, ami de Thémistocle, pour avoir fait arriver en Asie la femme et les enfans de ce grand homme. Thémistocle, quoi qu'il en soit, reçut, après sa mort, des honneurs à Athènes, et sa famille y fut rappelée.

Mais ceux de ses descendans qui demeurèrent en Asie, jouirent constamment, à Magnésie, des avantages que le roi de Perse lui avait jadis accordés. Plutarque, après six siècles environ, y vit un rejeton de cette famille si justement illustre; il portait le nom de son aïeul, et il n'avait perdu, à Magnésie, aucune de ses prérogatives.

La mort du roi Xercès suivit de près celle de Thémistocle. Artaban, l'un de ses officiers, le tua de sa propre main, et accusant de ce parricide Darius, fils aîné du prince assassiné, il se fit ordonner par Artaxercès, son second fils, d'ôter la vie à Darius; mais ce fourbe ayant voulu completter ses noirceurs en immolant Artaxercès lui-même, le prince plus heureux le perça de son poignard, et prit possession de la couronne. Les crimes ont, en Orient, presque constamment entouré les trônes de ses despotes.

Cimon, à deux reprises, vainqueur des forces de la Perse, avait passé dans le désordre une partie de sa jeunesse; il n'avait acquis aucune grace, il n'avait étudié aucune des sciences que les jeunes gens de son temps commençaient à cultiver. On lui soupçonnait peu d'esprit; mais il avait de la droiture, de la fermeté, de la franchise. Il était beau, il était brave; et

quand il commença à prendre part aux affaires publiques, le peuple qui se lassait du long ascendant de Thémistocle, accueillit son jeune rival.

Cimon soutint l'aristocratie dans Athènes, mais sa main nourrissait les pauvres citoyens, il leur consacrait ses richesses jusque là que ses vergers mêmes étaient sans cesse ouverts à tous. Le sentiment et l'opinion sont deux choses très-différentes. La justice et la bienfaisance ne peuvent pas être confondues; il est bien plus facile, il est bien plus commun de donner ce qu'on possède, que de rendre ce que l'on doit. La générosité naît de la bonté du cœur, les notions sur la justice tiennent aux systèmes de l'esprit, et souvent à des préjugés qu'on ne définit pas, et qu'on ne peut pas détruire.

Cimon afficha trop l'estime de préférence qu'il accordait aux Spartiates; il fit porter à l'un de ses fils le nom de Lacédémonius; et la belle théorie sur laquelle reposaient les institutions de Sparte, pouvait effectivement séduire les plus sages esprits; mais cette prédilection indisposa le peuple contre Cimon; et la partialité que le parti aristocratique d'Athènes affecta de montrer pour les principes de Sparte, força le parti populaire de vouer à cette république une inimitié personnelle.

Sparte et Athènes figurèrent dès-lors en Grèce comme les chefs de deux partis; l'oligarchie dans toutes les villes se rallia aux enfans de Lycurgue; ceux de Solon encouragèrent par-tout les démocrates et la démocratie; par-tout les bannissemens, les confisca-

tions et des réactions perpétuelles furent les résultats funestes de la dissention entre ces états.

Périclès se lève à ce moment sur la scène agrandie du monde, et son nom réveille d'abord l'idée des arts et de leur triomphe. Les beaux arts en effet et la philosophie avaient choisi Athènes pour sanctuaire, depuis que ses généreux exploits, son dévouement à la cause commune, la modération d'Aristide, et la gloire obtenue par ses autres guerriers, l'avaient fait arbitre de la Grèce. Eschyle avait cueilli ses palmes; Sophocle parcourait sa carrière immortelle, pendant que Cimon guidait ses voiles victorieuses jusqu'aux rivages de l'Asie.

Périclès, d'une naissance illustre, fut l'élève d'Anaxagore; il réunit les avantages d'une heureuse culture à ceux d'un naturel distingué. Son éloquence tenait du prodige; son goût était aussi sûr, qu'éclairé; son désintéressement parfait, ses manières calmes et fières.

Périclès, dans sa première jeunesse, évita de prendre part aux affaires; il ressemblait de visage à Pisistrate, et il redoutait l'ostracisme: après la mort d'Aristide, et l'exil de Thémistocle, il n'eut plus d'émule que Cimon, et, par opposition, il s'attacha au parti populaire, car son naturel ne l'y portait pas.

Périclès, malgré ses talens, ne laissait pas d'implorer les dieux, avant que de paraître en public pour ne rien dire d'inconvenant. Thucydide, son rival, disait: « Quand je l'ai terrassé, il soutient qu'il n'est pas sous moi, et il en fait convenir les spectateurs. »

Mais son éloquence seule, ajoute cet homme juste

et savant, dans les mémoires qui nous restent de lui, son éloquence seule ne faisait pas sa force, c'était la gloire de sa vie, c'était sa probité; et quand il mourut de la peste, pendant la troisième année de la guerre du Péloponèse, il se rendit à lui-même témoignage de n'avoir pas mis un seul citoyen en deuil.

Périclès n'obtint pas du sort une seule des dignités que le sort seul conférait, telle que celle d'Archonte, ou de Polémarque; sans un titre légal, ou tout au plus avec le titre vague de général, il gouverna Athènes pendant plus de quarante ans, et sans qu'Athènes cessât d'être libre; la Grèce toute seule offre de pareils exemples; tous les gouvernemens, sans excepter peut-être celui de Sparte même, gardaient quelque vestige de l'indépendance native. Les citoyens, si souvent assemblés, et jouissant sans entraves d'une liberté absolue, pouvaient se livrer, comme un monarque, au favori de leur choix, ou au ministre digne de leur entière confiance. Athènes s'abandonnait à toutes ses impressions, et l'on vit le peuple en foule courir après l'oiseau que le jeune Alcibiade laissa échapper de son sein, pendant qu'il faisait un discours.

Périclès cependant eut besoin, pour se maintenir, de travailler à l'abaissement de l'Aréopage; il employa Ephialte sa créature, pour réduire cette auguste magistrature au rang d'un simple tribunal, tant il est vrai qu'un ambitieux peut bien au fond du cœur adorer la justice, mais qu'il ne peut s'y attacher sans distraction.

Périclès fit bannir Cimon, et dans la suite Thucy-

dide; mais il pressa le rappel du premier, et ses vertus l'y contraignirent. En effet, quoique banni d'Athènes, Cimon vint joindre sa tribu, et voulut combattre avec elle à la bataille du Tanagre. Un ordre de Périclès l'obligea de s'éloigner; mais Cimon, en se retirant, conjura ses amis de l'honorer par leur vaillance: ils prirent son armure, ils la mirent au milieu d'eux, et ils périrent au nombre de cent.

Cimon, après son retour glorieux, obtint de nouveaux et de plus éclatans triomphes sur la Perse. Vainqueur sur la terre et sur la mer, il conquit l'île de Chypre, et contraignit Artaxercès, roi de Perse, à traiter enfin de la paix. La liberté fut rendue aux villes grecques de l'Ionie; et le grand roi se soumit à laisser une journée de cheval entre la mer et sa puissance.

Thucydide, beau-frère de Cimon, fut après la mort de ce grand homme, celui que la noblesse, ou plutôt les familles oligarchiques d'Athènes opposèrent à Périclès. Thucydide s'attacha à le contredire en toutes choses, et il opéra une scission formelle entre les deux classes de l'état. Les premières divisions ressemblaient, dit Plutarque, à ces pailles qui se trouvent quelquefois dans le fer, et marquaient seulement l'éloignement de deux factions prêtes à se séparer, mais non en effet séparées. La contention de ces deux hommes, ajoute-t-il, frappa un grand coup sur la ville, la sépara entièrement en deux, et fit qu'une partie fut appelée les nobles, et que l'autre fut appelée le peuple. Thucydide, avec ses vertus, ses intentions admirables et ses talens

réels, fit ce grand mal à sa patrie. Périclès, pour lui résister, fut obligé de complaire chaque jour davantage au peuple; mais il chercha du moins à l'entretenir de plaisirs honnêtes, et dont les Muses fussent les compagnes.

Le siècle de Périclès fut la grande époque des arts. Ses ouvrages, quand ils s'achevaient, avaient le caractère d'une beauté antique; anciens, ils ont gardé la fraîcheur de la jeunesse. La beauté n'est point un vain nom.

Périclès aima Aspasie, et Aspasie devint son épouse. Les ennemis de Périclès portèrent accusation contre cette femme célèbre; Périclès parut devant le peuple, il répandit des larmes, et Aspasie fut acquittée.

Le peuple est inconstant comme le serait un seul homme. Périclès, à la fin de sa carrière politique, fut assailli de contradictions; Phidias fut accusé, et mourut en prison, et cette attaque odieuse fut un essai hasardé par l'envie, dont Périclès était le véritable objet. On a dit, on a affirmé que Périclès, pour se soustraire aux dangers qui le menaçaient, avait provoqué cette guerre longue et cruelle connue sous le nom de *guerre du Péloponèse*. Les incidens qui l'amenèrent furent légers; ses résultats ne pouvaient être prévus.

Les annales de la Grèce attestent que la guerre ne cessa point de dévorer jusqu'aux moindres de ses petits états. L'état de guerre était continuel : les villes de Trachis et d'Œta, dans la Thessalie, s'épuisèrent à tel point, qu'ils fallut les repeupler. Thèbes, ainsi qu'Athènes et Sparte, voyaient éclore chaque année des talens qu'une année trop souvent voyait anéantir, et

la renommée a confondu les prodiges multipliés auxquels donnèrent lieu tant de crises obscures.

Les colonies, au reste, à cette époque, remplacèrent les villes détruites. Naupacte, au temps qui nous occupe, servit d'asile à quelques familles Messéniennes. Périclès établit plus de mille Athéniens dans l'île d'Eubée, devenue sa conquête. Athènes fit, dans le même temps, des colonies en Chersonèse, et, à la prière des Sybarites dispersés, elle envoya quelques vaisseaux, et même quelques familles, pour concourir, dans la grande Grèce, à la fondation de Thurium.

Les colonies offrirent aux villes anciennes une ressource inconnue aux grands états modernes : la surface peu habitée du monde souffrait de toutes parts un genre d'établissement qui ne changeait rien aux mœurs, aux habitudes des citoyens qui se réunissaient pour le former. Appelés à une prospérité nouvelle, sans déchirer les liens intimes qui unissaient leur cœur à leur patrie, aucune idée d'exil où de bannissement ne se présentait à leur esprit.

L'Italie, à l'époque où nous sommes parvenus, devait plus d'éclat aux villes grecques qu'à la puissance encore muette qui se fortifiait dans son sein; et le commerce maritime soutint long-temps cette prospérité.

Thurium fut fondée sous les auspices d'un oracle qui commanda de choisir pour son emplacement un lieu plutôt fertile qu'arrosé. La ville fut bâtie au sommet d'une montagne, où l'on trouve une fontaine d'airain.

Bientôt les citoyens des diverses républiques qui s'étaient réunies pour n'en former plus qu'une, entrèrent en différent, et ne purent décider à quelle ville on rapporterait l'honneur de son établissement.

L'oracle encore décida la question; Apollon se déclara le fondateur de Thurium, et la paix ne fut plus troublée.

Rien n'est, à mon avis, et plus auguste et plus touchant que cette intervention religieuse; loin de courber l'homme, elle le relevait. La Providence est sur nos têtes comme une étoile bienfaisante qui perce les nuages dont s'obscurcit la vie. Résignés sous sa sauvegarde, nos facultés en ont plus d'énergie, et peut-être les anciens dûrent-ils à leur abandon envers elle une partie de cette grandeur qui nous frappe dans leurs caractères.

Périclès fit le siége de Samos, et ce fut pour la première fois que les machines de siége, telles que le bélier et la tortue, furent alors mises en usage. L'invention en est attribuée à Artémon de Clazomène, et cette nouveauté indique d'une manière bien frappante le changement d'existence qu'avaient subi les sociétés. Les hommes, jusque là, n'avaient eu que leurs armes; la plus simple muraille était un sûr rempart. Ce siècle vit créer une marine militaire, des contributions pour la guerre, et des machines pour attaquer les villes. Le dieu des batailles arracha Plutus des enfers, et l'obligea de servir sa rage; le système universel fut changé.

La guerre du Péloponèse commença quatre cent trente-deux ans avant l'ère chrétienne. Périclès mourut

de la peste à la troisième année de cette guerre. Athènes de tous côtés triomphait sur la mer, et la ville de Potidée, qui s'était soulevée contre la métropole, était déjà remise sous le joug.

La naissance de Platon répond exactement à l'année de la mort de l'illustre Périclès. Anaxagore ne survécut que d'une année à son disciple, et Pindare, vers le même temps, acheva sa carrière, comblé de jours et de lauriers.

La guerre du Péloponèse eut une cause que rien ne rappelle dans son tragique dénouement. Corcyre, colonie de Corinthe, voulut se rendre indépendante. Athènes, toujours disposée à appuyer les démocrates, prêta des secours utiles à ceux qui voulaient s'affranchir. Mais Corcyre comptait deux partis dans son sein, et les horreurs dont ces partis se rendirent réciproquement coupables font frémir l'humanité. On ne peut rien comparer à l'atrocité des vengeances dont ce beau siècle des arts fut le témoin. Les réactions déchirèrent Corcyre : on voulut tour à tour s'y mettre en jugement, et le désespoir enfanta des prodiges dont un despotisme effroyable fut en chaque parti le résultat.

Sparte voulut, au nom de Corinthe, s'entremettre dans cette guerre ; ce fut avec tant de hauteur, qu'Athènes en ressentit l'injure, et la guerre devint personnelle aux deux puissances auxiliaires.

Les succès et les revers furent d'abord alternatifs ; l'insolence du vainqueur déjoua par-tout les vœux que le vaincu sembla faire pour la paix, et les factions,

dans chaque état, servirent mieux l'état ennemi, que n'eût fait une victoire.

On peut dater de cette époque, et même des triomphes de Sparte, la décadence de ses institutions. Lysandre, avant la fin de la guerre, y fit refluer les trésors des villes qu'il rendait chaque jour tributaires. Rien ne put arrêter le torrent, et une âpre cupidité corrompit bientôt tous les cœurs. La guerre qui maintenant se décidait à de si longues distances, forçait à confier aux généraux de plus grands pouvoirs. On était loin de ce temps où Sparte avait refusé de secourir les villes d'Ionie, à cause de l'espace immense qui la séparait du grand roi. Il ne se trouvait plus nulle part de proportion entre les citoyens et les habitans des cités; leur nombre, à Sparte, était restreint au point, qu'en unissant trente Spartiates avec l'armée du roi Agésilas, les Ephores crurent qu'ils avaient beaucoup fait, et, pour la première fois, quatre cents Spartiates rendirent les armes dans l'île de Sphacterie. Toutes les institutions en opposition constante avec la seule force des choses et le progrès naturel d'un état, usent la vigueur de cet état, et se détruisent enfin d'elles-mêmes.

Les puissances qui luttaient dans cette horrible guerre se reprochaient réciproquement et leurs crimes et leurs souillures : Lacédémone voulait rappeler sur Athènes cette antique malédiction qu'Epiménide était venu effacer; Athènes accusait Sparte de la violation du temple de Minerve, en la personne de Pausanias, qu'on y avait laissé mourir de faim; de celle du temple de Neptune, où les Ilotes réfugiés n'avaient pu trouver un asile.

L'oracle de Delphes, consulté selon les partis, était taxé tour à tour de corruption et de mensonge. Cette espèce de dépravation religieuse appelait au secours de la morale la saine philosophie, qui allait propager des clartés toutes nouvelles, et dont, en ce temps même, Socrate répandait les salutaires leçons. Athènes attribua quelques-uns de ses revers à la colère des dieux; mais elle ne se reprocha, ni les massacres qu'en dépit de la foi promise elle avait exercés sur les alliés révoltés, ni ceux qu'elle avait soufferts à Corcyre. On avait enterré les morts dans l'île sacrée de Délos, et il fallut purifier cette île; on expulsa ses habitans, on les laissa errer sans ressources, et ce fut un satrape qui leur donna asile sur les côtes de l'Asie mineure.

Peut-être l'air pestilentiel qui dévora Athènes au commencement de la guerre avait-il aigri les esprits. Tous les actes du peuple portèrent alors un caractère d'inconséquence et de férocité. On vit ce peuple ordonner le massacre total des habitans de Mitylène, après que Pachès l'eut reconquise; le lendemain, il est vrai, ce décret affreux fut rapporté, et le général en reçut la révocation absolue pendant qu'il en faisait lecture. Pachès, général et vainqueur, mais accusé à son retour, se tua à la tribune en présence du peuple entier, dont il n'attendait plus de justice. La cruauté se compose dans les masses, de l'inquiétude particulière à chacun des individus, et aucun d'eux n'est exempt d'inquiétude au sein des agitations tumultueuses.

La guerre du Péloponèse peut se diviser en deux

grandes époques, la première de dix-sept années, la deuxième de onze années, à compter de l'entreprise formée sur la Sicile. Cléon, au temps de la première, était l'idole d'Athènes. Cet homme, d'une naissance obscure et fils d'un simple corroyeur, était un harangueur bruyant, qui se porta avec avantage l'antagoniste de Périclès. On dit qu'un jour ayant convoqué le peuple, il parut couronné de fleurs, et pria l'assemblée de se proroger au jour suivant, parce qu'il avait reçu quelques amis dans sa maison, qu'il avait offert un sacrifice, et qu'il allait faire un festin. Le peuple prit part à sa joie et se retira selon son vœu.

Aristophane osa jouer Cléon; mais il osait représenter en personne le peuple d'Athènes, et demander, en son nom, la paix dans presque toutes ses comédies. Nous reviendrons sur ce rapport intime des arts et des circonstances politiques, et sur ce genre d'influence réciproque dont se forme un des caractères du siècle que nous étudions.

D'énergumène et d'orateur, Cléon devint un général, et il s'acquitta heureusement de cet emploi si difficile. Il déclamait contre les généraux; il protestait à tout moment qu'il réduirait bien Sphacterie, s'il commandait une armée à leur place. Le peuple le prit au mot, par un de ces caprices qui n'appartiennent qu'à une indépendance sans frein. Démosthènes saisit l'occasion de se rendre agréable au peuple; il offrit de seconder Cléon; en vain ce meneur populaire voulut refuser l'entreprise dont on le chargeait. Le peuple s'obstina. Soit talent, soit bonheur, Sphacterie fut conquise. Cléon revint

enivré d'orgueil. Il continua de porter les armes, et, après avoir pris Thoron, ville de Thrace, il eut la gloire de périr en combattant le généreux Brasidas, dans la bataille où cet illustre Spartiate fut tué.

On rapporte que Brasidas ayant été nommé à Sparte le plus brave des citoyens, sa mère s'opposa à ce qu'on lui donnât ce titre, et soutint que son fils était non le plus brave, mais un des braves entre les enfans de la patrie; et le sénat, pour sa récompense, lui adjugea à elle-même des honneurs.

Ce fut l'an 416 avant l'ère chrétienne, et la seizième année de la guerre du Péloponèse, que les Egestains de Sicile, opprimés par les Sélinuntins, alliés de Syracuse, et plus puissans qu'eux, implorèrent le secours d'Athènes. Pour éviter la confusion, je renverrai aux chapitres suivans l'indication des révolutions de la Sicile. Les villes grecques, dont cette île était alors peuplée, invoquaient toujours au besoin les métropoles qui les avaient fondées.

Gorgias, de Leontium, porta la parole devant le peuple en faveur du peuple opprimé. Il y causa une sensation dont rien n'eût pu renouveler l'effet. Gorgias, le premier, avait fait de l'éloquence un art; créateur de la rhétorique, il l'avait réduite en principes. Le peuple d'Athènes fut ravi de ses tours fleuris, de ses figures étudiées, de ses talens factices, en un mot, mais tout brillans de coloris. La proposition qu'il portait fut débattue avec chaleur, et deux rivaux sur-tout se prononcèrent.

Célèbre par ses infortunes plus encore que par ses

talens, Nicias, l'un des deux, avait été long-temps le plus heureux des généraux d'Athènes. Il était d'ailleurs fort timide; il se défiait de lui-même; il s'alarmait au moindre bruit dans les assemblées populaires, et ce caractère lui conciliait la bienveillance du peuple et celle des partisans de Cléon. Le peuple quelquefois respecte ceux qui le bravent, mais il favorise ceux qui le craignent; il regarde comme un honneur de n'être pas méprisé par les grands; et ce trait, à peu près général, achève de prouver l'influence des sentimens purement individuels sur ceux que manifestent les masses. Nicias employait ses richesses à donner des jeux pour le peuple, et Périclès ne l'avait jamais fait. Son humanité était en tout temps la ressource des gens de bien, et sa crainte celle des méchans. La piété de Nicias était de la superstition; il avait un devin à ses gages.

Antagoniste de Nicias, Alcibiade, dont la naissance remontait au bouillant Ajax, était riche, libéral, actif, entreprenant, doué de toutes les qualités qui rendent aimable, et de toutes celles qui conduisent aux grandes choses; il était propre au vice ainsi qu'à la vertu. Il fut élève de Socrate, et ne s'en livra pas moins à tous les désordres de la jeunesse. Ce ne fut que par hasard qu'il prit part aux affaires. On faisait sur la place une distribution d'argent, il se mit à distribuer le sien, le peuple applaudit, et Alcibiade fut enivré. L'attrait irrésistible que le peuple d'Athènes eut pour lui, revêtit Alcibiade d'une puissance sans mesure. Son grasseyement enfantin, était une grace que l'on s'efforçait

d'imiter. Les plis voluptueux de son manteau, les nœuds de sa ceinture, avaient un abandon, une heureuse négligence qui ne pouvaient convenir qu'à lui. Il est de ces êtres dont l'ascendant ne se raisonne pas, et dont le naturel ne peut être contraint.

On a conservé le nom de la nourrice d'Alcibiade : elle était de Lacédémone, et elle se nommait Amycla. Son gouverneur était de Thrace, et s'appelait Zopyre. Son épouse, nommée Hyparète, fut une personne pleine de vertus; et les vertus d'une femme semblent donner du lustre aux brillantes qualités de l'époux qu'elle chérit. Cependant Hyparète, désespérée des galanteries auxquelles se livrait Alcibiade, s'était retirée chez son frère, et demandait le divorce. Le jour où, selon la loi, elle se présenta devant l'Archonte, Alcibiade parut tout à coup, et, l'enlevant entre ses bras, il la remit en sa maison, dont elle ne voulut plus sortir.

Hiperbolus, successeur de Cléon, dont il n'avait ni le talent naturel, ni le patriotisme sincère, Hiperbolus, qui affectait de mépriser la gloire même, voulut, dès le commencement, faire concourir Nicias au bannissement d'Alcibiade. Celui-ci, plus adroit, fit comprendre à Nicias qu'il devait bien plutôt se réunir à lui, et faire bannir Hiperbolus lui-même. Le peuple, étonné de ce parti, se plut à en assurer le succès; mais l'ostracisme, ainsi déshonoré, cessa d'être mis en usage, sans qu'il fût besoin de l'abolir.

Ce n'était pas pour de telles gens qu'avait été inventé l'ostracisme; Platon, le poète comique, le répé-

tait à cette époque dans les pièces qu'il faisait jouer. « Hiperbolus, disait-il, méritait le bannissement à cause de ses mœurs et de ses actions infames; mais sa personne était trop vile et ses flétrissures trop marquées pour un si noble châtiment. »

Alcibiade, en considérant la situation de la Grèce, avait jugé, dès son début, que c'était de la Grèce entière qu'il s'agissait maintenant entre les villes prépondérantes. Athènes et Sparte étaient les chefs de deux confédérations; Nicias, plein d'estime pour Sparte, s'était flatté long-temps de lier ses intérêts avec ceux d'Athènes, sa patrie. Alcibiade, plus hardi, voulut détruire son influence en rattachant les villes de tout le Péloponèse aux destins de l'antique Argos : il y réussit en partie; mais les Athéniens, dont naguère le rare courage avait fait le salut de la Grèce, paraissaient maintenant l'objet de son effroi. Par-tout l'oligarchie montrait l'espoir du bonheur général et de la liberté publique dans les succès de leurs rivaux. L'influence moins directe de Sparte semblait à toutes les villes une véritable sauvegarde, et celle d'Athènes une domination.

Ce fut au parti de la guerre qu'Alcibiade se rangea lorsque les Ségestains implorèrent le secours d'Athènes. Nicias le combattit, et le peuple l'adopta. Mais ce fut Nicias lui-même et Lamachus qu'il donna pour collègues à Alcibiade dans le commandement de l'expédition.

La flotte allait lever l'ancre, et tout présageait la victoire, quand on découvrit à Athènes que toutes les

statues de Mercure avaient été mutilées à la fois. Le peuple d'Athènes était superstitieux presque autant que celui de Sparte. Alcibiade fut accusé, et fut mandé pour comparaître ; mais déjà en Sicile, il réussit à s'échapper, et se rendit directement à Sparte. L'accusation fut poursuivie, et le bannissement fut décrété. Les prétendus hommes d'état, que dominait une morgue jalouse, détestaient la jeunesse du brillant Alcibiade; et son apparente légèreté leur prêtait des armes puissantes. Il ne fallut pas de grands efforts pour discréditer Alcibiade; ses mœurs étaient sans règle, son luxe sans mesure; il avait fait entrer cinq chars tout à la fois dans la carrière d'Olympie.

Alcibiade fut chargé des malédictions des Eumolpides, pontifes héréditaires, qui, depuis le fils de Musée, exerçaient les mêmes fonctions; et tous les prêtres et les prêtresses reçurent l'ordre de le maudire. On dit qu'une seule prêtresse refusa de s'y conformer, et osa déclarer qu'elle ne le croyait pas coupable. La fureur superstitieuse d'Athènes alla plus loin : une commission inquisitoriale fut nommée; ceux qu'elle déclara atteints de sacrilége furent condamnés à mort sans nulle pitié.

Diagoras, en cette même année, ayant été accusé d'athéisme, fut également voué à la mort, et ne s'y déroba que par la fuite.

L'expédition de Sicile, conçue par Alcibiade, et mesurée par lui-même sur la portée de ses moyens, demeura confiée à Nicias. Il touchait toutefois au moment de faire capituler Syracuse, quand Gylippe et les secours

de Corinthe y parvinrent. Syracuse, ranimée, tenta de nouveaux efforts; les fautes multipliées de Nicias firent le reste. Il écrivit une lettre au peuple pour lui peindre sa position; et cette lettre est, je crois, la première de ce genre dont l'histoire fasse mention.

Démosthènes, guerrier célèbre, conduisit à Nicias le renfort qu'il avait demandé; mais, après une seule tentative, il voulut ramener les troupes et la flotte. Nicias, qui craignait le peuple, s'y refusa absolument. Forcé pourtant par un nouveau malheur de se rendre à cet avis sage, et prêt à monter son vaisseau, une éclipse de lune frappa ses timides esprits. Les devins, consultés, demandèrent un délai. Les maladies et les combats firent périr toute l'armée; les généraux furent pris, et tout fut perdu sans ressource.

Nicias et Démosthènes périrent dans les supplices; en vain Gylippe, si l'on en croit Plutarque, sollicita pour leur salut; la ville qu'il avait sauvée, déjà ingrate à son égard, accompagna ses refus de reproches, à cause de la discipline sévère qu'il s'était pressé d'établir. Diodore dit, au contraire, qu'un grand parti dans Syracuse avait voulu sauver les généraux d'Athènes. Un vieillard, dont les enfans avaient péri dans cette guerre, avait eu le généreux courage d'être l'organe de ce noble vœu; et Gylippe, selon cet auteur, s'y était vivement opposé.

Les prisonniers d'Athènes furent traités cruellement; ceux qui ne périrent pas furent envoyés aux mines, ou tout au moins réduits à l'esclavage. Ce fut pourtant à ces captifs que la littérature dut les heureux progrès

qu'elle fit à ce moment en Sicile. Les Athéniens savaient par cœur les plus beaux morceaux d'Euripide; ils éprouvaient quelque douceur à les déclamer pour eux-mêmes, et ils trouvèrent les Siciliens sensibles à l'harmonie de ces beaux vers. Euripide recueillit les touchantes actions de graces de ceux qui avaient dû leur entière liberté aux charmes divins de sa poésie. Il fit l'épitaphe des morts, et l'on y lut que ces braves avaient été vainqueurs tant que les dieux avaient été neutres.

Le désastre de la Sicile fut un signal de révolte; les îles soumises aux Athéniens se soulevèrent. Les satrapes de l'Asie mineure, et le grand roi lui-même, se réunirent à leurs ennemis. Mais Alcibiade leur fut rendu. Ce fut avec les généraux d'Athènes qu'Alcibiade traita de son retour; et, accusant de ses malheurs l'impétuosité d'une démocratie sans frein, il voulut, avant tout, que le gouvernement subît une utile réforme. Le peuple y consentit, au moins pour quelque temps; et la démocratie fut bientôt accablée. Un conseil des quatre cents fut établi sans résistance. Les proscriptions se multiplièrent. Ceux que l'on accusait d'excès démagogiques furent victimes de ces excès nouveaux, ou se dérobèrent par la fuite. Mais ce triomphe fut passager; Alcibiade, rappelé par l'armée elle-même, fut obligé de suivre son impulsion, et un conseil de cinq mille citoyens remplaça le barbare conseil des quatre cents.

La fortune d'Alcibiade sembla renouveler celle d'Athènes. L'alliance du satrape Tissapherne fut un

de ses premiers fruits. Bientôt Thrasybule et Thrasyle, conduits et secourus par le grand Alcibiade, vainquirent les flottes de Sparte. Lui-même il prit Cyzique après une belle victoire. On peut citer comme un modèle de laconisme la relation envoyée alors à Sparte par les vaincus. « Le succès a tourné contre nous; Mindarus est tué; les soldats meurent de faim. Nous ne savons que faire. »

En vain, à ce moment encore, Sparte redemanda la paix; Athènes était ivre de prospérités. Alcibiade, qui avait voulu que ses services précédassent son retour, y parut couronné de gloire. L'enthousiasme, l'attendrissement, les souvenirs, donnèrent à cette scène unique, à cette réconciliation touchante, un de ces caractères naïfs que l'histoire moderne ne peut offrir.

S'il y eut jamais un homme que sa propre gloire ait ruiné, ce fut certainement Alcibiade; on croyait à Athènes que tout succès devait dépendre de lui seul.

Cet homme extraordinaire, que les factions de son pays ballotèrent, parce qu'il ne pouvait qu'être supérieur à toutes; restaurateur de son pays, dont il eût prévenu les revers, Alcibiade fut accusé d'une défaite dont il n'était pas cause. Ceux qui prétendaient le remplacer, tels que l'illustre Thrasybule lui-même, souillèrent leur mérite, comme il arrive aux ambitieux, en faisant une plaie à leur patrie. Le grand, mais infortuné Alcibiade se retira dans la Chersonèse. Dix généraux furent nommés à sa place. Conon fut de ce

nombre, et Conon, qui se montrait alors comme le futur consolateur d'Athènes, veuve de tant de grands hommes pour qui elle avait trop peu fait, Conon avait contribué à la disgrace d'Alcibiade.

Le peuple était devenu féroce au milieu de tant de secousses. Des intrigues odieuses détruisirent les effets de l'élan majestueux qui avait suivi ses revers. Quand l'attitude de la patrie n'a plus de dignité, quand les empyriques se croient tout permis, on se déchire, on se tue dans l'espace étroit d'une seule ville; les haines s'y acèrent, les têtes s'y désorganisent, les cœurs s'y durcissent. Après la glorieuse victoire des Argénuses, le peuple, sur un prétexte odieux, fit périr huit des généraux vainqueurs, et le fils de Périclès fut une des victimes; mais ce crime, plus que tout le reste, fut le coup mortel pour Athènes. En vain le peuple poursuivit ceux qui l'y avaient entraîné, Athènes assiégée fut trahie par ceux de ses barbares citoyens qui l'avaient précipitée dans l'abyme. Ils usèrent ses dernières ressources en inutiles négociations, et se firent déclarer tyrans de leur malheureuse patrie.

Lysandre, vainqueur à Ægos Potamos, mit le siége devant Athènes, et la fit capituler : c'était la vingt-huitième année de la guerre du Péloponèse, quatre cent quatre ans avant l'ère chrétienne. On abattit, au son des flûtes et des plus bruyans instrumens, les murs de ce Pirée que Thémistocle avait fait bâtir. Trente tyrans furent établis sur cette ville dont la liberté faisait la force, et Thèbes seule ouvrit ses murs aux Athéniens réfugiés.

Lysandre fut le premier de ceux qui exercèrent sur la Grèce une puissance presque sans bornes. On lui éleva des autels, et il avait des poètes à sa suite pour chanter ses rares exploits; mais l'alliance de la Perse, mais la ruine d'Athènes, qui fut l'ouvrage de Lysandre, désorganisèrent toute la Grèce.

Alcibiade survécut peu à la ruine de sa patrie, dont il faisait encore l'espoir. La vengeance de Sparte le poursuivit comme elle : Alcibiade s'était retiré près du satrape Pharnabaze. Les Lacédémoniens mandèrent que la victoire ne serait pas complète si l'on ne prenait Alcibiade vif ou mort. Alcibiade se mit en route pour aller trouver Artaxercès; les assassins qui le suivaient l'atteignirent, ils mirent le feu à une cabane dans laquelle il se reposait, et le tuèrent à coups de flèches quand il essaya de s'échapper. Une courtisane brûla son corps, et recueillit sa cendre infortunée.

On dit que l'empereur Adrien fit orner le tombeau d'Alcibiade, et ordonna que tous les ans on y offrirait un sacrifice. Les héros des républiques libres ont toujours obtenu l'hommage des maîtres puissans de la terre, et le citoyen le plus indépendant n'a jamais été insensible aux vertus d'un grand souverain. Cette alliance des sentimens nobles triomphe de tous les accessoires; les uns croient se rapprocher des grands hommes, par les qualités de leur ame; et les autres des hommes puissans, par la dignité de leur situation.

Le roi Artaxercès qui régnait en Asie, et près duquel Alcibiade voulait se retirer, est celui qu'on a surnommé Mnémon. Artaxercès Longue-main était

mort au commencement de la guerre. Xercès son fils lui avait succédé; Sog-Dian, frère naturel de ce nouveau Xercès, l'avait assassiné à son avénement, et il avait péri ensuite de la main de Darius Nothus, ou le Bâtard, appelé autrement Ochus.

Artaxercès Mnémon, fils d'Ochus, succéda au trône de son père, quatre cent cinq années avant l'ère chrétienne; et le jeune Cyrus, son frère, déjà satrape de l'Asie, voulut lui arracher l'empire et la couronne.

Une seule bataille décida de leur sort; mais cet événement, arrivé quatre cent un ans avant l'ère chrétienne, appartient sous tant de rapports à l'époque suivante, que nous comptons l'y rapporter.

Athènes, dont le sort était de subir, d'année en année, les plus étranges révolutions, ne porta pas longtemps le joug cruel qui lui avait été imposé. La nouvelle oligarchie exerça d'abord des vengeances contre lesquelles on n'osa murmurer. Les inimitiés personnelles coûtèrent bientôt la vie même aux plus distingués dans les fauteurs de l'aristocratie, et le fils de Nicias succomba. Théramène, un de ces hommes qui se livrent aux partis avec des motifs plus ou moins purs, mais qui reculent devant l'excès des cruautés, voulut arrêter tant d'horreurs, et fut forcé de boire la ciguë.

Thrasybule cependant, réfugié à Thèbes, tenta bientôt quelques escarmouches sur la frontière de l'Attique. Les Trente, à cette nouvelle, firent enlever tous ceux qui leur furent suspects; ils les mirent dans l'Odéon; ils assemblèrent les trois milles. Critias re-

présenta, qu'appelés à partager le succès, ils devaient également partager les dangers, et le supplice des prisonniers fut voté sous ses yeux, suffrage par suffrage. Cette sanguinaire consécration ne servit qu'à hâter la perte des tyrans. Thrasybule assaillit le Pirée; Critias périt en combattant, et Athènes fut délivrée. Sparte souffrit ce bouleversement; ses éphores, ses rois, étaient jaloux de Lysandre, et la réduction d'Athènes avait été l'un de ses exploits.

Le nouveau fondateur d'Athènes, et ses soldats encore en armes, rendirent graces au temple de Minerve. L'amnistie générale fut proclamée par eux; toutes les lois furent suspendues, hors celles de Solon, dont le code fut toujours le point d'appui d'Athènes; et la modération, la magnanimité de Thrasybule, firent le succès de sa révolution.

Ce grand événement arriva quatre cent trois ans avant l'ère chrétienne, un an et quelque mois après la prise d'Athènes. Des souvenirs si rapides furent promptement effacés. Tout rentra dans l'ordre ordinaire, et ce fut l'an quatre cents avant l'ère chrétienne que Socrate fut condamné.

LIVRE SEPTIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De la poésie et de la musique dans la Grèce, depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

DE LA POÉSIE LYRIQUE.

Le rameau qui se couronne de fleurs est au terme de son accroissement ; peut-être la période où les arts couronnent un état, est-elle aussi celle où il doit cesser de s'agrandir.

Athènes, la Grèce de la Grèce, ainsi que l'a dit un ancien; Athènes vit briller ensemble dans le siècle qui nous occupe, Sophocle, Phidias, Zeuxis, Hérodote, Thucydide, Anaxagore, Socrate, dans le même temps que Thémistocle et Cimon, Périclès et Alcibiade, Thrasybule, et tant d'autres guerriers célèbres.

La plupart de tous ces grands hommes, sont généralement aussi connus que leurs ouvrages, et je serai forcée de resserrer beaucoup ce qu'on peut dire à leur sujet.

La période qui précède avait été celle des poètes

lyriques. Les uns, chantres pleins de gravité, avaient enseigné dans leurs vers une morale auguste et pure; les autres, enfans de l'amour, avaient consacré aux plaisirs leurs accords et leur mélodie. Pindare chante aujourd'hui les vainqueurs d'Olympie, il leur assigne la palme du triomphe; Corinne lui dispute le prix; Simonide, Bacchylide, le suivent dans la carrière; la lice pourtant se ferme derrière eux, et la lyre de Timothée ne résonne bientôt plus que dans les fêtes et les festins.

La poésie a pris un autre essor. Eschyle crée la tragédie; il a reçu le premier prix de l'art. Sophocle est bientôt son émule; il lui dispute la palme, et l'obtient; mais Euripide lutte contre Sophocle, et de nombreux athlètes s'évertuent à la fois dans cette noble et périlleuse carrière.

D'autres génies se plaisent à varier la scène; l'ancienne comédie, satire dramatique, jeu d'esprit et de politique, ne tarde pas à fixer l'intérêt. Les annales versifiées cessent d'être en usage; Hérodote enfante l'histoire, ses neuf Livres reçoivent les noms qu'on avait donnés aux neuf Muses; il lit ce recueil précieux à l'assemblée même d'Olympie. Thucydide l'écoute, et devient historien.

Thalès, Démocrite, Héraclite, d'autres philosophes encore, avaient ouvert dans toute son étendue la carrière des spéculations intellectuelles. L'observation va la subdiviser. Parménides, Melissus, Zénon d'Elée, organisent le monde et continuent d'exercer leur esprit dans la route des abstractions; d'autres, tels qu'Har-

palus et le savant Méthon, joignent de beaux calculs à l'étude suivie des grands effets de la nature.

Anaxagore cherche une cause, et la cherche au fond de son cœur. Il y puise le sentiment d'une intelligence morale, indépendante des systèmes et des erreurs où l'homme peut tomber. Archélaüs suit cette direction, mais il s'applique essentiellement aux sciences physiques et naturelles.

Socrate approfondit les notions de la vertu, il étudie ses maximes simples, puisées, comme leur expression, dans la méditation et la recherche de la vérité; il porte une lumière pure dans le dédale ténébreux des superstitions créées par le besoin; il fixe encore aux leçons de la morale éternelle l'oreille des hommes que ne captivaient plus les accens antiques des Orphée.

La méthode, résultat plus ou moins lumineux d'une analyse plus ou moins parfaite, la méthode qui fait un tout de quelques notions éparses, et qui prête un si grand secours au développement des facultés de l'esprit, posa, durant ce siècle, les bases fondamentales de l'édifice des sciences; et nous lui devons, dès cette époque, les traités importans de l'immortel Hippocrate. La parole, jusqu'à ce temps, avait guidé les assemblées du peuple, et les chefs de tous les états improvisaient leurs éloquens discours. De grandes pensées exaltaient leurs talens; de grands intérêts agitaient leur esprit. Ils faisaient partager à la multitude séduite le sentiment qui dévorait leur cœur. Périclès reçut sur la place le magnifique surnom d'Olympien,

et les grands hommes d'Athènes n'écrivaient point alors leurs plus belles harangues.

Gorgias, comme nous avons dit, fut envoyé de Sicile à Athènes en qualité d'ambassadeur; Gorgias s'était fait une étude profonde et des tours recherchés, et des figures fleuries, dont le brillant effet amuse l'imagination. Il fit, grace à son art, une sensation prodigieuse dans Athènes. On découvrait dans les moyens que donnait la parole, des ressorts tout nouveaux et d'autant plus précieux, qu'il semblait qu'on pouvait en faire usage avec quelque travail, et qu'un mécanisme ingénieux allait imiter aisément les plus grands mouvemens des passions.

Il faut ajouter en ce lieu, qu'après les secousses de la guerre de Perse, et pendant la funeste guerre appelée du Péloponèse, le peuple, qui avait contracté l'habitude des plus violentes émotions, ne fut plus le maître de se modérer. Les accusations politiques mirent chaque jour tout citoyen en danger de comparaître. Ce n'était plus aux seuls hommes d'état à persuader la multitude, il fallait que tout individu y fût préparé chaque jour, et comme sous peine de la vie. Lysias, et bientôt Isocrate, composèrent des plaidoyers et prêtèrent leur éloquence aux citoyens qu'on accusait; leurs successeurs prêtèrent leur organe, des avocats parurent devant les tribunaux. Le sublime talent de la parole se trouva peu à peu réduit aux règles factices de l'art. Les circonstances aussi perdirent de leur effective importance. On eut à s'occuper d'intérêts plus restreints. Le peuple, en perdant par degré la moralité qui éclaire,

perdit de sa dignité et de son ancienne énergie; la tribune populaire même ne fut plus à la fin remplie que d'orateurs de profession. On sent que de si graves conséquences ne se réalisèrent qu'après beaucoup d'années; mais dès que l'étude de la rhétorique se fut unie à celle de la philosophie réduite en dogmes, et divisée en sectes, on vit pulluler les sophistes, et leur singulière influence exerça de prompts et fâcheux résultats.

Les arts de la sculpture et de l'architecture, ceux qui leur tiennent, comme la peinture et comme la gravure des métaux, atteignirent pendant ce siècle au plus haut degré de splendeur.

Ce fut vers l'époque à peu près des triomphes de Marathon, que les talens commencèrent à se développer dans Athènes, et que les glorieux habitans d'une contrée où l'enthousiasme et la valeur avaient remporté des victoires inouies, prirent un essor que rien ne limita plus.

On conçoit qu'en un siècle unique où les grands hommes se trouvent presque contemporains, où leurs œuvres seules se succèdent, les productions littéraires ne peuvent se classer avec une exactitude invariable. Leurs illustres auteurs, presque à la fois dans la carrière, y courent à inégale distance; mais en peu de momens le dernier concurrent va quelquefois toucher le but et devancer celui qui en paraissoit le plus rapproché. La vie d'un grand poète ne se marque pas d'un seul point; et comme presque tous ceux qui ont fait l'honneur de ce siècle sont nés à son commencement, ils l'ont tous ensemble rempli.

On peut regarder Simonide comme l'ancien de Pindare; mais il n'est resté de lui que des fragmens sans caractère. Ses poésies furent autant de morceaux détachés, et relatifs, pour la plupart, à des événemens publics. Simonide chanta les victoires de Marathon et de Salamine, et consacra aussi quelques-unes de ses odes à célébrer les vainqueurs d'Olympie.

Les compositions poétiques parurent, dans le commencement, ajouter à la gloire de ces triomphes merveilleux; mais lorsque la poésie eut à l'excès prodigué son encens, les bocages de l'Elide se peuplèrent de statues, et les vainqueurs crurent plus sûrement immortaliser leur mémoire en de solides images de pierre, qu'en des vers fugitifs, qui ne se transmettaient plus, comme auparavant, d'âge en âge.

On dit que, plus d'une fois, Simonide remplit ses poèmes olympiques des louanges de Castor et de Pollux, et de leur habileté à dresser les chevaux, et qu'il chanta souvent les fils de Jupiter, au lieu du conducteur habile et des rapides coursiers que sa muse devait vanter. Il en reçut la récompense, et l'on disait que les divins jumeaux, sous la figure de deux jeunes hommes, étaient venus le tirer d'un bâtiment prêt à s'écrouler sur sa tête.

Ces traditions ont de l'intérêt; car l'espérance indéfinie d'un secours surnaturel a fait, plus souvent qu'on ne pense, la consolation du malheur. L'apparition de Castor et de Pollux fut fréquente chez les anciens: Lysandre les vit tous les deux combattre en sa faveur à Ægos Potamos. Les Romains, à peu près vers les mêmes

époques, les virent dans une bataille animer leurs légions; et ces divins guerriers, ayant le même jour annoncé la victoire qui venait d'être obtenue à Régille, on leur éleva un temple auprès de la fontaine sur le bord de laquelle ils s'étaient reposés.

Les victoires olympiques, au reste, n'avaient alors rien de frivole : le concours de toute la Grèce, cette trève auguste et religieuse dont les fêtes de Pise étaient l'occasion sacrée, le beau spectacle qu'elles offraient, la certitude qu'elles donnaient à la chronologie de la Grèce, tout concourait à l'importance de ces grandes solennités.

On n'admettait que des Grecs à ces fêtes de famille; et, dans le siècle qui nous occupe, Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, fut obligé, pour entrer dans la lice, de prouver que Perdiccas, d'Argos, le fondateur de sa famille et du royaume de Macédoine, était lui-même issu de Téménus, fils d'Hercule.

Le roi Hiéron ambitionna et remporta souvent la palme que Simonide et Pindare célébrèrent chaque fois dans ses mains. On venait de Cyrène pour disputer le prix. La patrie du vainqueur se chargeait pour sa vie de pourvoir à son existence, et lui assignait des honneurs. Alcibiade, qui lança à la fois cinq chars à quatre chevaux dans la carrière, vit chanter ses victoires dans une ode d'Euripide. Les îles de la Grèce se partagèrent l'honneur de concourir à son triomphe; Chio prit le soin de ses chevaux, et de lui fournir des victimes, et le jeune vainqueur ayant donné un repas à tous les témoins de cette fête, ses rivaux lui dressèrent une

tente magnifique, et Lesbos lui procura le vin dont il y fit couler les flots.

On ne peut traiter un seul point relatif à la littérature ou aux arts de ce siècle sans ébranler à la fois une foule de souvenirs historiques qui s'y rattachent. On se tromperait, je pense, si l'on regardait cet accord comme le fruit d'une profonde combinaison dans les législateurs et dans les chefs. La Grèce fut l'état le moins conduit dont l'histoire offre les annales. Simonide, poète lyrique, fut nécessairement aussi grand musicien que grand poète, et ce fut lui qui plaça la huitième corde à la lyre. Il composa, dit-on, des tragédies, et ce n'est point, en tout cas, à la scène tragique que Simonide a dû sa gloire. On lui a attribué des épigrammes, des élégies, des lamentations, où l'on assure qu'il excellait. On croit qu'il avait inventé une mémoire artificielle; et l'artifice de cette mémoire consiste, comme on sait, à joindre l'idée d'un objet à celle que l'on veut retenir, afin que leur rapport ou leur contraste aide l'effort des facultés; mais cette invention suppose une combinaison métaphysique, c'est-à-dire, la décomposition d'une opération intellectuelle, et les anciens n'avaient pas encore assez connu la surface des choses, pour travailler sur leurs seuls élémens.

Au reste, Simonide, comme les chantres et les poètes de son temps, avait nourri son ame de sentimens purs et de réflexions profondes.

Pausanias, de Lacédémone, lui demanda un jour, à sa table, de lui donner une sentence. Simonide reprit : « Souviens-toi que tu es homme. » On ajoute que Pau-

sanias, réduit à périr par la faim, apprécia et rappela cet important avis. Solon avait présenté à peu près la même idée à Crésus, mais avec plus de douceur. Crésus avait l'orgueil naïf du bonheur, Pausanias l'orgueil réfléchi de sa force et de son ambition.

Simonide, dans sa vieillesse, se rendit en Sicile, auprès de Hiéron. Les communications commençaient à devenir fréquentes entre la Sicile, l'Italie même et la Grèce. La guerre que Carthage porta dans la Sicile fut excitée de Babylone pour servir de diversion pendant l'expédition de Xercès dans la Grèce, et prévenir l'envoi des secours que ses nombreuses colonies auraient pu alors lui porter. On sent tout ce que ce premier essor dut avoir de favorable aux élans en tout genre des esprits indépendans de la Grèce; et la force des choses avait fait de la face du monde un théâtre unique et immense, avant que la Grèce se fût effacée dans l'étroite enceinte de ses limites.

Simonide remporta un prix de poésie à l'âge de quatre-vingts ans.

Nous avons quelque peine à nous représenter ces distributions solennelles, hors peut-être celle des prix qui devaient se donner sur la scène; mais, dans un territoire aussi divisé que celui de la Grèce, la puissance de l'opinion ne pouvait se manifester qu'en des réunions nombreuses; on ne jugeait qu'en écoutant. L'écriture, peu familière, ajoutait à peine, en ce siècle, aux moyens de publicité. Hérodote fit une lecture, dans l'assemblée même d'Olympie, pour faire connaître son ouvrage; les philosophes enseignèrent au

Portique ou dans les jardins de l'Académie, au temps même de Pline. C'était par des lectures que l'on répandait les écrits : les argumentations, les thèses, n'eurent pas une autre origine, et les auteurs, comme les musiciens, eurent long-temps besoin d'être entendus.

L'usage des prix fut général dans toute l'antiquité : Homère nous peint Achille offrant d'avance au roi Agamemnon le prix pour lequel il daignait concourir aux jeux funèbres de Patrocle.

Les Grecs, pendant la guerre de Perse, donnèrent des prix à la valeur.

Rien, sans doute, n'était plus fait pour entretenir une noble émulation que ces prix accordés volontairement par des rivaux : ce vestige honorable d'indépendance, ce témoignage respecté de la liberté primitive, s'anéantit avec la gloire de la Grèce. Les prix militaires des Romains, distribués seulement par les chefs, n'eurent jamais la même dignité; et ce fut toujours de l'assentiment spontané du peuple que ressortit la gloire des triomphes consulaires.

Les combats de la lyre et les jeux de la scène n'eurent lieu dans le Grèce qu'à des fêtes réglées. Corinne cinq fois y reçut la couronne; mais il n'est resté de cette Muse thébaine que sa mémoire et ses trophées. La poésie, en ce temps, n'était point étrangère aux femmes; on admirait les talens de celles que la nature avait favorisées. Corinne recueillit une gloire immortelle de ses luttes publiques avec l'audacieux Pindare, et cinq fois le jugement de la Grèce lui décerna le prix que Pindare même disputait.

Cléobuline, fille de Corinne, entra avec succès dans la même carrière. Une autre Cléobuline encore, petite-fille de Cléobule, de Linde, tyran de Rhodes, et l'un des sept Sages, a laissé, comme la première, un nom justement estimé.

Praxilla, de Sycione; Télésilla, d'Argos, firent des vers qu'on a vantés; et Pindare, qui prit les leçons du fameux Lasus, d'Hermione, reçut avec plus d'avantage les conseils et l'inspiration de la très-savante Myrtis.

« Quiconque, dit Horace, veut égaler Pindare, s'appuie sur les ailes de cire que Dédale avait composées, et doit éprouver le sort d'Icare. Tel qu'un fleuve fougueux que les pluies ont gonflé, qui se précipite, qui déborde, qui bouillonne, et, superbe, roule ses flots immenses, tel Pindare va cueillir les lauriers d'Apollon. Ses dithyrambes audacieux créent-ils des accens qu'on ignorait encore, et dédaignent-ils les lois qui ne sont pas pour lui; chante-t il les dieux, les rois, les fils des dieux, dont le juste couroux fit périr le Centaure, et tomber la Chimère qui vomissait les flammes; dit-il ceux que la palme d'Élide a couronnés à leur retour; chante-t-il les combats et les coursiers rapides, et décerne-t-il une gloire que le marbre ne donne point; déplore-t-il l'époux que sa jeune épouse regrette; porte-t-il jusqu'aux cieux ses vertus, son esprit, ses mœurs de l'âge d'or, et les arrache-t-il aux rives sombres, le cygne de Dyrcé plane au plus haut des airs, et son essor passe les nues. »

L'impétueuse verve d'Horace égale, dans ses vers,

l'enthousiasme qu'il loue si bien. Pindare, dans son siècle, fut regardé comme un chantre sublime. Sa septième Olympique fut consignée en lettres d'or dans le temple même de Minerve.

Quand Alexandre eut pris la ville de Thèbes, et qu'il eut ordonné sa ruine, il excepta la maison de Pindare, et fit respecter sa famille.

Il reste de Pindare plusieurs odes qu'on a divisées, selon les triomphes qu'elles chantent, en Olympiques, Isthmiques, Pithiques et Néméennes.

Pindare, en notre siècle et mis dans notre langue, est un astre dans les nuages. Sa poésie, soutenue d'allusions perpétuelles, brille toute en images. Brûlante de coloris, elle ébranlait toutes les idées des Grecs; ses traits les plus frappans nous atteignent maintenant à peine, et il nous faut souvent des notes et des recherches pour ne pas errer sur le sens.

Ce genre lyrique est difficile à bien apprécier dans nos mœurs. Nos plus beaux vers ne peuvent se chanter; notre poésie lyrique consiste, à peu d'exceptions près, dans la chanson et la romance, et le genre de ces productions n'a rien qui les rapproche des productions de Pindare.

Voici la quatorzième Olympique de Pindare, traduite par l'abbé Massieu; elle est intitulée : *Les Graces.* Cette ode est une des plus courtes, et cette raison est une de celles qui me déterminent à la choisir.

« Vous qui, sur les bords du Céphise, habitez une contrée fertile en excellens coursiers; déesses fameuses, qui régnez sur l'opulente ville d'Orchomène; éternelles

protectrices de l'ancien peuple des Minyens, Graces, je vous invoque, exaucez-moi. Les hommes tiennent de vous tous les biens et tous les agrémens dont ils jouissent : c'est vous qui leur dispensez la sagesse, la beauté et la gloire, et les dieux eux-mêmes ne célèbrent ni danses ni repas où les Graces ne doivent présider. Arbitres souveraines de tout ce qui se fait dans le ciel, elles ont leur trône près d'Apollon, et adorent sans cesse avec lui l'intarissable majesté du dieu d'Olympie, leur père commun. . .

« Filles respectables du plus puissant des immortels, Aglaé et Euphrosine, pour qui les chants sacrés ont tant de charmes, prêtez l'oreille à ma voix! Et vous, divine Thalie, qui n'aimez pas moins nos cantiques, jetez un regard sur le concert harmonieux qui, à l'occasion d'une victoire éclatante, s'élève légèrement dans les airs. Je viens célébrer *Asopique*, et, sur le mode lydien, lui consacrer le fruit de mes veilles. Déesses bienfaisantes, c'est par un effet de votre protection qu'aujourd'hui Orchomène est victorieuse à Olympie. Mais vous, écho des beaux exploits, infatigable Renommée, descendez au sombre palais de Proserpine, et portez à Cléodème l'agréable nouvelle des premiers succès de son fils. Racontez comment, au sein de Pise, ce jeune héros vient de ceindre sont front d'une de ces couronnes qui font voler la gloire de nos combats jusqu'aux extrémités de la terre. »

Le style impétueux de Pindare marche bien souvent au hasard; inégal comme les prophètes et comme les chantres des Hébreux, ses idées n'annoncent point

entre elles un enchaînement nécessaire, et la mythologie lui offre à tout moment un fait à joindre à celui qu'il vient de rappeler. L'histoire entière de la conquête de la Toison et du voyage des Argonautes est amenée dans une des Pithiques par le triomphe d'Arcésilas, chef de Cyrène, et l'un des descendans de ces héros. La naissance d'Esculape trouve sa place, avec les louanges de Chiron, dans l'ode où le poète exprime ses vœux ardens pour la guérison de Hiéron.

Pindare n'affecte point d'étaler des sentences morales; mais plusieurs belles maximes brillent tout à coup entre ses idées qui se pressent, comme l'étincelle produite par le choc du caillou. « Mortel, dit-il, apprends à te connaître, que tes desirs soient d'un homme, qu'ils soient conformes à tes destins; pour un bien que les dieux nous dispensent, ils nous font éprouver deux maux. Jouissons du présent, quand le ciel nous favorise, c'est le conseil de la sagesse; les vents soufflent d'en haut, et ils changent à tout moment. »

« Qu'est-ce que l'être et le néant, dit ailleurs l'élève des Muses? Nous ne vivons qu'un jour; le songe d'une ombre, voilà l'homme; mais si Jupiter le couvre de ses rayons, son front brille et s'éclaire, ses jours coulent dans les plaisirs. »

Pindare par-tout agrandit son sujet des puissances de son génie. « Trésor d'Apollon, s'écrie-t-il, trésor des Muses, compagne de leurs chants, lyre dorée, tu règles la marche qui honore nos fêtes; le concert des voix t'obéit, lorsque ébranlée une fois, tu fais retentir le prélude des hymnes qui conduisent le chœur; tu

éteins les traits de la foudre que des feux éternels embrasent; le souverain des oiseaux, l'aigle s'endort sous le sceptre de Jupiter; son aile rapide s'abaisse, un nuage sombre, répandu sur son bec recourbé, est le sceau dont tu fermes doucement sa paupière; dominé par tes sons, il dort, et son dos humide se soulève. Le dieu de la guerre quitte ses armes, et se laisse aller aux charmes d'une volupté tranquille; tes doux enchantemens, ouvrage des Muses et du fils de Latone, réjouissent l'intelligence des dieux. »

Pindare varie ses accens, il varie aussi ses pensées, et tout dépend de l'objet sur lequel tombe son regard. « Hiéron, dit-il, au maître de Syracuse, Hiéron, fais de grandes choses; il vaut mieux exciter l'envie que la pitié. L'homme meurt, sa gloire survit. Le premier des biens, c'est la vertu; la gloire est le second, et les réunir toutes deux, c'est porter la plus belle couronne. » Ailleurs, frappé des revers de la grandeur, il prie le ciel d'embellir sa carrière, mais il veut de la mesure dans ses prospérités. « J'ai jeté les yeux, dit-il, sur mes concitoyens; j'ai vu que dans la médiocrité le bonheur est toujours plus durable, et je gémis du sort des hommes puissans.

« La félicité que j'ambitionne, est une félicité commune et sans éclat; l'homme simple et tranquille au sommet du bonheur, échappe souvent à l'injure. Cet homme heureux touche-t-il aux noirs confins de la vie, quelle mort est plus belle que la sienne? Il transmet aux siens, qu'il chérit, sa bonne renommée, le plus solide des biens. »

Pindare monte sa lyre en poète qui sent ses accords; il invoque la fortune en philosophe qui contemple ses jeux.

« Conservatrice des états, lui dit-il, fille de Jupiter, le dieu tutélaire de la liberté, Fortune, je vous implore, en faveur de la puissante ville d'Himère; c'est vous qui sur mer guidez le cours des vaisseaux, qui sur terre présidez dans les combats et dans les conseils. A votre gré, les espérances des hommes, tantôt élevées et tantôt rampantes, roulent sans cesse, et passent rapidement de chimere en chimère.

« Aucun mortel jusqu'ici n'a reçu des dieux un signe certain pour découvrir ce que le sort lui prépare, des ténèbres impénétrables cachent l'avenir; souvent les événemens tournent au rebours de nos opinions et de nos desirs; mais souvent aussi, dans le fort de l'orage, on passe en un moment du fond de la désolation au comble de la joie. »

Un poète serait-il divin, s'il ne recevait pas l'inspiration des dieux? La musique et la poésie, nées avec la morale, avant tous les gouvernemens, animèrent les bocages dans le seul temps où les dieux daignèrent quelquefois y descendre. On a dit que le dieu Pan avait aimé Pindare à cause de ses vers sublimes. Ce chantre auguste fit des hymnes en l'honneur des divinités, mais sur-tout en l'honneur du dieu Pan. Il choisit sa demeure à portée de son temple, et il composa les beaux chants que les filles de Thèbes répétèrent après lui aux fêtes solennelles de ce dieu.

Bacchylide, de Céos, neveu de Simonide, fut plus

d'une fois préféré à Pindare, et l'envie, dont ce grand homme ne put pas se défendre, lui fit déchirer son rival.

On n'a rien de Bacchylide, sinon cette citation conservée par Plutarque, et qui faisait partie d'un morceau sur la paix.

« La paix apporte de grands biens aux hommes. Elle les comble de richesses; elle leur fait entendre les chansons fleuries des poètes; c'est par elle que l'on fait brûler sur des autels magnifiques les cuisses des victimes les plus somptueuses. Par elle les jeunes gens remplissent les lieux d'exercice, et ne pensent qu'à danser et qu'à se réjouir. Les toiles d'araignée couvrent les cuirasses et les boucliers; la rouille consume les lances et les épées; on n'entend nulle part le son des trompettes qui appellent au combat; rien ne ravit aux paupières le doux sommeil qui les ferme, et qui entretient la joie dans le cœur. Les rues, les places, sont pleines de gens qui célèbrent des fêtes, des festins, et les temples retentissent des hymnes et des cantiques que les enfans chantent aux dieux. »

J'ai copié ce morceau, parce qu'il offre une peinture gracieuse, et qu'il atteste l'union enchanteresse des cérémonies religieuses, de la joie et des arts. Il témoigne l'aisance des citoyens dans l'enceinte de leurs cités; car on ne calculait point cette portion innombrable de notre espèce, qui alors faisait les esclaves. Enfin j'ai cru que la naïveté de la peinture donnerait aussi l'idée de la simple vérité des descriptions qu'offraient les poètes à cette époque. Ces toiles d'arraignée

qui couvrent de belles armes seraient effacées de nos jours, mais on croit voir, quand le poète les indique, les boucliers et les cuirasses appendus contre les murailles, et, sans dessein, figurant des trophées.

Chérile, de Samos, fut l'un des poètes de ce temps dont les victoires d'Athènes enflammèrent le génie. Les Athéniens, charmés du Poème qu'il avait composé sur la guerre du roi Xercès, en payèrent chaque vers au prix d'une pièce d'or.

On dit que Chérile fut l'ami d'Hérodote; et c'est presque une caution du mérite qu'il eut comme auteur. On ne croit pas que les talens se rapprochent sans une sorte de parité; l'amitié cependant n'interroge que les cœurs.

La Grèce ne fut pas, en ce siècle, bornée aux seuls poètes que j'ai marqués. Je ne me flatte pas de les citer tous, et, à quelque nombre d'ailleurs qu'on s'efforçât d'en élever la liste, il manquerait toujours ceux dont le temps a dévoré les noms.

On a cité Phrynis, de Mitylène, poète lyrique, descendant de Therpandre, et frère du peintre Pœnœnus; on a cité le poète Télestès, dont un dithyrambe fameux fut couronné pendant les dernières années de la guerre du Péloponèse.

On a cité Panyasis. Critias, l'un des trente tyrans d'Athènes, fut un poète distingué, auteur de belles élégies. Timocréon, de Rhodes, poète célèbre, suivit l'armée des Perses; et, après les victoires d'Athènes, Thémistocle le fit bannir, malgré leurs anciennes liaisons. Timocréon composa contre lui les

chansons les plus satiriques; il y mit en opposition toutes les vertus d'Aristide avec les vices de Thémistocle; et, quand ce guerrier fut contraint de chercher un réfuge en Perse, il redoubla ses invectives.

Cimon fut l'objet des poésies de plusieurs poètes célèbres de son temps. Lysandre eut des poètes à sa suite, et distribua des prix entre eux. On doit regretter les morceaux composés à la louange de ces hommes fameux; ils nous aideraient à prendre une juste idée du rang que des citoyens tels que Cimon, tels que Lysandre, tenaient dans cette enceinte, où les plus grands événemens du monde semblaient, de leur temps, concentrés.

Les événemens publics, au reste, étaient alors presque les seuls qui agitassent les cités. Tous les hommes doués de talent ou de fortune y prenaient une part plus ou moins directe. Les productions littéraires, les productions des arts, sont donc par toute l'antiquité étroitement liées à l'histoire, et souvent elles la suppléent.

Timothée, de Milet, fut un poète lyrique connu sur-tout comme habile musicien. Il perfectionna la lyre, et monta la sienne de douze cordes : ce qui ne s'était pas encore fait; mais, quand il prétendit se faire entendre à Lacédémone, les éphores firent un décret pour retrancher ces cordes superflues, craignant toujours que le plaisir attaché à la perfection des arts n'amollît les enfans de Lycurgue.

DE LA MUSIQUE.

Nous ne pouvons juger la musique des anciens que par analogie avec leur poésie, dont nous avons les monumens. Nous la jugeons comme leur peinture, sans avoir vu de leurs tableaux, car nous ne doutons pas qu'après avoir animé le marbre, ils n'aient heureusement mélangé les couleurs. On peut cependant inférer du petit nombre de réflexions semées sur la musique, dans les écrits des anciens, que, si cet art fut cultivé plus généralement que les autres, il conserva aussi plus long-temps que les autres sa primitive simplicité.

Les instrumens guerriers, comme le tambour, et ceux qui ne produisent que du bruit, ne peuvent pas être ici l'objet d'une digression. On trouve des tambours dans tous les coins du monde, et l'impression que nos facultés reçoivent par l'effet unique du bruit est sûrement une des plus puissantes.

Les flûtes et les harpes sont bien, à ce qu'on pourrait croire, les plus antiques des instrumens. Sous le nom de flûtes, je comprends les divers instrumens à vent : la flûte à sept trous des bergers; celle qui se jouait ou à droite ou à gauche; la double flûte avec un bec; et peut-être d'autres encore.

Les flûtes accompagnèrent toujours les armées grecques. Elles y retentissaient avant le combat; et ce fut au son des flûtes que les murs du Pirée tombèrent devant Lysandre. Les anciens croyaient cet

instrument propre à exciter à la colère. Les philosophes le proscrivirent; mais ce fut Alcibiade qui le fit abandonner. Il trouva que cet instrument nuisait aux traits de son visage. Il refusa de s'y appliquer. Il prétendit que Minerve, après avoir organisé la flûte, l'avait jetée dédaigneusement loin d'elle. Un homme qui tenait une flûte ne pouvait ni parler, ni rien proférer de raisonnable. La lyre, tout au contraire, seyait bien à l'homme tout armé : c'était un proverbe de Sparte, et la voix pouvait aisément suivre les accords de la lyre avec les accens de la sagesse.

La lyre ne servit long-temps que pour accompagner le chant. Les convives, dans les repas, se la passaient de main en main. On ne peut pardonner à Thémistocle même de n'avoir point appris l'art d'en tirer des sons. On fit un vrai mérite à l'illustre Cimon de sa voix et de ses talens, et il paraît que ses amis trouvèrent dans cette comparaison un motif suffisant pour déprécier Thémistocle.

Un des plus grands ouvrages de Périclès fut un vaste Odéon, ou théâtre de musique, construit de manière à se terminer presque en pointe comme un cône. Périclès y établit un concours de musique; il en fut un des premiers juges.

Ce grand homme avait fait de l'art le plus aimable l'étude la plus approfondie. Il est vrai que Damon, son maître, avait pris autant de soin pour le former aux affaires publiques, que pour lui enseigner les secrets de la mélodie. La singulière capacité de cet artiste si célèbre devint suspecte aux Athéniens. On

regarda Damon comme un homme inquiet qui favorisait les tyrans. Les poètes comiques le raillèrent sur la scène, et l'ostracisme le bannit.

L'étude de la musique fut une partie fondamentale de l'éducation chez les Grecs. Les Arcadiens, selon Polybe, agrestes habitans de quelques petites villes éparses, avaient voulu, dès le principe, que la musique fût enseignée aux citoyens, et ils voyaient dans cette étude un moyen d'adoucir des mœurs, que la situation et l'état de leurs faibles cités auraient pu rendre un peu farouches.

De nos jours, les contrées les plus reculées de l'Allemagne retentissent d'instrumens, de voix et de concerts, et la musique y fait partie de l'enseignement le plus vulgaire. Cet art rapproche, en Allemagne, toutes les conditions de la vie que les préjugés y séparent, et son influence contribue peut-être à entretenir dans les mœurs cette douceur estimable qu'on voit contraster heureusement avec leur rudesse apparente.

Dans le triomphe universel des arts, la musique, comme art, fit aussi de grands pas, et, sous ce rapport, elle parut se créer. Aristote, un siècle plus tard, distinguait et l'ancienne et la nouvelle musique, et ceux qui se piquaient d'une austère sagesse, déploraient ce genre de progrès. Sans doute la perfection ou le changement de la musique prit sa source vers cette époque, dans la perfection des instrumens eux-mêmes et dans les nouveaux procédés qui en augmentèrent l'effet. La musique jusque là n'avait guère consisté que dans le simple et grave accompagnement de la voix. Le talent

à acquérir sur tous les instrumens devint une partie de la musique. Les chants aussi dûrent se diversifier. Alexandre, encore jeune, ayant chanté dans un repas, Philippe, son père, s'écria : N'as-tu pas honte de chanter aussi bien ? Mais si la nouvelle musique eut en naissant de puissans détracteurs, si l'étude mécanique qu'elle dut exiger, parut, dès le premier moment, une occupation peu digne de l'héritier d'une couronne, les musiciens ne verront pas sans plaisir que le grand Alexandre lui-même ait pu pousser à quelques excès la culture de leur art divin.

Aristote, en traitant, dans ses fameuses Politiques, de l'éducation des jeunes gens depuis l'enfance, prescrit, avant toute autre instruction, l'enseignement de la musique. Il croit même qu'il est bon d'exercer les enfans à la pratique manuelle de ces arts ; Aristote pense que tous les citoyens peuvent goûter un plaisir aussi pur que salutaire, en écoutant des concerts agréables. L'émotion que cause la musique, et l'ébranlement qu'elle donne aux passions, selon l'opinion de ce Sage, produisent une illusion propre à prévenir un délire plus dangereux, et le plaisir paisible qui l'accompagne en atténue les conséquences.

Je n'entrerai dans aucune discussion sur les modes célèbres de l'acienne musique. Indiquaient-ils le genre, le mouvement du morceau, ou seulement le ton, ou le diapason du chant ?

Le mode dorien entraînait une idée de gravité. Il était grec et propre aux leçons de la sagesse. Le lydien, le phrygien, au contraire, passaient pour des modes

barbares. Ils pouvaient se prêter aux accens de la volupté passionnée ou de la gaieté la plus légère. Ce sont des notions consacrées.

Les instrumens à cordes des anciens furent disposés de diverses manières. Les harpes représentées dans les bas reliefs égyptiens, sont, à beaucoup d'égards, semblables à nos harpes modernes. Il y avait en Grèce, du temps d'Anacréon, des magadis avec vingt cordes, et l'on fit des sambuques beaucoup plus étendues. Ces instrumens se touchaient avec l'archet, qu'on appelait *plectrum*, ou se pinçaient avec les deux mains. Montés pour la plupart par unissons et par octaves, ils s'accordaient à divers tons. La lyre fut toujours un instrument moins compliqué. La lyre fameuse d'Olympe n'eut que trois cordes seulement. Therpandre en ajouta quelques-unes à la sienne. On fit de son temps des tétracordes, et même des lyres à sept cordes. Simonide plaça la huitième, et la lyre de Timothée eut, à ce qu'il paraît, douze cordes.

On peut juger, en consultant les ouvrages d'Aristote, assez voisin du temps qui nous occupe, que la symphonie, soit vocale, soit instrumentale, des anciens, était excessivement simple. Il semble que les chants se faisaient à l'unisson, à l'octave, à la double octave, comme dans nos églises, quand les enfans chantent avec les hommes. L'harmonie produite par l'accord de la tierce n'était pas étrange à la musique ancienne; mais Aristote assure que l'on ne pouvait chanter de suite, ni à la quinte ni à la double quinte. La nature et l'oreille repoussent en effet cette marche.

La tierce, quoique très-consonnante, ne peut être supportée de suite, à moins qu'elle ne soit renversée; et quoique bien convaincue de la simplicité de l'harmonie des anciens, je ne doute pas qu'il ne leur échappât de beaux effets qu'ils n'expliquaient pas. La décomposition, le renversement calculé des accords et des sons, supposent une combinaison que le plaisir et le génie n'attendent point, mais l'opération qui analyse les résultats conduit aux moyens de les reproduire.

L'harmonie, telle que nous la concevons, est, à plusieurs égards, une science nouvelle. Doués par la nature et par l'influence du climat, du goût et des organes qui font le charme de la musique, les Italiens encore composent des partitions d'une simplicité exquise. Peu de notes, peu de parties, des modulations suivies, régulières et un chant pur, souvent grave, et sur-tout expressif, distinguent leurs plus beaux morceaux. Il tiennent, sans le savoir peut-être, à ce mode dorien, qui atteste une origine grecque; et la vraie musique italienne est une mélodie soutenue.

Les Allemands ont plus calculé les effets d'un art qu'ils ont adopté, mais qu'ils n'eussent pas créé d'inspiration; et les prodiges de la science harmonique sont dus, depuis quelques années, à leurs profondes réflexions. Plusieurs Français, à qui le nom de savans convient autant que celui d'artistes, avaient également travaillé sur un sujet si riche en développemens. La musique permet, en France, le mélange de tout ce qui séduit et attache; et l'artiste français modifie les moyens épars, avec l'esprit et l'aimable gaieté qui

donnent à la musique française, ou faite en France, un caractère inimitable. La grace française unit le charme des chants italiens aux effets de la symphonie allemande, et son expression animée leur prête des beautés nouvelles.

Mais, je le répète, cette harmonie savante est une création moderne. Les oreilles des Grecs furent satisfaites d'un chant exécuté avec peu de parties, mais soutenu de son propre charme, et accompagné du frémissement de quelques cordes basses, ou du son de quelques flûtes élevées.

Rien ne se transmet plus sûrement et plus long-temps que ce que la tradition perpétue. Les chants populaires de l'Espagne ont une origine moresque, et l'on a reconnu en Egypte le type de leur musique accentuée. Une simple castagnette accompagne, en Espagne, la bergère qui chante et qui danse à la fois. La guitare du pâtre espagnol ne résonne guère qu'en harpéges; il ne lui faut qu'un peu de justesse pour l'accorder avec sa voix. Ce talent vulgaire peut donner quelque idée de celui que les Grecs possédèrent si long-temps.

La musique, chez les anciens, fut en tout temps une partie essentielle des pompes et des cérémonies religieuses. Elle tint une part dans tous leurs amusemens; et, après avoir soutenu l'heureuse gaieté des chansons des vendanges, on la vit soutenir les chœurs des tragédies; la pure déclamation même, notée, à ce qu'il paraît, comme nos récitatifs, et appelée chez

les Grecs, Mélopée, fut aussi constamment accompagnée de la flûte.

DE LA TRAGÉDIE.

Le mot tragédie, en lui-même, signifie simplement chanson de bouc ou de vendanges.

Icare, ayant appris de Bacchus l'art de cultiver la vigne, immola à son bienfaiteur un bouc qui dévastait ses plants. Le sacrifice devint annuel. On dansa, on chanta autour du bouc immolé. Tout, dans l'antiquité, prenait un caractère sacré. L'existence de l'homme en était agrandie.

Bacchus bientôt fut néanmoins presque oublié dans toutes ces fêtes. On avait d'abord disputé le prix de l'hymne des vendanges. Thespis, ainsi que nous l'avons dit, introduisit un acteur dont le récit interrompait le chœur, et dont le chœur reprenait le récit. Il barbouilla de lie les joyeux enfans de Bacchus; il les promena sur des chars, à travers les bourgs de l'Attique, et il eut, dès ce moment, d'heureux imitateurs.

Eschyle a été regardé comme le créateur de la scène, et les progrès en furent rapides. Sophocle vit le jour dix-sept ans seulement après la naissance d'Eschyle; et Euripide mourut avant que Sophocle fût mort.

La représentation d'un événement douloureux a des droits assurés à l'intérêt de ceux qui y assistent. Le bonheur est à la portée d'un trop petit nombre de personnes, pour qu'on s'identifie généralement à ses

peintures. On peut cependant y puiser d'agréables consolations, quand le poète les entremêle au tableau des maux de la vie, et quand un heureux dénouement couronne une suite d'épreuves. « Le chagrin, a dit le père Brumoi, est la ressource que l'auteur de la nature ménage à l'adversité, et, si vous n'en ôtez la cause, vous devez, ajoute-t-il, laisser à l'affliction le plaisir secret qu'elle y trouve. »

Les chœurs sont demeurés dans les tragédies grecques comme un vestige de leur simple origine. La présence de ceux qui devaient les composer ne pouvait pas blesser les regards du spectateur; car, dans les républiques, la multitude était en action, et presque toujours sur la place. Les pièces qui sont restées de ce théâtre antique roulent sur des sujets purement nationaux, et sur des actions pour ainsi dire publiques; et le chœur y joue souvent un rôle nécessaire. C'est quelquefois le spectateur lui-même que le chœur est chargé d'entretenir. Il l'instruit de sa propre histoire; il encense sa vanité, ou bien il lui prononce quelques saintes maximes, ou encore il profère en sa présence de touchantes invocations.

Les sujets des tragédies grecques se rattachent à l'histoire, et, dès le temps de leur composition, elles servirent de garant aux traditions mêmes. Euripide reçut cinq talens à Corinthe pour rejeter sur Médée le meurtre de ses propres enfans, et démentir l'opinion qui l'attribuait aux Corinthiens. Le charme idéal de leurs majestueuses représentations reposait, avant tout, sur un intérêt positif.

Athènes, après leur mort, érigea des statues à ses poëtes célèbres. Leurs nombreuses productions n'avaient reçu, pendant leur vie, qu'un petit nombre de couronnes; on les répéta après eux, et toujours aux frais de l'état.

Les pièces d'Eschyle, du moins celles qui nous restent, manquent absolument d'intrigue. Les personnages connus du spectateur viennent débiter sur la scène ce qu'en telle circonstance connue on suppose qu'ils auraient pu dire.

C'est la première idée simple du drame.

Mais l'art des scènes, proprement dit, est supérieurement entendu par Eschyle; plusieurs de ses scènes causent à la lecture une émotion qui tient de l'effroi. Son dialogue est soutenu d'idées saines et morales; résignation aux dieux, sagesse dans la prospérité, courage dans le malheur, tel est le texte sublime des instructions qu'on y puise.

Le style, dans les pièces d'Eschyle, est dans une juste harmonie avec les idées qu'il colore; toute langue a ses tours, ses mots nobles ou bas, énergiques ou faibles, et l'on conçoit que la traduction française et prosaïque d'un auteur comme Eschyle, peut en rendre les traits avec une fidélité maligne qui en trahirait l'acception, et ne ferait que les défigurer.

Il n'est pas nécessaire de nous étendre ici sur les chefs-d'œuvres du théâtre grec; il n'est point de poétique où l'on n'en présente l'analyse, et mon objet est seulement d'en indiquer les caractères les plus frappans.

Eschyle n'a point ensanglanté la scène; l'horreur, dit Aristote, exclut d'ordinaire la pitié. Les Athéniens d'ailleurs craignaient dans leurs plaisirs les émotions violentes. Eschyle, dans les Euménides, fit voir ces divinités de l'Érèbe sous les formes les plus terribles, des enfans en moururent de peur, des femmes enceintes furent en danger; tout le spectacle fut troublé, et l'on fit une loi pour prévenir le retour d'un si fâcheux inconvénient. Cet exemple prouve à quel point toute illusion théâtrale était nouvelle à cette époque; il prouve aussi combien des imaginations imbues jusqu'à l'excès du merveilleux mythologique devaient se prêter aux prestiges. Un spectacle de spectres aurait pu autrefois produire dans nos campagnes une égale sensation.

On remarque un progrès sensible entre les pièces qui nous restent d'Eschyle; il en avait composé un grand nombre, et lui-même il les appelait les reliefs des festins d'Homère.

La pièce de Prométhée est plus simple que toutes les autres, elle se passe en dialogues; Prométhée sur le Caucase s'entretient avec l'Océan : mais on a cru trouver dans cette pièce la trace des plus précieuses traditions.

Les Danaïdes suppliantes, les Euménides, déjà citées, fournirent à Eschyle des sujets un peu plus compliqués; l'orgueil de la patrie les rendait propres aux Athéniens. Il était beau de leur rappeler que l'Aréopage avait absous Oreste, et prononcé entre les dieux.

Agamemnon, les Sept Chefs et les Coéphores, ou

l'Electre, méritent mieux encore le nom de tragédies; mais les événemens sont amenés dans ces pièces par une suite de scènes sans nœud.

L'histoire doit conserver au sujet des Sept Chefs, un trait qui honore à la fois Aristide et le peuple d'Athènes. Quand l'acteur prononça ces mots: « Il ne veut pas paraître homme de bien, mais l'être véritablement; il moissonne les fruits de son esprit profond où germent les purs sentimens de la grandeur et de la sagesse, » les regards et les applaudissemens se tournèrent vers Aristide.

Les Perses sont un drame de circonstance, un drame dont le sujet était absolument moderne. La scène était en Perse, et, pour ajouter plus d'éclat aux trophées si récens de la Grèce victorieuse, Eschyle mettait sur la scène le deuil et la douleur des ennemis vaincus.

Les scènes d'Eschyle sont par-tout magnifiques, elles sont pleines de substance; les idées y sont grandes, morales et profondes, et la belle simplicité qui en fait sur-tout le caractère, leur conserve de nos jours même cette fraîcheur que rien ne ternit.

Les adages d'Eschyle ressortent de son sujet; ce sont des vérités, et non pas de froides sentences.

« Mortels, dit-il, il ne faut point s'élever au-dessus de la condition humaine; l'insolence en germant ne porte que l'épi du malheur, et la moisson qu'on en recueille est toute de larmes.

« Mortel, dit-il ailleurs, mortel, écoute-moi, respecte l'autel de la Justice; honore tes parens; garde les

lois de l'hospitalité. Qui pratique volontairement la justice, ne peut pas être malheureux, et ne périt jamais tout entier. »

Les poètes, long-temps, récitèrent leurs ouvrages; le génie qui venait de créer l'art, ou qui, du moins, l'agrandissait par une tentative hardie, était seul dans le cas d'animer des acteurs, aussi nouveaux que la scène qui les réunissait. Eschyle, frère de Cynégyre, et lui-même illustre guerrier, fit les premiers rôles dans ses pièces, et fit connaître en personne à tout le peuple les merveilles qu'il enfantait.

Sophocle fut le premier auteur qui s'abstint de représenter.

J'aurais quelque peine à fixer le genre d'existence civile, que l'usage successivement assigna, en Grèce, aux acteurs. Elle subit sans doute quelques variations; les chœurs se composaient généralement des esclaves de celui qui faisait les frais de la pièce; on a cité, comme une preuve des magnificences de Cimon, qu'ayant vu le peuple admirer un bel et jeune esclave, habillé en Bacchus, il lui donna sa liberté.

Eschyle, vaincu par Sophocle, dont on représentait le premier ouvrage, ne put supporter cet affront; il se retira en Sicile, près de Hiéron de Syracuse, et cessa de faire des vers.

Le triomphe de Sophocle eut un appareil tout nouveau. Cimon avait conquis l'île de Scyros, sur les Dolopes, antiques pirates, qui l'habitaient sans en cultiver le sol. Cimon venait d'y envoyer une colonie d'Athènes, et ce qui sur-tout le comblait de gloire et

de bonheur, il avait rapporté les ossemens de Thésée, que l'oracle obligeait Athènes de recueillir; le peuple ne cessa jamais d'être sensible à ce bienfait. Le tombeau élevé à Thésée devint l'asile des esclaves malheureux; et, pour consacrer cette époque d'une manière plus mémorable, on ouvrit un concours aux poètes tragiques. Sophocle, encore dans sa jeunesse, y fit voir son premier ouvrage; les brigues des rivaux agitaient l'assemblée; lorsque Cimon entra, suivi des généraux d'Athènes, ils offrirent à Bacchus les libations qu'on devait au dieu de ces sortes de fêtes; et l'Archonte qui présidait, les ayant chargés de juger, Sophocle reçut la couronne.

Les tragédies de Sophocle ont un nœud qui se forme, dans le drame même, des circonstances connues par l'exposition du sujet.

Le nombre des interlocuteurs rend, dans ses pièces, le chœur à peu près inutile à l'action. Mais Sophocle le fait servir à remplir les entr'actes, et les strophes qu'il lui fait chanter sont alors de véritables morceaux de poésie. Ce sont des descriptions brillantes, ou des dissertations morales; car Sophocle, qui les évite dans le dialogue, les rejette quelquefois dans les chœurs.

« Justes dieux, dit le chœur quelque part, faites moi jouir du bonheur suprême de conserver la sainteté dans mes paroles et dans mes mœurs. Faites que je règle ma vie sur ces lois, ces divines lois, descendues du plus haut des cieux. Oui, l'Olympe en est l'auteur, et non pas notre faible nature. Leurs traits ne vieillissent point, l'oubli ne peut les effacer. »

Il ne nous reste que sept pièces de Sophocle, à mon avis le plus grand des tragiques. Les fureurs et le désespoir d'Ajax font le sujet d'une de ses tragédies. Un guerrier égaré par la permission des dieux, jouet fatal de leur vengeance et de leur puissance infinie, se tue lui-même, afin de ne pas survivre à la honte où ils l'ont plongé.

Un tel exemple était une imposante leçon pour des héros égaux à ceux d'Homère, et soumis, par leur croyance religieuse, à l'influence des mêmes divinités. Mais le suicide d'Ajax est représenté dans cette pièce comme le dernier résultat du malheur, et non comme un exemple à suivre. Le suicide raisonné fut étranger à l'antiquité la plus haute. La première morale des hommes, celle du cœur, le réprouvait; les lois du peuple Hébreu ne l'ont point supposé. Les lois plus tardives des Grecs y attachèrent la privation de toute espèce d'honneurs funèbres; et ce ne fut que bien tard, dans les annales du monde, que le suicide, cessant de paraître un des excès du désespoir, fut presque érigé en vertu. Nous aurons occasion de considérer combien les Romains honorèrent sur-tout cette doctrine; ils portèrent leur système, à cet égard, jusqu'à en faire un moyen de plus dans la main de leurs empereurs sanguinaires. Les victimes, que ces barbares n'eussent osé peut être immoler, s'ôtaient la vie au moindre de leurs signes, et Sénèque le Tragique a dit : Celui-là n'est jamais malheureux à qui il est aisé de mourir.

L'Electre de Sophocle est le modèle qu'a suivi Voltaire dans sa belle tragédie d'Oreste. Mais il a

changé quelque chose à son terrible dénouement. Dans les Coéphores d'Eschyle, Oreste frappe Egisthe, et hésite à la vue de sa mère; elle implore sa pitié dans les termes les plus touchans: Electre, Pilade, excitent sa rage, et il la tue. Dans l'Electre de Sophocle, c'est Clytemnestre, c'est sa mère, que le jeune Oreste vient chercher pour l'immoler à sa vengeance; Egisthe est éloigné, c'est elle qu'il veut faire périr. Et l'on aurait peine à concevoir qu'Athènes eût supporté un si froid parricide, si toutes les opinions n'avaient admis alors la puissance du destin et la fatalité qui entraînait certaines familles.

Le tragique moderne a déchargé le crime d'Oreste d'une partie de son horreur, Clytemnestre périt en défendant Egisthe. Voltaire aussi a relevé le caractère de cette femme coupable et malheureuse; il y a laissé entrevoir quelques traces d'une vertu mal effacée. Clytemnestre a des remords secrets.

Je ne crois pas assurément qu'il ait été réservé à notre siècle d'ennoblir le crime sur la scène, en lui prêtant un repentir; ce moyen d'intérêt se prend dans la nature. Cependant les anciens, dont nous admirons la hauteur, ont généralement montré leurs personnages dans l'insensible atrocité de leurs forfaits. Ils n'avaient pas encore eu le besoin d'user toutes les ressources d'un art dont ils goûtaient les premiers charmes; et la vérité historique, ou la fable bien constatée, ne souffrait point de leur part les altérations que nos auteurs se sont le plus souvent permises.

Le Pihloctète de Sophocle a été mis sur la scène

française, et presque littéralement; mais pour nous rendre un modèle si pur, dans son naturel sublime, il eût fallu un style d'un plus beau coloris. La simple traduction de ce chef-d'œuvre antique produit, dans une prose exacte, une impression que ne causent point les vers du poète français; et ce n'est pas ainsi que Voltaire nous a montré l'Electre.

Hercule, au mont Œta, offre l'abrégé de ces mœurs qu'Athènes pouvait, sur son théâtre, appeler justement mœurs antiques. Ce héros, ce demi-dieu subit l'expiation pour un meurtre qu'il a commis. Exilé pendant une année, il va ruiner la ville d'Œchalie, il en ramène Iole, et cette jeune beauté, conquise par ses armes, est déjà unie à son sort. Les circonstances, en ces temps reculés, forçaient les unions de ce genre. Cassandre fut soumise à Agamemnon son vainqueur; Briséis, à Achille. Andromaque elle-même, si l'on en croit Euripide, eut dans les fers un fils de son maître Pirrhus. La jalousie d'une épouse furieuse causa la mort du grand Alcide, et Déjanire, à la vue de sa rivale, lui envoya la robe de Nessus.

La famille d'Œdipe a fourni à Sophocle le sujet de trois tragédies. Eschyle avait auparavant emprunté l'idée des Sept Chefs aux catastrophes de la Thébaïde. Il est assez remarquable que le premier essai de Racine et le premier chef-d'œuvre de Voltaire aient eu aussi pour sujet quelques-uns des malheurs d'Œdipe et de sa famille.

Œdipe roi est un des monumens les plus terribles de la tragédie. C'est celui que Voltaire a si fortement

imité. Le secret fatal s'y découvre, et la scène est ouverte par les invocations qu'Œdipe et le peuple font aux dieux pour détourner la peste qui les accable. Thèbes est frappée, comme la ville de David, pour les crimes de son roi.

Quand on considère bien ces grandes et magnifiques créations, leurs irrégularités mêmes semblent en augmenter la naïve majesté. Tels ces édifices immenses que le voyageur retrouve dans l'Egypte, et veut voir de ses yeux pour en concevoir l'existence. Leur colossal ensemble, d'accord avec lui-même, frappe, étonne par sa masse, et ne doit aucun mérite aux détails de la symétrie qu'il absorbe, et qui n'y ont pas été cherchés.

Antigone, dans la pièce que nous possédons sous ce nom, offre un modèle achevé de courage et de vertu. C'est aux dépens de sa vie qu'elle rend à Polynice les honneurs de la sépulture.

Le soin des sépultures a paru aux anciens plus important que celui de la vie même. On voit par-tout avec quel respect religieux les guerriers, après les combats, allaient chercher et recueillir leurs morts. La peine d'avouer sa défaite n'empêchait point d'envoyer des hérauts pour obtenir les trèves nécessaires; et, du temps même de Sophocle, les généraux d'Athènes, vainqueurs aux Arginuses, furent condamnés à la mort pour n'avoir pas fait rendre le dernier devoir aux corps des soldats naufragés.

L'amour ne tient que le second rang dans les pièces qui nous restent d'Eschyle et de Sophocle. Il ne pou-

vait avoir la première place dans les sujets qu'ils ont traités. Cependant Hémon, dans la pièce d'Antigone, éprouve pour cette vertueuse princesse la passion dont elle est digne, et il se tue sur son tombeau.

On trouve dans le chœur cette charmante description, dont aucun trait n'a pu vieillir. « Amour, ô Amour! par-tout tu fais sentir ton empire. Tu donnes de la grace aux atours d'une jeune femme; tu animes ses tendres attraits. Tu règnes sur les mers, tu règnes sous le chaume. Mortels, ou immortels, tout doit subir ton joug, tout doit partager tes fureurs. »

La pièce d'Œdipe à Colonne eut pour les Athéniens un genre d'intérêt que rien ne peut éveiller en des sociétés aussi vastes, aussi compliquées que le sont les sociétés et les nations modernes.

La guerre du Péloponèse commençait. L'enceinte des murailles d'Athènes servait d'asile à l'Attique toute entière. Ses ennemis l'y resserraient chaque jour. Le poète octogénaire rassembla tout à coup devant le tombeau d'Œdipe les présages flatteurs que ce tombeau avait attachés aux destinées de sa patrie. Il releva l'espoir, il releva l'orgueil du peuple spectateur, et fut comblé par sa reconnaissance.

Sophocle, dans le cours de sa longue carrière, vit les triomphes d'Athènes, et commanda ses troupes dans une expédition, conjointement avec Périclès; mais il montra plutôt le courage d'un brave soldat que les talens d'un habile capitaine.

On dit que ses enfans ayant voulu le faire interdire dans sa vieillesse, il lut aux juges, pour toute défense,

sa pièce d'Œdipe à Colonne, qu'il venait de composer. Mais ce fut le titre d'Antigone qu'il fit graver sur son tombeau.

Sophocle mourut peu de mois avant la prise d'Athènes, pendant que Lysandre l'assiégeait.

On a dit qu'Esculape avait une fois habité chez Sophocle. Plutarque, en rapportant cette singulière tradition, ajoute qu'elle était appuyée sur des fondemens qui duraient encore, et qui en marquaient la vérité. Les Athéniens en effet élevèrent un temple au poète, avec le titre de héros, rang intermédiaire entre l'homme et les dieux; et l'apparition d'Esculape dans sa demeure fut le motif de cet honneur insigne. Plutarque ajoute qu'un autre dieu prit le soin de ses funérailles. Ce dieu était Bacchus, dont Sophocle avait embelli les fêtes. Il apparut dans un songe à Lysandre, et lui ordonna de permettre qu'on enterrât à Décelie la nouvelle Syrène qui venait de mourir à Athènes. Lysandre apprit le même jour d'un transfuge que Sophocle avait cessé de vivre. Il permit aux Athéniens de le porter à Décelée, sépulture de ses ancêtres; et lui-même il suivit cette pompe funèbre. Quelle proportion devaient avoir les idées dans un siècle où les dieux étaient encore si près des hommes!

Sénèque le Tragique, oncle du Philosophe, est le seul poète tragique latin dont nous ayons quelques modèles. Sénèque a tout ensemble de la grandeur et de l'emphase; tout en lui est forcé, parce que tout en lui est effort. Sénèque s'exprime par sentences; mais la plus belle de toutes n'est qu'un jeu de son esprit,

un rapprochement de mots dont l'idée, qui ne se lie à rien, se grave à peine dans la mémoire, et laisse l'auditeur dans une excessive sécheresse.

Sénèque parut à un temps où les ames n'avaient plus de vie, où tous les sentimens étaient factices, et par conséquent sans mesure. Je ne sais pas ce que fût devenue Rome dans sa dégradation morale, si les clartés de quelques esprits n'eussent quelquefois servi de ralliement au milieu des ténèbres d'une honteuse corruption. Ce temps fut celui où le christianisme, avec son dénuement, avec ses mœurs vierges et l'austérité philosophique de ses sectateurs, commença à faire des progrès; et sans doute le besoin qu'éprouvait le monde d'un renouvellement, fut un des moyens qu'une main divine fit concourir à sa propagation.

Rotrou et nos premiers tragiques ont plutôt imité Sénèque que Sophocle; ses éclairs les éblouissaient. Notre littérature a commencé par le gigantesque, parce qu'elle a commencé par l'imitation. Le génie, séduit successivement par tant de matériaux épars, s'épuisait à les réunir, et n'avait plus d'essor à prendre; et le spectacteur, qui ne reconnaissait rien de propre à lui dans le tableau qu'on lui présentait, voulait au moins que le coloris en fût brillant.

Nos pères jouèrent quelque temps, dans un esprit de dévotion, les histoires des saints et les mystères sacrés. L'imitation des Grecs fit tomber promptement ces tentatives encore grossières. Je ne pourrais dire cependant si cette alliance nouvelle et singulière du profane et du sacré n'eût pas produit enfin un genre

de beautés neuves. Polyeucte et Athalie peuvent en donner l'idée. On doit avouer cependant que nos systèmes religieux n'auraient pu se prêter, comme celui des Grecs, aux suppositions que le drame souvent exige.

Corneille fit un Œdipe, à l'imitation de Sophocle, et il y mêla, selon son siècle, un héroïsme de galanterie. La noblesse de France descendait de ses châteaux, et tous les rangs commençaient à se rapprocher et à se confondre. L'exagération devait se glisser dans les propos et dans les arts, comme par une suite nécessaire du déplacement universel. Le langage n'a plus de sens quand les positions n'ont plus de base; un vain jargon remplace et dénature alors les idées et les sentimens.

Tout, chez les Grecs, était pris autour d'eux, et la gloire, au temps de Sophocle, n'avait de temple que dans leurs murs. La tragédie naquit chez eux de leur histoire, de leurs opinions et de leurs mœurs, comme naquirent chez nous les romans de chevalerie, où tout respire la simplesse, l'audace, la grandeur et la fidélité de ceux qui en fournirent les modèles.

Tout, chez les Grecs, était fait pour leurs yeux, pour leur jugement, pour leur cœur. Occupé de la seule nature, et n'interrogeant qu'elle seule, Eschyle n'en réunit d'abord que quelques traits. C'était comme un dessin pris sur l'ombre des corps, et qui ne donnait que les contours. Sophocle saisit tout l'ensemble, et créa ce beau idéal dont les élémens sont par-tout, dont nous avons en nous le sentiment, et dont jamais nous n'avons vu l'image.

On a dit que Sophocle avait composé cent vingt pièces. Cette prodigieuse fécondité suppose un génie colossal, mais elle suppose aussi une scène plus vaste que les nôtres, et telle que les grands effets pussent essentiellement la remplir. Les peintres dont les beaux ouvrages ont illustré l'école d'Italie, offrent aussi à la renommée un nombre de productions qui nous étonne. Mais de nos jours, les détails que notre goût plus délicat apprécie, et le rapprochement où nous sommes des objets, multiplient les travaux et les soins de l'artiste.

Les musiciens de l'Italie se distinguent auprès des nôtres par le nombre infini de leurs compositions; mais leurs opéra réunis n'égalent pas toujours en travail le petit nombre de ceux qu'on leur oppose parmi nous. Ils chantent par sentiment, et dans le seul moment où la situation qu'ils doivent exprimer appelle en eux l'inspiration; ils négligent le reste. Le Français ne permet aucune négligence; son esprit demande quand son ame n'est pas émue; et c'est sûrement le privilége d'un siècle héritier de tant d'autres, que d'attendre une réunion de perfections en tout genre, quand il offre le trésor des modèles et des secours.

Euripide naquit l'année même et le jour de la bataille de Salamine. Ses parens étaient pauvres. Son père était un simple coutelier, sa mère était vendeuse d'herbes; c'est au moins le résultat des satires dramatiques d'Aristophane; car la naissance, dans les démocraties, est, comme ailleurs, en butte aux réflexions de l'envie,

mais jamais les reproches qu'elle attire ne passent les contemporains.

Sur la foi d'un oracle et la promesse d'une couronne, le père d'Euripide voua son fils aux exercices des athlètes.

Ces horoscopes, très-communs dans l'antiquité, ont eu souvent sur les destins une influence singulière. Agathocle, dont le nom se présente à ma mémoire, avait été exposé par son père par suite des prédictions funestes dont il avait été l'objet. Les soins mystérieux de sa mère lui procurèrent une éducation qui le mit dans le cas d'accomplir le présage; et il fit en effet le malheur de son pays.

La carrière ouverte aux athlètes était en elle-même glorieuse. Je ne pense pourtant pas que les chefs de la Grèce aient poussé leurs exercices plus loin que ceux de la simple gymnastique. Platon, dans sa jeunesse, fut un athlète de profession. Euripide, trop jeune encore pour combattre à Olympie, remporta les prix à Athènes, dans les jeux Théséens et Eleusiniens. Mais heureusement il y renonça : il se livra à la peinture; et ses tableaux, dans le siècle des talens, eurent assez de valeur pour mériter qu'on les conservât à Mégare.

Je crois le mélange des études utile au développement de l'esprit, pourvu que celui qui prétend à quelque supériorité s'attache essentiellement à une partie principale.

Les anciens ont presque toujours exercé leur esprit sous différens rapports. Archélaüs, maître de Socrate,

étudia la physique avec Anaxagore, et se distingua par ses poésies. Socrate avait été sculpteur comme son père. Il avait fait un groupe des Graces, qui parut digne de son modèle; et Socrate employa les derniers momens de sa vie à mettre en vers quelques fables d'Esope.

Euripide s'appliqua à la philosophie. Prodicus le Sophiste eut la gloire de le compter au nombre de ses élèves. Anaxagore le pénétra de ses leçons, et Socrate lui-même, plus jeune qu'Euripide, devint son maître et son ami.

Passionné pour la philosophie, Euripide parvint à découvrir dans un temple de Diane les œuvres d'Héraclite, surnommé le Ténébreux. Il étudia ce livre avec enthousiasme; Socrate le parcourut, et dit: Ce que j'en puis comprendre est bon, et sans doute aussi ce que je ne comprends pas; mais pour pénétrer dans cet abyme, il faudrait un plongeur de Deslos.

Euripide fit soixante-quinze pièces, et ne fut couronné que cinq fois; il avait plus de quarante ans, quand il donna sa première tragédie; nous n'en possédons que dix-sept.

Malheureux dans sa propre famille, Euripide se livra à la mélancolie; aigri et fatigué des railleries d'Aristophane, il se retira en Macédoine auprès du roi Archélaüs, qui déjà possédait Zeuxis, fameux peintre.

Archélaüs est le premier qui ait su introduire dans ses états, à peine peuplés, le goût des arts et celui des talens; la splendeur des règnes qui suivirent le sien,

les y fit jouir d'un assez grand éclat; mais le sol de la Macédoine n'en produisit jamais aucun : ils étaient récens dans la Grèce; et même au temps de la gloire d'Athènes, la Grèce était un arbre peu touffu, dont quelques rameaux seulement se couronnaient de brillantes fleurs. Toute l'Arcadie était agreste, et la ville fédérative de Mégalopolis n'existait pas encore entre ses bourgs. L'Achaïe composait l'association encore inaperçue de douze petites villes sans nom. L'Etolie en était à peine aux premiers élémens de la civilisation; la Phocide ne se comptait pas; enfin, pendant que plusieurs îles de l'Archipel avaient retenti des accens de Sapho, d'Anacréon et de tant de poètes aimables, Scyros était encore la retraite des Dolopes, antiques pirates de ces mers. Cimon venait de les détruire, et, le premier, il avait mené à leur place une colonie d'agriculteurs.

Aristote a dit qu'Euripide, peu exact et peu châtié dans la conduite et la disposition de ses sujets, était cependant le plus tragique des poètes.

Si j'osais prononcer après un pareil juge, les hautes conceptions, les mouvemens de Sophocle, obtiendraient de moi la préférence. Euripide souvent néglige son ensemble. Un prologue presque toujours ôte l'embarras de l'exposition; l'intervention d'un dieu ménage un dénouement facile. Les ouvrages d'Euripide n'ont enfin ni le nœud ni la combinaison des ouvrages de son rival; mais les scènes dans ses pièces ont un pathétique merveilleux. On y trouve des discussions, où l'orateur peut puiser de grands modèles; on y trouve

les leçons d'une philosophie qui détaille en maximes les principes de la vertu, mais qui raisonne avec méthode, avec clarté, qui abonde en idées fortes, en pensées brillantes, en conséquences belles, simples, morales : ce ne sont point les jeux d'une vaine métaphysique, mais les solides adages de la raison; et l'unique reproche qu'on puisse faire à l'auteur, est de les avoir mis quelquefois hors de place.

On n'attend pas de moi une suite de citations. Les raisonnemens renfermés dans les pièces d'Euripide sont presque des traités complets; les traits qui lui échappent sont d'une justesse admirable.

« Nul mortel, sans la volonté des dieux, ne goûte le bonheur, et n'est en proie aux cruels revers.

« Que ceux dont la maison est accablée de calamités, se tournent vers les dieux, et se confient en leur bonté. Les bons trouvent enfin le prix de la vertu; et les méchans, la juste peine de leurs crimes.

« Les dieux accomplissent divers desseins contre l'attente des mortels; ce qu'on espère, n'arrive point; un dieu trouve une issue, alors qu'on désespère. »

Les dissertations un peu longues, qui se rencontrent dans Euripide, convenaient mieux sans doute à la scène des Grecs, qu'elles ne conviendraient à la nôtre. Un vernis religieux était répandu sur leurs fêtes, et l'on offrait des libations aux dieux, avant que de prendre part à leurs plaisirs. Les Athéniens étaient accoutumés aux discussions de la place publique, à celles de leurs nombreux tribunaux; les philosophes

professaient verbalement, et d'intéressantes disputes s'élevaient souvent dans leurs écoles; enfin le théâtre était l'école même du peuple; c'était là que, dépouillant l'orgueil de la puissance, il recevait de bonne foi les leçons dignes de lui, que le poète voulait lui donner: elles naissaient de l'événement représenté, et dont tous les détails qui lui étaient connus, tenaient à ses traditions.

La lecture du grand Euripide doit être l'aliment quotidien d'un jeune poète. Elle servit de nourriture à l'illustre Racine, qui sut à la fois imiter, corriger et surpasser son maître. L'étude des anciens est nécessaire pour soutenir l'essor du genie dans un siècle bruyant, où les relations multipliées font si souvent prendre le change, et sur les notions et sur les sentimens. Les monumens anciens respirent un calme et une fraîcheur qui reposent l'ame agitée, et lui permettent de comprendre, en s'écoutant mieux, les inspirations de la nature. La lecture d'Euripide offre aussi un moyen certain de bien connaître les mœurs grecques. Dans les sujets les plus anciens, il a peint les mœurs de son siècle, sans défigurer celles qu'il devait représenter; ses sujets étaient nationaux, et l'origine de toutes les institutions se rattachait à leur époque. C'était une histoire de famille, ornée des accessoires que lui prête le ton du récit. Nous donnons à nos paladins une teinte de cette politesse qui nous appartient à nous-mêmes, sans dénaturer leurs exploits, sans affaiblir leur caractère.

Eschyle, dans la pièce des Sept Chefs, explique les

emblèmes et les devises dont les boucliers de ses héros étaient chargés; sans doute cet usage pouvait remonter au temps d'Œdipe, et l'on supposera sans peine qu'une race orientale avait l'usage des signes pour mieux distinguer les armures, puisque l'hiéroglyphe était une conception égyptienne; mais il est permis de croire qu'Eschyle a fait servir les décorations de son temps à la parure des alliés de Polinice; et l'on sait qu'Alcibiade, qui parut peu après Eschyle, portait sur son bouclier d'or un amour armé d'un foudre.

Athènes est représentée, dans les pièces d'Euripide, comme l'asile des malheureux, comme la protectrice généreuse des faibles, et comme le centre de l'univers.

Sparte, à peine nommée, ne l'est qu'avec haine; on l'accuse de despotisme, et sur-tout d'inhumanité.

Le respect pour les supplians, le respect pour les hôtes, avaient dans tous les temps honoré les peuples de la Grèce, et les autels, chez eux, offraient à l'infortune un asile assuré.

Les rameaux verts, entourés de laine blanche, causent encore sur leur scène, où on les aperçoit, une impression vive et profonde; et l'histoire grecque ajoute, à chaque page, à l'intérêt qu'impriment ces vestiges d'antiquité. Quelques années avant la guerre du Péloponèse, la révolte de ses esclaves mit Lacédémone en danger; elle députa vers Athènes, et celui qui vint de sa part, se montra, sans parler, dans un état de deuil, au pied de l'autel qui se trouvait sur la place publique. Nous

avons perdu cette route pour arriver au cœur des hommes.

Euripide, dans toutes ses pièces, exprime son respect pour les dieux; mais parfois il énonce, avec une franchise égale, tout son mépris pour les oracles, et pour leurs ministres trompeurs.

La Grèce ne crut jamais les interprètes des oracles au-dessus de toute influence; mais Sophocle nulle part n'a traité ces matières avec la même liberté qu'Euripide. La carrière dramatique de ces auteurs, d'ailleurs contemporains, ne répondit point aux mêmes époques. Sophocle achevait la sienne, qu'il avait commencée à vingt ans, quand Euripide débuta à l'âge de plus de quarante. Les opinions religieuses étaient subverties dans Athènes, et Thucydide attribuait cette révolution aux malheurs occasionnés par les ravages de la peste; mais une aveugle superstition accompagne pour l'ordinaire une incrédulité aveugle, et si le peuple d'Athènes souffrait sur son théâtre quelques traits contre les oracles, parce qu'il y était habitué, il se livra pour de moindres sujets à une fureur toute barbare.

On a reproché à Euripide la haine bizarre qu'il laisse éclater contre les femmes, mais ses malheurs avaient égaré sa raison. Aristophane qui en prit occasion d'accabler le poète de sarcasmes, a peut-être lui-même plus maltraité les femmes, en ne peignant que leurs défauts, et en leur ôtant toutes leurs graces. Euripide leur adresse parfois des injures hyperboliques; le farouche Hippolyte voudrait que le monde pût se perpétuer sans le concours d'aucune femme. Mais Euripide fait dire

à ses chœurs dans Médée : « Cypris, envoie les amours en tous lieux, pour servir de ministres à la sagesse, et pour partager les travaux de la vertu. »

La lecture d'Euripide exalte vers le bien : elle proportionne les idées sur une plus vaste base ; elle pénètre l'ame de beautés et de jouissances. Quelle richesse, quelle variété dans les compositions qu'Euripide déploie ; dans les expressions dont il use ; dans les caractères qu'il peint ! Toutes ses pièces ont un sceau de création, d'originalité et de génie.

Médée, Phèdre, les deux Iphigénies, Alceste, Hécube, les Troyennes, ce sont de beaux, ce sont de féconds sujets ! à quelles fêtes, à quelles pompes ne devaient-ils pas prêter ! Euripide a mis sur la scène l'appareil imposant des cérémonies religieuses. On y voit couper les cheveux en signe de deuil et de douleur ; on y voit couronner les tombeaux avec des guirlandes et des fleurs.

Les scènes d'Euripide réalisent dans l'imagination le beau idéal ; on en voit les défauts, mais ces défauts sont des lacunes, et rarement des taches ; toutes les beautés en sont vraies ; tel ce marbre sublime, ce célèbre Apollon, dont la main a été brisée, et qui n'en est pas moins un dieu.

Le siècle d'Euripide vit briller auprès de lui plusieurs poètes tragiques, et aucun de leurs ouvrages ne nous est parvenu. A peine quelques vers du célèbre Yon, de Chio, se trouvent-ils épars en différens auteurs ; et pourtant Yon eut la gloire de balancer ses illustres rivaux.

Nous garderons avec respect les noms des tragiques célèbres qui sont arrivés jusqu'à nous : Yon, Aristarque, Agathon, Nicomaque, Céphisidore; mais il ne reste de leurs travaux que le souvenir de leurs couronnes, et, sans doute, d'autres aussi méritaient que leur renommée ne pérît pas.

Aucun siècle, jusqu'à ce temps, ne nous avait offert l'idée d'un théâtre et d'une tragédie, et, depuis le siècle d'Euripide jusqu'à celui de Shakespéar, la scène n'a compté aucune production digne de ses premiers chefs-d'œuvres. Cette lacune de vingt-siècles, et même de vingt-deux, si nous la prolongeons jusqu'au jour de nos grands poëtes, est réellement imposante. L'esprit s'étonne de sa faiblesse en même-temps que de sa puissance.

La tragédie latine n'ajouta jamais rien aux belles compositions dont Térence, dont Virgile, dont Horace et tant d'autres, avaient honoré, de leur temps, la littérature des Romains. Sénèque ne fut qu'un imitateur ampoulé, et le cirque à Rome tint la place du théâtre.

Athènes fut long-temps la seule ville assez riche pour soutenir un spectacle de tragédies; centre de la puissance grecque, elle était aussi dans le monde le centre du goût et des arts, et c'était le seul lieu sans doute où des succès d'une semblable nature pussent acquérir une importance capable d'occuper vivement les citoyens.

Quand la Grèce fut devenue une province, quand toutes ses villes eurent été réduites au même niveau sous

le joug des mêmes vainqueurs, la Grèce eut des cirques comme eux; mais des plaisirs d'un pareil genre convenaient mal à son génie; elle conserva des théâtres, elle en eut en différens lieux, et ses ruines l'attestent encore.

L'Italie, qui, la première, sortit du chaos du moyen âge, eut des théâtres au premier réveil des arts; et la plus petite de ses villes possède, chaque année, dans ses murs, une réunion de virtuoses qui y maintiennent, par leurs talens, le bon goût de cette musique dont l'Italie est le sanctuaire.

La France, qui substitua les carrousels des chevaliers aux cirques des gladiateurs, ne desira long-temps aucune autre espèce de scène. Cet actif besoin de plaire, qui donne une grace si fière et si charmante à la gloire de nos héros, leur faisait attacher du prix à déployer en public leurs avantages personnels. Aussi apprenons-nous que les premiers ballets représentés à la cour, dans la jeunesse de Louis XIV, furent dansés par le roi lui-même, et par la plus brillante noblesse.

Les dépenses énormes des spectacles d'Athènes, étaient supportées uniquement par les plus riches des citoyens. Cette charge, qui devint un fardeau accablant, était, au commencement, une occasion de faveur. Le peuple assemblé donnait le prix au plus magnifique de ceux qui lui amenaient les chœurs, et qui faisaient les frais de la décoration et des fêtes. La seule lecture des pièces grecques, peut nous donner l'idée du spectacle qu'elles entraînaient, dans un siècle auquel tous les arts ne cesseront pas de rapporter leurs triomphes.

Cimon donna des représentations. Nicias se distingua par tout l'éclat des siennes. Thémistocle, dans sa jeunesse, fit les frais d'une tragédie; il remporta le prix sur ses riches émules, et cette victoire, encore fort peu commune, eut tant d'importance à ses regards, qu'il consacra une plaque d'airain, avec cette seule inscription: THÉMISTOCLE, DU BOURG DE PHRÉAR, AVAIT FOURNI LES FRAIS DU CHŒUR; PHRINICUS ÉTAIT L'AUTEUR, ET ADIMANTE ÉTAIT L'ARCHONTE.

Phrinicus a été nommé parmi les disciples de Thespis. Il concourut, avec Eschyle, à la création de la tragédie, et il mit le premier des rôles de femmes sur la scène.

Le théâtre d'Athènes était immense. Les spectateurs étaient tous les citoyens réunis; et Périclès régla que les moins aisés recevraient, pour y venir, une rétribution presque égale à celle qu'on allouait pour assister aux séances des tribunaux.

Le spectacle se passait en plein jour, et à découvert, et l'on y représentait de suite plusieurs pièces. L'étendue prodigieuse des théâtres, en Grèce, devait donner aux décorations un genre et un effet que les nôtres ne peuvent rappeler.

Les décorations théâtrales furent un des premiers objets que les arts s'efforcèrent d'embellir. Le peintre Agatharque, de Samos, est cité comme le premier de ceux qui y donnèrent leurs soins. Il était le contemporain d'Eschyle. Agoracite, de Paros, parut vers le milieu du siècle, et se distingua dans le même genre. On ne peut douter d'ailleurs que sous les regards,

sous l'influence et des Phidias et des Zeuxis, la scène ne dut être belle. Mais en de si vastes enceintes, l'acteur n'eût pas été aperçu de toutes les places, sans le secours du masque et du cothurne.

Le masque envoloppait toute la tête et la rendait colossale. Le cothurne et l'artifice des autres parties du costume prêtaient à l'acteur qui le portait, une taille proportionnée, et il était reçu qu'un héros, et un dieu sur-tout, devaient paraître sur la scène avec une stature énorme. Enfin l'heureuse mobilité des traits, que le masque faisait perdre entièrement, n'aurait pu être d'aucun prix, à la distance considérable où se trouvait le spectateur.

Les rôles de femmes, pour ces raisons, n'étaient remplis que par des hommes, et les acteurs, dans ce cas même, étaient encore contraints de forcer leurs dimensions. L'effet de la perspective anéantissait la difformité que le masque, vu de près, eût nécessairement présentée. L'énorme bouche du masque était toujours béante; ses traits, selon les rôles, étaient rendus hideux. Nous avons parlé de l'effet que produisit l'apparition des Euménides dans la pièce d'Eschyle. Euripide ne craignit point de coiffer de serpens figurés celles qu'il eut à faire paraître; mais les spectateurs alors étaient accoutumés à ce genre d'illusion.

Les tragédies antiques étaient entremêlées de danses, et les fêtes qu'elles amenaient ne manquaient pas de les exiger. Les danseurs s'avançaient dans la partie moyenne de la scène, afin que leurs mouvemens et leurs gestes fussent sensibles aux regards du specta-

teur. On conçoit que les danseurs ne pouvaient faire usage du cothurne ni des ornemens des acteurs; leurs masques étaient naturels, et leur bouche n'avait aucune difformité.

Cette partie de la scène où paraissaient les danseurs était appelée orchestre, et c'était dans la même enceinte que les musiciens étaient rangés.

Il paraît que la danse grecque était lente. La danse, chez les anciens, et dans le climat chaud qu'ils habitaient, était un art presque uniquement consacré aux solennités religieuses. Comme exercice dans le gymnase, elle était employée à développer le corps, et à lui prêter cette grace que les Grecs ne négligèrent jamais; mais nous ne découvrons pas que les anciens aient appliqué la danse aux divertissemens de société, et la séquestration presque habituelle des femmes devait en effet en écarter le plaisir.

La comédie, qui se forma en même temps que la tragédie, mit constamment en scène, pendant le siècle que nous parcourons, et pendant quelque temps encore, les personnages mêmes de l'état; et ses masques les représentaient à leur parfaite ressemblance.

A la naissance de la nouvelle comédie, dont nous indiquerons l'époque, il fut défendu de faire des masques à l'image de qui que ce fût, et les poètes comiques en introduisirent de grotesques.

Sans doute les personnages que nous devons à l'Italie, leur costume constant et connu, viennent, dans l'origine, des comiques de la Grèce. Le polichinelle italien a, dans toute l'Italie, le même vêtement

et le même masque, et c'est le célèbre Michel-Ange qui en a donné le modèle.

Ce sont les usages populaires qui conservent le plus long-temps le type et les traditions de l'antiquité : les savans retrouvent dans le langage vulgaire des contrées méridionales et maritimes de notre Europe jusqu'aux traces du langage des navigateurs phéniciens.

Les masques comiques des anciens furent quelquefois disposés de manière à présenter deux aspects : l'un peignait la douleur, et l'autre la gaieté, et l'acteur se tournait selon que le demandaient les incidens de la pièce. Il fallait le prestige de l'optique pour supporter une pareille invention, et le consentement tacite du spectateur était sans doute indispensable à son effet ; mais en tout temps le spectateur se prête aux illusions que l'on veut lui causer, quand il ne connaît pas encore d'art supérieur à celui qu'on emploie pour lui plaire. Ces masques doubles étaient d'un usage habituel au temps du fameux Quintilien; il en a fait mention comme d'une chose connue, et comme d'un moyen convenable.

DE LA COMÉDIE.

L'ancienne comédie, la première comédie, naquit avec sa majestueuse sœur. Aristophane est le seul poète en ce genre dont quelques pièces aient été conservées. Ce monument est un des plus curieux, et si Aristophane eût éprouvé le même sort que tous les comiques de son temps, nous ne pourrions avoir l'idée d'un pareil genre.

Je ne doute pas qu'au temps d'Aristophane le théâtre comique n'eût fait quelques progrès. Aristophane n'a paru que vers le temps de la guerre du Péloponèse; et, avant de nous arrêter sur les pièces qu'il a laissées, nous devons parcourir les citations trop peu nombreuses, conservées seules et par hasard, des pièces de ses contemporains ou de celles de ses prédécesseurs.

On nomme, dès le commencement du siècle, Magnès, Chionides, Achæus, Diœnus. Timocréon, de Rhodes, est cité pour avoir attaqué dans ses pièces et Simonide et Thémistocle. Nous avons parlé des chansons que la vengeance lui dicta contre les défenseurs d'Athènes.

Le nombre des poètes comiques s'accrut en peu d'années d'une manière très-frappante. Les journées de Salamine et de Platée semblaient avoir ouvert pour le peuple d'Athènes la brillante carrière de la jeunesse; il en avait accompli les exploits, et il en avait toute la fougue. Les pièces comiques d'Athènes étaient toutes politiques : elles offraient une innocente répétition des opinions, des exagérations de la place publique. Elles n'épargnaient ni le peuple même, ni ses chefs, ni ses meneurs.

Le poète Eupolis attaqua Cimon dans sa gloire. « Il n'est point méchant homme, disait-il, mais il aime le vin, il aime Sparte : il se dérobe pour y passer les nuits, et laisse sa pauvre sœur Elpinice toute seule. »

Le mordant Hermippus, non content d'attaquer Périclès dans ses pièces, accusa Aspasie devant les tribunaux.

Eupolis, Hermippus, Cratinus, Téleclide, ne craignirent point d'appeler Aspasie des noms d'Omphale, de Déjanire et de Junon; ils la traitaient aussi quelquefois de courtisane. Eupolis, dans une pièce, introduit Périclès, qui demande des nouvelles de son fils naturel. On lui répond : « Il y a long-temps qu'il se serait marié s'il ne craignait d'avoir une femme aussi débordée que sa mère. »

Aristophane, accusant Périclès d'avoir été la cause de la guerre de Mégare, faisait dire à un de ses acteurs : « Des jeunes Athéniens, pleins de vin, ont enlevé à Mégare la courtisane Simœthe, et les Mégariens, outrés de cet affront, ont enlevé à leur tour deux courtisanes à Aspasie. »

Les amis de Périclès recevaient sur la scène le nom de *Pisistratides*. Lui-même avait par-tout le surnom de Jupiter; et comme sa tête était excessivement grosse, on le nommait *Jupiter à la tête d'oignon*. Cette espèce de difformité prêtait aux jeux de mots et aux plaisanteries de tout genre; et quand il eut construit le magnifique Odéon, Cratinus dit dans ses Thraciennes : « Voici Périclès qui s'avance, voici le Jupiter à la tête d'oignon : il porte dans son crâne tout le théâtre de la musique, et il est fort content d'avoir échappé à l'exil. »

On peut juger, par ces citations éparses, de la liberté extraordinaire des poètes comiques. Périclès gouverna quarante ans son pays, et soutint sans chagrin les injures dont Cimon et les hommes célèbres d'Athènes étaient accablés tous les jours. Le peuple lui-même

accueillait les leçons que ces nobles exemples l'encourageaient à supporter.

Au temps des persécutions dont la mutilation des statues de Mercure était la redoutable cause, Phrinicus le Comique fit apostropher sur la scène une de ces statues elles-mêmes. « Mon cher Mercure, disait l'acteur, prends bien garde, et ne te casse pas le nez en tombant ; tu fournirais une nouvelle occasion de calomnier les gens à un second Dioclédès, qui ne cherche qu'à faire le mal. Je m'en garderai bien, lui répondait Mercure ; je ne veux pas qu'on paye le prix de la délation à Teucer, ce maudit étranger, ce scélérat, ce fourbe.

On pourra peut-être s'étonner que les noms de Jupiter, de Junon et des dieux, fussent donnés sur la scène comme des épithètes, par ironie ou par injure ; mais il y avait dans la mythologie païenne, avec un fonds sérieux de croyance, un mélange de traditions qui pourraient se comparer à nos légendes peu authentiques ; et c'est à ces histoires, plus répandues que religieusement admises, que sans doute le concours universel des opinions permettait aux poètes de faire allusion.

Aristophane a mis à sa manière quelques dieux en action. Il les introduit sur la scène, et les fait dialoguer avec beaucoup de gaieté. Mercure vient raisonner de la paix, et lancer de sanglans sarcasmes. Bacchus descend dans les enfers, afin d'y chercher un poète ; il y rencontre Eschyle et Euripide, quoique ce dernier vécût encore ; il disserte avec eux sur un ton familier. Le poète prête à Bacchus des digressions fort

piquantes sur les hommes d'état d'Athènes, et lui fait dire, en parlant d'Alcibiade : Le peuple le hait, et ne peut s'en passer.

L'importance des réflexions dont les pièces comiques étaient alors remplies, n'en excluait ni le talent ni la véritable gaieté.

On peut juger d'après les traits d'Aristophane que la comédie larmoyante, appelée drame de nos jours, avait été essayée de son temps; mais ce poète, la regardant comme un genre faux et mauvais, s'efforçait de la faire proscrire.

On nomme le poète Antiphane comme l'un des premiers auteurs de la moyenne comédie, c'est-à-dire de celle qui traita moins directement de l'état et des personnages dominans. Il ne parut qu'à la fin de ce siècle; et je ne connais pas d'auteur qui, avant le célèbre Ménandre, ait illustré son nom dans cette carrière mitoyenne.

Aristomène, Théognis, Philoclès, neveu d'Euripide; Platon, qui n'est pas le philosophe; Dioclès, Phylysius, Sannyris, Philonides, Michocharès, Phérécrate, Archippus, sont cités, ainsi que d'autres poètes, pour avoir enrichi ce siècle d'œuvres comiques distinguées.

Les poètes qui brillèrent à Athènes n'y avaient pas tous reçu le jour; mais Athènes était le temple universel des arts, et les talens y portaient leur hommage.

Toutes les pièces d'Aristophane appartiennent au siècle qui les vit naître. La satire du poète atteint ses rivaux, qu'il nomme, qu'il cite, qu'il parodie sans

ménagement. Il se montre par-tout l'antagoniste décidé de la comédie larmoyante, et par-tout l'ennemi d'Euripide et de ses dialogues sententieux. Quand il le met en scène avec Eschyle, c'est pour le placer fort au-dessous du créateur de l'art tragique.

Euripide est demeuré grand en dépit des sarcasmes d'Aristophane. La critique dont l'objet est sous les regards de tous, ne peut long-temps égarer l'opinion, et les principes dont elle s'appuie peuvent quelquefois l'éclairer. On n'égalerait pas Euripide sans génie, mais, sans génie, l'on pourrait mesurer et compasser des sentences froides, et se persuader qu'on a imité Euripide.

Aristophane, aux époques désastreuses de la guerre du Péloponèse, s'efforça essentiellement d'instruire tous ses concitoyens sur leurs intérêts politiques. Cléon fut quelque temps l'objet de ses invectives. Aristophane, bien plus, osa peindre le peuple sous les traits d'un vieillard infirme. Cléon était son esclave, et l'esclave *paphlagon*, c'est-à-dire correcteur. Nicias et Démosthènes n'étaient que deux esclaves révoltés contre lui, et qui réussissaient à le supplanter près du maître par le moyen d'un charcutier forain. Aristophane joua le rôle de Cléon, parce qu'aucun acteur, aucun faiseur de masques n'avait voulu représenter ce personnage, et il le déclara hautement à l'assistance. On ne voit pas que le public, maîtrisé par Cléon, ni que Cléon lui-même, au comble de la faveur, se soient jamais vengés du poète audacieux. Aucun nom n'est ménagé dans les ouvrages d'Aristophane. La jeunesse d'Alcibiade et son bégaiement y sont apostrophés, comme les mœurs

efféminées de Clysthènes et la lâcheté d'un certain Cléonyme.

Les intentions d'Aristophane furent, durant toute sa vie, aussi pures que patriotiques. Il saisit toutes les occasions de porter ses concitoyens à la paix, et reçut une couronne pour en avoir peint les bienfaits dans sa pièce des Acarniens. Aristophane, dans cette pièce, ne craignit pas de réclamer contre l'exil de Thucydide.

Le peuple, qui s'amusait de ces pièces, avait certainement des lumières, puisque tout y roulait sur le gouvernement, sur les hommes d'Athènes, et sur ses intérêts. Il n'était pas strictement délicat, puisqu'il prenait plaisir aux grossièretés dont s'enveloppaient les vérités d'Aristophane. Les parades, les farces qu'on représente de nos jours, fourmillent des scènes dont Athènes riait aux fêtes de Bacchus. Mais ceux qui de nos jours y assistent, n'entendraient généralement ni les allusions compliquées, ni les discussions politiques, ni les satires littéraires qui remplissaient les pièces d'Aristophane.

Observons cependant, afin d'être équitables, qu'Athènes entière assistait aux spectacles, et que nos plus vastes théâtres ne pourraient contenir deux mille auditeurs.

Aristophane abonde en traits ingénieux. Il suppose, dans une de ses pièces, qu'Athènes écarte Jupiter lui-même de son autel, et encense Plutus à sa place. Mais les pièces de cet auteur n'ont rien d'ailleurs de la conduite des nôtres. Elles ont le mérite des choses qui y

sont dites. On y trouve des raisonnemens profonds, de fines allusions, des satires vigoureuses, qui, du prêtre des dieux à l'esclave affranchi, du magistrat à la vendeuse d'herbes, atteignent tous les rangs et tous les caractères. Le comique s'y presse avec une extrême énergie. Les pièces d'Aristophane peignent le peuple d'Athènes *en charge ;* il s'y reconnaissait, et riait de ses propres défauts.

Aristophane est si peu châtié et dans son style et dans ses scènes, que le traducteur français a quelquefois laissé retomber le voile grec et a interrompu sa traduction. Toutes les plaisanteries que peuvent amener les suites d'une gourmandise effrénée, sont épuisées sans aucune mesure..... Aristophane n'hésite pas à montrer un jeune homme aux prises avec la courtisane qu'il aime, et deux femmes laides et vieilles qui le revendiquent sans retenue. Les injures les plus grossières sont prodiguées en de pareilles scènes; mais, si l'on en croit Aristophane, il fut lui-même un des créateurs de son art, et il se vante de l'avoir épuré.

On retrouve dans Aristophane les vestiges des antiques usages, tels que celui de se couronner de fleurs quand on parlait en public, et celui d'éviter en toutes circonstances les paroles de mauvais augure. On y retrouve la preuve de mille superstitions qui nous paraissent inconcevables, comme celle qui faisait fuir tout le peuple de la place, s'il arrivait qu'une belette y passât. On y voit enfin que les esclaves, avec le droit, à peu près indéfini, de porter la parole à leurs maîtres, n'en étaient pas moins exposés et à la torture

et aux coups; mais, pendant le temps de la guerre, il était défendu de les battre.

Aristophane a joué Socrate; les philosophes s'en sont vengés, et ont peint ce poëte sous d'infames couleurs. Quelques réflexions sur le siècle et le théâtre de ce temps leur eussent épargné une si grande injustice. La satire d'Aristophane frappait tous les Athéniens. La pièce des Nuées, d'ailleurs la seule où Socrate ait été mis en scène, sans même que son nom y parût, fut représentée dans la onzième année de la guerre du Péloponèse, et vingt-deux ans avant le supplice de Socrate. Ce sage avait quarante-huit ans, et commençait seulement à devenir célèbre.

La pièce d'Aristophane contient une accusation de démence contre les disciples d'un maître qu'on supposait à peu près fou, et dont on parodiait quelques idées mal connues. Il est assez remarquable sans doute que celui qui faisait parler tous les dieux de l'Olympe dans le style que depuis leur a prêté Lucien, se fît l'apôtre de leur cause. Mais tel badine sans scrupule d'une opinion qu'il croit inébranlable, et ne saurait supporter qu'on la remît en question. Aristophane reprochait à Socrate d'expliquer avec la physique les phénomènes de la nature, et de n'adorer plus que l'éther et les nuées. La physique raisonnée, qu'Anaxagore venait d'introduire dans le monde, avait semblé dès le premier moment ébranler la chaîne des erreurs. Le flambeau de la science allait repousser le polythéisme et ses fantômes, et une sorte d'instinct portait certains esprits à rejeter ses premières clartés. La pièce

des Nuées, quoi qu'il en soit, ne fut pas couronnée par le peuple d'Athènes.

Les belles grecques d'Athènes perdent beaucoup à nos regards sous le pinceau d'Aristophane. Euripide leur avait adressé des outrages. Mais il avait peint Polixène, Iphigénie, Alceste et Andromaque. Aristophane qui, dans une de ses pièces, suppose Euripide livré aux complots de la vengeance des femmes, l'a méritée bien plus que lui.

Aristophane n'a pas choisi les femmes qu'il a mises en scène, dans les classes distinguées d'Athènes; il leur ôte même la beauté. Il les accuse de dérober l'argent et quelquefois le vin de leurs époux. Il suppose qu'attentives au moindre bruit nocturne, elles se hâtent d'ouvrir la porte à l'amant qu'elles ont attendu. Il leur attribue, en un mot, tous les vices de l'esclavage; l'existence des femmes différait peu de cet état; mais, comme les dons que leur a faits la nature, ne suivent pas en tout l'ordre des sociétés, leurs talens parfois se développèrent, et quelques-unes du moins, en dépit des obstacles, se trouvèrent au niveau d'un siècle si brillant. Celui que nous parcourons, et celui qui le suivra, eurent des courtisanes célèbres. Quand les hommes s'obstinent à refuser aux femmes vertueuses les lumières que demande leur esprit, les courtisanes seules peuvent s'embellir par les talens; et le moraliste prétendu, qui disputait son hommage à une vertu aimable, est contraint de l'abandonner à des graces moins pures, qu'il est encore heureux de rencontrer.

Nous avons vu que jusqu'au temps de Pisistrate, les arts avaient été peu répandus en Grèce. A compter de cette époque, ils adoptèrent Athènes pour leur patrie; et leurs progrès y furent subits après la guerre contre la Perse. L'instruction, jusque là presque égale, mit, dès ce moment, une distance énorme entre les citoyens et les compagnes de leurs destinées. La seule manière dont elle pût se répandre était tellement publique, que les femmes, et sur-tout les jeunes filles, ne pouvaient pas directement y prendre part. Les philosophes enseignaient sous les portiques, ou dans les promenades. Les écoles mêmes de musique amenaient un tel concours, qu'afin d'accoutumer la foule à fréquenter sa demeure, Thémistocle reçut dans sa maison le plus célèbre joueur de lyre, pour qu'il y donnât ses leçons. Il ne paraît cependant pas que les femmes fussent exclues des spectacles, puisque plusieurs d'entre elles éprouvèrent un effet terrible à l'apparition inattendue des Euménides d'Eschyle. On juge par l'histoire, qu'elles allaient admirer dans les ateliers même les productions des sculpteurs, et le sentiment qui anime les arts, dut toujours, comme les graces, se trouver près de la beauté.

Quand les seules lumières du cœur, quand la méditation, la présence continuelle des ouvrages de la nature, et quelques notions religieuses, étaient l'unique principe de la science; quand la science, en un mot, n'était que la sagesse, les femmes avaient conservé leur liberté et leur dignité naturelles. Les mœurs héroïques l'attestent. Homère en a offert la preuve, et les

plus beaux sujets que les poètes aient enlevés à l'antiquité supposent l'influence des femmes, leurs sentimens, leurs vertus, leurs concours. Quand la poésie lyrique et ses accords sublimes eurent commencé à retentir dans la Grèce, plusieurs femmes furent poètes, et la Muse de Lesbos nous garantit assez les heureux succès de ses émules.

Les Athéniens, plus pénétrés que tous les Grecs du sentiment des arts qu'ils faisaient naître, souffrirent de la disparité qui s'établit enfin entre leurs femmes et eux. Les pièces d'Aristophane indiquent assez combien ils en étaient humiliés, et combien leurs ménages leur offraient peu de charmes. Dès que la célèbre Aspasie eut déployé les belles connaissances qui la rendirent si justement l'épouse et l'amie de Périclès, un grand nombre d'Athéniens conduisirent leurs épouses près d'elle, et lui demandèrent des leçons.

Cependant, quelle que fût la retraite habituelle des femmes, elles reprenaient leur rang, dès que le malheur de leurs familles rendait leur secours nécessaire. Elpinice, sœur de Cimon, sollicita elle-même de Périclès le retour de son illustre frère. Et Périclès, alors disposé à remplir son vœu, lui dit en riant : Elpinice, vous êtes bien vieille aujourd'hui pour traiter de pareilles affaires. Les prisonniers recevaient toujours leurs premières consolations de leurs femmes; elles venaient d'abord les joindre, et travaillaient ensuite pour eux. Socrate dit à ses juges, dans son apologie: Qu'il aurait pu, comme tout autre, faire paraître devant leurs

yeux, et son épouse et ses enfans, qui les eussent touchés par leurs larmes.

Thargélie est, je crois, la première courtisane qui ait été célèbre dans la Grèce. Elle était née en Ionie Elle s'était fait un principe de ne s'attacher qu'aux principaux citoyens des villes ; et, séduite par les agens de la Perse, elle réussit, au commencement de la guerre, à ranger plusieurs cités dans le parti du grand roi. Elle devint reine, dit-on, en Thessalie, et elle y fut assassinée.

Aspasie de Milet, suivit cet exemple brillant, et ne distingua que les hommes célèbres. Son nom réveille l'idée de tous les charmes unis aux plus rares qualités de l'esprit; savante dans l'art oratoire et dans les connaissances qui l'ennoblissent, sa société devint une école, ses discours étaient des leçons dont on s'empressait de profiter. Socrate voulut en recevoir; nous avons vu que les Athéniens conduisaient leurs femmes chez elle, quoique les femmes dont Aspasie était d'ordinaire entourée, fussent aussi des courtisanes.

Périclès aima Aspasie, et, dit Plutarque, il l'aima de tout son cœur ; sa femme, avec laquelle il avait mal vécu, se sépara de lui par un divorce; il la fit épouser à un citoyen riche. Aspasie devint son épouse, et jamais Périclès ne sortit ou ne rentra sans la saluer d'un baiser. La réputation d'Aspasie s'étendit à tel point, que le jeune Cyrus, alors satrape dans une partie de l'Asie mineure, donna son nom charmant à la courtisane qu'il aimait le plus.

Les arts sont devenus presque vulgaires dans notre

siècle, et cependant il s'en faut beaucoup que nous en recevions la même impression que les Athéniens, et qu'ils aient sur nous la même influence.

Les arts chez eux occupaient presque seuls l'éducation de la jeunesse: la musique, la danse, la palestre, faisaient la base de ses études; la poésie servait d'organe à la morale; les spectacles étaient une affaire de l'état; l'empire des esprits dans la place publique était le prix de l'éloquence. Par-tout des fleurs et des couronnes; l'architecture, la peinture, la sculpture, fixaient à chaque instant l'attention et les yeux; les dépenses publiques, les dépenses particulières, tendaient à leur encouragement; par-tout des temples, des statues, des décorations, des inscriptions. Phidias était l'ami de Périclès, et les embellissemens qu'il dirigea furent les profusions du gouvernement de Périclès.

Nos hommes d'état ne peuvent tremper leurs ames et leurs esprits de la même manière. La musique est nulle pour leurs oreilles, les chefs-d'œuvres du ciseau, du pinceau, du burin, n'obtiennent que par hasard un regard distrait; le théâtre à peine les applique un instant. La conversation n'est pour eux qu'une représentation vaine; ils ne connaissent des arts, et de leurs jouissances délicieuses, que la mollesse qui suit leur aimable cortége, et leurs promenades mêmes sont des chasses étourdissantes, ou des courses pour s'agiter.

Athènes, soumise par Lysandre, dut son salut au charme et à l'influence des arts; elle était prise, et les vainqueurs étaient à table, quand un musicien de

Phocée vint, selon l'usage, pour chanter pendant le repas. Il prononça ces vers tirés d'un chœur de l'Electre d'Euripide : « Fille d'Agamemnon, Electre, je suis venu à votre chaumière rustique. » Chacun des généraux fit allusion au sort d'Athènes, et l'attendrissement qui s'empara des cœurs, détermina sa destinée.

CHAPITRE II.

De l'Architecture, de la Sculpture, de la Peinture, dans la Grèce, depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième avant l'ère chrétienne.

Phidias fut l'intendant des ouvrages de Périclès, le nom de Phidias dispense de tout éloge; cet homme universel, dont Michel-Ange peut-être a pu rappeler le génie, présida aux nombreux monumens d'architecture que Périclès fit élever.

Périclès avait fait apporter à Athènes la caisse des alliés en dépôt à Délos; il y puisa pour soutenir ses travaux. Ce ne fut pas sans exciter et les plaintes et la calomnie; mais Périclès y répondait qu'Athènes ne devait point compte des contributions, pourvu qu'elle accomplît l'objet pour lequel elles étaient payées. Après avoir garanti la sûreté de la Grèce par sa marine et ses exploits, elle devait, en mettant en œuvre les matériaux, les artistes, les ressources qu'elle avait entre les

mains, acquérir une gloire immortelle, et s'enrichir elle-même avec ses citoyens, en rendant dans ses murs l'industrie plus active, et en y attirant un grand concours d'étrangers.

Le peuple ayant paru un jour révolté des dépenses qu'avaient absorbées de si grands ouvrages, Périclès demanda si l'on trouvait effectivement qu'elles eussent été portées trop loin : Beaucoup trop loin, répondit le peuple tout d'une voix. Hé bien, dit Périclès, que ce soit à mes dépens, et non aux vôtres; mais je serai le seul qui mettrai mon nom à la dédicace de ces ouvrages, dont vous vous plaignez aujourd'hui. Le peuple, plein d'émulation pour une gloire qu'il eût craint de perdre, ordonna à l'instant lui-même à Périclès de continuer ses entreprises, et de puiser dans le trésor autant qu'il le faudrait.

Callicratès et Ictinus firent le Parthénon à cent pieds, c'est-à-dire, le temple de Minerve, qui avait cent pieds en tout sens. Corabus commença la chapelle des mystères et des initiations à Eleusis; il posa le premier rang des colonnes, et les joignit à leurs architraves : Métagène, après sa mort, mit le cordon, et plaça les colonnes du second rang : Xénocle acheva l'ouvrage. Callicratidès entreprit une longue muraille, dont Périclès avait conçu l'utilité. Le poète Cratinus disait dans une comédie : Il y a long-temps que Périclès avance cette muraille en paroles, mais en effet il n'y touche point.

Mnésiclès fit en cinq ans le portail et le vestibule de la citadelle d'Athènes.

L'Odéon fut construit sur le modèle du pavillon du roi Xercès, que donna Périclès lui-même. Cet édifice était tellement vaste, qu'il put servir de halle pour les blés, et de tribunal pour les contestations dont ce commerce était le sujet.

Les noms de tant de grands architectes, qui brillèrent en si peu d'années, inspirent tout à la fois de l'admiration et de l'orgueil. Il faut y joindre ceux de Démétrius et de Paonius, qui achevèrent le temple d'Ephèse; celui de Libon qui, à la même époque, éleva en Elide le temple de Jupiter Olympien, où fut placée sa statue colossale, le chef-d'œuvre de Phidias.

Ce Jupiter dont les sublimes proportions avaient augmenté l'adoration des Grecs envers le dieu lui-même, était assis sur un trône d'or, enrichi des plus superbes ornemens. Il avait, dans cette attitude, jusqu'à soixante pieds d'élévation, et, quelque majestueux que fût d'ailleurs le temple, il semblait que si le dieu eût marché, sa tête en eût atteint le sommet.

Quoi qu'il en soit, le temple de l'Elide fit un nom justement célèbre à celui qui en dirigea la construction.

Le sculpteur Scopas ne fut pas plus que Phidias, étranger à l'architecture, et il semble qu'à cette époque les arts se tenaient tous, et se prêtaient un mutuel soutien.

Les décorations dont la nature fournit les ornemens, ne furent pas négligées. Cimon fit embellir la place publique d'Athènes d'une superbe plantation de planes; et on lui attribue aussi les plantations de l'Aca-

démie, qui n'était qu'un espace aride, et qui devint le bosquet de la philosophie.

Le jeune Cyrus, satrape de l'Asie mineure, planta de ses mains, à cette époque, les arbres de tous ses jardins. Tissapherne donna le nom d'Alcibiade au plus charmant de ceux dont il avait entouré son palais. Cependant les progrès, la somptueuse magnificence des édifices publics et des temples, n'avaient pas encore influé sur les maisons particulières, et ce ne fut que dans le siècle suivant que la révolution s'opéra à cet égard.

La liste des sculpteurs que le siècle où nous sommes vit presque tous ensemble, éblouit vraiment nos regards.

Le sculpteur Téléphane, déjà fameux en Grèce, suivit Xercès et son armée. Persépolis fut remplie de ses ouvrages, mais il cessa dès-lors d'être nommé dans sa patrie. Phidias fit tout pour la gloire de la sienne. Son Jupiter Olympien, sa Minerve fameuse, n'ont rien perdu encore de leur immense réputation.

Il paraît que ces statues étaient d'or et d'ivoire; mélange merveilleux qui étonne, sur-tout dans un ouvrage colossal, et qui n'est presque plus en usage parmi nous. L'idée de ce mélange avait pu provenir, chez les Grecs, des premiers essais de sculpture, qui tous avaient été en bois.

Quand la haine et l'envie commencèrent à se déchaîner contre Périclès, Phidias fut accusé par un de ses élèves, qui se rendit suppliant devant le peuple, et déclara que l'artiste avait dérobé une partie de l'or

destiné à la statue de Minerve. Cet or, devenu si précieux par le travail de Phidias, pouvait heureusement se détacher par parties, et il fut pesé en public. Mais Phidias avait à combattre l'envie insurmontable qu'excitaient contre lui la réputation et la beauté de ses ouvrages. On ne lui pardonnait pas d'avoir gravé sa propre figure et celle de Périclès sur le bouclier de la déesse, qui représentait la bataille des Amazones. Il y était sous les traits d'un vieillard chauve, qui lève une pierre de ses deux mains. Périclès combattait contre une Amazone, et son bras levé pour lancer un javelot, cachait une partie de son visage, dont la ressemblance d'ailleurs était frappante.

Il y avait long-temps que l'union intime de deux hommes si grands excitait les passions jalouses. On disait que Phidias prostituait à Périclès les femmes les plus distinguées de la ville, qui se rendaient chez lui afin d'admirer ses chefs-d'œuvres. Les poètes comiques n'avaient point ménagé ce sujet, et, comme un autre ami de Périclès nourrissait, avec curiosité, un grand nombre de paons, oiseaux d'Asie encore très-rares dans Athènes, Phidias était soupçonné d'en faire présent aux femmes dont Périclès recevait les faveurs.

Phidias fut mis en prison, et il paraît qu'il y mourut. On accusa Périclès même de l'avoir fait empoisonner, par crainte des révélations que ce grand artiste eût pu faire; et le peuple, qui recueillit cette infame calomnie sans la croire, mit celui qui en fut l'auteur sous la sauvegarde publique.

On peut penser que Phidias ne se borna pas aux

seuls chefs-d'œuvres que nous venons de nommer, et que le marbre, ainsi que l'or et l'ivoire, s'animèrent sous son habile ciseau. On a pu remarquer déjà quelle réunion de talens supposait une statue comme sa Minerve. Les moindres ornemens accessoires de ce monument furent posés de la main de Phidias, et gravés par lui-même sur l'or.

Alcamène fut un de ses rivaux, mais le nom de Phidias a effacé le sien. Scopas a conservé sa gloire, et Policlète sera toujours illustre.

Ce sculpteur était de Sycione, la célèbre Junon d'Argos sortit de ses savantes mains. Ce fut une de ses statues, qui servit dans la suite de type de proportion, et comme de règle à la beauté. Myron fut son élève, et sut égaler son talent.

Nous avons vu que Socrate était fils d'un sculpteur, et qu'il avait lui-même exercé l'art de son père. Les statues, en ce siècle, étaient les monumens qu'il était le plus ordinaire aux particuliers de vouer dans les temples, par suite d'un événement qui pouvait les intéresser.

On faisait, à ce temps, des trépieds de métal, dont le travail surpassait la matière, et des petites chapelles en or ou en argent, et on les vouait dans les temples. Le riche et malheureux Nicias en avait consacré plusieurs. Le travail des métaux, depuis les ornemens de la parure, jusqu'aux statues colossales en fonte, est l'art le plus ancien, et certainement celui que la plus haute antiquité avait perfectionné davantage. Les livres des Hébreux, les usages de l'Asie,

et ces colliers, ces brasselets grossiers peut-être, mais de grande valeur, dont les barbares du Nord se sont trouvés chargés dans leurs plus anciennes irruptions, l'attestent.

Nicias dédia, dans Athènes, une statue de Pallas toute dorée. Périclès en voua une en cuivre, et ce fut de sa part un acte de reconnaissance. Un ouvrier qui travaillait dans le temple de la déesse, fit une chûte grave et faillit en perdre la vie. Périclès invoqua Minerve; il reçut d'elle, en songe, l'avis des remèdes qui pouvaient guérir le blessé, et il en fit heureusement usage.

Lysandre, après la prise d'Athènes, consacra, dans le temple de Delphes, sa propre statue de bronze, et celles des capitaines de ses galères. Il y joignit deux étoiles d'or, à cause de Castor et Pollux, qui avaient combattu pour lui à la bataille d'Ægos Potamos. Enfin il y plaça un vaisseau en or et en ivoire, dont le jeune Cyrus lui avait fait présent.

Dans le temps où Thémistocle commença à se trouver en différent avec le peuple qu'il avait si bien servi, il voulut rappeler le souvenir de ses travaux, et il éleva un autel à Diane de bon conseil. Plutarque vit la statue même que Thémistocle y avait fait placer.

Quand Cimon eut vaincu les Thraces, et préparé la colonie d'Amphipolis, le peuple lui permit de construire trois Hermès de marbre, avec des inscriptions où se trouvait l'éloge des Grecs vainqueurs, et où celui que donne Homère à Mnestée, chef du peuple Athénien, était rappelé pompeusement; mais le nom de

Cimon n'y fut point ajouté : la jalousie, à cet égard, était telle, que lorsque Miltiade voulut pour récompense une branche de l'olivier sacré, une voix lui demanda s'il avait vaincu seul.

La peinture dut marcher de front avec les arts qui lui tenaient de si près.

Nous avons vu comment le peintre Agatharque, l'un des premiers que ce siècle présente, avait orné de décorations le théâtre naissant d'Eschyle. Ce fut lui, ou du moins ce fut un peintre de ce nom qui se glorifiait de la célérité de ses travaux, tandis que Zeuxis se glorifiait de sa lenteur. On parle aussi d'un peintre appelé Agatharque, qu'Alcibiade enferma dans sa maison, et y retint prisonnier, pour l'obliger de la peindre toute entière. Une amoureuse rivalité engagea, dit-on, Alcibiade à employer ce prétexte spécieux. On commençait à peindre et à embellir les demeures. Le roi Archélaüs fit peindre, vers ce temps, son palais de Macédoine, par le fameux Zeuxis. Ce peintre est celui dont les anciens paraissent avoir sur-tout distingué le mérite.

On dit qu'après avoir mis ses tableaux à un prix excessivement haut, il finit par en faire des dons, en disant qu'on ne pouvait les payer dignement. Il fit présent à la ville d'Agrigente de son beau tableau d'Alcmène. Zeuxis avait fait une Hélène, et il imagina d'unir dans sa personne les traits les plus parfaits, dont chacune des plus belles Grecques pût lui présenter un modèle.

Polygnote, de Thase, peignit gratuitement une partie du portique d'Athènes. Il mérita les éloges des poètes

et un décret de reconnaissance de la part des Amphictions. Il avait représenté les captives troyennes, et il sut y placer la figure d'Elpinice, la célèbre sœur de Cimon, dont il avait été vivement amoureux et favorablement reçu.

Micon peignit l'autre part du portique, et se fit payer chèrement son travail. On cite Timarète, sa fille, pour avoir marché sur ses traces, et l'avoir fait avec succès.

Il me serait impossible de m'étendre sur la peinture des anciens. La plus profonde érudition peut seule en dévoiler les procédés; mais on peut présumer qu'elle avait un mérite réel.

Quand les Grecs, après la bataille de Platée, eurent décerné le prix de la valeur aux Platéens, ceux-ci bâtirent un temple à Minerve, et l'ornèrent de tableaux que Plutarque trouva encore, après six siècles, pleins de fraîcheur.

Cependant il paraît que c'est aux artistes de ce temps qu'on peut attribuer les progrès de la peinture. Polygnote fut un des premiers qui sut donner à ses figures une véritable expression.

Apollodore, d'Athènes, perfectionna le dessin et l'entente des couleurs; Zeuxis, son élève, le surpassa dans ce genre.

Parrhasius, d'Ephèse, fut rival de Zeuxis. Disciple d'Evenor, il fut sur-tout l'élève de Socrate, et apprit de ce philosophe à caractériser les passions, dont il fit l'étude près de lui. Plusieurs de ses tableaux furent dans la suite portés à Rome; et Pline nous apprend qu'ils y furent admirés. Les anciens sentirent, dès leurs

essais dans tous les genres, que l'observation de la nature, dans toutes les impressions dont elle nous rend susceptible, était le secret de tous les talens.

Nous nous souviendrons qu'Euripide avait été un peintre distingué, et que ses tableaux se conservèrent à Mégare. Nous avons vu qu'Agoracite avait donné ses soins aux décorations théâtrales. Pœnœnus, descendant du célèbre Therpandre, et frère du musicien Phrynis, fut du nombre de ceux qui s'appliquèrent à la peinture. On cite encore Arcésilas, de Paros, pour avoir, des premiers, peint sur l'émail et sur la cire.

La peinture, on n'en peut douter, fut universellement répandue dans la Grèce; mais ce ne fut qu'au siècle suivant qu'elle entra dans l'éducation, comme la musique et la danse.

CHAPITRE III.

De l'Eloquence, de l'Histoire et des sciences dans la Grèce, depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

DE L'ÉLOQUENCE.

Nous avons vu que le talent de la parole n'était devenu un art que vers la fin de la guerre du Péloponèse, et dans un temps peut-être où l'éloquence perdait l'empire si absolu qu'elle avait obtenu jusque là. Tout se traitait, dans la république d'Athènes, à la

voix de ses citoyens, et aucun n'écrivit, ni après ni d'avance, les discours qui amenèrent les plus importans résultats. Il y avait sans doute quelque chose de familier dans ces discussions entre le peuple même et celui qui s'efforçait de le persuader; nous voyons que Périclès interrogeait le peuple, et demandait s'il croyait qu'il eût trop dépensé; et Thémistocle, voyant bien que le peuple se fatiguait en l'entendant rappeler constamment ses services, s'écria qu'on ne devait pas se lasser de l'énumération, quand on ne s'était pas lassé du nombre.

Alcibiade fut très-éloquent. Il avait, en parlant, une grace enfantine qui lui prêtait un charme inimitable; et Démosthènes, dans le siècle suivant, a cité Alcibiade comme un grand orateur.

Périclès, dont la gloire précéda la sienne, dut à son éloquence le surnom d'Olympien. Il prouva bien, selon l'expression de Platon, que l'éloquence est la reine des esprits, et qu'elle meut les passions, comme autant de cordes de l'ame, toujours prêtes à répondre aux accords qu'on desire, pourvu qu'elles soient touchées par une main adroite et habile.

L'aréopage nommait un orateur pour faire l'oraison funèbre des guerriers morts à la guerre. Périclès eut deux fois l'honneur d'être choisi. Après le discours qu'il prononça pour les soldats tués à Samos, il fut embrassé d'enthousiasme, et couronné par toutes les femmes qui l'entendirent. Nous n'avons point ce discours; Plutarque en cite un seul fragment, d'après l'ancien historien Stésimbrote. « Ces guerriers, disait-

il, étaient devenus immortels comme les dieux mêmes. Nous ne voyons pas les dieux, mais, par les honneurs qu'on leur rend et par les biens infinis dont ils jouissent, nous jugeons qu'ils sont immortels. Ceux qui sont morts pour leur pays ne partagent-ils pas cet avantage? »

L'idée est grande assurément; mais sur un seul élan on ne saurait juger un discours, et le suffrage des Athéniens doit ici suffire à sa gloire.

Périclès fit l'éloge funèbre de ceux qui succombèrent dans les premières années de la guerre du Péloponèse. Thucydide nous l'a conservé, et il est assez remarquable que nul des guerriers qu'on y célèbre n'y soit nommé ni désigné. Les chefs n'y sont point distingués, les actions mêmes de la campagne n'y sont point détaillées. Les libérateurs des Hébreux rappellent continuellement, dans leurs discours ou leurs cantiques, l'histoire du peuple, et les circonstances qui le touchent. Les orateurs, parmi les Grecs, semblent tous, ainsi que nous le verrons, avoir suivi cette coutume. Périclès fait l'éloge de la patrie commune: il loue et félicite ceux dont les exploits, dont la mort glorieuse, ont concouru à perpétuer sa puissance. Il adresse quelques paroles consolantes aux pères, aux veuves, aux enfans; il leur promet l'assistance de l'état: « La mort, dit-il, est la première à montrer la vertu des hommes, quoiqu'elle soit la dernière à la confirmer. D'autres peuvent souhaiter une plus longue vie, mais non une mort plus glorieuse. Il ne faut pas considérer seulement l'avantage qu'il y a dans la victoire, il se faut mettre

devant les yeux la grandeur de la république pour devenir amoureux d'elle, et penser qu'elle a été fondée par de braves gens, qui savaient ce que c'était que d'honneur et de vertu, et qui, après les avoir pratiqués avec succès toute leur vie, lorsque la fortune est venue à leur manquer, n'ont pas voulu priver l'état du fruit qu'il pouvait tirer de leur mort, et se sont immolés eux-mêmes. Toute la terre est le tombeau des hommes illustres; il n'est pas seulement connu en un seul lieu et par une vaine inscription, et il s'étend par-tout où leur gloire est répandue.

« N'attendez pas, dit l'orateur, que je rapporte ici tous les combats que nous avons donnés pour étendre ou affermir cet empire, ni que j'entre dans un détail ennuyeux de toutes les belles actions que nous avons faites contre les Grecs et les Barbares. Elles sont trop présentes à votre esprit pour vous en rafraîchir la mémoire; mais il est à propos de vous dire par quels moyens nous sommes montés à ce haut faîte de grandeur, puisque je ne vois rien de plus utile à l'état, ni de plus convenable à notre sujet. Nous ne nous gouvernons pas par les maximes de nos voisins; nous leur servons plutôt d'exemple, que nous ne suivons le leur. Notre gouvernement est populaire, parce que nous avons pour but la félicité du peuple, et non pas celle de quelques particuliers. Tous ont même droit à l'empire, quoique de conditions différentes, et jouissent des mêmes priviléges; l'honneur n'est pas déféré à la noblesse, mais au mérite; la pauvreté ni la bassesse de la condition n'empêchent point un homme de monter

aux dignités, pourvu qu'il s'en rende digne, et qu'il puisse être utile à son pays. Nous vivons avec la même liberté entre nous, que nous faisons en public, traitant ensemble avec gaieté et franchise, sans être suspects les uns aux autres, ni blâmer ceux qui donnent quelque chose à leur divertissement ; car nous ne faisons pas profession d'une vertu austère et farouche qui fait peur, si elle ne fait pas de mal. Ce n'est pas aussi par crainte que nous vivons bien, mais pour obéir aux lois et aux magistrats, sans violer même les lois de la bienséance qu'il est honteux de ne pas pratiquer, quoiqu'elles ne soient pas écrites. Nous fournissons à l'esprit plusieurs honnêtes récréations pour adoucir les chagrins de la vie par des jeux et des sacrifices qui durent toute l'année, à quoi les particuliers peuvent employer leur argent sans luxe et sans prodigalité. Tout aborde ici de toutes parts, à cause de la grandeur de la ville et de son opulence, et nous jouissons par ce moyen des délices de toute la terre. Nous avons encore cela de particulier, que notre ville est ouverte à tout le monde, et que nous n'interdisons point aux autres nos spectacles ni nos exercices, de peur qu'ils n'en tirent quelque avantage ou quelque instruction, car nous nous confions plus en notre valeur qu'en nos ruses et en nos stratagèmes, et donnons moins à notre adresse qu'à notre courage. Quant à l'éducation des enfans, si nous n'endurcissons pas la jeunesse dans les travaux par de pénibles exercices qui soient au-dessus de ses forces, elle ne se porte pas aux dangers avec moins de vigueur pour avoir été nourrie plus humainement. Les

Lacédémoniens ne nous ont jamais attaqués qu'en compagnie, au lieu que nous sommes souvent entrés seuls dans les pays étrangers, et en avons remporté des victoires très-signalées; pas un de nos ennemis n'a combattu à la fois contre toutes nos forces, tant parce que notre puissance s'étend sur l'un et l'autre élément, qu'à cause qu'elles sont toujours éparses en divers endroits de la terre. Que s'ils viennent à en défaire une partie, ils triomphent comme s'ils avaient tout défait; et s'ils sont battus, ils parlent comme si nous nous étions tous trouvés à leur défaite. Mais encore que nous aimions mieux le repos que le travail, que nous allions plutôt à la guerre par générosité que par contrainte, le péril ne nous fait pas plus de peur qu'à eux; et quand nous y sommes, nous nous en démêlons aussi bien que ceux qui y ont été nourris toute leur vie. Ce ne sont pas les seuls avantages que nous ayons sur eux. Nous aimons la politesse, sans faire cas du luxe, et philosophons sans oisiveté; nous estimons la richesse, non pour la montre, mais pour le service, et ne croyons pas qu'il soit honteux d'être pauvre, mais de ne pas faire tout ce qu'on peut pour chasser la pauvreté. Chacun, parmi nous, a soin des affaires publiques comme des siennes, et ceux qui sont occupés après les soins de la vie n'ignorent point les maximes du gouvernement; car nous croyons que, sans cet emploi, on est inutile aux autres et à soi-même, et que ne pas faire cela, est comme si on ne faisait rien, parce que tout le reste en dépend. Nous ne jugeons pas seulement bien des affaires, mais nous en discourons bien, et ne

croyons pas que les paroles nuisent aux choses, mais bien l'ignorance et la passion; nous avons ceci de particulier que notre hardiesse est judicieuse, au lieu que la plupart des autres ne sont braves que parce qu'ils sont brutaux et qu'ils ignorent le danger; car ceux qui ont le plus de jugement, sont les plus retenus et les plus tardifs à entreprendre. Mais ceux-là ont l'ame bien faite, qui, connaissant la douceur qu'il y a dans les plaisirs, ne laissent pas de se porter aux plus grands périls dans l'occasion. Pour ce qui est des autres vertus, nous ne sommes pas aussi de l'opinion commune; car nous nous plaisons plus à donner qu'à recevoir, ce qui rend notre amitié beaucoup plus forte, parce que celui qui donne est attaché par le lien de l'affection, sans quoi il n'aurait pas donné; au lieu que celui qui reçoit, ne tient que par celui de l'obligation, qui est d'autant plus faible, que l'inclination est plus puissante que le devoir. Nous obligeons hardiment, plutôt par le plaisir que nous prenons à obliger, que par intérêt, et ne faisons pas des amis pour en recevoir du bien, mais pour leur en faire. En un mot, notre ville est l'école de toute la Grèce. Un Athénien est capable de toute sorte de discipline, et a de la disposition pour tout faire avec justesse et agrément. Et pour montrer que ce que je dis n'est pas une cajolerie, mais une vérité, la puissance où nous sommes montés en est une preuve bien authentique; car notre république a fait voir par expérience qu'elle était plus grande que sa réputation. C'est la seule dont l'ennemi qui l'attaque n'a point honte d'être battu, et de qui les sujets ne murmurent

point en obéissant, comme s'ils obéissaient à des gens indignes de les commander. Mais nous avons des marques visibles de notre puissance, capables de nous faire admirer de tous les peuples et de tous les siècles, sans avoir besoin des louanges d'Homère et de quelque autre flatteur dont le témoignage se réfute par la vérité; car notre valeur s'est fait un passage à travers toutes les terres et les mers, et a laissé des monumens en tout lieu de notre amitié et de notre haine. C'est pour une ville si illustre que ceux dont nous célébrons la mémoire n'ont point craint de mourir, et tous ceux qui restent sont de même sentiment. C'est pour cela que je me suis étendu dans ces louanges, tant pour faire voir que nos ennemis ne combattent pas pour les mêmes avantages que nous, que pour donner des preuves évidentes du mérite de ceux dont nous parlons; car ce sont leurs vertus et celles de leurs semblables qui nous ont acquis toute cette gloire. »

Nul homme ne sut comme Périclès exercer sur le peuple un si long ascendant, et en dépit des contradictions. Il avait eu de bonne heure à lutter contre Cimon et contre Thucydide; et, dans le sens opposé, contre le fougueux Cléon. Les poètes comiques ne l'avaient jamais épargné; et dans les commencemens de la guerre du Péloponèse, Hermippus n'avait pas craint de faire dire à son acteur : « Roi des Satyres, pourquoi n'as-tu pas le courage de prendre toi-même la pique? tu te contentes de combattre de la langue; tu parles guerre avec audace et fierté : à t'entendre, on te prendrait pour le vaillant Télès; mais l'éclat

d'une épée nue te fait frémir ; tu n'as plus ni force ni vertu, quoique tu sois aiguillonné par l'ardent Cléon, qui ne te donne aucun relâche. »

Périclès éprouva, à la fin de sa carrière, que le peuple, aigri par des plaies assez vives, sur-tout par celle d'une peste horrible, pouvait méconnaître son père et le chef qu'il avait toujours suivi. Un accès de violence ne lui permit pas de recueillir les consolations que Périclès voulait lui donner. On ôta à ce grand homme la charge de général, il fut mis à l'amende; mais cette secousse fut courte, et le triomphe qui la suivit fut éclatant.

Les plus grands malheurs domestiques accablèrent Périclès dans l'instant de sa disgrace : la peste lui enlevait à la fois ses enfans. Il avait supporté la perte des premiers avec un courage apparent ; mais quand Paralus, le plus jeune, eut rendu le dernier soupir, et qu'il voulut, selon l'usage, poser la couronne de fleurs sur la tête du mort, il ne put soutenir cette vue et maîtriser l'excès de sa douleur; elle éclata par des cris, par des sanglots, par des torrens de larmes.

Le peuple cependant commençait à le regretter : Alcibiade et tous ses amis l'engagèrent à se faire voir : le peuple lui demanda pardon, et Périclès, touché de ses prières, reprit le poids du gouvernement.

Mais la première proposition qu'il fit fut de casser la loi qu'il avait lui-même fait porter contre ceux qui naissaient bâtards. La loi avait été terrible ; on avait rejeté jusqu'à cinq mille personnes pour le motif de

leur naissance, on les avait rendues esclaves. Un exemple si rigoureux n'arrêta point la compassion des Athéniens pour les malheurs de Périclès; on lui permit d'inscrire son bâtard sur les registres de sa tribu, et de lui donner son propre nom.

Cette réconciliation touchante, cette faveur sans mesure, portent l'empreinte naïve de cette grandeur simple qui n'appartient qu'à l'antiquité. L'ascendant de Périclès était le prix de ses longs services et de son admirable éloquence. Ses soins avaient entretenu la marine; la solde qu'on payait pendant plus de huit mois à ceux qui faisaient le service des vaisseaux, fournissait à la multitude pauvre le moyen de vivre et de subsister, et l'Etat avait des matelots; les plus riches colonies, les plus magnifiques édifices, avaient été l'ouvrage de Périclès. Un désintéressement parfait avait marqué ses actions, et il avait gardé, en dépit de sa famille, et les mêmes habitudes, et la même demeure. Des sentimens si purs, de si nobles pensées, de si profondes méditations, alimentaient chaque jour sa persuasive éloquence. La rhétorique d'un homme d'état consiste dans le génie de ses actions et de ses plans : qu'il pense, qu'il sente, il parlera; et s'il invoque les Muses, s'il est entouré des beaux arts, il enlèvera toutes les ames.

Nous avons dit que Gorgias, de Léontium, était un des premiers qui eût imité le génie à force de règles et d'art. Il parut à Athènes sur la fin de ce siècle, et sut charmer les Athéniens. On le vit, aux fêtes de Bacchus, monter sur le théâtre, et déclarer, avec des

applaudissemens unanimes, qu'il était prêt à parler sur quelque sujet que ce fût.

On le vit, revêtu de pourpre, suivant son usage, prononcer, des degrés du temple de Jupiter, un discours destiné à provoquer la guerre des Grecs contre les Barbares. C'était un texte assez commun pour reprocher aux Grecs leurs divisions intestines. Gorgias voyagea dans toute la Thessalie, il y porta le goût des sciences; enfin, à son retour, il harangua aux jeux Pythiques, et l'assemblée ravie lui décerna une statue en or masif, qui dut être placée dans le temple d'Apollon Pythien.

L'apologie d'Hélène et celle de Palaméde sont à peu près les seuls morceaux qui soient restés de Gorgias : ces deux morceaux, forts courts, ne sont que des exercices d'école; aucun trait ne les rend remarquables, mais l'art, ou bien plutôt l'étude s'y fait sentir. Hélène était d'une naissance divine et d'une beauté céleste. Elle fut conduite à Troie, ou par l'impulsion du destin et par la volonté des dieux, ou par la force et la violence, ou par la persuasion, ou enfin par l'amour. Fût-ce par le destin? elle ne put résister. Fût-ce par la force? elle n'est point coupable. Fût-ce par persuasion? elle n'est que malheureuse : la parole a sur notre ame le pouvoir des poisons sur notre corps. Fût-ce par l'amour? l'amour triomphe même des dieux. Le développement de ces quatre points, fait le discours de Gorgias. On découvre dans ces divisions, si durement marquées, les essais d'un art encore novice, et le principe de ces subtilités que les

sophistes introduisirent sitôt dans l'étude même de la philosophie.

Antiphon, l'un des premiers qui aient fait un état d'enseigner l'éloquence, était connu à Athènes avant que Gorgias y parût. Il fut maître de Thucydide. Mais Antiphon paya de sa vie la part qu'il voulut prendre à la tyrannie des Quatre Cents. Il ne reste de lui que quelques plaidoyers et quelques discours dans cette forme, destinés seulement à l'instruction de ses élèves; il y règne toute la sécheresse qu'un pareil effort doit produire.

Les plaidoyers réels sont composés avec chaleur. On y trouve peu de digressions qui soient étrangères au sujet, et peu de beautés purement académiques. Ces discours sont autant de monumens curieux de la législation d'Athènes. On y voit, par exemple, que les accusés, comme à Rome, pouvaient prévenir leurs jugemens par l'exil, et que l'on n'entrait guère en prison que pour mourir.

Nous avons observé que la nécessité de parler à tout moment, pour sa propre défense, était devenue de plus en plus urgente à Athènes.

Les causes d'impiété, les délations, appelées *sycophanteries*, avaient pris un empire extraordinaire, depuis l'instant sur-tout où la résistance inconsidérée et continuelle de Thucydide à Périclès, avait réellement partagé la ville en deux corps, et avait divisé en tout et les vœux et les intérêts.

Solon avait prohibé la sortie des figues de l'Attique. Cette mesure eut des suites funestes, et ce fut le seul

de ses réglemens dont les conséquences imprévues affligèrent le peuple d'Athènes. On appela sycophantes ceux qui prirent le soin de dénoncer le délit de l'exportation; et la crainte des sycophantes établit une sorte de marché journalier entre les hommes riches et ceux dont l'impudence menaçait chaque jour leur repos.

Ce furent ces abus atroces qui firent détester la démocratie d'Athènes par ceux qui en contemplaient la tyrannie. L'orgueil malhabile, les préventions exagérées des oligarques, avaient dénaturé l'esprit de la ville, et l'un des deux partis, qu'une scission impolitique et absolue avait formés, était ou tyrannique ou tyrannisé tour à tour.

Lysias appartient plus à ce siècle qu'à l'autre, dans les premières années duquel il ne laissa pas de fleurir. Isocrate, dont la carrière fut très-longue, ne passera en revue qu'à la période suivante, quoique sa naissance date du gouvernement de Périclès.

On place la naissance de Lysias à Athènes, quatre cent cinquante-neuf ans avant l'ère chrétienne. Son père était de Syracuse. Lysias se rendit à Thurium avec la colonie que Périclès y envoya; mais comme les désastres d'Athènes pendant le siége de Syracuse avaient rendu l'influence des Lacédémoniens trop puissante dans les villes de la grande Grèce, l'Athénien Lysias revint dans sa patrie, et Polémarque, son frère, y leva une manufacture d'armes.

Poursuivis tous les deux par les trente tyrans d'Athènes, Polémarque périt; mais Lysias, plus heureux,

trouva moyen de prendre la fuite, et il ne reparut qu'après la chûte de ses persécuteurs.

Depuis cette époque, c'est-à-dire depuis la cinquante-septième année de son âge environ, jusqu'à sa mort, Lysias composa plus de deux cents discours. Il ouvrit, de plus, une école d'éloquence, et il écrivit des traités sur cet intéressant sujet.

Lysias a rarement prononcé ses discours; il prêtait son style aux plaideurs, et comme il s'exprime en leur nom, le ton de ses harangues varie selon les sujets et les cas. Celles qui restent de lui contiennent plus d'accusations que de défenses; elles sont énergiques et courtes. La narration des faits y est toujours précise et concise; les argumens y naissent du fond des choses; l'éloquence véhémente qui les caractérise n'emprunte point d'ornemens étrangers. Lysias est un des anciens dont l'étude doit profiter le plus à ceux qui veulent cultiver le beau talent de la parole. Il n'est point d'auditoire que les discours de Lysias ne parvinssent encore à convaincre, et c'est avoir, en ce genre, atteint toute la perfection.

Les discours de Lysias sont vraiment historiques, nous y retrouvons des aperçus pleins d'intérêt sur les usages et sur les mœurs d'Athènes. Nous y trouvons des exemples terribles de ce qui arrive après les révolutions dont tous ont gémi et souffert. Les Trente et tout ce qui leur avait appartenu furent long-temps victimes, malgré l'amnistie proclamée, des ressentimens et des souvenirs. C'est l'oppresseur sans doute qui enseigne l'oppression; mais les réactions sont plus

fatales encore à ceux qui les exerçent, qu'à ceux qui en éprouvent les effets.

Nous trouvons dans le recueil des discours de Lysias, la défense d'un Athénien mis en cause, pour avoir tué un homme surpris la nuit auprès de sa femme. Cet homme avait aperçu l'épouse de l'accusé dans une cérémonie funèbre, et l'entremise d'une servante avait lié entre eux un commerce secret. La société des hommes, la société des femmes étaient alors trop séparées; et cette moralité factice devait être l'écueil d'une moralité plus vraie.

Nous trouvons deux défenses que des querelles, suivies de coups, avaient rendues indispensables. L'objet de la première était un jeune homme de Platée, et le vieillard accusé empruntait sa naïve justification du détail même des faits et de ses faiblesses. L'objet de la deuxième était une femme achetée en commun par deux hommes; l'un des deux l'avait affranchie, l'autre exigeait une restitution, et demandait que l'infortunée fût présentée à la torture.

Enfin nous trouvons des discours destinés à obtenir justice pour des paroles injurieuses; et il ne paraît pas que les Athéniens aient jamais eu l'idée de se satisfaire par un duel.

La tyrannie des Trente a fourni à Lysias la plus grande partie de ses discours. L'un des plus importans est sans doute celui qu'il prononça lui-même contre Eratosthène, l'un de ces Trente. Il l'accuse précisément d'avoir causé la mort de Polémarque, son frère. Cette harangue est pleine de feu, de sentiment et de beautés,

et l'orateur n'y dissimule pas qu'il est poussé par la vengeance.

Le crime dont se plaint Lysias était réellement atroce. Polémarque et Lysias avaient été condamnés par les Trente, uniquement pour leurs richesses. Lysias avait acheté la vie de celui qui était venu le saisir. Polémarque, arrêté dans la rue par Eratosthène lui-même, avait été conduit en prison, et y avait bu la ciguë avant même d'avoir appris de quelle inculpation on le chargeait. Cent vingt esclaves, soixante-dix boucliers, beaucoup d'or, de métal, de meubles, de vêtemens, avaient été enlevés aussitôt de sa maison.

Lysias nous dévoile l'infame manœuvre des tyrans. Théognis et Pison, deux des Trente, dit l'orateur, firent observer à leurs collègues que parmi les étrangers établis à Athènes, plusieurs étaient contraires au gouvernement actuel, et que le prétexte de punir des coupables allait fournir un excellent moyen pour enrichir le trésor. Posons, disaient-ils, pour principe qu'on a besoin d'argent; et il leur fut aisé de persuader des auditeurs qui estimaient autant l'argent qu'ils mettaient peu de prix à l'existence des hommes. Les Trente décidèrent qu'ils feraient prendre dix étrangers, et que deux, sur ces dix, seraient choisis parmi les pauvres, afin de justifier leur procédé aux yeux du peuple, et de lui faire penser qu'ils agissaient ainsi, non par des vues de cupidité, mais pour l'intérêt de l'état.

Eratosthène, directement accusé par Lysias, essaya de se justifier, en arguant de son opposition aux mesures prises par ses collègues. « O le plus détestable

des hommes! s'écrie Lysias à ce propos, vous vous opposiez aux tyrans pour nous sauver la vie, et vous nous arrêtiez pour nous donner la mort? » Eratosthène prétendit se vanter d'avoir soutenu Théramène, d'abord complice des Trente, ainsi que nous l'avons vu, et enfin devenu leur victime. Mais Lysias, réprouvant ce prétendu martyre, s'indignait contre un citoyen qui, toujours ennemi de la constitution présente, en desirait sans cesse une nouvelle, et qui décorait d'un beau nom les épouvantables excès dont il donnait le dangereux exemple.

Le discours de Lysias contre le dénonciateur Agoratus, fait connaître un mortel affreux qui, sous le règne des Trente, et même sous celui du Conseil qui avait gouverné avant eux, avait causé la mort d'un nombre infini de citoyens. Agoratus se faisait arrêter avec ceux qu'il devait charger, en feignant de se charger lui-même. Lysias ne voulait point que ce monstre pût profiter de l'amnistie promise à tous; il perdait de vue à quel point de pareils pactes doivent être sacrés.

Lysias, en d'autres rencontres, fut cependant obligé de calmer cet esprit de vengeance, qu'il avait excité avec tant de chaleur. Il lui fallut défendre plusieurs citoyens éloignés de différentes charges, pour avoir eu, dans le temps de la tyrannie, quelques commissions des tyrans. Il y en eut un qu'on accusa d'avoir voulu alors détruire la démocratie. La justification que Lysias lui prête est un de ses plus beaux morceaux. « Souvenez-vous, disait l'accusé, que les plus distingués des citoyens revenus du Pirée, ceux qui avaient couru les

périls les plus éminens, ceux qui vous avaient le mieux servi, exhortèrent souvent le peuple à se montrer fidèle au traité, et à garder le serment d'oubli, persuadés que cette exactitude serait toute la sûreté de l'état populaire; qu'elle ferait la confiance de tous les citoyens qui n'avaient point quitté la ville, et que même elle assurerait le gouvernement actuel entre les mains de ceux qui étaient venus du Pirée. Croyez-en bien plutôt ces patriotes excellens que nos accusateurs actuels. Ils furent exilés, ceux qui nous interpellent, mais c'est à d'autres qu'ils doivent leur salut; et, de retour dans leurs foyers, ils prétendent nous perdre à force de calomnies. Ceux qui restèrent dans la ville, et qui pensent comme moi, ont fait assez connaître quels citoyens ils sont et dans l'oligarchie et dans la démocratie. Mais que n'eussent pas fait nos adversaires, si on leur eût permis d'être au nombre des Trente! Eux qui agissent comme les Trente, au sein de la démocratie! Eux qui ont passé rapidement de la pauvreté à la richesse, et qui exercent de grandes charges! Eux qui ont fait succéder la défiance mutuelle aux premiers sentimens d'union! Eux qui, au lieu de paix, nous ont porté la guerre, et qui nous ont rendus suspects à tous les Grecs! »

Les discours de Lysias portent en général l'empreinte de cet esprit d'agitation qui troublait Athènes ébranlée. Ceux qui concernent Andocide sont un monument singulier des dispositions superstitieuses des Athéniens, et de la haine sans bornes qu'ils portaient à tout ce qu'ils appelaient sacrilége.

Andocide avait été accusé dans l'affaire des statues de Mercure; cependant la statue qui se trouvait près de sa porte, et que l'on distinguait, à cause de sa beauté, sous le nom de Mercure d'Andocide, n'avait point été renversée. Andocide, arrêté, ne put sauver sa vie qu'en se confessant coupable, et en chargeant comme tels ceux que le peuple avait déjà fait périr. Cet aveu, qui semblait légitimer les cruautés du peuple, et le soulager des remords qu'il en ressentait quelquefois, fit trouver grace à Andocide; mais il n'obtint aucun emploi, et se retira dans l'île de Chypre. De retour à Athènes, après l'expulsion des Trente, il y fut accusé pour avoir mis sur l'autel de Cérès une branche de l'olivier sacré pendant la célébration des mystères, et on renouvela l'affaire des statues.

La superstition est presque toujours appuyée sur des institutions que le besoin a primitivement dictées, et que des intérêts secrets altèrent et dénaturent ensuite. Pour encourager, dans l'Attique, la culture des oliviers, on les avait autrefois consacrés à Minerve, en différentes parties du territoire, et le propriétaire du champ sur lequel végétaient ces arbres précieux, était tenu de les conserver. Cette obligation alla peu à peu jusqu'à celle de ramasser les plus petites feuilles et les plus petites branches détachées. Ce fut un crime en certains jours; en d'autres ce fut un devoir d'orner les autels de Cérès, avec les rameaux de ces arbres; et la délation, qui devient un métier quand elle devient un profit, porta de tout côté la redoutable accusation de sacrilége.

On peut concevoir, après de tels excès, combien les esprits éclairés dûrent entretenir d'aversion contre ces cruelles puérilités. Quand les hommes sont à ce point et d'erreur d'un côté, et d'éloignement de l'autre, il n'appartient qu'à une sagesse dégagée de tout intérêt, de purifier les opinions et de les réunir; il faut, à de telles époques, raisonner même ce qui est bien, pour fixer les incertitudes; et la philosophie, sous les auspices des dieux, répara le tort que les passions avaient causé à leurs autels.

Lysias composa une oraison funèbre pour les guerriers d'Athènes, morts en secourant Corinthe: c'est un très-beau discours, sans affectation, sans enflure et d'un style noble et soutenu. L'orateur, selon l'usage, y rappela de suite tous les exploits des Athéniens, depuis leur victoire mémorable sur les Amazones, filles de Mars; il insiste sur les prodiges opérés dans la guerre de Perse; il vante les citoyens généreux, libérateurs de leur patrie, qui lui rendirent la paix après tous ses malheurs; il loue enfin tous ceux dont l'honorable mort vient de consacrer la gloire dans la guerre où ils combattaient. Mais, comme Périclès en pareille circonstance, il n'en nomme pas un seul, et n'en désigne aucun.

Il nous reste de Lysias un discours singulier. Lysias le prononça dans les jeux olympiques, trois cent quatre-vingt-huit ans avant l'ère chrétienne; et, pour la première fois, il énonça l'idée de réunir la Grèce contre le roi de Perse, et contre Denys de Syracuse. Lysias ne pouvait développer cette idée, mais après

quarante ans, l'agrandissement de Philippe de Macédoine fit une conception hardie de ce qui n'était alors sans doute qu'un élan d'imagination. Denys, de Syracuse, avait blessé les Grecs par la magnificence dont il avait voulu soutenir, à Olympie, le succès de ses productions, et dans l'effervescence qui souleva l'assemblée, le vieux rhéteur prenant la parole, se rendit l'interprète et presque l'oracle de tous.

DE L'HISTOIRE.

Une carrière nouvelle s'ouvrait encore, pendant ce siècle, à l'esprit humain, dans la Grèce.

L'histoire y fut écrite pour la première fois. Les villes de la Grèce n'avaient eu jusque là que les registres de leurs tribus, et les inscriptions de quelques lois ou de quelques magistratures.

L'Orient, à cet égard, lui dispute l'aînesse; l'Orient gardait depuis plus de dix siècles, et ses annales, et ses histoires, et les leçons écrites de cet enseignement religieux qui fait de la morale une science divine.

Il semblait que le reste du monde embrassât à peine le présent, et ne pût percer les ténèbres qui lui dérobaient le passé. Quelques poëmes, quelques notices, tenoient lieu d'histoire à la Grèce. La mythologie lui retraçait quelques anciennes circonstances, et la tradition achevait de satisfaire sa curiosité.

L'histoire naquit pour la Grèce avec les événemens qui l'en rendirent digne. L'esprit humain suffit toujours

aux moyens d'exercice qui lui sont présentés, mais il ne les devance pas.

Hérodote, le premier, rassembla les matériaux que des événemens récens avaient amoncelés. Ses livres sont restés, et leur précieux recueil commence pour nous l'histoire ancienne ; mais quand on songe que Moïse est antérieur de mille ans à Hérodote, on trouve la Grèce et sa gloire bien modernes, et l'on s'étonne de leur courte durée.

Hérodote voyagea pour s'instruire des faits qu'il avait à raconter, et pour connaître les pays qu'il avait à décrire; il visita la grande Grèce, et il paraît qu'il alla à Thurium en même temps que Lysias, encore dans sa jeunesse. Il visita l'Egypte et une partie de l'Orient.

Hérodote ne cherche point à dissimuler une vérité; ses erreurs ont autant de franchise que ses rapports les plus exacts. Il dit ce qu'il a vu, il dit ce qu'il a appris.

Hérodote, sans modèle, ne cite, dans tout son ouvrage, que deux historiographes dont les écrits, assez récens, n'étaient que la compilation de quelques annales, de quelques faits, et ne méritaient pas le nom d'histoire. Le premier de ces auteurs est Hellanicus, de Milet, que la chronologie place quelques années seulement avant la naissance d'Hérodote.

On sent, en lisant cet auteur, qu'il entame une matière neuve; il se croit obligé de ne rien omettre sur chacun des sujets qu'il traite. Il songe moins à discuter ce qui peut être vrai, qu'à réunir tout ce qu'on

rapporte; et cette candeur sans système, permet de suivre dans ses écrits, la trace heureuse de plusieurs vérités que des auteurs, armés d'une critique aveugle et tranchante, ont trop souvent perdue absolument.

Hérodote ne croit point aux relations du voyage fait autour de l'Afrique, par ordre de Néchao, parce que, disait-il, les navigateurs prétendaient avoir eu le soleil à droite; mais, en rapportant ce fait avec simplicité, Hérodote nous a mis dans le cas de prononcer sur ce voyage.

Les événemens qu'il s'attache à décrire, commencent au règne de Crésus, et finissent avec la guerre de Xercès, c'est-à-dire qu'ils comprennent un siècle ou environ.

Hérodote écrit sans méthode; il remonte sans cesse de l'événement qu'il raconte aux circonstances qui l'ont précédé, afin de les apprendre au lecteur, qui, sans cette précaution, les aurait ignorées. Il ne donne aucune date; sa chronologie vivante compte les événemens sur d'autres événemens, comme dans les âges de la plus parfaite simplicité. Il a écrit avec les opinions de son temps, avec les opinions des hommes et des peuples dont il fait le tableau. Son histoire est remplie de prodiges et de miracles, il en sépare un petit nombre qu'il traite positivement de fables; mais cette distinction suppose de sa part une implicite confiance à tous ceux qu'il ne rejette pas; et, s'il explique parfois dans un sens naturel une tradition mythologique, c'est sans blesser le fond des croyances de son temps.

L'oracle de Dodone, selon le bruit populaire, devait son origine à deux colombes noires qui s'étaient envolées du temple de Thèbes, en Egypte, et qui, s'étant reposées dans le bois sacré de Dodone, y avaient rendu les réponses de Jupiter. Hérodote fait mention de cette antique supposition; mais à la place des colombes noires, il substitue deux prêtresses de Thèbes, avec le teint coloré du midi. Enlevées par des corsaires, elles avaient été menées jusqu'à Dodone, elles y avaient montré leurs rites religieux et la science divine des oracles.

Les Livres de cet historien d'ailleurs sont une mine féconde d'observations et de recherches, et le temps s'est plu à confirmer les vérités qu'il s'est efforcé de recueillir.

L'Egypte a fait l'objet de son attention particulière; et, d'après les descriptions d'Homère dans l'Odyssée, Hérodote a dû supposer l'exhaussement progressif du Delta. Cette grande question, renouvelée de nos jours, après tant de siècles d'oubli, ne rentre point dans mon sujet.

Hérodote veut expliquer le débordement annuel du Nil, et il est curieux d'observer combien les beaux esprits, combien les grands génies, sont faciles à satisfaire sous le rapport de l'instruction. Hérodote ne possédait aucune notion astronomique solide, et il ne croyait pas en être dépourvu. La science physique, fondée sur l'analyse, était à peine à son aurore, et l'homme de ce temps, fier de ses facultés intellectuelles, interprétait hardiment la nature avec une seule

combinaison; mais il croyait aussi conquérir l'avenir en forçant un devin, un oracle, à dévoiler la volonté des dieux, pour l'éluder ou l'accomplir.

On ne peut s'empêcher, en lisant Hérodote, de reconnaître à quel point l'Egypte et l'Orient ont eu de l'empire sur les destins d'un monde qui, pendant leur longue splendeur, était encore presque un désert. C'est à l'Orient qu'il faut remonter pour retrouver le vrai principe des pratiques et des croyances.

Hérodote a remarqué que les femmes en Egypte se mêlaient du commerce presque exclusivement.

Le commerce de l'Egypte, ou plutôt celui dont l'Egypte fut en tous les temps l'entrepôt, ne porta jamais son peuple aux entreprises lointaines. Les courses maritimes n'exerçaient autour d'eux que les Phéniciens et les maîtres d'Edom, au fond de la mer Rouge. Les Egyptiens n'avaient point de marine; leurs barques étaient faites de peaux, et le passage des caravanes, dont rien jamais n'a changé les époques, suffisait à leur opulence. En Egypte, d'ailleurs, ainsi que dans les Indes, un usage immémorial avait réglé les fonctions. Le commerce, comme profession, n'avait même pas été prévu; et ce préjugé sans doute força les femmes, en Egypte, à se charger de cette partie. Il est à observer que, de nos jours encore, le commerce de l'Arabie et de quelques contrées adjacentes ne se fait que par des courtiers qui ne sont d'aucune religion; et ceux des Indous qui trafiquent avec les marchands de l'Europe sont appelés banians, et n'appartiennent à aucune caste.

Hérodote décrit les mœurs d'un très-grand nombre de nations, et leur différence est extrême. Cette diversité, ces oppositions, la bizarrerie sauvage de quelques-unes de leurs coutumes, attestent parmi ces tribus le défaut absolu de communications.

Les Massagètes, au rapport d'Hérodote, vivaient, de son temps, en communauté de femmes; ils ne cultivaient point la terre, ils tuaient les vieillards, et les mangeaient ensuite. Cette abominable coutume s'est retrouvée dans les forêts septentrionales d'Amérique; les mœurs des Massagètes ont d'ailleurs rapport avec celles des Tartares nomades et guerriers qui habitent les mêmes régions.

Hérodote parle avec justesse de ce qu'il sait; il n'intéresse guère moins en parlant de ce qu'il ignore. On doit croire que personne, en Grèce, n'avait des connaissances plus étendues que celles qu'il expose. Hérodote était sans données sur les extrémités de l'Europe, et sur un certain fleuve appelé Eridan, qui se jetait dans la mer septentrionale, d'où l'ambre était porté en Grèce. Il ne connaissait point les îles Cassitérides, où l'on allait chercher l'étain. Il savait vaguement qu'on trouvait beaucoup d'or dans le nord de l'Europe. Des peuples qui n'avaient qu'un œil enlevaient cet or aux Griphons, qui le gardaient; mais Hérodote ne pouvait se persuader que des hommes, faits comme les autres hommes, n'eussent tous qu'un œil sur le front. Hérodote, d'après ce principe, révoque les contes grotesques qu'il joint aux précieuses descriptions qu'il a laissées de la Scythie; mais ces

contes sans doute étaient en vogue de son temps, puisqu'il croyait devoir les rapporter.

Les relations de plusieurs voyages modernes ont répandu quelques lumières sur les monstres, dont les anciens n'ont pas absolument forgé les effrayantes figures. Les habitans des côtes nord-ouest de l'Amérique en ont souvent offert la représentation aux navigateurs de l'Europe. Ils se plaisent à se donner un extérieur terrible; les fourrures dont ils s'affublent produisent, à leur gré, des difformités fort étranges; et, grace à la candeur du père de l'histoire, il est permis de suivre la trace des usages les plus singuliers.

Hérodote a écrit d'un style simple et harmonieux. Ses livres ont été le premier ouvrage suivi qui n'ait pas été mis en vers; mais ils gardent le charme poétique. Ils ont un intérêt de franchise, un caractère de douceur, qui ne cessent de nous entraîner et de nous enchanter toujours.

Hérodote fait peu de réflexions; celles qui lui échappent naissent, sans nul effort, de l'étude approfondie de l'histoire. « Les vengeances trop cruelles, dit-il en quelque endroit, les vengeances trop cruelles que les hommes prennent des hommes, déplaisent constamment aux dieux. »

On peut imaginer l'enthousiasme de la Grèce pour un pareil trophée, élevé dans les siècles, à sa gloire. Né à Halycarnasse quatre cent quatre-vingts ans avant l'ère chrétienne environ, et éloigné de sa patrie par suite de ses déchiremens, Hérodote parut dans les

jeux olympiques avec ses neuf livres d'histoire, et il en fit la lecture publique peu après la mort de Cimon.

Chacun de ses livres fut couronné du nom d'une Muse. C'est encore par ces noms flatteurs qu'on les désigne de nos jours, et l'acclamation d'Olympie se répète encore dans nos bouches.

L'Histoire d'Hérodote était pour toute la Grèce une histoire de famille; chacun s'y retrouvait, ou y reconnaissait son père; chacun jouissait de cette gloire, dont, en présence de toute la Grèce, se déployait l'intéressant tableau. Thucydide était présent quand Hérodote fit la lecture; et, enflammé d'émulation, il sentit qu'il devait écrire.

Thucydide est le second historien de la Grèce; il a écrit les mémoires de son temps, en commençant où finit Hérodote. Ctésias, de Gnide, qui, vers la fin de ce siècle, s'attacha au roi Artaxercès Mnémon, en qualité de médecin, écrivit aussi une histoire, que d'anciens auteurs ont citée, et qui contenait des détails précieux, spécialement sur l'histoire de Perse. Il n'est rien resté de cet ouvrage.

Thucydide écrit avec dignité; son récit est rapide, ses tableaux sont animés: c'est ordinairement par des harangues qu'il explique les motifs des déterminations prises dans les différens partis. Mais cette forme de développement ne doit pas se considérer comme tout à fait arbitraire; la forme démocratique se retrouvait toujours dans les institutions et dans les événemens de la Grèce. Rien ne se faisait, dans les villes, qu'après une délibération; et les discours que Thucydide rap-

porte ne peuvent pas être à lui tout entiers. Ecrivain contemporain, il n'a pu prêter aux hommes de son temps une influence, des opinions, des moyens qu'ils n'auraient pas eus, et il a donné seulement plus de précision et d'ensemble à leurs véritables discours. Lui-même il nous l'apprend; « ne pouvant, dit-il, rapporter toutes les harangues faites depuis cette guerre, il se contentera de citer ce qui tiendra de plus près aux circonstances dont il traite, et à l'intention de ceux qui y ont pris une part. » Thucydide, en tout cas, n'aurait pas pu donner aux personnages qu'il met en scène des opinions étrangères à leur temps, et cela seul distinguerait les harangues de Thucydide de celles que composèrent, tant de siècles après, les auteurs qui ont affecté de le prendre pour leur modèle. Le beau discours de Périclès en l'honneur des guerriers morts pendant une glorieuse campagne, n'est sûrement pas l'ouvrage de Thucydide, et nous lui devons seulement de l'avoir conservé.

L'histoire d'Athènes, celle de Sparte, ne remplissent pas toute l'histoire de la Grèce. Thucydide nous fait distinguer une foule d'intérêts divers. La Grèce, dans son tableau, nous fait l'effet d'un monde; mais, si le jeu des passions, si des situations qui appartiennent à tous les temps, y causent le plaisir que doit produire toujours une peinture naïve, le récit des expéditions militaires y fatigue souvent l'attention; nous voyons plus d'agitation que de véritables mouvemens, et nous confondons bien souvent et les vaincus et les vainqueurs.

Thucydide ne se nomme que deux fois dans le cours de ses six livres. La première dans son début : « Thucydide, athénien, a entrepris d'écrire la guerre du Péloponèse, dès ses premiers commencemens. » La seconde, au sujet d'une expédition militaire dans laquelle il désigne l'athénien Thucydide comme un des chefs qui dûrent la commander. L'ouvrage de Thucydide est un morceau d'histoire, et non pas un mémoire particulier ; il n'indique même pas son exil.

Thucydide s'exprime sans passion ; il rend justice à ceux qui furent ses ennemis, et de ce nombre est Périclès. Mais un peu de partialité perce, malgré lui-même, en faveur de Lacédémone, et l'on douterait, par intervalle, si l'auteur est vraiment d'Athènes. Les torts d'un citoyen sont toujours excusés tant que durent les troubles d'un état ; mais, à travers les siècles, on juge les vertus et les sentimens sur des notions idéales et plus pures, et tout ce qui s'écarte alors de ce qui paraît un devoir, blesse les yeux et froisse le cœur.

Thucydide regarde la guerre qu'il se propose de raconter, comme la guerre la plus fameuse. Athènes et Sparte étaient au plus haut point de leur gloire; toute la Grèce y prit part, elle entraîna une partie des Barbares, et, s'il faut ainsi dire, *tout le reste du monde.* Le reste du monde! c'est ainsi que les meilleurs esprits jugent de l'importance des événemens qui les touchent. L'auteur a consacré les premières pages de son histoire au tableau de la Grèce, dans les temps antérieurs, et cette esquisse est admirable.

« La Grèce, dit-il, n'avait pas autrefois d'établisse-

ment assuré : les plus puissans dépossédaient les faibles. On ne cultivait des terres qu'autant qu'il en fallait pour vivre, et, dans l'opinion qu'on pouvait subsister par-tout, on passait d'un lieu à un autre fort aisément.

« Quand les Grecs et quand les Barbares, qui étaient répandus sur les rivages et dans les îles, commencèrent à trafiquer et à communiquer entre eux, ils firent le métier de corsaires, sous le commandement des principaux, tant pour l'intérêt de ceux-ci que pour entretenir à leur suite ceux qui n'avaient pas de quoi se nourrir. Ils attaquaient les bourgs, ils attaquaient les villes, ils les saccageaient entièrement, et ce brigandage alors ne semblait pas infame, il tournait plutôt à honneur. On s'entre-pillait même sur terre, et comme il se pratique encore, exprime formellement l'historien, parmi les Etoliens, les Acarnaniens, les Locriens, et autres peuples de ces quartiers. Ces peuples, ajoute-t-il, ont, pour cette raison, gardé l'usage de porter une épée, comme faisaient autrefois les Grecs, comme font maintenant les Barbares : » C'était jadis une coutume générale, et les Athéniens y renoncèrent les premiers. Les villes devinrent peu à peu et plus marchandes et plus riches ; loin de fuir désormais les côtes pour se garantir des pirates, on bâtit les cités nouvelles en des lieux commodes pour le trafic. La navigation devint commune. Les Corinthiens changèrent la forme des vaisseaux ; au lieu de simples galères, ils firent des galères à trois rangs. « Aminoclès, qui était de Corinthe, en construisit quatre pour les Samiens, trois cents ans

environ, ajoute Thucydide, avant la fin de la guerre que nous devons décrire; et le plus ancien combat naval dont il ait été fait mention, eut lieu quarante années après, entre ceux de Corinthe et de Corcyre. » C'est à-dire un siècle environ avant la première olympiade.

Thucydide ne marque point les époques chronologiques comme le font les écrivains modernes ; il compte, à la manière des auteurs les plus anciens, tant d'années depuis telle trève, ou depuis sa rupture. Voici un exemple au hasard : « Au commencement du printemps de la quinzième année de la trève, l'an 48 du sacerdoce de la prêtresse Chrysis, dans Argos ; Enésie, éphore à Sparte; Pythodore n'ayant plus que deux mois à commander dans Athènes. »

Voici un autre exemple relatif aux actes publics : « Il y aura trève pour un an, à compter de ce jour, qui est le quatorzième du mois d'aléphébosion, et le douzième du mois qu'on nomme gérastie à Sparte.

Thucydide écrit d'un ton moins religieux que ne l'a fait depuis Xénophon. Il ne cite pas à chaque instant des miracles et des prodiges, mais il reste frappé, en différentes époques, d'une étonnante réunion de phénomènes et de malheurs. « Ce qu'on aurait peine à croire, dit il, des récits de l'antiquité, a été confirmé par des événemens aussi étranges : des tremblemens de terre presque par-tout, des éclipses de soleil fréquentes, des famines produites par des sécheresses, des pestes encore plus dangereuses et plus mortelles; tout cela est arrivé, et à la fois, dans cette guerre. »

Thucydide décrit la peste en homme qui en fut le témoin, et il observe en philosophe combien cette effroyable contagion occasionne de désordres dans les mœurs. « Chacun, dit-il, devint plus prompt à faire ouvertement le mal qu'il eût auparavant entrepris de dissimuler; on voyait les honnêtes gens mourir pêle-mêle avec les autres, et les pauvres prendre la place des riches. Reconnaissant, par expérience, la vanité des choses du monde, chacun voulait se donner du bon temps, et profiter de tous les biens tandis qu'il en avait le pouvoir; personne ne se portait plus aux choses grandes et dangereuses, pour l'amour de la vertu, de peur de mourir avant d'y arriver; mais on se laissait emporter à tout ce qui était agréable, sans être retenu ni par la crainte des dieux, ni par le respect des hommes. Ce malheur, ajoute l'historien, avait été marqué en d'obscures et vieilles prédictions; mais si d'autres malheurs fussent plus tôt arrivés, on les aurait trouvés dans les mêmes oracles. »

Thucydide peint les discordes civiles avec une rare sagacité; les réflexions qu'il ajoute, nées de ses sentimens et de ses observations, ont un intérêt de vérité qu'aucune dissertation ne saurait produire. « Faillir et pardonner, dit-il, sont deux dispositions également naturelles à l'homme. »

« Les passions dont le desir et l'espérance se mêlent par tout, nous flattent, dit-il encore, d'un succès nécessairement incertain, et nous ferment les yeux aux dangers les plus sûrs, sous les auspices de la Fortune, qui favorise chaque jour les desseins les plus extrava-

gans et les plus téméraires. C'est une simplicité de s'imaginer que les lois et les périls soient capables de faire cesser un grand désordre. L'esprit humain se pique par la résistance, et sent renouveler par là et son courage et son desir; et il vaut toujours mieux laisser une porte ouverte au repentir, que de précipiter les hommes dans le désespoir. En toutes crises, dit ailleurs Thucydide, les premières secousses, d'ordinaire, sont moins sanglantes et moins cruelles que les dernières. Pendant la paix, les hommes souffrent moins, et sont moins déraisonnables; mais la guerre, aigrissant leur mauvaise humeur, les rend semblables aux malheurs qui la causent. L'exemple les instruit, ou plutôt les corrompt; les esprits changent, le sens des mots s'altère; une hardiesse inconsidérée se nomme du zèle pour ses amis, une promptitude étourdie est le signe d'un grand courage, la colère une preuve de fidélité et de franchise; on devient suspect en s'y opposant; la fourbe passe pour une preuve d'esprit, sur-tout lorsqu'elle a une issue heureuse, et la défiance pour un témoignage de bon sens. On nomme la retenue une crainte palliée, la prudence un prétexte de lâcheté, la considération un obstacle aux plus grands desseins, la sûreté des conseils une honnête excuse pour ne point agir. Ceux qui n'épousent aucun parti sont persécutés par tous deux; ou par la jalousie de ce qu'ils n'ont point de part aux maux publics, ou pour les obliger à se déclarer. Enfin, ni les promesses ni les sermens ne peuvent réunir les esprits; et s'il y avait quelque consolation en ce malheur, ce serait de voir que les êtres

les plus grossiers ont assez souvent l'avantage ; car, se défiant de leur incapacité et de l'intelligence de leurs ennemis, les moyens qu'ils emploient sont violens et prompts. »

DES SCIENCES.

Les richesses du siècle livré à notre étude nous causent à tout moment une admiration nouvelle, et Hippocrate et ses élèves vont nous offrir dans leurs écrits un trésor d'utiles connaissances. Plusieurs découvertes sans doute manquaient encore à cette précieuse école; mais les observations qu'elle a laissées, faites avec franchise sur la nature, fournissent, de nos jours même, les plus parfaites instructions : rien de plus sage que ses écrits, rien de plus sain que l'esprit dans lequel ils sont faits, rien de plus pur que la morale qu'ils respirent.

On ne doit pas croire, quoi qu'il en soit, qu'avant la naissance d'Hippocrate l'humanité souffrante n'eût point eu de consolateur, de bienfaiteur compatissant, dont les soins, dont l'expérience, eussent essayé de la soulager ; les Livres même d'Hippocrate nous prouvent que déjà la médecine avait été l'objet de plusieurs ouvrages connus. Les malades consignaient dans les archives des temples le détail de leurs maux, et celui des remèdes qui les avaient guéris ; mais les superstitions, les amulettes, les charmes, entraient pour une assez grande part dans les moyens curatifs en usage, et les premiers élémens de la science manquaient à ceux qui s'efforçaient de la pratiquer.

L'anatomie, qui, à défaut des résultats, assure au moins les principes de la médecine, ne fut jamais, dit-on, approfondie par les anciens.

Hérophile, de Sicile, un siècle à peu près avant celui d'Hippocrate, fit à cet égard des tentatives atroces. Curieux, impitoyable, et plus bourreau que médecin, il osa faire d'horribles expériences sur des infortunés condamnés à la mort. On dit que le tyran Phalaris lui dut une fois sa guérison.

Mais quelles que puissent avoir été les trompeuses conjectures d'Hérophile, l'anatomie est, sous mille rapports, une science toute nouvelle. Les sublimes théories de la circulation du sang, et de tant d'autres phénomènes, furent étrangères à Hippocrate.

Les sciences, en étendant leur domaine sans limites, ont fait jaillir sur la médecine les plus brillantes de leurs clartés. La chimie a porté son analyse hardie jusques sur les débris et les élémens de notre faible et toute admirable machine, et a su tirer des métaux, comme de toutes les substances, des remèdes pour la réparer. Le microscope a créé pour la vue et l'observation, un monde inconnu totalement. La botanique découvrant les trésors curatifs que prodigue la nature, a paru les multiplier.

Le moindre élève de nos jours étonnerait assurément l'éminente capacité de l'immortel Hippocrate. Sa vie à peine lui suffirait pour acquérir les connaissances profondes dont les résultats abrégés se retiennent vulgairement si vite, et semblent avancer nos facultés et notre esprit; Hippocrate est pourtant encore celui

dont les ouvrages occupent le médecin dans tous les momens de sa carrière.

Il porta sur les maladies, sur leurs symptômes, sur les remèdes, le coup d'œil juste et pénétrant d'un esprit droit et plein de vigueur. Il observa, il étudia, et s'il n'eut pas toutes les données que notre siècle peut réunir, et que les siècles à venir doivent nécessairement étendre, Hippocrate ne négligea rien des moyens qui furent à sa portée. Les grands effets s'obtiennent de plus d'une manière; le propre du génie est en tout de saisir le plus simple; il pressent de certains rapports, il pressent de certaines vérités.

Hippocrate naquit à Cos, quatre cent soixante ans avant l'ère chrétienne : on a mis Esculape au nombre de ses aïeux. Son grand-père Héraclite, Hippocrate son père, lui enseignèrent avec la médecine, la logique, la physique, la géométrie, l'astronomie, et il fit un cours d'éloquence sous Gorgias le Léontin.

Il voyagea en Macédoine, en Thessalie, en Thrace, où les Abdéritains le mandèrent, dit-on, pour guérir Démocrite, qu'ils croyaient en démence. Appelé par le grand roi au secours de ses états, il refusa toutes ses offres; mais pendant la peste d'Athènes, il se dévoua pour le salut des Grecs.

Les Argiens lui dressèrent une statue d'or, les Athéniens lui décernèrent les plus honorables couronnes. Ils assurèrent à sa postérité l'entretien dans le Prytanée, et lui accordèrent à lui-même l'initiation aux grands mystères, honneur qu'entre les étrangers Hercule seul avait obtenu.

Hippocrate parcourut une longue et glorieuse carrière. Rapportant constamment à Dieu ses plus admirables succès, il consacra à Delphes, la statue d'un de ses malades ; quelques auteurs ont pensé que cette célèbre statue avait été imaginée pour l'étude de tous les muscles, et qu'elle en présentait la forme à découvert.

Les abeilles posèrent leur miel sur la tombe du grand Hippocrate, et on lui fit long-temps, en Thessalie, où il mourut, des sacrifices comme à un dieu.

Dracon et Thessalus, tous deux fils d'Hippocrate, Polybe son gendre, Dixipe un de ses élèves, propagèrent sa belle doctrine. Thessalus suivit, à ses frais, l'armée d'Athènes, dans la guerre de Sicile ; il reçut au retour une riche couronne d'or, et il obtint le singulier avantage de prévenir la guerre, par sa médiation, entre la ville d'Athènes et l'île de Cos, sa patrie.

Le Recueil des œuvres médicales d'Hippocrate, contient, selon qu'on les divise, environ cinquante-cinq traités. Quinze seulement de ces traités passent généralement pour l'ouvrage d'Hippocrate ; les autres sont attribués à Polybe son gendre, à ses enfans, à ses élèves.

Hippocrate par-tout s'explique avec simplicité ; il écarte les ornemens et ne fait point de préliminaires ; rarement il se livre à quelque digression, mais quand il le fait, c'est toujours pour découvrir une vérité. Dans son traité sur la nature de l'homme, il s'élève contre ceux qui ne voulaient reconnaître qu'une seule

substance dans l'homme. Les uns voulaient qu'il fût air, d'autres, feu, terre ou eau. L'homme, selon Hippocrate, n'est nullement une seule chose; car, si cela était, jamais il ne sentirait de douleur, et s'il pouvait en éprouver quelqu'une, le remède en serait unique.

Hippocrate a conçu l'influence des climats; son Livre sur les airs, sur les eaux, sur les lieux, est consacré à en fournir la preuve; mais en reconnaissant les effets des saisons, des régions, et de l'atmosphère, le médecin philosophe n'oublie pas l'influence morale qu'il appartient aux institutions d'exercer, et la liberté, en Europe, exaltant hautement l'esprit et la vaillance, doit relever, à son avis, toutes les puissances de l'homme.

Les Livres d'Hippocrate offrent à l'histoire même d'irrécusables monumens. Il décrit les Macrocéphales, peuple dont la marque distinctive était d'avoir la tête alongée comme un cône, et on a retrouvé l'usage qui cause cette bizarre difformité dans les forêts du nord de l'Amérique.

Hippocrate a décrit le pays et les mœurs des anciens Sarmates ou Tartares; et la perpétuité de ses mœurs pastorales et guerrières a toujours de quoi nous frapper. Ces peuples, toujours à cheval, avaient alors, comme avant, comme depuis, des charriots pour demeure, des troupeaux pour richesses. Les chameaux qu'ils ont obligés de s'accoutumer à leur âpre climat, semblent y subsister comme un legs de famille, abandonné par les Arabes leurs pères, à des tribus errantes et belliqueuses que le sort conduisait loin d'eux.

Il nous peint les femmes des Sarmates comme des héroïnes farouches, qui ne pouvaient contracter d'hymen avant d'avoir terrassé trois ennemis ; il va même jusqu'à rapporter la supposition relative à l'empire des Amazones ; mais il exprime le doute dans lequel il reste sur ce point.

On trouve dans quelqu'un de ses traités la tradition du temps où les Grecs, dans les bois, se nourrissaient de gland et d'autres fruits sauvages, et le premier progrès, à cet égard, est à ses yeux le premier pas de la médecine.

On peut conjecturer de ses écrits, que les maladies affectées à la propre nature de l'homme sont toujours à peu près les mêmes. Il est pourtant quelques fléaux, qui, de nos jours, affligent l'humanité, et qu'Hippocrate n'a pas connus ; la petite vérole est de ce nombre. Mais aussi les inflammations et les dépôts après les maladies, paraissent des accidens très-communs chez les Grecs. Le régime des malades semble toujours le même, dans tous les cas où le médecin juge à propos de le prescrire. Une purée d'orge ou plus ou moins liquide ; une tisane qui ne varie pas, entrent généralement dans toutes les ordonnances.

Le médecin des siècles écrit avec une grande prudence ; il est impossible, dit-il, d'apprendre la médecine vite, parce qu'il n'est pas possible d'en donner des préceptes invariables. Il expose les prognostics avec une extrême attention ; il rend compte naïvement des tentatives qu'il a faites en des cas où le succès ne les

a pas couronnées. Il explique d'autres circonstances où un succès inattendu a trompé ses premiers essais. Les Livres des épidémies, et en général ceux qui traitent des symptômes, sont encore aujourd'hui une source de lumières. Hippocrate y marque avec soin quel avait été dans l'année, l'état de l'atmosphère pour le lieu de l'épidémie; il explique les caractères et toutes les circonstances des crises qu'ont éprouvées les malades qu'il a vus; il donne leurs noms et même leurs demeures.

Les premiers des ouvrages attribués seulement à l'école d'Hippocrate sont presque tous philosophiques : ils renferment les notions les plus morales, et les préceptes les plus purs.

Le premier de ces Livres est intitulé : *Le Serment.* « Je jure par Apollon, médecin, par Hygia, par Panacie, et par tous les dieux et déesses, que je prends à témoin, que j'accomplirai de tout mon pouvoir, et selon mes connaissances, ce serment tel qu'il est écrit.

« Je regarderai comme mon père celui qui m'a enseigné la médecine. Je l'aiderai à vivre, et lui donnerai ce dont il aura besoin. Je regarderai ses enfans comme mes propres frères.

« J'ordonnerai aux malades le régime convenable, d'après mes lumières et mon savoir ; je les défendrai contre toutes choses nuisibles et injustes. Je ne conseillerai jamais à personne d'avoir recours au poison, et j'en refuserai à ceux qui m'en demanderont. Je ne donnerai à aucune femme de remèdes pour la faire

accoucher avant son terme. Je ne taillerai point les personnes qui ont la pierre; je laisserai cette opération à ceux qui en font profession. Lorsque j'entrerai dans une maison, ce sera toujours pour assister des malades, me tenant pur de toute injustice et de toute corruption avec les hommes ou les femmes, esclaves ou libres. Tout ce que je verrai ou que j'entendrai dans le commerce des hommes, soit dans les fonctions, soit hors des fonctions de mon ministère, et qui ne doit pas être rapporté, je le tiendrai secret, le regardant comme une chose sacrée.

« Ainsi, puissé je vivre long-temps, réussir dans mon art, et devenir célèbre dans tous les siècles! »

Le deuxième Traité concerne les vrais médecins. « On voit, dit l'auteur, beaucoup de médecins d'apparence et de nom, et peu qui méritent ce titre. Six choses constituent le médecin : des talens naturels, une bonne éducation, de bonnes mœurs, une étude précoce, l'amour du travail et le temps. Les talens naturels sont nécessairement la première et la principale condition; car, si la nature est contraire, tous les travaux sont inutiles. Il faut apprendre jeune, et dans un lieu propre à apprendre; et il faut travailler, et beaucoup, et long-temps, afin que la science, devenant comme naturelle, croisse ensuite d'elle-même, pousse ses racines, et porte des fruits. »

Au troisième Traité, intitulé *De l'Art*, l'auteur fait un éloge de la médecine elle-même, et il n'épargne rien pour la justifier des reproches qu'on lui faisait de son temps.

« Il est des gens, dit-il, qui se plaisent à décrier les arts. Ce n'est pas, à mon avis, qu'ils espèrent de les détruire, ils ne veulent que montrer de l'esprit; mais le vrai but d'un bon esprit, c'est, ou de trouver des choses nouvelles, qui soient utiles au public, ou de perfectionner celles qui sont déjà inventées; car, de prétendre flétrir par de vains discours le travail des autres, sans les redresser, et seulement pour diminuer auprès des ignorans le mérite des découvertes, c'est moins la marque d'un bon esprit qu'une preuve d'ignorance et de mauvais naturel.

« La médecine est un art qui guérit les malades, ou qui appaise leurs douleurs, et qui n'entreprend point ceux que le mal a mis dans un état incurable. On dira que beaucoup de malades ont été guéris sans médecins; qui en doute? N'est-il pas très-possible que, sans avoir appelé de médecins, ils soient tombés dans les bras de la médecine? Ce n'est pas qu'ils aient connu ce qu'elle approuve ou ce qu'elle rejette, mais c'est qu'ils ont réussi à faire les mêmes remèdes qui leur auraient été ordonnés par de bons médecins, s'ils les avaient appelés. Le hasard, quand on vient à bien l'examiner, se trouve toujours n'être rien. Tout ce qui se fait a une cause certaine, et cette cause se trouve encore en avoir une autre qui l'a produite. On ne voit point que le hasard puisse exister dans la nature; c'est seulement un nom donné, par l'ignorance, à ce dont elle n'a pas connu les causes. »

Il faudrait copier presque entièrement les Traités de l'Ancienne Médecine, du Médecin, de la Décence,

et même le morceau intitulé *Avis*, si l'on voulait rapporter tout ce que le disciple d'Hippocrate a réuni de leçons et de conseils salutaires à l'usage des médecins. Aucune partie n'est oubliée : l'extérieur, le vêtement, les honoraires à régler, tout est discuté, tout est prescrit avec cette mesure qui rend les préceptes propres à tous les temps. Le médecin vrai philosophe est, dit l'auteur, un demi-dieu.

« La médecine doit, à tous égards, participer à la sagesse ; mais elle y tient principalement en ce qui concerne la connaissance de la divinité, vers laquelle elle est ramenée à tout moment à la vue des divers accidens de la vie. Les médecins continuellement sont obligés de reconnaître sa toute-puissance. Ils ne sauraient attribuer à leur art un pouvoir qu'il ne possède pas. Trop souvent ils s'égarent, et manquent leurs entreprises. Quand la médecine réussit, c'est à la divinité qu'elle le doit ; et ceux mêmes qui ne croient point à la providence, sont obligés de la reconnaître en examinant bien ce qui se passe dans nos corps. »

CHAPITRE. IV.

De la Philosophie dans la Grèce, depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

Nous avons salué sept Sages dans la Grèce, et nous avons rendu hommage à Pythagore et à son célèbre institut. Solon, l'un des sept Sages, avait tourné toutes ses méditations vers la science du gouvernement. Mnésyphillus, maître de Thémistocle, prétendit soutenir ce qu'il appelait la secte de Solon. Il ne s'appliqua point aux sciences physiques, mais à cette sagesse qui enseigne à bien gouverner, et qui rend la prudence vigoureuse et active, persuadé que cette étude était effectivement la plus digne de l'homme. Solon pourtant n'avait point fait de son opinion, à cet égard, le ralliement et le nœud d'une secte : la situation de la Grèce n'aurait permis que rarement l'application de cette philosophie politique. Mais la sagesse pratique, considérée dans l'ordre des institutions, se mêla toujours, plus ou moins, aux notions philosophiques qui se répandirent sous tant de formes. Cette idée semblait ajouter à la dignité que le sage devait s'efforcer d'acquérir; et nous aurons lieu d'observer que les états, à cette époque, eurent plus d'une fois recours aux sages.

Thalès avait dirigé ses travaux vers l'étude de la nature, et celle des corps célestes. Son école, livrée

presque entièrement à la physique d'observation, perfectionna la science astronomique, et tendit de loin à épurer les opinions religieuses. Tel qu'un fleuve majestueux, la philosophie ïonique a traversé l'antiquité pour l'honorer et l'enrichir.

Les Sages contemporains de Thalès et de Solon, livrés en général à des méditations dont la seule sagesse était l'objet, ne laissèrent que des maximes, fruit d'une longue expérience.

L'origine des choses, tel était maintenant l'objet que, par toutes sortes de voies, l'esprit humain prétendait découvrir. La science et ses vérités, l'analyse des facultés intellectuelles, les opinions religieuses mêmes, tout entrait dans ce grand problème, et ceux qui prétendaient le résoudre prenaient le change à chaque instant entre les abstractions et les réalités.

On ne saurait, d'après d'incertaines citations, se flatter d'exposer des systèmes qui devaient embrasser l'univers, et déterminer le rapport des puissances physiques et morales qui lui donnent l'existence, et qui la perpétuent. Les auteurs audacieux de ces théories bizarres n'observaient jamais les détails, ils contemplaient la masse; mais, au milieu de la plus ténébreuse confusion, on voit encore briller des étincelles.

On concevra trop aisément comment tant d'aberrations, comment tant de recherches curieuses, purent ébranler des opinions religieuses dont le système était sans base, et dont les illusions n'avaient été sans doute que des allégories. Les successeurs augustes de Thalès, conduits par de fréquentes observations de la nature

à une vénération plus pure pour son auteur, gardèrent un respect religieux pour tout ce qui rappelait aux hommes le culte qu'ils lui doivent, et les devoirs qu'il impose. Anaxagore, le premier, prononça le nom d'un créateur d'où procédaient nécessairement toutes choses, et Socrate versa sur la terre les clartés qui venaient du ciel. Mais Xénophane, d'autres savans, d'autres philosophes, d'autres sages, frappés, au premier pas, de l'absurdité des opinions reçues, s'attachèrent sans ménagement à les décrier et à les détruire. Banni de Colophon, comme impie, et retiré à Messine vers les dernières années du siècle antécédent, Xénophane y fonda une secte appelée depuis éléatique, à cause de Parménides, son disciple et son successeur, et d'Elée, ville d'Italie, où Parménides avait reçu le jour.

Nous reviendrons avec détail sur l'école de Xénophane, quand nous traiterons des villes grecques de la Sicile et de l'Italie. Il est aisé de concevoir et le concours d'études et le rapport intime et naturel qui dûrent s'établir promptement entre les philosophes éléatiques et les disciples de Pythagore, malgré les nuances d'opinions. Les relations des Sages d'Elée avec ceux d'Athènes et de la Grèce ne furent pas moins exactement suivies, et leur influence réciproque ne fut pas moins sensible à cette époque. Des combinaisons de tout genre conduisirent l'esprit humain à se créer des instrumens et à distribuer l'exercice de ses forces. Zénon, d'Elée, créa la dialectique, c'est-à-dire, une méthode pour raisonner et pour conclure, en distinguant chaque proposition pour en tirer la conséquence. Un pareil

artifice fut bientôt connu dans la Grèce. Périclès en sentit toute l'utilité; il prit les leçons de Zénon même. Mais ce mécanisme ingénieux, ayant saisi presque aussitôt l'esprit subtil et délié des Grecs, le sophisme se répandit, et altéra par-tout le raisonnement qu'il devait secourir; il enlaça toutes les idées, comme on voit, dans les champs, une herbe parasite serrer tous les épis de ses nœuds destructeurs, et s'alonger de l'un à l'autre. On le retrouva, dans les querelles religieuses, sous l'empire appauvri des successeurs de Constantin. Il passa jusqu'en Occident, et retarda, pendant une suite de siècles, la marche des plus beaux esprits, qu'il eut le secret d'absorber.

Les sophistes les plus imperturbables sortirent au reste, à cette époque, de l'école de Démocrite; et ce n'est pas le seul rapprochement que nous ayons à observer entre les sectes d'Elée et d'Abdère. Toutes deux, affectant de heurter les opinions religieuses; toutes deux, posant des dogmes qui écartaient l'idée de la providence, mirent à la fois les hommes sur la voie de l'impiété; mais l'influence des pythagoriciens retint, à cet égard, les philosophes éléatiques, et tourna leurs efforts du côté des sciences, tandis que les disciples hautains de Démocrite, armés du sophisme de Zénon, professèrent hautement l'athéisme; et, réprouvés dans toute la Grèce, ils y rendirent suspectes pour toujours les recherches philosophiques.

Un siècle de vie rend Démocrite contemporain de plusieurs générations. On lui attribue le système des atomes, c'est-à-dire le système qui suppose la forma-

tion des corps par le mouvement fortuit ou déterminé des particules élémentaires. Epicure s'empara, un siècle et demi après, de cette conception hardie, et il y rattacha un système moral, conséquent à celui qui faisait du hasard ou de l'aveugle destinée la règle ou le moteur du monde. Lucrèce, plus tard encore, colora ce matérialisme ingénieux des prestiges de la poésie. La doctrine de Démocrite enfin a servi, dans l'antiquité, comme de base à l'irréligion; mais l'existence des atomes, ou toute autre supposition de ce genre, n'amène pas nécessairement à un si triste résultat.

Protagoras, disciple de Démocrite, avait été son serviteur. On raconte que le philosophe fut un jour frappé de l'art avec lequel Protagoras avait façonné et lié un immense fagot, de manière à ce que l'équilibre parfait de ses parties en allégeât sensiblement le poids. Le propre d'un esprit d'une parfaite justesse est en effet de juger du premier aperçu le rapport géométrique que de longues démonstrations réussissent ensuite à prouver.

Protagoras apprit de son maître à douter de tout, parce qu'il ne pouvait parvenir à rien expliquer clairement. Il vint enseigner à Athènes vers le temps de la guerre du Péloponèse; ses maximes impies l'en firent bannir. Un de ses ouvrages commençait par ces mots : « Je ne puis dire s'il y a des dieux ou s'il n'y en a point; plusieurs choses m'empêchent de le savoir, comme l'incertitude de la chose en elle-même, et la brièveté de la vie des hommes. »

Protagoras avait pris de Zénon le talent et l'art de

l'argumentation. Il se fit gloire de ses subtilités ; et, retiré en Sicile, où il vécut et enseigna long-temps, il pouvait fournir, disait-il, des moyens à toutes les causes.

Timon, d'Athènes, l'appelait un homme mêlé, et tout propre pour la dispute.

Prodicus, de Cos, ou de Chio, fut disciple de Protagoras ; il fut tout à la fois et sophiste et rhéteur. Il vint enseigner à Athènes pendant les dernières années du siècle qui fait notre étude. Euripide, Socrate, Théramène, Isocrate même, écoutèrent ses leçons.

Prodicus allait de ville en ville débiter des harangues brillantes ; le goût des Grecs pour les ouvrages d'esprit, leur passion naturelle pour tout ce qui est beau, réunissaient autour de Prodicus une foule empressée, qui payait chèrement ses plaisirs. L'antiquité a célébré la harangue aux cinquante drachmes ; car cinquante drachmes étaient alors le prix que l'on payait pour l'entendre.

Il paraît que le fanatisme, qui obscurcit, à la fin de ce siècle, les vives lumières d'Athènes, coûta la vie à Prodicus ; on accusa cet homme habile comme corrupteur de la jeunesse. Diagoras, qui se déclara athée, n'échappa pas non plus à la condamnation. La fureur qui les poursuivit tous les deux ne sut pas respecter Socrate, et les progrès de la superstition sont par-tout en raison directe des progrès de l'incrédulité.

Mais pendant que l'art nouveau de la rhétorique, pendant que le sophisme naissant, mêlaient leur artifice à la philosophie, pour en corrompre les notions,

les sciences, ainsi que je l'ai dit, et sur-tout les sciences naturelles, s'y unissaient pour l'épurer.

Les progrès de l'astronomie furent, quoi qu'il en soit, assez lents; les élémens de la géométrie occupèrent, avant tout, les écoles d'Italie, et l'école de Thalès, dans la Grèce, s'appliqua sur-tout à l'étude des phénomènes de la nature; cependant le cours des astres et l'ordre des cieux furent observés avec succès au commencement du siecle même que nous essayons de parcourir.

Diviser, ou mesurer le temps, avait été le problème difficile dont l'Orient avait cherché la solution en contemplant la voûte céleste; et tandis que la lune éclairait de sa lumière les nations moins savantes qu'elle instruisait à ne compter que par nuits; tandis que ses phases, bien marquées, leur procuraient des époques positives, les Chaldéens, les prêtres de l'Égypte, avaient saisi d'autres rapports; ils avaient pris l'astre du jour pour guide, et reconnu l'année solaire.

Nous avons vu que Solon avait compté par lunes, et que Thalès, vers le même temps, avait enseigné à la Grèce à se régler, comme l'Orient, sur les révolutions annuelles du soleil. Mais les villes ne s'accordèrent pas sur l'époque de leur année; Athènes seule adopta le cycle de Cléostrate et les réformes d'Harpalus, et ce fut encore à Athènes que le célèbre Méthon, élève de Païnus, d'Elis, revit et perfectionna les combinaisons antérieures.

Sur le seul rapport de ses yeux, dont aucun verre n'étendait la portée, Méthon, avec ses seules observa-

tions, trouva la période de dix-neuf ans, que n'a point dédaignée l'astronomie moderne. Il lui parut qu'en déterminant bien la durée du temps après lequel le soleil et la lune se retrouvent respectivement et justement aux mêmes points du ciel, on aurait déterminé une des grandes lois de la nature.

Méthon fixa cette période à dix-neuf ans; il ne s'aperçut pas de l'erreur qu'une heure et demie environ d'intervalle devait amener progressivement.

Athènes, pleine de respect pour une si grande découverte, la fit graver en lettres d'or, et donna à la période le nom de *nombre d'or*. Ce fut quatre cent trente-deux ans avant l'ère chrétienne, et peu après le siége de Samos, que la Grèce fut honorée de ce nouveau titre de gloire.

On ne peut s'empêcher d'admirer comment Athènes sut toujours accueillir, comment elle sut toujours saisir avec une sagacité infaillible, tout ce qui porta, en tout genre, le caractère du beau et du vrai; son jugement ne pouvait s'égarer qu'aux suggestions des passions, et ses méprises furent toujours ou politiques ou religieuses.

Diogène, d'Apollonie, élève d'Anaximène, se livra presque exclusivement à la partie des sciences naturelles, que l'on a nommée la physique, et que l'on commença dès-lors à distinguer. Il découvrit, dit-on, cette propriété de l'air qui consiste dans la raréfaction et la condensation.

Les découvertes naturelles sont celles qui, dans tous les siècles, ont marché avec le plus de lenteur; la

nature fournit à nos idées par ses merveilles, comme à nos besoins par ses effets, sans exiger qu'on la comprenne.

L'observation toutefois dispose l'ame et ses facultés à goûter un calme parfait; elle offre à l'imagination des aperçus toujours nouveaux; elle grandit les idées; elle n'agite qu'elles seules, et le doute, quand on observe, mène l'esprit jusqu'à la vérité par la route des jouissances. L'observateur de la nature est sûrement un être aimable, indulgent, résigné, religieux. Il doit se porter à faire du bien, plus par attrait que par raison, et, certes, le mal est loin de lui.

Anaxagore fut le plus fameux des disciples d'Anaximène. Il tourna ses études et ses découvertes physiques vers le principe fondamental des choses; il reconnut qu'une intelligence suprême avait réglé cet univers; et il reçut, de son temps même, le beau surnom d'*Intelligence*.

Anaxagore, pénétré en effet de cette intelligence suprême, cause unique de toutes choses, regardait le ciel comme sa vraie patrie; et l'on conçoit combien les superstitions de son siècle lui semblèrent éloignées des saines idées religieuses, et combien les augures et les divinations lui parurent en contradiction avec les lois de la nature.

On apporta un jour à Périclès un bélier qui n'avait qu'une corne; le devin Lampon conjectura que la puissance, alors partagée entre les factions de Périclès et de Thucydide, allait se réunir dans la personne de celui chez qui le prodige s'était passé.

Anaxagore disséqua la tête du bélier; il fit voir que le

cerveau y avait pris la forme d'un œuf, et que s'étant détaché également des parois du crâne, il aboutissait, par sa pointe, justement à la racine de la corne.

Les assistans admirèrent alors la justesse du sage Anaxagore; mais après la chûte de Thucydide on exalta la pénétration de Lampon.

Le bon Plutarque concilie tout, et il conclut que si le philosophe sut découvrir la cause du signe, le devin en préjugea fort habilement la fin.

Anaxagore, livré à la contemplation, et ayant tout à fait renoncé au soin de sa propre fortune, n'en devint pas moins suspect aux Athéniens.

Il avait travaillé sur les météores; il avait fait un livre à ce sujet.

Il enseignait, selon Plutarque, que les astres ne se trouvaient plus dans les lieux où ils avaient été formés; qu'étant d'une nature de pierre avec une superficie unie, ils n'avaient point en eux de lumière, et que la lumière dont ils brillaient était l'effet de la réfraction de l'éther, qu'il appelait aussi le feu élémentaire.

Anaxagore pensait qu'ils étaient retenus en haut par le mouvement rapide du ciel, qui les y avait poussés d'abord, lorsque la violence du tourbillon avait séparé les corps froids et pesans de toutes les autres substances, et il pensait que ce même mouvement avait toujours prévenu leur chûte.

Il avait, dit-on, prédit que de tous les corps attachés à la voûte du ciel, un jour à venir, et par une grande secousse, par un ébranlement de la machine, il s'en détacherait un qui tomberait sur la terre.

Cette supposition fut rappelée comme une prédiction, quand, vers le temps de la bataille d'Ægos Potamos, une grosse pierre tomba du ciel. Cette pierre fut conservée par les habitans de la Chersonèse, et ils la faisaient voir avec vénération dans le temps même de Plutarque.

Ce phénomène qui, de nos jours, a donné lieu à la supposition des pierres de lune, fut comme on voit bien connu des anciens. On possédait dans les murs d'Ilion deux masses, que, selon Homère, Jupiter avait attachées aux pieds de Junon, pour la suspendre dans les airs.

Anaxagore crut la lune habitée, et devina le monde de lumières, dont l'ensemble et l'éloignement produisent la voie lactée.

La multitude, qui ne comprend pas toujours comme on les a conçus, les discours qui frappent son oreille, leur prête cependant une interprétation suivie; mais ce qu'elle ne peut s'expliquer, l'effarouche et la tient en garde.

Les études des physiciens se rencontrèrent à peu près aux mêmes époques que les systèmes spéculatifs et peu religieux des philosophes éléatiques; l'opinion vulgaire les confondit, et leur voua la même défaveur.

Le peuple tenait à ses dieux, à ses solennités, à ses oracles, à ses divinations; et plus peut-être il soupçonnait que cet édifice avait besoin de son appui, et ne pouvait de lui-même se soutenir, plus il mettait de fureur à le soutenir et à l'appuyer.

Dans les commencemens de la Grèce, quand chaque nation était faible, quand les délibérations, quand les divisions en chaque ville, ne différaient guère des conseils et des divisions d'une famille, les croyances, dans leur simplicité, les cérémonies religieuses, dans leurs puériles minuties, pouvaient subsister sans danger; mais, dans Athènes, riche et guerrière, dans Athènes, partagée en factions puissantes, les superstitions innocentes des premiers âges furent la source de mille excès.

Nous avons vu combien les Athéniens et les autres peuples de la Grèce mettaient de prix aux consécrations religieuses, et quelle était, à cet égard, et leur magnificence et leur louable exactitude. Il n'y avait point de combat qui ne fût précédé d'un sacrifice, et point de victoire qui ne fût suivie d'un hommage de reconnaissance. Quand tous les citoyens d'Athènes s'embarquèrent pour Salamine, on vit Cimon déposer religieusement dans la citadelle un mords de bride, symbole du genre de défense auquel alors on renonçait. Il prit un bouclier dans le temple même de la patrone d'Athènes; il en redescendit plein d'enthousiasme et d'espoir, et ranima tous les courages. Quand la victoire eut comblé tous les vœux, on consacra solennellement aux dieux la proue du premier des vaisseaux enlevés pendant la bataille.

Après la bataille de Platée, les Grecs vainqueurs vouèrent tous à la fois un sacrifice aux Nymphes Sphragitides, dont la fontaine coulait près du champ de bataille; et le soin de ce sacrifice fut pour l'avenir

confié à la tribu d'Athènes qui s'était le plus distinguée dans le combat. Le feu sacré fut, à la même époque, renouvelé et rallumé solennellement sur tous les autels de la Grèce, profanés par Mardonius; et celui qui fut chercher à Delphes le brandon pur qui devait servir à cet office expira en le déposant, victime de son zèle et de sa course trop rapide.

Chaque année, une pompe sacrée partait d'Athènes pour Délos : elle y débarquait en chantant des hymnes en l'honneur d'Apollon; et, pendant le temps de son absence, aucun jugement sévère ne s'exécutait à Athènes.

Nicias, pieux autant que riche, et occupé de plaire au peuple, imagina de conduire d'abord les chœurs dont il s'était chargé, à une petite île qui touchait à celle de Délos. Il avait en secret fait disposer un pont : ce pont, durant la nuit, fut couvert de tapis avec magnificence; la bande sacrée parut, au lever du soleil, dans un appareil enchanteur, et défila d'une manière imposante, en chantant les hymnes religieux.

On ne peut se représenter, je pense, tout ce qu'un semblable spectacle devait avoir de touchant et de majestueux.

Le superbe climat de la Grèce prêtait sans doute à de si belles fêtes; mais la disposition des cœurs et des esprits devait aussi leur imprimer un caractère que la fiction ne peut atteindre. Nicias planta à Délos, devant le temple, un énorme palmier de bronze, et il consacra des terres, afin que l'on y priât pour lui.

Les fêtes à la grecque ne peuvent, dans nos climats

variables et incertains, sortir avec succès de l'enceinte d'un théâtre; ce sont pour nous d'ailleurs de vaines représentations, nos opinions religieuses enlèvent toute réalité à leur objet et à leurs accessoires, et les solennités de notre culte ont une gravité simple, inhérente à sa noble essence, et ne souffrent point de mélange. Les pompes militaires sont parmi nous les seules qui puissent soutenir le grand jour. Alcibiade en joignit l'éclat à la procession fameuse qui, chaque année, allait d'Athènes à Eleusis. La guerre, depuis long-temps, avait empêché sa sortie. A peine de retour d'exil, Alcibiade lui prêta son invincible escorte, et ce fut pour lui un beau titre de gloire.

Mais, après avoir contemplé le culte d'Athènes et de la Grèce sous un jour brillant et flatteur, il faut considérer les fatales conséquences et les tristes superstitions qui ne cessèrent pas de le ternir.

La fête d'Hyacinthe arrêta les Spartiates pendant la guerre de Perse, et retint leurs efforts au moment le plus dangereux. Dans les guerres civiles de la Grèce, un préjugé qui eût suspendu les combats, aurait eu le même avantage que la trève des Olympiades; mais pendant une guerre étrangère, c'était une trahison que de respecter ses lois.

Au jour célèbre de Platée, Pausanias ne cessa d'immoler des victimes, et n'obtenant d'aucune un signe favorable, il avait interdit le combat à ses soldats. Les Spartiates, le bouclier à terre, attendaient et recevaient la mort. Un corps de troupes éloigné s'étant ébranlé à la fin, l'influence d'un courage impatient

et impétueux détermina sans doute un plus heureux présage, et Pausanias fit donner le signal.

Les devins, en interprétant l'éclipse qui parut au moment où Nicias embarquait ses troupes en Sicile, causèrent la perte de l'armée. Mais la confiance que Nicias mit en eux n'eut rien d'exagéré, au jugement de son siècle. Cimon, en s'embarquant pour sa dernière campagne, s'était fait expliquer un songe qu'il avait eu, et le devin Estyphillus, de Possidonie, son ami, lui avait annoncé la mort. Les devins des deux armées, à la bataille des Arginuses, prédirent à la fois celle des chefs, et leur oracle fut vérifié cruellement.

On ne saurait douter que la Grèce n'eût adopté successivement plusieurs rites étrangers au reste de sa religion et même de sa mythologie. Les Athéniennes pleuraient chaque année Adonis, comme les Spartiates pleuraient Hyacinthe. Cet usage venait de la Phénicie, et les femmes des Hébreux le suivirent quelquefois. On plaçait des cercueils aux portes des maisons, on les entourait de caisses garnies de laitues et d'autres plantes funèbres, qu'on appelait les jardins d'Adonis. La ville entière célébrait cette fête lugubre, et retentissait de lamentations de deuil ; et quand la flotte partit pour la Sicile, cette circonstance fut un augure affreux.

On trouve dans l'histoire du roi Pausanias un exemple effrayant de l'évocation des morts ; mais la conjuration hardie et ténébreuse qui devait ébranler les ombres fut étrangère aux superstitions de la Grèce, et ce fut à Héraclée, ville de la Chersonèse, que Pausanias y recourut.

Ce prince infortuné donna la mort, par une fatale méprise, à une fille jeune et belle qu'il attendait avec d'autres desseins. Troublé de remords et de regrets, il voulut appaiser les mânes de sa victime. Elle parut, elle annonça que la fin de ses maux l'attendait à Lacédémone, et il périt en y entrant.

L'évocation de l'ombre de Samuel est l'unique tableau que je puisse opposer à l'apparition funeste dont l'illusion épouvanta Pausanias : ce rapport peut prouver sans doute que la différence des systèmes n'empêcha pas, entre les peuples, une relation de sentimens secrets et d'opinions d'autant plus mystérieuses, que rien ne les avait éclairées. Mardonius fit consulter, en Grèce, l'oracle de Trophonius. Le satrape Tissapherne offrit, dans le temple d'Ephèse, un sacrifice solennel à Diane; mais cet acte religieux fut considéré, dans la Grèce, comme un hommage rendu à la nation même.

Le système inquisitorial, qui causa tant de maux, et qui fut l'occasion de tant de cruautés après l'événement des statues de Mercure; les délations, plus redoutables encore, dont les oliviers sacrés devinrent continuellement l'objet; tant d'autres excès, tant de crimes, firent faire, dans tous les partis, des progrès effrayans à l'immoralité. Ceux que les horreurs indignaient, et à qui une étude nouvelle ouvrait une nouvelle carrière, oublièrent peu à peu leurs antiques notions, et ne se prêtèrent plus que par politique à celles du vulgaire; ils en usèrent comme d'un instrument.

Les autres, confirmés dans leurs préjugés les plus

absurdes par la haine qu'ils portaient aux novateurs, perdirent tout esprit religieux, pour ne songer qu'à de vaines formules. Ils confondirent toutes choses dans leur passion; la physique et la philosophie leur parurent des études aussi dangereuses que criminelles.

On fit un décret contre ceux qui viendraient à nier les dieux, ou qui tiendraient des discours sur les choses célestes; et ce décret fut évidemment dirigé contre Anaxagore.

Archélaüs, maître de Socrate, fut disciple d'Anaxagore. Dans ses premières années, il composa des vers; mais, livré ensuite entièrement à l'étude de la physique, il découvrit et démontra que le son était produit par l'agitation de l'air.

Socrate, qui suivit les leçons d'Archélaüs, et qui avait aussi connu Anaxagore, traça une route nouvelle; et, sans proscrire la physique et l'observation de la nature, il voulut appliquer les méditations philosophiques à la conduite de la vie. Il prenait plaisir à se vanter d'avoir fait descendre la sagesse du ciel sur la terre; et celui qui périt pour cause d'impiété, avait été proclamé le plus sage des hommes par l'oracle même de Delphes.

Socrate orna son esprit de toutes les belles connaissances de son siècle; sculpteur habile, il fut aussi l'ami des Muses. Lié avec Euripide, il eut part, à ce qu'on croit, à plusieurs de ses tragédies; et, dans les derniers jours de sa vie, il mit en vers les fables d'Esope. Il suivit les leçons d'Aspasie; il écouta celles de Pro-

dicus, rhéteur et sophiste à la fois; et l'on assure que le tact exquis de Socrate concourut à perfectionner le goût attique et la langue d'Athènes.

Il fut irréprochable dans sa vie; soldat quand son devoir l'exigea, il fut l'exemple de l'armée. Il sauva, devant Potidée, la vie au jeune Alcibiade; et, généreux autant que brave, il lui fit décerner le prix de la valeur, dont l'armée prétendait que lui-même fût honoré. Mais comme rien, dans le gouvernement d'Athènes, ne répondait alors à la justesse de ses idées et à l'équilibre de son ame, Socrate ne rechercha jamais aucun emploi civil. Appelé à siéger dans le tribunal des Cinq Cents, quand on fit le procès aux généraux vainqueurs des Arginuses, il s'opposa tout seul à leur condamnation, et il soutint jusqu'à la fin son opposition courageuse, en refusant de souscrire l'arrêt qui fut rendu.

Quand Critias, l'un des trente tyrans, voulut commettre les arrestations qu'il croyait devoir à sa sûreté, il voulut employer Socrate, dont il avait suivi les leçons, et prétendit, par ce moyen, ou lier à son parti un homme de ce mérite, ou peut-être le soustraire aux fureurs de ce parti; Socrate rejeta, sans aucune restriction, ses commissions et ses offres.

Après les études en tout genre et les observations qu'il avait faites, il ne cessait de répéter : « Je sais que je ne sais rien. » Les instructions qu'il répandait étaient sans appareil; par-tout il enseignait, et c'était aux jeunes gens qu'il s'attachait avec le plus de zèle. Socrate ne parlait pas de suite, comme on

professe dans nos cours; il conversait avec celui qu'il amenait à découvrir lui-même une vérité; il disait que son office était celui d'une sage-femme, et qu'apprendre c'était proprement se ressouvenir.

Socrate reconnut le dieu de l'univers; il combattit les passions et les notions fausses, qui conduisent aux actions coupables; il mit ses soins à inspirer à tous l'horreur du vice et l'amour de la vertu et de la justice. Il conseillait à ses amis de prendre garde à cette haine que les passions soulèvent quelquefois dans le secret du cœur, et contre la droite raison et contre les conséquences raisonnables; il trouvait que cette aversion ressemblait tout à fait à la misantropie, et qu'elle avait les mêmes causes.

Il crut et enseigna l'immortalité de l'ame. Ce n'était pas pour les Grecs un dogme nouveau, mais il l'appuya de preuves intellectuelles et sublimes.

Il pensait que notre ame était formée à l'image de Dieu même, et il jugeait qu'elle était faite pour jouir de la vérité.

Socrate s'éleva contre le sophisme qui s'introduisait de son temps, et tous les faux brillans de la rhétorique nouvelle ne séduisirent point son esprit.

Il conserva dans ses mœurs une extrême simplicité. Celui qui, dans le siècle suivant, gouverna Athènes elle-même au nom du conquérant de la Macédoine, Démétrius, de Phalère, a écrit que ni Socrate ni Aristide n'avaient, comme on le disait, vécu dans la pauvreté; mais cette prétention, que toutes les

traditions désavouent, peut se recueillir comme un trait caractéristique du siècle de Démétrius.

Socrate croyait à l'existence de son démon familier; il croyait que tout homme avait le sien. Les relations habituelles de ses pensées et de ses sentimens avec la Divinité elle-même, les lumières qui émanent d'elle, devaient rendre sensibles à Socrate, et la présence et les inspirations de l'ange gardien de sa vie. Les dogmes de l'Orient sur les génies intermédiaires, les opinions de la Grèce en faveur des impressions qui sortent de l'ordre commun, auraient d'ailleurs suffi, à cette époque, pour exalter l'imagination d'un sage.

Ce philosophe ne se prononça jamais contre le culte de sa patrie, il fut exact à ses solennités. Les instructions qu'il donna furent bornées à cette morale simple et sincèrement religieuse que les poètes antiques de la Grèce avaient enseignée autrefois.

Mais s'il avait suffi, durant les premiers âges, de quelques adages profonds, de quelques préceptes précis, soutenus de quelques accords, un siècle embelli de tous les talens, enivré de tous les genres de gloire, avait besoin que sa morale pût se rattacher aux connaissances qui se répandaient de toutes parts, et conservât par leur moyen une dignité salutaire, quand les systèmes religieux tendaient chaque jour à s'éclipser.

Socrate eut un grand nombre de disciples; il ne refusa jamais l'entretien de qui que ce fût. Platon et Xénophon ont laissé des écrits qui nous mettront dans le cas de revenir plus en détail sur les opinions de leur

maître. Les plus rares talens distinguèrent le premier, et la sagesse remplit ses méditations pendant une vie octogénaire; l'autre, lancé par la fortune dans une carrière militaire à la fois pénible et glorieuse, fut homme d'état, fut historien, et tout ensemble philosophe.

Criton, citoyen riche, honnête et vertueux, fut l'ami zélé de Socrate, et ce sage fut de tous les hommes le plus sensible à l'amitié.

Euripide fut aussi l'ami et le disciple du philosophe. Le peintre Parrhasius dut à ses leçons et à son goût la perfection même de son art.

Alcibiade fut l'objet des prédilections de Socrate. Critias l'avait suivi. Ce tyran, dont le nom est devenu odieux, descendait de la famille de Solon. Il avait composé des vers pleins de mérite; il eût été peut-être un citoyen illustre. Son ressentiment s'alluma à la suite d'un bannissement injuste, dont tant de grands hommes avant lui ne s'étaient vengés que par des bienfaits.

Antisthène, Aristide, Euclide, de Mégare, devinrent après Socrate, qu'ils avaient tous suivi, les chefs de sectes opposées. Leur maître avait prêché une morale propre à tous, et entièrement indépendante de la plupart des opinions. Socrate ne fit point de système, et il n'a jamais rien écrit.

Mélitus, Anitus et Lycon furent les accusateurs du plus juste des hommes.

Mélitus était un poète qui n'avait aucune renommée, Lycon était le patron des rhéteurs de son temps.

Ces hommes haïssaient Socrate par profession; car ils croyaient que sa morale ferait pâlir les fictions, et rendrait au moins superflu ce vain artifice des discours qu'il affectait de mépriser.

Anitus tenait dans Athènes un rang plus distingué que ses détestables complices. Il avait commandé l'armée en différentes occasions; il avait secondé Thrasybule dans ses exploits contre les Trente.

Anaxagore avait été persécuté par les ennemis de Périclès. Socrate le fut peut-être par ceux de Critias et d'Alcibiade; une basse envie fit le reste, le fanatisme colora tout. Le fanatisme en effet ne suppose pas toujours une candeur parfaite, et le délire de l'imagination est souvent dans le cas d'étouffer le trouble et l'incertitude de l'ame.

Socrate condamné attendit trente jours la fatale ciguë. Le vaisseau sacré était parti pour Délos, et aucun arrêt ne s'exécutait pendant ce voyage religieux.

Socrate refusa de fuir : il répondit à ceux qui l'en priaient, qu'il valait mieux périr innocent que coupable; et, sans donner aucun signe de ressentiment ou de désespoir, il acheva sa vie à soixante-dix ans, au milieu de ses amis, qu'il entretenait d'idées saintes.

LIVRE HUITIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De Carthage, de la Sicile, de la grande Grèce, depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

CARTHAGE ne fut jamais plus opulente et plus heureuse que pendant la suite de siècles où elle demeura presque étrangère à l'histoire : chaque jour elle formait des colonies nouvelles, et s'étendait sur les côtes de l'Afrique et sur les rivages de la mer.

Deux de ses expéditions ont eu beaucoup de célébrité; mais l'on n'a pu en fixer les époques. Imilcon fut, avec une flotte, envoyé vers les mers du Nord, Hannon le fut vers celles du Midi. On n'a gardé aucun renseignement sur le voyage important d'Imilcon; on croit en avoir quelques-uns sur Hannon et sur son Périple.

Il paraît que le Cap des Trois-Pointes fut le terme de la navigation d'Hannon. Le défaut de vivres l'obligea de revenir sur ses pas; mais il avait fondé diverses colonies. L'île de Cerné devint le dépôt du commerce de Carthage avec les rivages de l'Afrique. Carthage, pendant long-temps envoya dans cette île des vases

de terre, des briques, des parfums, des parures de peu de valeur. Elle recevait en échange, des peaux, des cuirs et de l'ivoire, et sur-tout de la poudre d'or; et cet article de commerce fut toujours à Carthage le secret de l'état.

Le journal du Voyage d'Hannon fut déposé dans le temple de Saturne; mais les archives de ce temple furent dispersées et détruites avec les richesses de Carthage, et les Romains, au temps de leur conquête, mirent un soin jaloux à faire périr les monumens d'une splendeur dont les débris semblaient les inquiéter encore. Le morceau qui nous est resté sous le titre de ***Périple d'Hannon***, est une traduction en grec de l'ouvrage carthaginois, et les savans ne sont pas d'accord sur son authenticité.

Ce morceau, traduit en français par un navigateur illustre, est un court résumé du Voyage d'Hannon, et de ses principales découvertes. Les descriptions qu'on y trouve sont d'une parfaite conformité avec celles des voyageurs modernes : le style en est simple et concis, et je crois inutile d'en citer aucun trait.

Le savant Bougainville, en traduisant ce Périple intéressant, en y joignant des réflexions instructives, n'a pu toutefois fixer la date de l'entreprise de son auteur. Quelques écrivains l'ont reculée jusqu'aux temps antérieurs à la guerre de Troie, d'autres seulement au siècle de Salomon; mais sans doute ils ne se rappelaient pas que Carthage devait exister avant que ses vaisseaux pussent franchir avec tant d'audace les flots encore insoumis de l'Océan, et les commencemens

de Carthage ont pu être connus avec exactitude d'après les registres de Tyr, que l'historien Josephe avait lui-même consultés.

Nous avons observé que les rapports des nations s'étaient multipliés pendant le siècle qui nous occupe. Tyr, métropole respectée de la riche et puissante Carthage, fournissait des vaisseaux aux armées du grand roi. Elle servit d'intermédiaire à l'étonnante négociation qui arma les rives de l'Afrique et celles de l'Espagne même, pour l'intérêt de Suse et de Persépolis. Carthage s'engagea à faire une diversion en Sicile, afin que les villes grecques, dont elle était couverte, ne secourussent point leur antique patrie. Nous allons porter nos regards sur ce théâtre magnifique, et parcourir les villes brillantes que son sol fécond adopta.

Contempler la Sicile, c'est se transporter dans un séjour favorisé des dieux. Ce fut dans les plaines d'Enna que Cérès donna aux hommes les premières notions de l'agriculture. Ce fut au temple des dieux Palisques que le serment devint sur-tout un engagement redoutable et sacré. Ce fut en Sicile enfin que l'Etna, vomissant des flammes, attesta le courroux de Jupiter, ses foudres et sa vengeance.

Les fleurs dont Proserpine voulut y remplir sa corbeille, les eaux limpides dont Aréthuse sut conserver toute la pureté, se retrouvent encore en Sicile. Ce pays enchanté prodigue tous les biens dont ailleurs une légère part est regardée comme l'abondance. Riche de lui-même, propre au commerce, fait pour toutes

les jouissances, il semble un paradis isolé du reste de la terre, et accessible cependant à quelques mortels fortunés.

Les premiers pas de l'histoire se dirigent de tous côtés entre des colonies naissantes. On voit un petit nombre d'hommes devant qui le monde s'ouvre, et que la Providence guide; sous la main de la nature, un ciel pur, une terre fertile, un riant paysage, leur offrent par-tout leur patrie.

Les premiers habitans de l'ancienne Trinacrie furent, selon la fable, les Cyclopes et les Lestrigons.

Les Sicanes, les Sicules, habitans de l'Italie, et repoussés vers la mer par les Ombres et d'autres peuples qui se refoulaient comme des vagues, trouvèrent un asile dans cette île, et lui donnèrent leur nom, qu'elle a gardé. Mais ces peuples agrestes, plus pasteurs qu'agricoles, se retirèrent successivement vers le centre même de l'île, et ils se mêlèrent peu aux colonies industrieuses dont la Grèce et d'autres nations peuplèrent plus tard les rivages.

Nous avons déjà dit qu'après la prise de Troie les Dardaniens fugitifs et les Grecs, errant de mers en mers, s'étaient à la fin retrouvés sur les côtes de la Sicile, et qu'oubliant alors tous les ressentimens, le malheur et l'estime n'avaient plus fait qu'un peuple de leur sage postérité.

Nous avons vu successivement créer Panorme, ou Palerme, par les Phéniciens, et la plupart des autres villes par les Grecs.

A travers les épaisses ténèbres qui engloutissent les

événemens, on distingue en Sicile des guerres et des divisions intestines. Les habitans, assez anciens pour se regarder comme indigènes, essayèrent quelquefois de résister aux colons. Ceux-ci se partagèrent quelquefois au sujet de leurs limites respectives, et les citoyens d'une même ville cédèrent souvent à l'artifice ou au mérite de celui d'entre eux qui devenait, pour quelque temps leur chef, et prenait le nom de tyran.

Quatre cent quatre-vingt-cinq ans avant l'ère chrétienne environ, et cinq années après la bataille de Marathon, en Grèce, Gelon, maître de Gelà, qu'il avait subjuguée, prit prétexte de secourir quelques bannis de Syracuse; il entra avec eux dans la ville surprise; et, applaudi par une partie du peuple, il s'empara de l'autorité.

Le règne de Gelon fut l'époque où Xercès menaça la Grèce de l'accabler de son seul poids. On a dit que les envoyés des villes, assemblés à Corinthe, avaient délibéré si Gelon serait appelé, et qu'on avait rejeté ce parti.

Fidèles à leur engagement, les Carthaginois, en tous cas, eussent mis Gelon dans la nécessité de ne songer qu'à sa défense.

Cet accord idéal entre Babylone et Carthage, cette combinaison politique qui ébranla Syracuse pendant que les Thermopiles étaient attaquées, agrandissent la scène du monde.

Amilcar passa en Sicile; deux mille vaisseaux de

guerre, trois mille de transport, y débarquèrent trois cent mille hommes, et ces soldats, la plupart auxiliaires, commencèrent le siége d'Himère. Gelon y vola sans délai; une action, en un seul jour, et sur la terre et sur la mer, décida de toute la guerre; tout périt, le général fut tué; Carthage vaincue demanda la paix.

On accuse volontiers l'exagération ou l'erreur, quand on lit un dénombrement d'armées dans les plus anciennes histoires; mais quand ce n'étaient pas les citoyens des villes qui combattaient eux-mêmes et pour leur cause, les expéditions étaient toujours très-courtes, elles pouvaient se comparer à de subites inondations.

La multitude qui se trouvait dans l'armée des rois de la Perse, n'avait, à cette époque, d'autre division que celle des nations agrestes qui servaient à la composer. Les auxiliaires africains et espagnols formaient l'armée de Carthage au moment de son expédition. En des contrées où l'industrie ne présentait aucun genre de ressource, tous les hommes partaient à la fois; et, sans idée d'ordre ou de discipline, ils pouvaient se disperser de même. Des nomades belliqueux faisaient la guerre par intérêt et aussi par inclination, et n'attachaient guère aux victoires d'autre prix que celui du butin.

On dit que pendant la bataille où Amilcar fut vaincu par Gelon, ce général ne cessa pas de précipiter des victimes humaines dans un bûcher ardent, et, quand il vit que tout était perdu, il finit par s'y jeter lui-même.

Gelon, en traitant de la paix, mit pour essentielle

condition, que Carthage renoncerait à immoler des victimes humaines.

Diodore de Sicile a omis de rapporter cette honorable circonstance, mais l'histoire l'a consacrée. Gelon fit bâtir, à Carthage, deux chapelles pour y déposer le traité; et la situation des Carthaginois était alors tellement désespérée, qu'ils offrirent une couronne d'or à Démarate, femme de Gelon, en reconnaissance des soins qu'elle avait pris, et des efforts qu'elle avait faits pour procurer la paix à leur patrie.

Gelon orna les temples de Syracuse avec les dépouilles des ennemis; il en fit bâtir de nouveaux, et il fit au temple de Delphes le riche présent d'un trépied d'or.

Les villes de Sicile qui s'étaient réunies contre l'ennemi commun, se partagèrent les captifs; le nombre en fut si grand, que plusieurs citoyens d'Agrigente en possédèrent chacun jusqu'à cinq cents. On employa ces prisonniers aux entreprises les plus vastes. Agrigente fit élever des temples, et construire des égoûts qu'on appela phœaques, du nom de l'architecte Phéax, qui en fut l'inventeur. Agrigente fit aussi creuser un réservoir immense, de vingt coudées de profondeur et de sept stades de tour, que l'on peupla de poissons, et que l'on couvrit de cygnes. Agrigente fit aussi planter des vignes, et des arbres de toutes les espèces, dans le territoire qui l'environnait.

Gelon, après s'être comblé de gloire et avoir sauvé sa patrie, se remit, sans armes, au pouvoir des Syracusains : leur enthousiasme lui prodigua les titres de

bienfaiteur et de père, et le força d'accepter celui de roi. Gelon mourut sept ans après, et fut pleuré comme un ami. Syracuse lui éleva un immense tombeau, où sa femme, Démarate, reposa auprès de lui. C'était un édifice merveilleux pour l'épaisseur et la solidité, et il reçut le nom des Neuf tours.

Cent trente ans après la mort de Gelon, Timoléon, libérateur de Syracuse, mit en jugement les statues de ceux qui l'avaient jadis gouvernée. La sculpture était alors si répandue dans les villes grecques, que non seulement tous les dieux, mais aussi presque tous les hommes avaient des statues dans les villes. Celle de Gelon fut respectée à ce tribunal inexorable; et la reconnaissance publique, rendue plus vénérable encore par son ancienneté même, fut son égide et la sauva.

On dit que dans un festin où Gelon assistait, les convives, couronnés de fleurs, ayant passé la lyre de main en main, Gelon, au lieu de l'accepter, fit amener un coursier, et trouva plus digne de lui de montrer son adresse à cheval que son habileté sur la lyre. Une circonstance omise dans ce récit détermina sans doute Gelon à prendre ce parti singulier. Peut-être aussi, comme Thémistocle, le citoyen de Gela n'avait-il pas assez étudié la musique, et l'on peut affecter le mépris comme souvent on affecte l'estime; la musique, faite pour embellir l'amour et pour animer la gloire, a quelquefois désarmé le crime et ne l'a jamais excité.

Hiéron, frère de Gelon, prit après lui, et sans obstacles, le gouvernement de Syracuse; ce fut réelle-

ment un hommage au bonheur dont on avait joui et à l'espoir d'en jouir encore. Les historiens sont partagés sur le témoignage qu'ils rendent à Hiéron, et l'on a lieu de conjecturer que la comparaison du présent au passé ne lui fut pas avantageuse.

Hiéron, quoi qu'il en soit, eut de grandes qualités; il aimait que l'on fût sincère; il voulait que l'oreille des rois fût toujours prête à tout entendre. Ecouter tout et décider soi-même a été de nos jours la maxime d'un grand prince, et Louis XIV l'a placée au nombre des instructions qu'il avait faites pour son petit-fils.

Simonide, Pindare, Eschyle, furent les amis particuliers d'Hiéron, et Pindare, dans ses vers, a consacré son nom à l'immortalité.

Hiéron fut passionné pour les jeux olympiques. Le roi de Syracuse y faisait concourir ses chars; et la palme conquise parmi les flots brûlans d'une noble poussière, enorgueillissait le diadème.

Hiéron prit part aux guerres intestines que se firent Agrigente et Catane. Gelon, son frère, avait dépeuplé Camarine pour augmenter la population de Syracuse. Hiéron, par un motif plus vain, enleva les habitans de Catane, et les plaça à Léontium, où il leur fit donner le droit de bourgeoisie; puis, appelant à Catane cinq mille Syracusains et autant de Grecs du Péloponèse, il prit les titres réservés aux fondateurs d'une ville de dix mille ames, et prétendit changer le nom même de Catane. Théron, tyran d'Himère, ayant, vers le même temps, presque dépeuplé cette ville par ses barbares exécutions, appela des Doriens

et des étrangers de tout pays, pour y tenir la place des citoyens. Ce genre d'excès atteste tristement la nouveauté de l'ordre social, et il fallait qu'en ces contrées ses relations fussent bien précaires.

Hiéron fit servir la marine de Syracuse à soutenir celle de Cumes, ville grecque d'Italie, et la puissance des Tyrrhéniens en reçut un échec notable.

Thrasybule succéda à Hiéron, son frère, et sa puissance ne dura pas long-temps; prompt à en abuser, il la fit paraître odieuse. Syracuse se révolta. Quinze mille étrangers, qu'il avait à sa solde, ne purent contenir la haine publique. Plusieurs villes de Sicile secoururent les Syracusains. Thrasybule fut assiégé dans le quartier qui lui servait de retraite. Il tenta de capituler, et il sauva sa vie en se bannissant de la Sicile.

Cet acte de délivrance fut consacré, à Syracuse, par de magnifiques hécatombes et par des festins publics. On éleva une statue colossale à Jupiter Libérateur; et, comme le parti vainqueur ne croit jamais triompher s'il n'écrase, on ôta le droit de bourgeoisie à tous ceux qui l'avaient reçu des frères même de Thrasybule. Le cri de la liberté retentit, dans toute l'île, contre les étrangers qui s'étaient emparés des propriétés et des droits : leur valeur ne put les défendre; Messine et la ville d'Ætna furent le réfuge de ceux qui échappèrent, et tous les biens dont ils avaient eu la jouissance revinrent à leurs plus anciens possesseurs.

Trois règnes successifs cependant avaient laissé dans les esprits des grands un puissant levain d'ambition.

Les Syracusains essayèrent d'opposer à leur ascendant une sorte d'ostracisme : on devait écrire sur des feuilles le nom du citoyen qu'on eût voulu bannir. Mais cette institution n'était point, comme celle d'Athènes, une coutume antique et respectée. Cette mesure, qui presque annuellement devait priver Syracuse d'un homme distingué, écarta les riches des affaires; il fallut bientôt y renoncer, et, vers cette époque à peu près, l'ostracisme même, à Athènes, cessa d'être mis en usage. Les mœurs perdaient chaque jour de leur primitif caractère, et les pratiques des premiers âges ne pouvaient plus leur convenir.

Vers le milieu du siècle objet de nos études, le prince ou le chef des Sicules qui vivaient retirés dans le centre de l'île, Ducétius, se flatta d'expulser la population des Grecs et de s'emparer de leurs cités. Cet homme audacieux, qui se livrait à de grands desseins, bâtit une ville pour les Sicules, et crut y fixer sa puissance. Mais les villes maritimes avaient trop de richesses pour qu'une ville du centre approchât de leur prospérité, et Ducétius succomba rapidement sous les armes de Syracuse. Cette ville fière et puissante voulut, après un si brillant exploit, tenir et garder le premier rang entre les cités ses rivales. Des guerres cruelles et de grands maux résultèrent de cet orgueil.

Ce fut à la seizième année de la guerre du Péloponèse, et quatre cent seize ans avant l'ère chrétienne environ, qu'opprimée par la ville de Sélinunte, et Syracuse, son alliée, la ville d'Egeste implora le secours d'Athènes, sa métropole, et ne l'implora pas en vain.

Athènes brûlait de s'immiscer dans les affaires de la Sicile. Elle voulait cependant savoir si les alliés qui réclamaient ses armes pourraient au moins fournir aux frais de l'expédition; elle envoya des députés. Mais la fortune d'un état s'évaluait moins, à cette époque, sur l'agriculture et le commerce, que sur les richesses matérielles et l'abondance des métaux. Les Egestains avaient tous emprunté des vases d'or et d'argent dans les villes voisines; ils étalèrent ces trésors, ils séduisirent les envoyés; ceux-ci enflammèrent le peuple, et la guerre fut résolue.

Je n'en rappellerai pas les fatales circonstances. Alcibiade avait proposé de lier, dans la Sicile même, une confédération contre la ville de Syracuse, et contre celle de Sélinunte; d'inutiles lenteurs déconcertèrent toutes les mesures. Gylippe parcourut la Sicile, et il forma, contre Athènes elle-même, la réunion qu'Alcibiade s'était flatté de conduire dans le sens contraire.

Les généraux d'Athènes déférèrent l'un à l'autre, et ce fut toujours à contre-temps. L'incertitude, inséparable des desseins que forment les hommes, laisse rarement à ceux qui les mènent, la force de suivre un seul plan; ils courent de longues bordées sur la mer orageuse de l'avenir, et manquent le coup de vent décisif qui pourrait les pousser au port.

Les Egestains, déçus de l'espoir qu'ils avaient placé dans Athènes, appelèrent les Carthaginois, et cette guerre ruina la Sicile.

Les Carthaginois débarquèrent avec des forces in-

nombrables. Sélinunte et Himère furent prises et dévastées; leurs temples mêmes ne furent point épargnés; leurs habitans périrent, ou furent vendus esclaves. Il s'était écoulé deux cent quarante-deux ans depuis la fondation de ces villes.

La ville de Thermes fut de suite fondée par les Carthaginois, Lylybée le fut peu après; et Agrigente, en tombant sous leurs coups, mit alors le comble à leur gloire.

Le célèbre Denys, encore presque inconnu, prit le parti, en voyant ce désastre, d'accuser hautement les magistrats et les généraux de Syracuse. L'insulte était alors punie par une amende. Philistus, depuis historien, et ami de l'audacieux Denys, paya toutes celles qu'il pourrait encourir, et Denys déclama avec plus de véhémence. Il demanda que l'on portât aux charges des hommes amis du peuple, et qui n'affectassent pas une vaine arrogance. Nommé lui-même entre les généraux, par artifice, par violence, et sous les apparences de la démagogie, Denys ne tarda pas à réunir lui seul les suffrages du peuple entier : il le fit voter tout à coup, et se constitua tyran. Denys avait été simple scribe dans Syracuse. Il conserva trente-huit ans la puissance, et il la fit passer à son fils. Nous parlerons de tous deux dans le siècle qui va s'ouvrir à nos regards.

CHAPITRE II.

Des Arts et de la Philosophie, à Carthage, en Sicile, et dans la grande Grèce, depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

DES ARTS.

Quand Imilcon s'empara d'Agrigente, cette ville magnifique comptait deux cent mille habitans, et possédait d'immenses richesses.

Les détails que donne Diodore sur le luxe et les mœurs des citoyens d'Agrigente, rappellent l'abondance de l'âge d'or, et les manières hospitalières et généreuses des temps héroïques. Gélias avait des serviteurs dont le seul emploi était de lui amener des hôtes. Le vin coulait dans ses celliers comme d'une fontaine inépuisable. Il reçut une fois cinq cents cavaliers ensemble, et leur donna, quand ils partirent, à chacun une tunique et une robe. Xenate, l'année même où la ville fut prise, avait vaincu dans les jeux olympiques, et il était rentré dans sa patrie avec trois cents chars attelés de deux chevaux blancs, qui tous avaient été nourris dans les pâturages d'Agrigente.

Un autre, en célébrant les noces de sa fille, avait traité les citoyens, et selon les habitations, en remontant de rue en rue. Il avait fait suivre la pompe nuptiale par huit cents charriots bien ornés. Il avait chargé

de bois tous les autels des temples, et ceux que la dévotion avait établis dans les rues, et fournissant des feux à tous les citoyens devant les portes de leurs demeures, il les avait chargés d'allumer les autels à un signal donné. Tout le cortége portait des flambeaux, et la ville se trouva, au milieu de la nuit, resplendissante de clartés.

Cette opulence était le fruit heureux d'une immense agriculture, encouragée par un commerce actif. Le sol d'Agrigente était couvert de vignes, d'arbres et d'oliviers; il portait les plus belles moissons.

Nous avons parlé des édifices immenses qu'Agrigente avait fait élever au commencement même du siècle dont les dernières années virent ses calamités. Le temple de Jupiter ne fut jamais couvert, les circonstances ne le permirent pas; mais, dans cet état même, il imprimait le respect.

Il avait trois cent quarante pieds de longueur, soixante de largeur, et cent-vingt de hauteur jusqu'à la voûte. On avait accolé aux murailles des piliers qui au-dedans figuraient autant de pilastres larges de douze pieds, et au-dehors des colonnes de vingt pieds de tour. Les portes sculptées représentaient le combat des géans et la guerre de Troie.

Les chefs-d'œuvres de la peinture et de la sculpture ornaient la ville d'Agrigente, et le célèbre Zeuxis, ainsi que nous l'avons dit, lui avait fait présent de son tableau d'Alcmène.

Carthage fit transporter chez elle tous ces beaux monumens des arts; elle y fit transporter aussi le

fameux taureau de Phalaris, et Scipion, après deux cent soixante années, le reporta dans Agrigente.

Carthage, riche des objets d'arts qu'elle enlevait aux nations vaincues, ne paraît pas toutefois les avoir imités. On n'a jamais cité d'artistes de Carthage; le commerce y absorbait les esprits; les lettres mêmes y firent peu de progrès.

L'étendue et la nature de leurs relations commerciales, la portée de leur puissance, appuyée des plus riches conquêtes, furent pour les Carthaginois une source d'instruction supérieure à tout le reste, et la réflexion marquait leur caractère autant que l'adresse astucieuse dont leurs ennemis se plurent à les accuser. Au reste, la défiance d'un gouvernement ombrageux fit interdire dans Carthage toute étude de la langue grecque. Une trahison en fut la cause, et cette interdiction bizarre, qu'il faut dater de la fin de ce siècle, priva Carthage des lumières que la Grèce venait de prodiguer, et des chefs-d'œuvres tout nouveaux qu'elle venait de faire éclore.

Agrigente, Syracuse et d'autres villes en Sicile, nous découvrent les monumens de la plus haute architecture. Le premier instinct de l'art fut de faire grand, pour faire beau. Phœax est le seul architecte dont le nom ait été conservé, et je doute qu'il fût Sicilien. L'opulence et le goût, qui distinguaient alors les villes de Sicile, avaient ouvert dans leurs murailles une heureuse carrière aux artistes de la Grèce. Les tableaux, ainsi que les statues, ornèrent avec profusion les plus

belles cités de la Sicile, et l'on n'a conservé le nom d'aucun artiste sicilien.

Ce fut à Léontium que Gorgias, analysant les plus beaux effets du discours, conçut l'idée de la rhétorique, mais jamais le talent de la parole n'avait joui en aucune cité, de l'influence qu'il eut dans Athènes : Gorgias en fit sa patrie, et Lysias de Syracuse passera toujours pour Athénien.

L'élévation de Gelon, celle de Denys à Syracuse, et, selon toute apparence, celle des tyrans dans les autres villes siciliennes, n'eurent aucun rapport, ni dans leur commencement, ni dans leur continuation, avec l'autorité que surent maintenir à Athènes, et Thémistocle, et Aristide, et Cimon, et Périclès. L'art, l'intrigue, les circonstances, la force même, y eurent plus de part que la parole et l'éloquence.

La poésie devait en tout lieu charmer l'oreille des Grecs. Simonide, Eschyle, Pindare, reçurent de Hiéron le plus honorable accueil. Les vers d'Euripide furent écoutés avec ravissement dans toutes les parties de la Sicile, et firent le salut de ceux qui les y récitèrent après le désastre de Nicée. On n'a pourtant célébré, à cette époque, aucun poète sicilien; Stésychore, d'Himère, appartient, avec sa lyre, au siècle qui précède celui qui nous occupe.

Syracuse, à ce qu'il paraît, eut un théâtre à la fin de ce siècle, et le même Epicharme, auquel on attribue un traité de philosophie en vers, introduisit la comédie à Syracuse. Cependant, même dans le siècle suivant,

ce fut à Athènes que Denys envoya ses compositions tragiques, et si la ville de Syracuse eut effectivement un théâtre en ce temps, ce fut pour y donner les pièces faites à Athènes.

DE LA PHILOSOPHIE.

Les villes grecques de l'Italie, sans arriver à la splendeur de celles que nourrit la Sicile, furent pourtant, comme elles, enrichies par les arts de la mère patrie; et, tels que ces enfans heureux dont les talens entourent le berceau, les habitans de ces différentes villes reçurent la teinte gracieuse des jouissances les plus aimables. C'était en Italie que Pythagore, au siècle précédent, avait fixé son illustre institut. Ce fut en Italie que la philosophie éléatique dut à ceux qui la cultivèrent la célébrité que méritèrent et leurs talens et leurs travaux.

Ocellus, de Lucanie; Timée, de Locres; Empedocle, d'Agrigente, sont les plus fameux des disciples que vit naître, dans ce siècle, l'institut de Pythagore; il est resté des deux premiers deux morceaux assez remarquables, et, fidèles à notre usage, nous essaierons d'en donner quelque idée.

Platon mit beaucoup de prix aux ouvrages d'Ocellus; Asclytas, de Tarente, alla, en personne, les recueillir dans sa famille et chez ses descendans, pour les procurer à Platon, et il ne put trouver, dit-il, que ses commentaires sur la loi, sur la royauté, la piété et la génération de toutes choses.

Le court traité que nous possédons, tend à prouver l'éternité du monde. Ocellus, de Lucanie, dit l'auteur, a écrit ces réflexions sur le monde. Quelques-unes lui ont été suggérées par les indices manifestes de la nature, quelques autres par l'opinion et le raisonnement, et quelques autres par les réflexions et par les conjectures sur ce qui est le plus probable. « Le monde me paraît n'avoir jamais été produit et devoir être impérissable; et comme il a toujours été, de même il subsistera toujours; s'il eût été soumis au temps, déjà il n'existerait plus; ainsi donc il est increé, ainsi il est impérissable. »

Cette opinion étant si précisément établie, l'auteur explique les motifs sur lesquels elle se fonde, et, ainsi que nous l'avons plus d'une fois remarqué dans les écrits des anciens, elles reposent pour la plupart sur la justesse d'un syllogisme ou sur les conséquences positives que tire l'auteur d'une raison hypothétique, dont la justesse a frappé son esprit.

Ce qu'Ocellus appelle le monde, est, dit-il, ce qu'on nomme l'univers orné de toutes les perfections; il est l'assemblage accompli de la nature et des substances; rien n'est hors de lui. Si quelque chose existe, il existe dans lui et avec lui; il comprend tous les êtres différens, les uns comme des parties, et les autres comme des productions accidentelles. Or, si le monde est la cause de l'existence de la conservation et de la perfection de toutes les choses, il est sûrement impérissable; et s'il est par lui-même la cause de la durée de toutes les choses, il doit durer l'éternité.

« Les destins, ajoute l'auteur, distinguent eux-mêmes de la seconde partie, la partie impassible et immobile du monde. Le cercle que décrit la lune fait la séparation des choses incréées et des choses créées. Tout ce qui est en haut au-dessus d'elle et tout ce qui est en elle, contient le genre des dieux ; mais tout ce qui est sous la lune, contient le genre de la division de la nature, où se fait le changement et le dépérissement des choses qui furent engendrées, et le renouvellement des êtres qui avaient existé autrefois.

« Le premier commencement de la génération des hommes, des animaux et de toutes les plantes, n'a pas, au reste, été produit par la terre; l'arrangement et la durée en ont été de tout temps, et il est nécessaire que les choses qui sont dans le monde, et qui sont arrangées dans lui, aient coexisté avec lui. J'appelle parties du monde, dit l'auteur, le ciel, la terre, et l'intervalle qui est entre eux, nommé la moyenne région. Une certaine sorte d'êtres animés a été placée, de tout temps, dans chacune de ces parties, savoir : les dieux dans le ciel, les hommes sur la terre, et les démons dans la région moyenne.

« Ceux qui prétendent, continue Ocellus, que l'histoire grecque commence à Inachus, d'Argos, doivent plutôt regarder cette époque comme un changement arrivé dans la Grèce, qui a été barbare, et qui le sera souvent encore, que comme un premier commencement. Ses habitans ont changé non seulement par des révolutions humaines, mais par les effets de la nature, qui, à la vérité, n'est jamais plus puissante, ni plus

faible, mais qui est toujours plus nouvelle, et prend un commencement relativement à nous. »

C'est en citant les propres paroles d'Ocellus que j'ai cru convenable de faire connaître ses idées.

Il a placé des dieux parmi les habitans de son univers, pour en soutenir l'éternité. Notre objet n'est sûrement pas de discuter un tel système, et je n'ai voulu que rapporter une opinion singulière consignée par un sage dans un ancien écrit.

Timée, de Locres, sans s'éloigner absolument des idées fondamentales d'Ocellus, les a éclaircies dans les siennes. Timée, de Locres, a dit (c'est le début de son ouvrage) Timée, de Locres, a dit « qu'il y a deux causes de tous les êtres, et la première de ces deux causes de tous les êtres, c'est l'esprit qui est de la nature du bien ; il est nommé Dieu, et il est le principe de ce qu'il y a de meilleur ; mais les choses qui suivent, et qui sont causes adjointes, se rapportent à la nécessité.

« Tout ce qui est, existe par l'idée, par la matière et par le *sensible*, qui est une production de la forme et de la matière. »

La matière, selon Timée, est éternelle, mais elle est d'elle-même, sans forme et sans figure ; divisible dans les corps, elle est capable de recevoir toutes les formes.

C'est dans le sens des modificattions dont la matière est susceptible, que Timée conçoit une création, et, en ce point essentiellement, il diffère avec Ocellus. « Dieu qui est bon, dit le philosophe, Dieu vit que

la matière recevait diverses formes, il résolut de la fixer, et ayant voulu faire une production très-bonne, il fit ce Dieu engendré, impérissable, qui ne peut être détruit par aucune cause, que par Dieu; s'il en avait la volonté; le Dieu qui a pu l'arranger pourrait le déranger sans doute, mais il n'est pas de la nature d'un être bon, de se porter à la destruction d'une production très-bonne. Le monde demeurera incorruptible, impérissable, heureux; il est la plus excellente des choses qui pouvaient être produites, puisqu'il a été fait par une cause très-excellente, qui ne regardait point à des modèles faits par la main, mais à l'idée et à la substance intelligible. »

L'auteur ne s'exprime pas avec la même clarté quand il veut exprimer le degré de vitalité, ou peut-être d'intelligence des êtres, par des nombres et des proportions qu'il appelle harmoniques. Les anciens se plaisaient à faire servir aux expressions de leurs idées, la totalité des connaissances dont ils goûtaient la jouissance, ou dont ils avaient fait la découverte. L'école de Pythagore entrevit, dès le commencement, l'application des calculs et des rapports à la combinaison des sons; ainsi le nombre et la proportion harmoniques se retrouvèrent souvent dans leur philosophie, et cette confusion ajoute à l'obscurité naturelle de leurs notions métaphysiques.

Ce fut, quoi qu'il en soit, une très-belle idée que d'appeler la nature, c'est-à-dire ce qui a vie dans le monde, ame du monde. Le fragment de Timée que nous interprétons, ce fragment, que Platon a com-

menté dans ses ouvrages, fut intitulé par lui-même: *De l'ame du monde et de la nature.* C'était une manière énergique d'annoncer l'existence active et la vie actuelle de tout ce qui est.

Timée, en décrivant les parties de l'univers, expose l'ordre de la création, et l'expose conformément aux plus anciennes traditions. « L'esprit seul, dit l'auteur, voit le Dieu éternel qui est le principe et l'ouvrier de toutes les choses; mais nous voyons par la vue le Dieu produit, c'est-à-dire le monde et ses parties célestes. »

Tout ce morceau suppose dans l'auteur une hardiesse de conception véritablement admirable, et il ne serait pas indigne d'un savant de le commenter de nos jours. Il suppose, par exemple, que tous les corps sont composés de surfaces que le triangle peut diviser; la forme et le mélange des surfaces constituent le degré de liquidité ou de résistance dont les corps sont susceptibles. Le monde forme un tout analogue par l'effet d'un lien divin; palpable à cause de la terre, visible à cause du feu, il est uni dans toutes ses parties par le secours de l'air et de l'eau.

Les ames des animaux mortels et journaliers sont conduites en eux par infusion, et sont tirées des diverses planètes; mais Dieu mêla une seule puissance ou vertu dans la partie raisonnable, et il voulut que cette puissance fût une image de la sagesse des êtres qui possèdent la vraie béatitude. Parmi les différentes parties de l'ame humaine, dit l'auteur, l'une est raisonnable et spirituelle, l'autre est irraisonnable et sans réflexion; or, la partie raisonnable, qui est la meil-

leure, vient de la nature homogène, et la partie moindre vient de la nature hétérogène.

Les anciens avaient l'habitude de considérer l'unité, par opposition au mélange, comme le type de toute perfection.

Timée passe en revue les organes du corps humain, et il décrit leurs facultés ainsi qu'il les connaît, ainsi qu'il les suppose. Il détaille les sensations, mais il lui paraît que la raison est ce qui détermine l'idée des choses. Ce morceau est moins précieux pour la naïve justesse de certaines observations, que pour le tableau qu'il contient des connaissances de cette époque. Elles étaient en petit nombre et souvent erronées, mais ceux qui venaient de les acquérir après un travail épineux, les offraient avec confiance; ils éprouvaient la joie que ressent en lui-même le cultivateur qui défriche et qui pose une borne à son étroit domaine. Les anciens ne se trompaient presque point sur les notions morales et sur les rapports essentiels de la créature avec le Créateur. Plus on remonte dans l'antiquité, et plus l'impiété est loin des idées et des sentimens des hommes; mais ils erraient fort souvent sur les faits, parce qu'ils les connaissaient mal, et qu'ils n'avaient pas eu le temps d'en recueillir un nombre assez grand.

Les principes de la beauté sont, selon Timée, les proportions des parties entre elles, et les proportions de ces mêmes parties avec l'ame. « La nature, dit-il, arrange le corps comme un instrument, pour être obéissant et harmonique avec les règles de la vie. Il faut de

même accorder l'ame avec les vertus qui lui sont analogues. La justice est à l'ame ce que la beauté est au corps.

« La musique, et la philosophie qui est sa conductrice, sont destinées, par les dieux et les lois, à la correction de l'ame; elles accoutument et même forcent la partie irraisonnable de l'ame d'obéir à la partie raisonnable, en sorte que cette partie irraisonnable contribue elle-même à rendre l'esprit doux, à contenir la cupidité, et à calmer les passions.

« L'intelligence et la philosophie ont détruit les mensonges et inspiré la science; elles ont fait apercevoir les choses divines distinctement à notre esprit. Cette connaissance rend heureux ceux qui, d'ailleurs, contens de leurs biens temporels, en font un usage sensé. Celui à qui son bon génie a donné en partage cette favorable destinée, est conduit par une opinion très-vraie à une vie parfaitement heureuse. »

Timée applaudit Homère d'avoir rendu les hommes religieux au moyen de ses fables antiques. L'ame qui résiste aux vérités peut céder aux illusions, et Timée semble indifférent aux fictions sous lesquelles on voudra représenter aux hommes l'influence des démons qui veillent sur leurs destins. Il croyait que le Dieu conducteur de toutes choses avait laissé à ces génies l'administration du monde où tous les êtres avaient été produits selon l'image et le modèle très-bon de la forme improduite et éternelle; et il paraissait ne rejeter aucune allégorie fondée, à cet égard, sur un senti-

ment religieux ; car les opinions ne font pas l'impiété ; c'est la dépravation du cœur.

Le célèbre Empedocle appartient, aussi bien qu'Ocellus et Timée, à l'école de Pythagore. La nature fut également l'objet de ses méditations; il disait, au rapport de quelques écrivains, que Dieu était un feu intelligent.

Il fit, conformément à l'esprit de son temps, un poème sur la nature et sur les principes des choses: Aristote et Lucrèce ont loué pompeusement, et l'éloquence d'Empedocle et ses talens pour la poésie.

Les phénomènes du mont Ætna attirèrent son attention. On a dit qu'il avait péri dans les gouffres de ce volcan, ou volontairement et par orgueil, pour laisser son sort incertain, ou par malheur ou par témérité, en s'engageant sur le cratère. On prétendit que sa chaussure d'airain était demeuré sur les bords.

Une dignité presque surnaturelle distingua tous les pas de l'illustre Empedocle, et son existence toute entière fut une belle représentation. On le vit toujours avec la robe de lin, que les disciples de Pythagore avaient adoptée de préférence; il avait une lyre dans les mains et une couronne d'or sur la tête.

Noble ami de la liberté, Empedocle ne voulut pas porter le fardeau de la puissance, et ce fut en vain que la ville d'Agrigente, sa patrie, lui déféra la royauté.

Il passe pour constant que les pythagoriciens affectèrent tous quelque chose d'auguste et dans leur atti-

tude et dans leur extérieur. Tout, parmi eux, était symbole. Ils voulaient annoncer dans leurs moindres mouvemens des sages pénétrés des hautes destinées de l'homme, et remplis des idées sublimes et consolantes que produisent des notions pures sur la vertu et la divinité.

Avec de telles dispositions on ne peut douter qu'ils ne portassent dans les offices de la vie civile des formes propres à relever comme à simplifier les fonctions sociales, et que toute pensée, que toute action basse, intéressée ou perfide, ne dussent paraître entièrement étrangères à leur conduite et à leur cœur.

Cette dignité, peu verbeuse, pouvait toutefois être prise pour une insoutenable hauteur, et plusieurs des sectaires, peut-être, n'eurent que l'extérieur de leur grave institution. On crut en général qu'ils devaient mépriser les formes populaires et la démocratie. Leurs habitudes compassées, leurs études contemplatives, leurs signes secrets, leurs rites particuliers, leurs robes de lin même, devinrent autant d'objets de haine et de proscription. On a peu de détails sur l'étrange catastrophe de leurs différens instituts : ce fut presque à la fois que, dans toutes les villes, on massacra, on dispersa du moins ceux qui les avaient composés. Les pythagoriciens, échappés à ce désastre, cessèrent pour toujours des réunions suspectes, mais ils se firent isolément remarquer. L'imposante sagesse qu'ils conservèrent dans leurs mœurs, une intégrité absolue, une constance inviolable en amitié, de belles notions sur la divinité, l'étude enfin et le goût des sciences exactes,

distinguèrent toujours les pythagoriciens, et leurs lumières au moins ne s'éteignirent pas.

Il est sans doute assez bizarre que, dans le temps où la violence venait de repousser et même d'anéantir ces communautés de philosophes dont tout atteste la pureté, les philosophes ou, si l'on veut, les déclamateurs systématiques, que bannissaient les villes de la Grèce, à cause de leur irréligion, fussent accueillis en Italie.

La politique en décida, et ceux qui redoutaient le caractère et l'influence d'une institution de frères, faite pour réunir dans son sein les connaissances les plus profondes, ne craignirent pas des sophistes qui dissertaient presque uniquement sur la fabrication du monde et sur son divin ouvrier. Nous avons vu combien l'ambition avait eu de part aux proscriptions d'Athènes; et s'il est humiliant de s'assurer que les hommes, sans le savoir, sont toujours ébranlés par de petits intérêts, il est consolant de conclure que la philosophie elle-même, que les opinions qui ne tiennent qu'à l'esprit, n'ont jamais été la vraie cause des maux dont elles ont été le prétexte.

Xénophane, dont j'ai déjà parlé, commença, comme j'ai pu le dire, par composer des poèmes pour réfuter ceux d'Hésiode et d'Homère. Il soutint qu'en racontant la naissance des dieux, ils avaient borné leur existence autant que s'ils eussent constaté leur mort; et cette doctrine lui paraissait impie. Mais s'il est bien aisé de combattre l'erreur dont on a jugé le mensonge, il ne l'est sûrement pas d'établir et de fixer un ensemble

de vérités. Xénophane avait vu l'Egypte; et le culte, en Egypte ainsi que dans la Grèce, l'avait éloigné des autels; mais ses clartés insuffisantes l'abandonnèrent comme dans un labyrinthe, quand il prétendit démêler ses propres idées à cet égard.

Xénophane fit des vers sur les sujets de philosophie; il célébra la ville de Colophon, qui l'avoit rejeté loin d'elle; et après avoir bien contemplé la nature, il lui parut qu'en toutes choses le bien y surpassait le mal.

Parménide, d'Elée, composa comme son maître des poèmes sur la philosophie; il supposa, dit-on, que la terre était ronde. Il crut, comme l'avait enseigné Xénophane, que la lune était habitée; il regarda la terre et le feu comme les deux substances élémentaires, et les premiers des hommes, selon son opinion, étaient descendus du soleil.

On sent tout ce qu'un exposé si succinct doit avoir de sécheresse; nous n'avons conservé sur ces antiques suppositions que des renseignemens épars; les raisonnemens qui les appuyaient devaient être assez compliqués. Parménide, comme Xénophane, avait mis d'abord en avant que tout était incompréhensible. Mélissus, de Samos, disciple de Parménide, n'éclaira aucunes ténèbres; il pensa que l'univers devait être infini, immuable, immobile et sans vide, et il ne lui parut en aucune manière qu'on pût se former d'idées distinctes sur la Divinité. Mélissus fut un brave guerrier, un citoyen recommandable, et ce fut lui qui défendit Samos contre les armes de Périclès.

Zénon, d'Elée, fut le disciple de Mélissus ou de Parménide : il partagea les opinions de ses maîtres; il crut, comme eux, l'univers incompréhensible, immuable, et nia même tout à fait le mouvement. On a dit que Diogène le Cynique avait, pour toute réponse, marché en sa présence; mais Diogène ne fut point contemporain de Zénon, d'Elée.

C'est à Zénon que l'on a rapporté l'invention de la dialectique, c'est-à-dire des règles et de l'ordre qui subdivisent le raisonnement; de sorte qu'en suivant une marche régulière, on peut pousser un argument jusqu'aux plus subtiles conséquences. Les poètes comiques d'Athènes sentirent d'abord à quelles absurdités l'abus de cet artifice pourrait conduire l'esprit. Un cheval fut tué d'un coup de javelot, par un athlète, pendant un des jeux solennels; ils firent dire aussitôt sur la scène que Périclès avait passé un jour entier avec Protagoras, pour examiner si le véritable auteur du meurtre avait été l'athlète ou le javelot.

Zénon essaya vainement d'arracher sa patrie au joug d'un tyran oppresseur. Il fut interrogé au milieu des tortures; mais, déterminé à se taire, il se coupa la langue avec les dents, et la cracha devant son bourreau.

Leucippe, d'Abdère, fut disciple de Zénon : il médita le système de Démocrite, et l'ordre dans lequel il plaça ses atomes, put, dit-on, fournir à Descartes l'hypothèse ingénieuse des fameux tourbillons.

Leucippe, toujours occupé de suivre dans l'espace ses monades toujours actives, sentit qu'en s'élançant

par leur propre tendance, elles devaient laisser du vide au centre de leur mouvement. Il conçut dès ce moment la force centrifuge, et, vingt siècles après le sien, les savans, revenant sur le même aperçu, ont reconnu dans cette propriété des corps une des grandes lois de l'univers.

Leucippe, en supposant le vide, s'écarta des principes de ses prédécesseurs ; mais le génie de Leucippe fut vraiment créateur. La science, à cette époque, était toute d'invention.

A ce temps toutefois où la philosophie n'était pas encore descendue au vain jargon scholastique où le sophisme la réduisit, à ce temps où elle semblait encore l'expression de la sagesse, plusieurs philosophes furent choisis pour donner des lois aux cités. Disciple de Pythagore, Zaleucus composa des lois pour la ville naissante de Locres ; Charondas, de Catane, fut appelé à Thurium lorsqu'Athènes eut élevé cette florissante colonie sur les débris de Sybaris.

Un Grec laborieux du cinquième siècle de notre ère, Itobée, compilateur précieux et fidèle, a conservé textuellement le préambule des lois de Zaleucus, et celui des lois de Charondas.

« Ceux qui habitent la ville et le pays, dit le premier, doivent reconnaître l'existence des dieux. La vue du ciel et de l'univers, l'ordre admirable de la nature, indiquent la présence du grand Être qui les a organisés. Cette belle œuvre n'est pas l'ouvrage de l'homme, encore moins celui de la fortune. Puisqu'il y a des dieux, il faut les adorer, il faut les honorer, comme

les auteurs de tous les biens qui nous arrivent. Chacun doit veiller pour conserver son ame pure et sans tache, car l'Être suprême n'est point honoré par la prière du méchant ; il ne se laisse pas gagner comme l'homme pervers par de pompeux sacrifices ou des présens ; il veut pour offrande un cœur pur, et des pensées, des actions qui soient honnêtes et qui soient justes.

« L'homme qui veut être aimé des dieux s'efforcera donc d'être bon dans toutes ses actions et dans ses pensées même. Le bon citoyen sera celui qui pourra préférer la perte de ses richesses à celle de l'honneur, ou à celle de la justice.

« S'il y a des mortels qui se refusent à l'évidence de ces principes, qu'ils sachent, hommes et femmes, qu'il y a des dieux qui punissent les méchans, et qu'ils envisagent par la pensée l'instant où ils cesseront de vivre ; c'est à ce moment qu'ils seront en proie à des remords cuisans, causés par leurs injustices, et qu'ils regretteront de n'avoir pas vécu suivant la justice et la vertu. Que tous, dans toutes leurs pensées et dans toutes leurs actions, aient ce dernier moment présent à leur esprit.

« Mais si quelqu'un, inspiré par les mauvais génies, se sent poussé à l'injustice, qu'il se rende aux temples des dieux ; qu'il cherche là un asile contre l'injustice, qui est le plus cruel et le plus terrible des despotes ; qu'il prie les dieux de l'aider à se délivrer de son joug ; qu'il fréquente d'ailleurs les hommes célèbres par leur vertu ; qu'il écoute docilement leurs discours sur ce qui constitue le vrai bonheur, et sur la punition qui

attend le méchant : voilà les moyens de retirer son ame de la fange du crime. »

Le préambule de Charondas est absolument du même genre; ses injonctions, ses défenses, fondées sur la justice et sur l'ordre des dieux, rappellent, jusque dans la forme de leur rédaction, les antiques préceptes de Moïse, et leur familière expression. Ce sont tantôt de pures maximes, tantôt des commandemens directs; et si le législateur philosophe ne parle pas en père au nom de Dieu, c'est dans l'ordre de sa volonté qu'il présente toujours ses conseils.

Les philosophes et les législateurs tendirent généralement, à cette époque d'opulence, à inspirer aux hommes de rigides vertus, et à les arracher à ce luxe matériel qui n'a point de jouissances pour l'esprit et pour l'ame.

Avant de succomber sous les efforts des Crotoniates, conduits par l'athlète Milon, les Sybarites étaient plongés dans une mollesse qui devint un proverbe par toute l'antiquité. Ils avaient banni de leur ville tous les métiers bruyans, et jusqu'aux animaux dont les cris auraient pu déranger leur sommeil. Les Sages consultés par les villes naissantes, essayèrent d'exalter les pensées de leurs disciples, en les tournant sans cesse vers la vertu; et l'engourdissement de nos facultés les plus nobles fut à leurs yeux le plus funeste des maux.

« Invoquez l'Être suprême avant de délibérer et d'agir, dit Charondas; c'est Dieu qui est la cause première de tout bien. Evitez les actions injustes, afin

d'être en accord avec lui ; il n'y a rien de commun entre l'injustice et la Divinité.

« Lorsque vous agissez, aidez-vous de tous vos moyens ; mettez dans vos actions autant de dignité que de justice ; donnez à chaque chose l'importance qui lui convient.

« Défendez de tous vos efforts un concitoyen opprimé ; accueillez avec bienveillance l'étranger respecté dans sa propre patrie ; n'oubliez en aucun moment que Jupiter est le dieu commun de tous les hommes.

« Que les vieillards commandent à la jeunesse par l'empire de la vertu ; qu'ils détestent l'hypocrisie. Nul homme pervers n'est aimé par le ciel ; aimez l'honneur ainsi que la vérité, et préférez de paraître sages à paraître habiles et prudens. »

La pure démocratie qui gouvernait les villes ne comportait pas, à cette époque, un grand nombre d'institutions ; mais Charondas prescrit aux Thuriens, comme jadis Moïse aux Hébreux, de savoir par cœur ses préceptes moraux, et de les répéter dans les fêtes solennelles et dans les festins religieux ; il établit en maxime fondamentale, qu'il est plus beau de mourir pour la patrie que de vivre en abandonnant son poste et son honneur ; il voue pour toujours au mépris l'homme esclave de ses richesses ; il interdit aux édifices particuliers une magnificence plus grande que celle des édifices publics, mais il rend tout honneur au riche qui aide le pauvre comme son fils.

On ne sait précisément si c'est à Zaleucus ou bien à Charondas que l'on doit rapporter une institution

étrange, et suffisante pour nous donner l'idée des mœurs publiques chez les anciens. Tout novateur à Thurium ou à Locres, ou peut être dans ces deux villes, ne pouvait faire sa proposition devant le peuple, qu'en se présentant la corde au cou.

[illegible]

CHAPITRE III.

De Rome, depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne.

Il faut s'arrêter un moment sur les progrès et les destins de Rome pendant le beau siècle de la Grèce.

La république avait été organisée, la paix venait d'être consolidée avec l'allié des Tarquins quand l'intérêt, quand la vanité, excitèrent des soulèvemens dans le sein même de la cité : l'usure, d'une part, était devenue accablante, les pauvres ne pouvaient suffire aux arrérages de leurs dettes, et soumis par leurs créanciers, presque tous des premiers de l'état, au traitement le plus rigoureux, ils voulaient des remises que les riches ne pouvaient souffrir; les plébéiens, d'une autre part, classe déjà intermédiaire et distincte, desiraient une entrée dans les magistratures, et travaillaient de loin à l'obtenir.

Les plaintes amères des débiteurs condamnés à une cruelle servitude éclatèrent, avant tout, dans Rome, et le sénat, à la vue de tant d'agitations, crut avoir obtenu un avantage immense en faisant tomber le consulat sur Appius Claudius, l'homme le plus opposé à toute espèce de ménagemens; mais Appius, pour cette raison, odieux à la multitude, fut bientôt obligé de se

soustraire à sa fureur, et sa vaine hauteur ne put même suspendre le désordre effrayant qu'elle avait occasionné.

Servilius, son collègue, fut, à cet égard, plus heureux; ses principes avaient moins de roideur, et il n'épargna près du peuple aucun genre de condescendance. Les mesures efficaces qu'il adopta pour assurer le repos des débiteurs pendant la durée de la campagne, déterminèrent le peuple à le suivre à la guerre; et quand Appius, à son retour, eut empêché le sénat de lui décerner le triomphe, il prit le parti de triompher avec l'autorité du peuple.

Des guerres presque habituelles firent le salut de Rome, et quand ses dissentions la perdirent tout à fait, elle n'avait plus d'ennemis à redouter au-dehors. A l'époque de ces débats, les Eques, les Volsques, les Volsiniens, les Herniques, se présentaient chaque année à ses portes : on combattait dans les mêmes rangs, on se portait de mutuels secours, on s'exerçait à une estime, à une bienveillance réciproques, et des succès communs neutralisaient enfin les ressentimens.

Fatigué cependant de délais et de promesses, et toujours accablé des mêmes infortunes, le peuple, en un même jour, laissa les consuls dans le camp, et ne rentra même pas dans Rome. Appius proposa le bannissement de ces rebelles. L'instinct de la patrie guida mieux le sénat; et, soutenu par les nouveaux consuls en des sentimens paternels, il députa vers le peuple égaré.

Le peuple réfugié reçut avec respect une ambassade munie de pouvoirs absolus. Ménénius Agrippa usa dans son discours d'un apologue devenu fameux, et cette allégorie frappante des membres et de l'estomac fit sur des esprits encore simples un prodigieuse impression. Ménénius, au nom du sénat, prononça la remise des dettes.

Il semblait qu'on dût être entièrement satisfait; mais les esprits avaient eu le temps de fermenter, les prétentions de quelques-uns s'étaient comme enlacées aux besoins de beaucoup d'autres, et les vœux, dès-lors exaltés, s'étaient fixés à un objet. Un orateur audacieux demanda pour le peuple une magistrature capable de le protéger à l'avenir. L'assentiment des plus timides appuya, dès qu'elle eut été émise, une prétention si hardie; toute résistance eût été inutile, et le droit de choisir deux magistrats à lui, avec le pouvoir d'empêcher, fut de suite accordé au peuple.

La paix conclue fut consacrée par l'intervention solennelle des féciaux; le peuple revint à Rome, et deux tribuns furent élus.

Ce grand événement arriva quatre cent quatre-vingt-onze ans avant l'ère chrétienne environ; il répondit à l'invasion de Mardonius dans la Grèce. Les troubles qui l'avaient amené avaient duré plus de trois mois; ils avaient fait négliger les semailles, et une disette en fut la suite. Rome envoya des députés en Etrurie, et d'autres en Sicile, près de Gelon, et des souverains particuliers des villes grecques de cette île; Gelon, de

Syracuse, fit, en cette circonstance, un magnifique présent de blé.

Il fallut en déterminer la distribution et l'emploi; ce fut encore l'occasion d'une crise, et le fameux Coriolan en provoqua l'explosion.

Marcius Coriolan avait été de ceux dont l'emportement excessif avait conduit le peuple au mont Sacré; et, quand il s'agissait de l'abolition des dettes, le peuple, sans l'avoir prévu, avait conquis le tribunat.

Décoré, après ce temps, d'un surnom glorieux, Marcius demanda le consulat, et le peuple, frappé de ses exploits, était près de le lui accorder; mais le sénat affecta tant de zèle en sa faveur, que le peuple passa tout à coup de la bienveillance au soupçon. Marcius fut rejeté, et son ressentiment fut extrême. Son caractère bouillant, son caractère sauvage ne supportait aucune contradiction; il ignorait cette noble mesure qui fut le chef-d'œuvre, en tous les temps, des plus hautes vertus politiques.

Celui qui gouverne les hommes ou qui s'entretient avec eux, doit, selon Plutarque, apprendre à devenir patient. L'entêtement, dit-il, ne peut avoir d'autre compagne que la solitude absolue, et c'est un talent merveilleux que celui de s'insinuer dans les bonnes graces des hommes.

L'opiniâtreté seule est odieuse au peuple; accompagnée de l'ambition, elle a quelque chose de féroce. Quand Epaminondas, quand Aristide, dédaignèrent de flatter le peuple, ils ne s'offensèrent point de ses

caprices passagers. Celui qui ne veut pas flatter ne doit pas chercher à se venger des préférences qu'il n'obtient pas; mais l'inconséquent ambitieux qui écoute encore son orgueil, agit comme s'il était indifférent aux refus, et ne peut se consoler de ceux qu'il éprouve.

Coriolan, rempli d'amertume, l'exhala en discours aussi vains qu'arrogans, lorsque le sénat eut à régler ce qui concernait les subsistances. Les tribuns en vinrent aux voies de fait contre l'impétueux patricien, ils prononcèrent sa sentence de mort; mais au moment qu'on voulait le saisir, les consuls intervinrent, les sénateurs et leurs cliens se jetèrent entre Coriolan et ceux qu'animaient les tribuns. Ceux-ci, revenus à eux-mêmes, rapportèrent leur cruelle sentence, et se contentèrent de citer leur ennemi à comparaître devant le peuple. Le jour de marché était celui qui amenait régulièrement à Rome les habitans de la campagne; il revenait tous les neuf jours, et c'était le moment des délibérations. Le sénat s'assembla, et les consuls, au nom de la patrie, sommèrent dans son sein Marcius d'obéir. De vagues allégations lui eussent permis sans doute une justification complète; mais il se vit abandonné. On ne peut dire s'il comparut. Condamné à l'exil, il partit aussitôt.

Les patriciens reprochèrent au consul Valérius la faiblesse qu'il avait montrée; mais aucun d'eux ne suivit Marcius. Sa famille même ne sortit point de la ville; et jamais on ne vit à Rome de ces querelles de bannis qui désolèrent les villes de la Grèce. Les

sénateurs, les patriciens, étaient Romains avant toutes choses; ils étaient pénétrés, mieux que tous les citoyens, et d'orgueil pour ce titre, et d'amour pour la liberté. Leurs talens, leurs services, leur patriotisme constant, leurs clientelles immenses, leur assurèrent, pendant une suite de siècles, et l'ascendant et la puissance qui pouvaient remplir leurs desirs; et si les dignités devinrent communes à Rome entre tous ceux que l'éducation, l'existence, les alliances, et une suite de fonctions y appelèrent avec le temps, ce genre d'agrégation ne fit que fortifier l'ancien ordre, en confondant les nuances purement idéales, et en unissant d'intérêt tous ceux que les circonstances forçaient effectivement à n'en connaitre qu'un.*

Le tribunat lui-même offrit de grands avantages. Trop souvent, dans les républiques, les grands cherchent la tyrannie par le chemin de la popularité. Le peuple, à Rome, en possession d'une grande magistrature, n'eut besoin d'aucun autre appui. Dispensateur des charges, il était respecté de ceux qui y portaient leurs vues, et l'on eût dit, pendant une longue suite d'années, qu'une raison supérieure et une vertu pleine d'élévation présidaient aux destinées de la république romaine.

Coriolan se retira chez les Volsques : il se rendit chez Tullus, chef alors de cette nation, et se présenta devant son foyer dans la posture de suppliant, comme Thémistocle, un peu plus tard, fit chez Admète, roi des Molosses.

Bientôt Coriolan, à la tête des Volsques, accabla les

villes alliées de Rome. Les consuls effrayés se bornèrent à assurer la défense de la ville même. Le peuple voulait revenir sur son funeste jugement, il voulait rappeler le redoutable Marcius, et les tribuns ne s'y opposaient pas; mais, soit qu'ils prétendissent écarter tout soupçon, soit que l'orgueil et le patriotisme leur inspirassent cette fierté, les patriciens refusèrent d'y consentir, et ce fut seulement sur les instances du peuple que le sénat condescendit à députer vers Marcius.

Le banni répondit que Rome devait, avant tout, restituer aux Volsques les conquêtes qu'elle avait faites. Le sénat répliqua que, lorsque les ennemis auraient quitté le territoire de Rome et celui de ses alliés, on commencerait à traiter avec eux; et ce principe fut toujours la règle du sénat.

Une deuxième députation fut moins bien accueillie de Marcius. La troisième, formée des pontifes, fut renvoyée sans avoir été reçue. Coriolan défendit qu'il s'en présentât d'autres. Il alla faire le siége de Rome; et il paraît que les augures et les oracles des Sibylles interdisaient, en ce moment, aux Romains toute espèce de mesure offensive.

Les dames romaines coururent dans les temples. Valérie, l'une d'elles, encouragée par le sénat, les conduisit près de Véturie, et elles déterminèrent cette mère respectée à s'unir avec elles pour fléchir Coriolan.

Le cœur de Coriolan n'était point préparé à un pareil assaut. Il embrassa sa mère et son épouse, il écouta la voix de Véturie, et il lui dit : « Vous triom-

phez, Rome est sauvée, mais votre fils est perdu. » Il tint parole; il leva le siége; il fit un traité pour les Volsques. Mais Tullus excita contre lui un soulèvement tumultueux, et il fut lapidé sans avoir pu être entendu.

L'action des dames romaines fut inscrite sur les registres. Le sénat leur donna le choix d'une récompense; elles demandèrent la permission d'élever un autel à la fortune féminine, et celle d'y offrir ellesmêmes un sacrifice tous les ans. Le sénat, selon leur vœu, fit faire une statue, mais les dames romaines en placèrent une autre à leurs frais.

Denys d'Halicarnasse rapporte, comme un fait propre à confondre ceux qui nient la Providence, que cette image parla distinctement le jour où elle fut consacrée; et il ajoute que le sénat, en mémoire de ce prodige, institua des cérémonies qui se pratiquèrent pendant long-temps.

Les dames romaines, quoi qu'il en soit, furent toujours, dans Rome, une puissance respectée, et cette puissance fut toujours favorable à la cause de la patrie. On les vit prendre le deuil à la mort de Brutus, à celle de Publicola, et Ménénius Agrippa, le pacificateur de Rome, obtint d'elles le même honneur.

Ce fut peu après la mort de Coriolan, quatre cent quatre-vingt-quatre ans avant l'ère chrétienne, que l'ambition de Spurius Cassius jeta dans Rome ces fatales semences dont on ne put jamais extirper les produits. Il demanda le partage des terres conquises; et

cette loi agraire, qui devait causer tant de maux, fut alors proposée pour la première fois.

Spurius Cassius avait obtenu deux triomphes, il était décoré d'un troisième consulat, lorsque, chargé par le sénat de traiter avec les Herniques, il se hâta de les associer aux priviléges des citoyens de Rome. Le sénat ne voulut point révoquer ce bienfait; mais il fit connaître au consul qu'il avait étrangement abusé de ses pouvoirs.

Cassius, dès ce moment, affecta autant de hauteur envers le sénat et les grands que de complaisance pour le peuple; et il mit en avant son dangereux projet. Les tribuns s'empressèrent d'y faire opposition; et, redoutant l'ascendant qu'un patricien allait exercer sur le peuple, ils prétendirent que les Latins, ils prétendirent que les Herniques, si récemment faits citoyens, ne devaient point avoir part à de tels avantages. Les grands ne tinrent point un langage différent, et le sénat même proposa de nommer plusieurs commissaires pour faire rentrer dans le domaine public les terres conquises qu'on aurait usurpées.

L'année d'après, les deux questeurs accusèrent Spurius Cassius d'aspirer à la tyrannie. Tous les partis se réunirent et pressèrent sa condamnation. Il fut précipité de la roche Tarpéienne. On fit démolir sa maison; on voulait même faire périr ses enfans; le sénat s'y opposa formellement; il les fit venir dans son sein, et porta un décret pour assurer leur existence.

Les patriciens, plus fiers après la mort de Cassius, éludèrent les décrets relatifs à l'usurpation des terres

conquises. Le peuple, mécontent, refusa de s'enrôler; mais le pouvoir des tribuns ne s'étendait pas au-delà des murs, et les consuls sortirent de Rome pour user librement de leur autorité. Le sort des armes fut incertain. Des soldats, conduits malgré eux, ne voulurent point mériter la victoire, et faire triompher leurs consuls. Les augures devinrent funestes; les esprits aigris devinrent plus sombres. Une vestale infortunée, accusée d'irriter les dieux, fut condamnée pour les fléchir. Le consulat fut comme suspendu, et l'on fut obligé de recourir à l'interrègne; mais enfin, quelques hommes modérés ayant réuni les suffrages, les choses rentrèrent dans l'ordre journalier.

C'est bien sûrement dans ces oscillations qu'on peut juger de l'équilibre de Rome et de l'emboîtement de ses parties. Les lois agraires, une fois présentées, furent comme un ferment qu'il fut à tout instant facile d'échauffer dans le peuple. Il suffisait de quelque mécontentement contre le sénat pour exciter un consulaire à renouveler lui-même des propositions qui devaient soulever les esprits. Il est assez digne de remarque que la famille Claudia fut toujours, en des cas pareils, l'espérance des patriciens, pour l'inflexible opiniâtreté de son système et la dure obstination de sa conduite. Le peuple cependant tolérait sa hauteur. Presque tous les Appius étaient voués à l'étude des lois, et ils avaient une clientelle immense. On vit un d'eux, consul à cette époque, faire décimer sans pitié l'armée qui, sous ses lois, avait refusé de vaincre. Cité par les tribuns après son consulat, il défendit à ses parens de

prendre le deuil et de solliciter pour lui, et il s'ôta la vie avant le jour du jugement.

Son fils, selon l'usage, fit porter le corps dans la place, et commença son oraison funèbre. Les tribuns voulurent l'empêcher, mais le peuple ne souffrit point qu'on lui fît cette injure.

Les luttes perpétuelles de la place publique, et les voies de fait auxquelles on en vint quelquefois, n'altérèrent pas, en ces temps vertueux, l'union fondamentale des ordres de l'état. Ce n'était pas comme dans les villes de Grèce, où la haine s'exerçait avec toutes ses fureurs. En Grèce, l'organisation la plus générale des villes soumettait l'existence et le sort de chaque famille à chacun des ébranlemens que les factions pouvaient causer. A Rome, l'agriculture faisait l'occupation des hommes de toutes les classes, et surtout des plus honorées; et leur situation, fixe d'elle-même et moins précaire, donnait une dignité plus sûre à leur attitude politique. Les villes de Grèce étaient, selon le degré de leur puissance, sous l'influence de quelque autre cité. Elles se faisaient la guerre, mais elles avaient une origine commune, elles étaient membres d'un même corps. Rome, depuis la subversion d'Albe, étrangère à toute l'Italie, dirigeait contre ses nations des efforts plus sincères et bien mieux soutenus, et elle n'en recevait aucune insinuation capable de mettre le trouble entre ses zélés citoyens. On voyait les plus grands d'entre eux relever, par de constans services, une considération qui n'avait presque rien d'imaginaire. La seule famille des Fabius,

composée de trois cent six personnes du même nom, se chargea, vers le temps où nous sommes parvenus, de défendre le fort de Crunère, sur les confins de l'Etrurie. Tous y périrent, aucun ne l'abandonna; et cette race illustre aurait été éteinte sans les enfans restés à Rome.

Le peuple de Rome, à cette époque, ne s'assemblait pas tous les jours. Nul n'avait la parole dans aucune assemblée, sans le consentement des magistrats. Les amendes ne pouvaient passer un taux fort modéré et fixé en nature; elles n'imprimaient aucune flétrissure, et elles n'excitaient pas de graves ressentimens.

Cependant la jeunesse s'indignait quelquefois des agrandissemens successifs que les tribuns, devenus plus nombreux, donnaient chaque jour à leur ambitieuse puissance. Ceson, fils du fameux Quintius Cincinnatus, servit bientôt de chef à ces jeunes imprudens, que le sénat ne soutenait pas toujours; car plus les mœurs ont de simplicité et plus l'âge marque de nuances.

Ceson, personnellement poursuivi par la haine, fut accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis; obligé néanmoins de fournir une caution considérable, et ne pouvant sans témérité attendre un jugement qu'eût dicté la passion, il lui fallut prendre la fuite; et son père paya le cautionnement.

Réduit à la misère après cet événement, Cincinnatus se retira de Rome et alla cultiver de ses mains l'unique champ qui lui restait; mais à sa charrue même il fut nommé consul; il y fut nommé dictateur. Peu d'heures,

en ce temps, suffisaient aux levées, peu d'heures mettaient les citoyens armés en présence de leurs ennemis. Cincinnatus en seize jours délivra Rome, se démit, et ne voulut point de récompense.

Les magistrats avaient, jusqu'à ce temps, jugé entre les citoyens par les règles de l'équité; les tribuns firent sentir au peuple et au sénat l'utilité d'un code uniforme et précis, et cette proposition, unanimement accueillie, amena une des commotions les plus fortes que Rome eut encore supportées.

L'an de Rome 299, quatre cent cinquante-quatre ans avant l'ère chrétienne, trois ambassadeurs furent envoyés à Athènes, pour puiser dans ses lois les lumières qui manquaient à la future souveraine du monde. Aucun historien grec n'a parlé de cet événement, et ce silence est remarquable. Rome ne fut nommée dans aucun écrit de ce siècle, et à peine son nom se trouve-t-il dans quelques-uns des écrits du siècle qui suit. Aristote ne cite point les institutions de Rome au nombre de celles qu'il expose dans son traité de la Politique. Rome passait cependant pour avoir une origine grecque; elle était en relations avec Syracuse et ses rois; elle envoyait des offrandes à Delphes. On s'est étonné quelquefois de ne trouver dans les anciens ouvrages, aucune mention du peuple Hébreu. Il est plus étonnant encore de ne trouver, à cette époque, aucune mention des Romains.

Rome comptait trois siècles d'existence quand elle songea à rédiger un code complet de lois civiles. Elle en chargea dix hommes, qui, sous le nom de *décemvirs*,

furent dépositaires de tous les pouvoirs. Toutes les magistratures furent suspendues près d'eux, et sans quitter leurs fonctions, les décemvirs rendaient la justice tour à tour.

En une année dix tables, ou dix titres de lois, furent présentés à la sanction publique; il manquait deux tables entières, et le décemvirat fut continué un an.

Le premier jour de la troisième année, les décemvirs, sans aucun ménagement, prétendirent garder leurs pouvoirs, et ils se montrèrent devant le peuple avec un appareil royal. Des excès criminels furent la suite nécessaire d'une usurpation si étrange, et le malheur de Virginie en amena promptement le terme.

Opius fut condamné, Appius mourut en prison, l'infame Claudius fut banni; une amnistie fut d'ailleurs accordée, car le peuple Romain, tant qu'il garda sa dignité, détesta les exécutions sanguinaires.

L'ouvrage des décemvirs ne fut point confondu dans l'animadversion dont ils étaient devenus les objets par leur faute. Les douze tables de lois furent gravées sur l'airain, et restèrent exposées sur la place publique. Elles obtinrent, dans tous les temps, l'admiration et le respect; mais la disposition relative aux mariages fut abrogée en peu d'années. Le tribun Canuleius qui en fit la demande, ajouta celle de partager le consulat aux plébéiens. Le sénat éluda cette proposition; il fit créer six tribuns militaires à la place des deux consuls, et ouvrit cette magistrature à l'ambition de tous les

citoyens. Les patriciens se mirent sur les rangs et ils obtinrent toutes les places.

Les institutions suivent les circonstances, et le besoin sur-tout en fait le prix. Devancent-elles l'instant qui les rend nécessaires, elles demeurent comme sans usage : continuent-elles de subsister quand la force des choses demande leur révocation, elles perdent toute consistance, et la moindre secousse les fait bientôt crouler.

Ce fut conformément à cette éternelle théorie que les mariages entre les familles des deux ordres furent pratiqués aussitôt que permis, et qu'au contraire toutes les magistratures furent pendant long-temps encore l'apanage des seuls patriciens. Le peuple aimait ses tribuns, mais il les croyait faits pour le servir, et il reconnaissait parmi les patriciens, les chefs qui avaient su le mener à la victoire. Son auguste sénat présentait à ses yeux des triomphateurs pleins de gloire, et des citoyens éprouvés ; leurs noms à tous rappelaient des services récens, et le peuple, en les préférant, cédait moins à un préjugé qu'aux inspirations de la justice et à l'intérêt de l'état.

Le sénat d'ailleurs, autant que le peuple même, eût redouté les ambitions naissantes. Spurius Melius, un chevalier romain, se rendit suspect à force de prodigalités : Servilius Ahala se hâta de prévenir les dangers de son influence, il le perça de sa propre main ; et le dénonciateur de cet infortuné, récompensé par le sénat, se vit élever une statue, et reçut le présent d'un bœuf dont les cornes étaient dorées.

L'établissement de la censure date à peu près de cette époque. Cette magistrature morale fut revêtue de pouvoirs arbitraires ; et l'austérité des Romains sut honorer son existence, et maintenir son autorité.

Le siége de Veies commença dans les dernières années de ce siècle. La puissance des Tyrrhéniens touchait alors à son déclin, et les fondateurs de Capoue venaient de voir leur antique marine céder à celle de Syracuse.

Rome ne nous offre en cette période aucun monument littéraire, et les nations avec lesquelles elle fut alors en relation, ne nous en donnent pas davantage; sans l'intérêt qu'inspirent les commencemens de la ville reine, leur existence, leurs guerres, leurs revers, leurs exploits, seraient tout à fait engloutis.

Les mœurs romaines étaient à ce point de sagesse naïve et de rusticité vertueuse qu'inspire aux ames robustes la salutaire simplicité des occupations champêtres. Alors les familles distinguées étaient rangées parmi les tribus de la campagne.

Le grand Cincinnatus dont le nom, vingt-deux siècles après, servit de titre aux récompenses que décerna un peuple naissant, ne fut remarquable, dans son temps, que par un mérite plus rare, et par le motif respectable qui l'avait réduit à la plus étroite pauvreté.

Un philosophe, à cette époque, n'aurait pu trouver d'auditeurs avec le loisir de l'entendre. Les subtilités sophistiques n'auraient même pas amusé de si graves cultivateurs, tout à la fois politiques et guerriers. Les

leçons de la morale n'avaient point à les prémunir; il y avait chez eux de l'innocence : l'exemple de leurs pères, leurs travaux journaliers, étaient leur sauvegarde et leur enseignement.

L'éloquence était toute sans art et toute puisée dans l'intérêt des choses. Les historiens postérieurs à ces temps, qui nous rapportent des harangues, les ont visiblement composées en rhéteurs, en les tirant de leurs sujets mêmes, et peut-être aussi en y mêlant les traits que la tradition avait pu conserver.

Chacun, à ce temps, parlait pour sa propre défense, nous le voyons de Coriolan et de plusieurs autres encore. On a cité du consul Servilius, mis en jugement après son consulat, un trait qui appartient plus à l'ame qu'au génie, mais qu'à ce titre même l'éloquence revendique. Il demanda s'il était condamné, parce que, en ce cas, disait-il, le silence deviendrait pour lui le seul parti qui fût honorable : mais quand l'acclamation universelle du peuple l'eut averti qu'il pouvait s'expliquer, sa défense noble et péremptoire le fit absoudre tout d'une voix.

Les statues furent, dès le commencement, connues et estimées à Rome, et décernées comme des marques d'honneur aux hommes, ou dédiées aux dieux, comme un hommage, dans leurs temples : cependant on a lieu de croire que toutes ces sculptures furent bien imparfaites.

Les Romains s'attachèrent toujours plutôt aux idées qu'aux images. Le sentiment et le goût du plaisir ne les dominèrent jamais, et cette jouissance délicieuse

que le beau, en toutes choses, faisait éprouver aux Grecs, n'ébranla, à aucune époque, la solide raison des Romains. Ce peuple laborieux n'eut à lui que des vertus, il apprit et reçut tout le reste. Les Grecs, au contraire, eurent besoin de morale, ils eurent besoin des leçons des Orphée; mais cette imagination qui les avait rendus sensibles au pouvoir divin de l'harmonie, ne cessa plus d'embellir pour eux tous les objets, et créa l'ordre de beautés que leurs monumens seuls ont réalisées dans le monde.

La peinture étrusque, en ce temps, fut la seule connue à Rome : on dit pourtant que, vers la fin du siècle, Damophile, d'Himère, et le peintre Gorgasus, y portèrent la peinture grecque. La Sicile elle-même n'avait point, en ce temps, d'artistes justement célèbres, et Rome ainsi ne put connaître alors que de faibles imitations.

La religion de Rome avait les mêmes bases que la religion de la Grèce; mais, comme nous l'avons quelque part observé, sa mythologie était plus pure; elle avait divinisé plus particulièrement les vertus, et ses pompes manquaient des rians accessoires dont l'invention toujours heureuse des Grecs faisait ensuite autant d'allégories.

Rome envoya quelquefois des présens à l'oracle fameux de Delphes; mais ce furent les augures, ce furent les auspices, qui dirigèrent sa destinée et lui apprirent l'ordre des dieux.

Les Livres sibyllins aussi étaient comme un trésor d'oracles prophétiques, et le sénat les consultait souvent.

Rome, sous le rapport des superstitions, ne céda pas à la Grèce elle-même : les vœux, les dédicaces, les plus minutieuses pratiques, rien jamais ne fut négligé. Rome invoquait sans cesse les dieux, et marchait sous leur providence. Tout était prodige pour elle, et quand l'intolérance ne s'y trouve pas unie, de pareilles opinions sans doute reculent les limites de l'être.

Héraclite, d'Ephèse, disait : « Les œuvres de Dieu nous échappent, et elles demeurent inconnues à cause de notre peu de foi. »

On crut, à Rome, que Castor et Pollux avaient contribué au succès de la bataille de Régille, et qu'après avoir combattu, ils étaient venus en personne apporter au sénat la nouvelle de la victoire. On leur éleva un temple, on leur consacra la fontaine près de laquelle ils s'étaient reposés, et les sacrifices annuels dont cette divine faveur avait été l'occasion, se pratiquaient encore au temps d'Auguste même. A ce temps encore, une pompe militaire, composée quelquefois de plus de cinq mille guerriers, s'assemblait au temple de Mars, et allait à celui des Jumeaux protecteurs constater l'antique souvenir d'une grace miraculeuse.

Les jeux à Rome firent, comme dans la Grèce, une partie des cérémonies religieuses; mais ils n'eurent jamais l'élégance, la majesté et l'intérêt des jeux qui réunissaient dans la Grèce, en la présence des dieux, et en partage de gloire et de plaisirs, tant de cités rivales et belliqueuses.

Les flûtes et les instrumens ne furent point bannis des fêtes des Romains; l'étude de la musique pourtant,

presque uniquement réservée aux étrangers et aux esclaves, ne fut jamais parmi eux en honneur; et ce fut seulement au temps des guerres puniques que le célèbre Fabius Maximus institua des chœurs sacrés pour chanter des hymnes aux dieux.

Mais, si les arts eurent peu de part aux solennités des Romains, il est constant que le burlesque y fut toujours mêlé étroitement. Nous apprenons que, dès l'origine, on lançait des sarcasmes en vers improvisés, pendant les triomphes des consuls, et jusque dans les pompes funèbres; et il est sans doute curieux de retrouver le principe de la bouffonnerie italienne parmi les monumens de la gravité des Romains.

On place la première célébration des jeux séculaires à Rome, à la première année du quatrième siècle de son existence, et quatre cent cinquante-six ans avant l'ère chrétienne environ.

SIXIÈME ÉPOQUE.

Depuis le quatrième siècle, jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne; ou du rétablissement d'Athènes par Thrasybule, jusqu'à la bataille d'Ipsus, entre les successeurs d'Alexandre le Grand; du commencement du siége de Veies à celui de la guerre des Samnites.

LIVRE NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Grecs, depuis le quatrième siècle, jusqu'à l'an 336 avant l'ère chrétienne environ.

La guerre du Péloponèse, la prise d'Athènes par Lysandre, sa délivrance par Thrasybule, et la mort de Socrate, ont signalé pour nous la fin orageuse du siècle que nous venons de parcourir. La retraite fameuse des dix mille Grecs, ramenés du fond de l'Asie, devait y être rapportée. Les événemens qui y donnèrent lieu datent de ses trois dernières années; mais Xénophon, le chef et l'historien de cette retraite, appartient plus précisément au siècle où nous sommes

parvenus qu'à celui qui le précède, et nous n'avons pas cru devoir indiquer plus tôt cette singulière entreprise.

Le jeune Cyrus, satrape de l'Asie mineure, sous les lois de Darius Nothus son père, conçut contre Artaxercès, son frère aîné, devenu roi, la plus implacable jalousie : il voulut le détrôner, et, prétextant un projet de vengeance contre le satrape Tissapherne, il leva des troupes de toutes parts, et s'attacha surtout de nombreux soldats grecs, à qui les agitations longues et sanglantes de tant de villes n'avaient laissé de ressources que la guerre, devenue pour eux un métier. Le Spartiate Cléarque, réfugié près de lui, servit de chef à cette troupe. Il avait été envoyé dans la ville de Bysance, en qualité d'harmoste ou de commandant, et il avait conçu le projet hardi de s'en faire le souverain. Plein de cette idée, il avait en un jour fait massacrer trente des citoyens, et s'était emparé de ce qu'ils possédaient. Un arrêt de mort porté dans sa patrie l'obligea bientôt de s'éloigner, et le jeune Cyrus lui offrit un asile. Xénophon, ami de Cléarque, a prétendu, dans ses écrits, qu'une pure désobéissance avait été la cause de son malheur. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'après la victoire qu'Artaxercès remporta sur ce jeune prince, Tissapherne envoya Cléarque avec plusieurs officiers grecs au roi, qui les fit mourir.

Xénophon nous apprend, dans sa belle relation, à juger l'état de l'Asie et les coutumes des Grecs à cette époque. Aux habitudes religieuses dont son récit donne l'idée, on croirait retrouver les usages des Hébreux.

L'armée n'entreprend rien sans consulter les dieux, sans leur offrir des sacrifices, et même sans appeler les devins, dont pourtant on reconnaissait les infidélités fréquentes. Il est plus d'une fois question de miracles; et de solennelles actions de graces annoncent la fin des dangers.

Les immenses contrées d'Asie que les Grecs parcoururent alors ne leur montrèrent presque point d'habitans; les nations qu'ils y trouvèrent, distinctes et différentes entre elles, avaient encore les mœurs agrestes. Elles ressemblaient aussi peu, sous ce rapport, aux habitans de Babylone qu'à ceux d'Athènes.

Depuis l'Araxe et le long de l'Euphrate, l'armée, pendant cinq jours ayant ce fleuve à droite, parcourut un pays désert. C'était, dit Xénophon, une plaine unie comme la mer, couverte seulement d'absynthe ou d'arbrisseaux aromatiques, peuplée de zèbres, d'autruches et d'outardes.

Après ce trajet, l'armée s'arrêta à Corsote, ville grande et pourtant dépeuplée; elle y recueillit quelques vivres. L'armée, à son retour, rencontra d'autres villes, mais elles étaient également dépeuplées. Les grandes manufactures n'étaient pas, en ces temps, bien connues; le nombre des esclaves isolait les familles; une culture imparfaite et légère ne les attachait pas invariablement; et quand la liberté ne consacrait pas leur sol, les villes, chez les anciens, se déplaçaient aisément.

En sortant de Corsote, l'armée eut un nouveau désert à parcourir. Ceux qu'on y rencontrait s'occu-

paient à tailler des meules, et les portaient à Babylone, d'où ils tiraient leur subsistance. Cependant les Grecs aussi eurent à admirer plusieurs ouvrages d'une prodigieuse étendue et d'une importance remarquable. La muraille de Médie était de briques cimentées de bitume : elle avait vingt pieds de large et cent pieds de hauteur ; on lui donnait vingt parasanges de long, et la parasange s'évalue plus d'une lieue. La base du mur de Mespila était en pierres polies, et pleines de coquillages : elle avait plus de cinquante pieds, soit d'épaisseur, soit de hauteur ; le mur qui s'élevait de cette base avait cent pieds d'élévation et six parasanges de tour.

On s'étonne à l'idée de ces immenses travaux ; mais les siècles qui peuvent entasser de pareilles masses ne sont pas ceux de l'industrie, et elles demeurent les uniques monumens des temps qui nous les ont laissées.

Le roi de Perse avait fait creuser un immense fossé dans la plaine ; et comme le pays était coupé de canaux entre les fleuves de l'Euphrate et du Tigre, on y fit pénétrer leurs eaux.

L'armée du roi était de neuf cent mille hommes, avec cent cinquante charriots armés de faux, et trois cent mille hommes encore arrivèrent après la bataille. Les troupes mal armées et sans nulle discipline sont toujours innombrables, et Xénophon rapporte que cette multitude était souvent conduite à coups de fouet.

C'est dans l'éloge que Xénophon a laissé du jeune

Cyrus qu'on peut achever de se former une idée juste de l'Asie. L'auteur peint son héros comme un homme qui, dès l'enfance, avait montré sa supériorité sur les jeunes gens de son âge, élevés près de sa personne. On l'avait vu, dans son adolescence, brave, ardent, intrépide aux exercices du cheval et dans les chasses périlleuses. Satrape de Lydie sous les lois de son père, il se montra fidèle dans ses traités, ferme dans ses promesses, ami de la valeur, ami de l'équité. Sa police sévère avait établi sur les chemins une sûreté jusque là inconnue. On rencontrait par-tout, dit Xénophon, des hommes mutilés de quelques parties du corps, en punition de quelques crimes. Mais de si barbares châtimens, encore communs en Orient, supposent dans l'ordre social moins de justice que de barbarie.

Cyrus recevait des présens, et se faisait un honneur de les distribuer. Vins, armures, habillemens, il envoyait à ses amis jusqu'aux mets de sa propre table. Il affectait de les combler en public de témoignages de considération. Et aussi, dit Xénophon, tout esclave qu'était Cyrus, il ne trouva que des amis fidèles.

On sait que les Grecs, vainqueurs au commencement, se laissèrent entraîner par leur impétuosité à la bataille de Cunaxa. Le jeune Cyrus fut tué, et la guerre fut finie. Mais la fierté des Grecs, leur confiance dans leurs forces, étaient telles à ce moment, que, malgré la mort de Cyrus, ils prétendaient toujours détrôner le roi de Perse; ils auraient couronné le satrape Ariée, s'ils avaient pu l'y faire consentir.

Ce projet abandonné, ils songèrent à la retraite; une insigne trahison livra leurs chefs au roi; ce prince leur fit trancher la tête.

Rien dans l'histoire d'un monarque d'Asie ne ressemble à l'histoire d'un Grec ou d'un Romain, et le mystère qui entoure son palais, semble le rendre inaccessible au vœu de la nature et au droit des sociétés.

Parysatis, mère d'Artaxercès et mère de Cyrus, après avoir sourdement excité l'ambition du jeune satrape, demeura, en apparence, attachée au vainqueur, et ne songea, en secret, qu'à venger la mort du vaincu. Artaxercès se glorifiait chaque jour d'avoir tué son frère de sa main; et Parysatis, qui cherchait les véritables meurtriers, se servit de cette vanité même pour les atteindre et pour les faire périr.

On ne peut dire à quel point furent portés et son art détestable et sa cruauté vindicative. Elle gagna aux dés, en jouant contre son fils, l'eunuque Mégabaze, qui avait séparé la tête du jeune prince après sa mort, et elle le fit expirer dans un de ces supplices affreux qui ne passèrent jamais les limites de cette cour.

Parysatis empoisonna la reine, et elle encouragea son fils à épouser ses propres filles.

Artaxercès avait alors trois cent soixante concubines; et c'eût été un crime digne de mort que de passer seulement devant un de leurs chars. La loi pourtant, si l'on appelle de ce nom un antique usage consacré, la loi donnait le droit à un fils de monarque de lui demander un don, qui ne se pouvait refuser. Darius,

l'aîné des fils d'Artaxercès, demanda une jeune courtisane qui avait été à Cyrus, et qui se trouvait au rang des concubines du roi. Artaxercès, toujours jaloux, éluda cette prière sacrée. Son fils irrité conspira, il périt. Ochus, bâtard d'Artaxercès, tua lui-même son second frère, et força le troisième à se priver du jour. L'eunuque Bagoas acheva par le poison une vie que le vieux roi usait dans la douleur, et Ochus monta sur le trône; mais ce ne fut que trois cent soixante-six ans avant l'ère chrétienne, et près de quarante ans après l'événement qui nous occupe.

L'armée grecque, dans les périls qui n'étaient plus ceux du combat, reprenait les formes démocratiques. Xénophon, sur la foi d'un songe qu'il avait eu, assembla ceux des chefs qui restaient dans le camp. Il les pressa de prendre un parti; et, revêtu de ses plus belles armes, il parut avec eux au milieu des soldats. Il leur promit, au nom des dieux, une retraite honorable et sûre; et, comme pendant son discours, un éternuement se fit entendre, les soldats acceptèrent ce favorable augure, et adorèrent le dieu qui daignait l'envoyer. Xénophon, profitant de cette heureuse confiance, fit prononcer le vœu unanime d'offrir un sacrifice à Jupiter Sauveur, dès qu'on serait arrivé en un pays ami.

Toute l'armée chanta un hymne, et ce grand acte, à la fois militaire et religieux, offre un tableau d'autant plus imposant, que de pressans dangers entouraient de toutes parts ces braves aventuriers, devenus autant de frères. Les mesures suggérées par Xénophon, et

suivies par les Grecs, furent d'une sagesse égale à la bravoure qui les exécuta.

Cette immense étendue qui compose l'Asie était alors aussi loin qu'aujourd'hui de faire un seul empire régi par les mêmes lois et soumis aux mêmes mœurs. A peine une sorte de suzeraineté fournissait-elle, en ce temps, au grand roi quelques-uns de ces renforts passagers dont ses armées se gonflaient inutilement.

Quelquefois les Grecs réussirent à se faire entendre des Barbares. Les Macrons traitèrent avec eux, en prenant les dieux à témoin, et les armées firent échange de leurs piques, selon la manière dont ces nations engageaient leur foi; mais le plus souvent on combattit.

Quand les Grecs aperçurent la mer, ce fut un cri universel. Ils coururent tous au sommet de la montagne, et s'embrassèrent les larmes aux yeux. Puis, spontanément et sans ordre, les soldats apportèrent des pierres en monceaux; ils en firent un tertre, ils le couvrirent de boucliers, ils y déposèrent les armes qu'ils avaient enlevées à leurs ennemis divers, et ils comblèrent de biens le guide qui les avait conduits.

A Trébizonde, colonie de Sinope, les Grecs firent un camp, et séjournèrent un mois. On disposa le sacrifice qu'on avait voué à Jupiter Sauveur, à Hercule Conducteur, aux autres dieux. On célébra des jeux gymniques. La course à pied, la lutte, le pugilat, le pancrace, et même une course de chevaux, composèrent cette fête. On trouve dans le récit de Xénophon, qu'après l'accord qui fut conclu entre les Grecs et les

Paphlagoniens, on cimenta aussi par des plaisirs le traité qui venait d'être fait. Je ne sais quel auteur a dit, « que les plaisirs étaient cette portion de bonheur que les hommes peuvent goûter quand ils sont réunis. » Il y eut un immense repas, où les convives, sur des lits de mousse, burent dans les coupes de corne que le pays fournissait. Deux Thraces y dansèrent un combat au son de la flûte; des Mingréliens exécutèrent une pantomime pendant laquelle un laboureur devait se défendre contre un brigand. C'était un souvenir, ou de l'enfance des sociétés, ou de l'établissement des colonies grecques. Un Mysien dansa la danse perse, qui, d'après la description, devait ressembler à une cosaque dont les danseurs seraient armés. Des Mantinéens et des Arcadiens dansèrent tout armés une danse religieuse, en chantant l'hymne des combats; enfin, une jeune esclave vint danser la pirrhique.

Ce fut après les maux d'une route si difficile que la désunion se mit entre ces guerriers. Il fallait songer désormais, non plus à se défendre, mais à retourner dans sa patrie. La mer offrait une route sûre, mais on manquait de vaisseaux pour l'entreprendre, et ceux qu'on se procura ne purent servir qu'à recevoir les malades, les vieillards, les femmes, qui se trouvaient aussi en grand nombre dans cette armée; le reste suivit le rivage. Lorsque l'on fut à Corasunte, seconde colonie de Sinope, on partagea le produit du butin; le dixième en fut mis à part pour Apollon et pour Diane, et ce trésor fut confié à tous les généraux.

Bientôt les corps de l'armée se divisèrent et prirent

différens partis. Xénophon, parvenu jusqu'à la Propontide avec celui qu'il commandait, n'eut de ressources pour le faire subsister, que de s'engager au service d'un des rois belliqueux de la Thrace. Seuthès, en vrai barbare, tint mal ses engagemens; et comme, sur ces entrefaites, le Spartiate Thimbron allait porter la guerre contre les satrapes de l'Asie, Xénophon lui remit ses malheureux soldats. Malheureux en effet de traîner sans espoir une si laborieuse existence, et de n'avoir plus d'autre patrie qu'un camp! Xénophon, à son retour, fut banni de la sienne pour avoir servi dans la cause d'un allié de Lacédémone.

Ce fut vers ce temps qu'Agésilas commença à régner à Sparte. Agis, son frère, avait laissé un fils; mais la naissance de ce jeune prince fut contestée : on lui reprocha d'être le fils d'Alcibiade, et le crédit de Lysandre sur-tout le fit exclure.

Agésilas se rendit en Asie avec huit mille hommes de troupes, et trente Spartiates seulement, pour protéger les villes grecques contre les armemens des satrapes, et aussi pour y faire régner, sous l'autorité de Lacédémone, l'oligarchie, que Lysandre avait soutenue par-tout.

On est surpris de cette énumération, huit mille hommes de troupes, et trente Spartiates; mais les Spartiates proprement dits étaient devenus peu nombreux, et la population, dans les villes de la Grèce, n'eût permis à aucune de soutenir par elle-même une entreprise trop lointaine. La Grèce d'ailleurs et toutes ses républiques étaient, à cette époque, dans un état constant

d'agitation. Sparte n'aurait pas pu éloigner ses enfans, et les trente citoyens dont Agésilas fut accompagné pouvaient passer pour ses lieutenans, ses surveillans, ou son conseil.

Agésilas, à son départ, voulut, nouvel Agamemnon, sacrifier aussi en Aulide, et les Béotiens, alliés du roi de Perse, l'empêchèrent d'accomplir un vœu qui leur paraissait un présage.

Le guerrier spartiate, en Asie, déploya ses rares talens. Religieux dans toutes ses actions, après avoir exercé ses soldats et leur avoir fait distribuer des prix, il les conduisait dans les temples, pour y déposer leurs couronnes.

Pharnabaze essaya de traiter avec lui; ils eurent une entrevue, et ils ne purent s'entendre quant aux obligations que leur imposait leur situation respective; mais ils s'admirèrent tous les deux. La simplicité spartiate fit céder le luxe asiatique. Agésilas attendait le satrape dans la campagne, assis sur l'herbe, sans nul apprêt. Pharnabaze, à cette vue, refusa pour lui-même les tapis et les carreaux que les gens de sa suite voulaient étendre à terre. Son fils, jeune homme d'une parfaite beauté, entraîné par son enthousiasme, fit une alliance directe avec Agésilas; ils contractèrent tous deux le droit d'hospitalité : un javelot, un mors de cheval, en furent les gages réciproques. C'est un beau monument d'une tradition respectable; les alliances entre les hommes ont précédé celles des empires, et l'on se croit transporté aux temps héroïques.

Le satrape Tithraustes fit passer dans la Grèce Timo-

crate, de Rhodes, avec cinquante talens, afin de soulever la Grèce contre Sparte. Cette somme, d'après les calculs des savans, pouvait équivaloir à cent mille écus de notre monnaie; mais alors les billets n'étaient pas en usage, et il fallait que Timocrate transportât avec lui cet immense trésor.

Une manœuvre si puissante excita des bouleversemens. Sparte, attaquée avec vigueur, fut obligée de rappeler Agésilas, et de renoncer à ses vastes projets.

Le fameux Lysandre fut tué dans une des premières actions de cette guerre, et le vainqueur d'Athènes n'avait alors aucune autorité. Cet homme, qui porta son ingrate patrie au plus haut point d'éclat et de puissance, ne cessa, durant toute sa vie, de se voir en butte au despotisme et à la jalousie des Ephores. Il encombra Lacédémone des trésors de ses ennemis, et il mourut en vrai Spartiate dans la plus étroite pauvreté; Il mit Agésilas au trône de ses ancêtres et fut ensuite abreuvé de ses mépris; on assure que Lysandre, à qui les villes d'Asie avaient jadis élevé des autels, conçut le dessein de faire un dieu, pour se venger d'Agésilas, et pour ôter aux Héraclides la couronne qu'ils avaient exclusivement portée. Il supposa un jeune fils d'Apollon, né de ce dieu, au-delà des mers; il ne fallait que l'introduire à Delphes, et lui faire réclamer les oracles secrets. Les Spartiates y auraient trouvé l'ordre sacré d'élire désormais leurs deux rois entre les citoyens de toutes les familles de Sparte. La timidité des acteurs fit manquer au moment une scène préparée avec tant d'efforts et de patience; mais une grave espérance

fondée sur de pareils moyens, caractérise assurément le siècle qui la vit éclore. On peut douter cependant que le fils d'Apollon eût obtenu, à cette époque, une confiance bien implicite; on consultait l'oracle chaque jour, mais tous les faits mythologiques étaient anciens, et le roman des dieux était fini. On ne découvrit cette grande conjuration qu'après la mort de son auteur, et le discours que Lysandre avait fait préparer contenait des raisons si fortes et si spécieuses, que les Ephores le supprimèrent, et ne permirent pas qu'il fût connu.

La Grèce à chaque instant prenait une face nouvelle, et depuis un siècle à peu près, elle avait éprouvé des révolutions intérieures, capables d'annoncer celles qu'elle allait subir. La Grèce, avant l'invasion des Perses, nourrissait une foule de républiques actives, mais qui, semblables à des ruches d'abeilles, gardaient entre elles une expresse rivalité, sans pouvoir généralement s'écraser et se détruire. La guerre de Marathon développa le génie des grands hommes d'Athènes; la marine qu'elle créa pour triompher à Salamine, éleva son influence au-dessus de toute la Grèce, et la valeur héréditaire des Spartiates eut de la peine à la balancer. Les intérêts de toutes les villes se partagèrent entre les deux puissances; un parti dans chacune fut dévoué constamment à la cité qui devait protéger l'oligarchie ou la démocratie. Le génie d'Alcibiade altéra les confédérations que le hasard et le besoin avaient formées naturellement, et dont les deux cités prépondérantes étaient les chefs. Il donna la ville d'Argos pour centre aux villes de tout le Péloponèse; mais, d'un autre côté,

le génie de Lysandre forma, au moyen de ses conquêtes et de l'or qui en fut le fruit, une marine qui subjugua momentanément celle d'Athènes, et qui soumit à son antique émule la dominatrice des mers.

Athènes se releva par le concours de toutes les villes ; car la Grèce, en dépit de ses affreux déchiremens, fut toujours une seule famille. En vain Sparte maîtrisait tout ; en vain Sparte portait une guerre glorieuse jusque sur le sol de l'Asie : l'or, devenu tout puissant, repoussa ses efforts. Thèbes agrandie en un instant par la présence de deux grands hommes, réunit autour d'elle les débris de la puissance que la chûte d'Athènes avait dû désunir ; puissance factice et hors d'état, comme l'avait prévu Lycurgue, de poursuivre même ses ennemis. Sparte fut accablée par Epaminondas, et elle ne se releva jamais.

A compter de cette époque, la Grèce n'a plus aucun ralliement fixe. Le grand roi un moment semble en être l'arbitre, mais Philippe, de Macédoine, la subjugue plus réellement. Son fils va détrôner le maître de Babylone; la Grèce, sur ses pas, va s'étendre jusqu'à l'Indus, et règner sur les bords du Nil; mais son organisation est anéantie pour toujours.

Tel un limpide ruisseau dont les flots bouillonnaient en s'échappant de leur source, et dont l'orage gonfle les eaux : la plaine en est d'abord tout inondée, mais le courant ne se retrouve plus, et le voyageur se perd dans un immense marais.

Nous allons revenir avec quelques détails sur des événemens dont la marche fut si rapide. Cet arbre de

la Grèce, mutilé tant de fois, poussera long-temps encore des bouquets de verdure, et le rameau d'Athènes, cultivé par les Muses, conservera, bien après eux, une fraîcheur toute printanière sur un tronc d'ailleurs épuisé.

Athènes, Argos, Corinthe et d'autres villes, se réunirent à l'appel des Thébains, contre l'objet de leur commun effroi. Lacédémone trembla, et son gouvernement timide et soupçonneux saisit le prétexte qui s'offrait pour rappeler d'Asie le glorieux Agésilas. Il triomphait, et cependant il obéit; il projetait de rendre indépendantes les satrapies de la Perse, et il repassa l'Hellespont à l'ordre d'un magistrat mal habile. Il battit les villes alliées dans les plaines de Coronée, et cette victoire, qu'il acheta au prix d'une cruelle blessure, n'eut alors aucun résultat.

Athènes cependant relevait sa marine. Conon, après la bataille désastreuse qu'avait gagnée Lysandre à Ægos Potamos, s'était réfugié en Chypre auprès d'Evagoras, roi de Salamine. Il y forma, pour sa patrie, une alliance avec ce prince, qui reçut dans la suite, pour prix de ses secours, le titre glorieux de citoyen d'Athènes. Conon gagna l'amitié de Pharnabaze, et il prit le commandement des forces maritimes du satrape pour attaquer dans les occasions celles de Sparte, ennemie d'Athènes.

La bataille navale de Gnide livra à l'influence d'Athènes et de la démocratie les principales îles de l'Archipel, et elle se donna le jour même de la bataille de Coronée. Conon reparut à Athènes, chef

d'une flotte puissante, et maîtresse de la mer. Les richesses de Pharnabaze relevèrent les murs du Pirée. La cour de Perse était devenue le centre des négociations. Conon, de la part d'Athènes, Antalcidas, de la part de Lacédémone, y exercèrent l'influence de Pharnabaze ou de Tiribaze leurs alliés, et pendant qu'Iphicrate continuait, en Grèce, de faire la guerre avec succès, la paix des républiques se fit sous les auspices du grand roi. Cette paix fameuse porta le nom d'Antalcidas, elle fut conclue trois cent quatre-vingt-sept années avant l'ère chrétienne environ. Xénophon nous en a donné les principales dispositions. Le roi, était-il dit, trouvait juste que les villes grecques d'Asie lui demeurassent, et que celles de Grèce fussent libres, tant les petites que les grandes; il gardait Cypre et Clazomène; il laissait à Athènes, Scyros, Lemnos et Imbros. Il déclarait la guerre à tous ceux qui s'opposeraient au traité, et il en confiait l'exécution aux Athéniens.

Le despotisme des villes régnantes rendit bientôt ce traité tout à fait nul; il servit de cause ou de prétexte à de nouvelles calamités. Les petites cités éprouvèrent des déchiremens qu'aucune autorité n'eut plus le droit de retenir. Le détail trop sanglant de ces fréquentes proscriptions soulève nos ames fatiguées, et les bannissemens prononcés à la suite des dissentions servaient à en alimenter de nouvelles. A Argos, où les oligarques avaient essayé de s'emparer des pouvoirs, les démagogues l'emportèrent; les tortures amenèrent des délations et des supplices; et le peuple enfin, dans un excès d'indignation et de rage, se jeta

sur les bourreaux eux-mêmes, et assouvit ainsi sa pénible fureur.

Le tableau que Xénophon nous a laissé de cette période annonce, comme celui qu'avait fait Thucydide quelques années auparavant, une agitation que le récit des grands événemens de la Grèce ne laisse même pas soupçonner. A peine l'on connaît les noms de tant de puissances politiques actives, Elyme, Thespie, Tégée, Phlyonte.

Corinthe elle-même subit des révolutions dont l'histoire générale ne parle presque pas. Cette ville, posée entre les mers, paraissait être l'ancre de la Grèce; mais elle n'eut point d'historien; aucun poète ne prit naissance dans ses murs, et ses guerriers, hors le fameux Timoléon, ne s'acquirent pas un nom célèbre.

Une trahison, en pleine paix, mit Sparte en possession de la Cadmée, citadelle de Thèbes. Cette violation des droits lui devint fatale en peu d'années; et les dieux, pour délivrer Thèbes, n'employèrent que sept bannis, afin de montrer, dit Xénophon, leur puissance autant que leur justice.

Athènes avait été l'asile de ces bannis, comme Thèbes avait été l'asile des réfugiés d'Athènes : elle prit parti pour les Thébains; mais après la bataille de Leuctres, elle refusa de concourir à la ruine totale de Sparte, et Iphicrate lui porta des secours.

Ce sont de pareils traits qui signalent l'histoire de Grèce, et qui lui donnent un caractère si différent de toutes les autres. On ne trouve que dans cette histoire ces naïves inspirations de sentiment auxquelles

un peuple cède tout à coup, comme un seul homme. C'est la nature qu'on ressaisit au milieu du chaos des institutions; c'est une fleur au milieu des décombres.

Messène fut rétablie par Epaminondas trois cent soixante-dix années avant l'ère chrétienne environ. Les grandes injustices ont un terme : les anciens Messéniens accoururent de toutes parts pour repeupler leur cité maternelle. Athènes résista quelque temps, et reconnut enfin cette espèce de résurrection; mais Sparte ne céda qu'à la dernière extrémité.

Dans les momens de crise, un grand homme devient tout l'état, ou plutôt alors tout l'état repose sur lui, tant le génie a de puissance. C'était le seul Epaminondas qui faisait la gloire de Thèbes; la victoire de Mantinée coûta la vie à ce héros, Thèbes perdit son éclat d'un moment.

Ce ne fut plus désormais que troubles et que confusion dans la Grèce proprement dite. Une rivalité sans moyens dirigea de toutes parts les opérations de tant de membres indépendans et désunis. Cependant, comme l'époque de tout bouleversement est celle aussi d'une création quelconque, on vit la Thessalie reprendre, à cette époque, un rôle dans la Grèce sous les lois de Jason; et sous celles, après lui, d'Alexandre, de Phères, on vit l'Arcadien Lycomède réunir l'Arcadie en un corps de nation, et fonder pour cette nouvelle puissance la ville fédérative de Mégalopolis. La confédération achéenne prit quelque essor vers le même temps, et Philippe de Macédoine, élevé à Thèbes, près d'Epaminondas, durant ce conflit anarchique

conçut le plan de soumettre par partie un tout sans chefs et sans lien.

La bataille de Mantinée eut lieu trois cent soixante-trois années avant l'ère chrétienne environ. Quatre ans après, Philippe de Macédoine monta sur le trône de ses pères.

Pélopidas fut tué l'année suivante : Agésilas mourut vers le même temps. De nouvelles destinées commencèrent pour la Grèce.

Il ne s'écoulera que cinquante-huit années entre l'avénement de Philippe au trône et la bataille d'Ipsus, qui décidera du sort d'une grande partie du monde, et qui en fixera le partage entre les soldats d'Alexandre. Il s'en est écoulé quarante-cinq environ depuis la prise d'Athènes par Lysandre ; et, depuis cette époque seulement, que de changemens se sont opérés dans la Grèce !

Agésilas régna plus de quarante-un ans ; et, sur ce grand nombre d'années, il en passa trente à peu près comme s'il eût été roi de la Grèce. Il avait reçu la couronne à une époque où sa patrie jouissait de la plus grande gloire, et Sparte, quand il cessa de vivre, avait été humiliée, et ne gardait presque plus rien de ses antiques mœurs.

Sparte avait été instituée comme une communauté guerrière, et l'esprit de conquête lui avait été interdit. Les trésors de l'Asie, les richesses de la Grèce, l'emploi que cette république fut forcée d'en faire, changèrent l'esprit de son gouvernement. La guerre de Thèbes, entreprise sous des auspices d'iniquité, ap-

porta le malheur et la ruine; et si, comme on peut le supposer, Agésilas n'avait point été étranger à la surprise de la Cadmée, on peut le regarder comme l'agent immédiat de la perte de sa patrie.

Il se rencontre en quelque sorte plusieurs êtres dans un seul homme. Les passions, les talens, les sentimens, sont comme autant d'inspirations qui le dominent tour à tour; et, quand une circonstance pressante met leurs moyens à la disposition de quelque vertu, les hommes deviennent sublimes. Après la bataille de Leuctres, Agésilas sauva Lacédémone : il oublia l'ambition et l'orgueil. Il s'attacha à rendre le courage à ses compatriotes abattus, et, préparant et conduisant lui-même de petits succès journaliers, il ne dédaigna en ce moment ni précautions ni avantages. Sparte se crut régénérée. Les lois avaient dormi pendant un jour sous la caution de sa gloire; mais le sentiment qui les avait fait vivre n'était point éteint dans les ames, et les femmes sur-tout semblèrent exalter leur enthousiasme avec l'accroissement du danger.

Agésilas mourut en revenant d'Egypte, sur le rivage de la Lybie. L'Egypte, soumise au grand roi, essayait souvent de s'affranchir, et la Grèce plusieurs fois lui avait prêté des secours. Mais on éprouve quelque peine à voir les vieux lauriers d'un héros octogénaire profanés sur une terre étrangère, et dans un service mercenaire. Il paraît même que les Egyptiens, accoutumés au luxe de leurs maîtres et à l'imposante majesté que la tradition conservait de leurs Sages, trouvèrent dans

Agésilas une rusticité d'extérieur qui répondait mal à sa renommée. Le papyrus excita en ce pays l'admiration du prince grec, il voulut l'apporter jusque dans sa patrie; mais ce qu'il estimait le plus dans ce roseau merveilleux était la flexibilité, qui le rendait plus propre à tresser des couronnes.

Xénophon fait l'éloge de ses vertus privées plus encore que de ses vertus publiques. Cependant l'homme qui, loin de son pays, faisait la guerre en souverain, ne pouvait rester citoyen que par l'effet de ses sentimens physiques, et le vainqueur de Coronée vint prendre à Sparte, sans murmure, une place donnée au hasard dans les chœurs religieux. Xénophon a vanté son désintéressement sans bornes, la foi inviolable avec laquelle il gardait toutes ses promesses, la parfaite bonté enfin, qui lui rendait communs les affections, les plaisirs et les besoins de ses amis. Il portait à un tel degré le don de plaire et de gagner les cœurs, que les Ephores, dans sa jeunesse, lui imposèrent une amende, et le punirent de se faire trop aimer.

Plutarque n'a point laissé la vie d'Epaminondas, quoiqu'il paraisse qu'il l'avait composée, et nous n'avons, relativement à lui, que le récit de Cornélius Népos, auteur élégant, mais concis.

On a conservé les noms de ceux qui concoururent à l'instruction d'Epaminondas. Il est remarquable que ce grand homme donna aux arts une application particulière, et c'est peut-être aux idées et aux sentimens que leur culture développa en lui, qu'il dut l'heureux accord des plus douces vertus, des qualités les plus

aimables, avec la plus mâle énergie et les plus rares talens.

Son maître de luth s'appelait Denys, et la célébrité de ce musicien, dit Cornélius Népos, égalait celle de Damon et de Lamprus. Epaminondas apprit aussi de lui à chanter. Olympiodore lui enseigna à jouer de la flûte, et Callyphron fut son maître de danse.

Peut-être rien ne donnerait une plus grande idée de la considération dont jouissaient les arts dans la Grèce, que l'image d'Epaminondas entourée de leurs attributs.

Le pythagoricien Lysis forma Epaminondas à la philosophie. L'attrait et le besoin de la morale sont tels, que, dans un temps où la religion ne la consacrait point en des leçons publiques, la philosophie en faisait l'objet des plus graves études, et lui donnait des professeurs. Le héros surpassa constamment ses émules; il s'exerçait à la patience, à la sobriété, à l'horreur du mensonge, et les qualités bienfaisantes de son ame tempérèrent l'austérité de toutes ses vertus acquises.

Epaminondas ne fut point au nombre des fameux bannis; il ne prit point de part directe à la délivrance de Thèbes, opprimée par un gouvernement oligarchique et ennemi; il croyait même que toute victoire civile était funeste à la patrie; mais il avait, comme sans dessein, accoutumé la jeunesse thébaine aux exercices militaires. Il fut au premier rang dès que l'on combattit; il fit admirer sa vaillance, et dans aucune

circonstance il ne chercha à flétrir par envie l'exploit qu'il n'avait pas lui-même exécuté.

Après la bataille de Leuctres, on vit la jalousie dérober à Epaminondas le juste honneur du commandement. Il marcha comme soldat ou comme volontaire; et il reprit la conduite de l'armée quand des revers eurent appris aux Thébains la faute qu'ils avaient commise. Ce fut une vertu chez les anciens que de pardonner à sa patrie. Rappelé de l'armée, dans une autre occasion, avec ses principaux collègues, et lorsque son absence eut ruiné les affaires, il voulut vaincre avant que d'obéir. De retour à Thèbes, il parut devant ses juges; il ne nia aucun fait, et il accepta sa sentence; mais, pour toute grace, il demanda qu'elle fût conçue en ces mots : « Epaminondas a été condamné à mort par les Thébains, pour les avoir contraints, à la journée de Leuctres, de repousser les Lacédémoniens, dont aucun des Béotiens n'avait osé soutenir la présence en rase campagne, avant qu'il eût le commandement de l'armée; pour avoir, par le gain de cette bataille, sauvé Thèbes, qui était menacée d'une subversion entière, et avoir affranchi généralement toute la Grèce, qui allait tomber sous la domination de ses ennemis; pour avoir conduit les choses à ce point, que les Thébains ont été mettre le siége devant Sparte, et que les Lacédémoniens se sont vus réduits à se trouver heureux d'obtenir leur salut; enfin, pour n'avoir pas voulu poser les armes qu'il n'eût rétabli et fortifié la ville de Messène, afin de bloquer Lacédémone de tous côtés. » Les faits

parlaient trop hautement, et le héros sortit comblé de gloire.

Toutes les traditions font juger qu'Epaminondas fut élevé par les soins uniques de sa mère.

Les Gracques, Sertorius, le grand Agricola, et, avant eux, Coriolan, rapportèrent, comme lui, à des mères éclairées les avantages de leur éducation. L'énergie naturelle doit se développer sans doute avec plus de franchise sous la douce influence d'une femme et d'une mère; son joug léger laisse tout son essor à l'ame naissante d'un héros. Une femme d'ailleurs exalte ceux qu'elle chérit; son cœur est le foyer des lumières de sa raison, et la moralité de l'homme élevé sous les yeux d'une mère respectable et tendre, aura toujours la teinte heureuse du sentiment et la force indomptable du préjugé. Epaminondas, vainqueur, mit plus de prix, dit-on, à la gloire de Leuctres, à cause de la joie que sa mère ne manquerait pas d'en ressentir.

Pélopidas fut l'ami éprouvé et l'émule d'Epaminondas. Leurs caractères étaient presque opposés, mais leurs ames étaient semblables. Le vieux Caton disait : qu'il y a de la différence entre estimer la vertu ou mépriser la vie. L'entreprise des bannis, dont Pélopidas fut le chef, supposa l'accord généreux de ces nobles dispositions, et l'impétueuse témérité de Pélopidas fut alors le dernier degré de la sagesse et du courage. Une antique épitaphe portait ces belles paroles : CEUX-CI SONT MORTS PERSUADÉS QUE LE BONHEUR NE CONSISTE NI A VIVRE NI A MOURIR, MAIS A FAIRE L'UN ET L'AUTRE AVEC GLOIRE.

Pélopidas fut le chef du bataillon sacré. Trois cents jeunes gens le composaient, et la plus étroite amitié devait unir ces frères d'armes. La troupe entière formée vers cette époque, fut complètement anéantie à la bataille de Chéronnée, qui fut livrée contre Philippe; mais elle fit des prodiges avant de succomber.

C'est la loi naturelle, dit Plutarque, qui donne pour chefs à ceux qui ont besoin de protection et de défense, les personnages qui peuvent les défendre et les protéger. Epaminondas et Pélopidas furent, tant qu'ils vécurent, les véritables chefs de la Grèce. Ce fut Pélopidas que Thèbes envoya au grand roi, pour lui faire reconnaître l'indépendance de Messène. Les temps, au reste, étaient changés; peu d'années avaient altéré tous les intérêts respectifs. Athènes fit périr Timagoras, son envoyé, pour avoir fait sa cour à Suze d'une manière peu digne d'un Grec, et avoir reçu des présens. Archidamus, député de l'Elide, peu séduit d'un vain appareil, rapporta sans ménagement qu'il avait vu autour du monarque d'Asie plus de valets que de soldats, et que le fameux platane d'or tant vanté, n'ombragerait pas une cigale.

Pélopidas commanda quelque temps l'armée des villes Thessaliennes, qui essayaient de se défendre contre le farouche Alexandre, de Phères. Ce fut alors qu'appelé par les compétiteurs qui se disputaient la couronne de Macédoine, il conduisit à Thèbes, pour otage du traité, Philippe encore enfant, le plus jeune des fils d'Amintas. Trahi par Alexandre, et délivré

par Epaminondas, Pélopidas ne respira plus que la vengeance, et il périt en combattant. Les Thessaliens obtinrent de la ville de Thèbes la permission de l'inhumer. Les hommages que reçut sa cendre furent aussi volontaires qu'honorables. Esope disait que la mort qui emporte les hommes au milieu de leur plus grande prospérité, ne peut passer pour un malheur, car elle met en sûreté les actions des gens de bien, et les préserve pour jamais des revers communs de la fortune.

Je ne puis m'empêcher de citer un trait qui caractérise assez bien les idées supertitieuses de la Grèce. Le champ de Leuctres, avant le combat, avait déjà quelque célébrité : deux jeunes filles, violées par des hommes de Sparte, s'étaient tuées en ce lieu même; leur père, qui n'avait pu obtenir de justice, avait suivi son désespoir et s'était immolé auprès de leur tombeau. Pélopidas, la veille de la bataille, vit en songe les deux jeunes filles qui maudissaient Sparte, en pleurant; il vit leur père à côté d'elles, et ce vieillard lui commander de sacrifier une vierge rousse à leurs mânes, s'il voulait remporter une brillante victoire. Pélopidas communiqua ce songe aux chefs de l'armée des Thébains. Les uns soutinrent qu'il fallait obéir, et citèrent les exemples d'Iphigénie, de Macarée, fille d'Hercule, et de quelques autres encore. Ils ajoutèrent que, dans le temps où Agésilas même se trouvait en Aulide, la déesse lui avait demandé le sacrifice de sa propre fille, et que la tendresse paternelle l'ayant alors empêché d'obéir, l'expédition qu'il avait commencée avait été terminée sans succès. Les autres

chefs combattaient ces discours ; une jeune cavale rousse s'élança dans le camp. Le devin Théocrite s'écria que les dieux envoyaient la victime, et la cavale en servit aussitôt.

Ces vestiges de sacrifices humains parmi les Grecs, au siècle des arts et de la philosophie, sont remarquables ; on y reconnait l'origine barbare. On en retrouve un autre vestige dans ce trait d'Alexandre, de Phères, qui consacra sa pique, la couronna de festons, et lui sacrifia comme à un Dieu. La pique, chez les Scythes et tous les peuples Celtes, était le symbole de la Divinité ; et le célèbre Irminsul des forêts d'Hercynie était un tronc antique et desséché.

Iphicrate, Chabrias, Timothée, Charès lui-même, rendirent encore brillante cette période de l'histoire d'Athènes ; mais aucun d'eux, comme Périclès, ne réunit aux talens militaires le rare talent de gouverner.

Iphicrate réforma, avec un grand succès, la théorie militaire de son temps, et aussi l'armement des troupes : il eut la gloire de résister à Epaminondas lui-même, et de sauver Sparte sous ses yeux.

Chabrias, au contraire, défendit les Thébains contre le roi Agésilas, au commencement de la guerre de Thèbes : il inventa, dans un moment pressant, de faire combattre les soldats un genou en terre derrière leurs boucliers : les Athéniens, pour prix de cette manœuvre habile, lui érigèrent une statue, et il fut représenté dans son attitude victorieuse. Les athlètes, après cet exemple, firent tous placer leurs statues

dans la posture qui avait fait leur avantage et leur triomphe.

Chabrias rétablit Evagoras dans l'île de Chypre, et il alla de lui-même au secours des Egyptiens. Rappelé bientôt dans sa patrie, sur la prière du roi de Perse, il périt au siége de Chio, où il servait comme simple volontaire.

La jalousie d'Athènes était devenue telle, que ses citoyens distingués évitaient de vivre dans son sein; et dans le cours des événemens, elle était privée de leurs lumières. Chabrias établit son séjour loin d'Athènes. Iphicrate passa en Thrace après avoir épousé la fille d'un de ses rois. Timothée habitait Lesbos, et Charès même, qu'on ne peut leur comparer, chercha à Sigée le repos dont il n'eût pas joui à Athènes.

Timothée, fils de Conon, fut non seulement un grand, mais un très-heureux capitaine. Sa statue fut élevée à côté de celle de son père; honneur inoui jusque là. Philippe ayant commencé à se rendre redoutable quand Iphicrate et Timothée étaient déjà devenus vieux, les Athéniens donnèrent le commandement de leur flotte à Mnesthée, le fils d'Iphicrate et le gendre de Timothée, avec ordre de les consulter tous deux. Charès, qui commandait l'autre partie de la flotte, et qui redoutait l'ascendant des vieillards, ne s'attacha qu'à contrecarrer tous leurs plans; les Athéniens furent vaincus, et, toujours injustes dans leurs revers, ils condamnèrent Timothée à une amende considérable.

Sa mort, qui suivit de près, les porta au repentir. Ils déchargèrent Conon, son fils, des neuf dixièmes de cette amende; mais ils exigèrent que le dixième conservé servît aux réparations du Pirée; et ce fut, dit Cornélius Népos, un grand exemple de la vicissitude des choses humaines, de voir le petit-fils condamné à réparer de ses deniers des murailles que l'aïeul avait rebâties des dépouilles qu'il avait enlevées aux ennemis de sa patrie.

Jason le Thessalien fut, sans contredit, un des hommes les plus remarquables de ce siècle. Né à Phères, où il jouissait d'une fortune considérable, il eut l'audace de lever des soldats à ses frais. Il subjugua sa ville et presque toutes les autres; il devint un grand capitaine, et se fit un nom dans la Grèce.

Alexandre, de Phères, succéda à Jason; mais ses effrayantes cruautés révoltèrent la Thessalie, et Philippe, appelé pour rétablir la paix, réussit à s'en rendre maître.

L'influence de ce prince, en Grèce, fut telle, en peu d'années, que, sans l'avoir conquise, il fut le maître de ses destins. La guerre sacrée lui servit de prétexte; il fit concourir à ses fins les rivalités expirantes, il ruina les Phocéens, et il eut entrée à leur place dans le conseil des Amphictions.

Ce conseil, ou plutôt cette assemblée, dont la réunion était en apparence fédérative, n'avait eu d'autre objet, dans son principe, que de maintenir les rapports du culte entre les Grecs; et son autorité sans limites, mais sans moyens, n'avait jamais été réelle-

ment exercée. Ce conseil cependant, paraissant composé des représentans de toute la Grèce, attira l'attention du prince ambitieux, à qui la Macédoine ne pouvait paraître que l'instrument de la puissance qu'il voulait créer. Son admission au conseil des Amphictions allait, pour un moment, relever l'importance de ce conseil, et autant de temps seulement qu'il en aurait besoin, puisque cette importance éphémère ne serait due qu'à lui, et que pourtant elle donnerait le change.

Ce fut en effet dans ce conseil que Philippe se fit proclamer généralissime des Grecs contre l'Asie. Ce plan de vengeance, dont Agésilas avait conçu quelque idée, était devenu le système de toute la Grèce. Le rhéteur Isocrate en faisait le sujet de tous les discours qu'il publiait, de toutes ses lettres à Philippe. Alexandre n'eut en effet que l'honneur de l'exécution.

Les circonstances favorisaient Philippe; Sparte était hors de ses institutions, qui ne pouvaient plus servir dans un siècle si différent de celui où elles avaient été conçues; Thèbes était épuisée d'un effort momentané, et elle croulait sous le poids d'une prépondérance qu'elle ne pouvait même concevoir; Athènes était tristement corrompue par l'excès des mouvemens qu'elle avait éprouvés. Rien n'abâtardit plus le caractère des citoyens et ne neutralise mieux leurs talens que le peu d'estime qu'ils prennent pour leur patrie; quand la conscience les met au-dessus d'elle, quand ils ne respectent plus son suffrage, ils n'ont plus, même en la servant, que la moitié de leurs forces,

et un principe secret de haine se manifeste à chaque instant.

Toutes les villes, à cette époque, prétendaient à l'indépendance, et le voisinage d'une cité dominante leur causait alors plus d'ombrage qu'un danger plus réel, mais plus distant. Elles arrivaient par degrés à ce point d'industrie et de lumières, qui avait si long-temps distingué Athènes seule; elles avaient de braves guerriers, elles nourrissaient des talens, mais les moyens nouveaux qui se développaient en elles ne pouvaient pas suffire encore à assurer leur importance, et rien ne remplaçait, en Grèce, une balance trop tôt rompue.

Athènes, quoi qu'il en soit, lutta pendant long-temps. Le célèbre Démosthènes, plein d'amour pour son pays, fier d'avoir découvert la politique du roi Philippe, admiré de ses concitoyens pour la leur avoir dévoilée, Démosthènes tonnait à la tribune contre cet habile ambitieux. Trop rarement écouté, mal secondé, quand il le fut, il ne put que retarder les succès du roi de Macédoine. Le système qu'il croyait utile, et l'esprit qui depuis long-temps influençait le gouvernement d'Athènes, n'avaient entre eux aucun rapport; le peuple suivait tour à tour l'une des deux impulsions. C'est un spectacle toujours neuf pour nous que celui d'un peuple assemblé, formant, sans nul intermédiaire, le corps politique de l'état, et se décidant librement, d'après sa propre conviction, avec plus ou moins de sagesse, entre les avis différens qu'on débattait en sa présence. Bientôt ce dernier vestige de l'antiquité s'effacera, et toutes les sociétés prendront

l'inexplicable direction dans laquelle il semble que leur masse les emporte, et où l'esprit de liberté se combine avec l'exercice du pouvoir.

Philippe domina son siècle, parce qu'il en fut l'homme le plus habile, et qu'il sut profiter de sa situation qu'il connut bien. Politique adroit et savant, il fut encore le plus grand guerrier de son temps. La phalange macédonienne lui dut sa création, et la bataille de Chéronée couronna sa gloire militaire.

Philippe avait reçu de la nature un esprit délié et très-étendu. Elevé à Thèbes, près d'Epaminondas, il avait recueilli ces notions de philosophie et de sagesse qui ornent toujours l'ame, même quand elles ne la dirigent pas. Il estimait les sciences, et ce fut Aristote qu'il choisit pour l'instituteur d'Alexandre, de ce prince dont l'enfance et la brillante jeunesse furent l'horoscope de toute sa vie.

Philippe savait entendre un avis salutaire. Une femme appela de lui-même à Philippe avant son repas, et elle fut écoutée avec plus de bienveillance. L'Athénien Demades, prisonnier à Chéronée, reçut la liberté pour l'avoir empêché de substituer le rôle de Thersite à celui d'Agamemnon. On citerait plusieurs traits de ce genre; et si les plus grands hommes se sont quelquefois écartés de ces principes et de ces sentimens dont l'humanité s'honore, ils en gardent au moins l'empreinte, et ils s'en font une lumière.

Un déni particulier de justice coûta la vie à ce grand roi : il allait partir pour l'Asie, et célébrait les noces de sa fille avec le roi d'Epire, propre frère de la reine Olympias. L'impérieuse Olympias, au reste, vivait

alors loin de Philippe; il avait une seconde épouse. Les usages des anciens, relativement au mariage, n'étaient pas régulièrement fixés. Les Grecs n'avaient qu'une seule épouse; mais la répudiation leur était familière, et l'on serait tenté de croire que les mœurs avaient sur eux moins d'empire que les lois.

L'oracle, consulté sur l'expédition d'Asie, avait répondu ces paroles : « La victime en feston est sous la main du sacrificateur.» Un déclamateur tragique, introduit au festin des noces, fit entendre des vers pompeux, dont le sens ambigu reposait sur la même idée. Diodore les rapporte, et leur donne pour auteur Néoptolème le Tragique, qui lui-même les récita. Le talent d'improviser ne devait pas être étranger à ces fameux déclamateurs. Le poète pensait apostropher le monarque de toute l'Asie.

« Vous que l'orgueil élève jusqu'aux nues, disait-il; vous qui vous flattez de l'espoir de porter un jour votre nom au-delà des espaces connus, tremblez! le précipice est ouvert sous vos pas, et la mort trop souvent borne au jour qui finit, les illusions sans terme de l'orgueil. »

Ce fut après un règne de vingt-deux ans que Philippe perdit la vie et la couronne, et Alexandre monta sur le trône trois cent trente-six ans avant l'ère chrétienne.

C'est à cette époque à peu près que Timoléon, de Corinthe, mourut à Syracuse. Les relations de la Sicile avec la Grèce sont devenues trop fréquentes pour qu'on sépare leurs histoires; et le fil des événemens, que je me suis proposé de suivre, m'oblige ici de m'arrêter, et de revenir sur le règne des Denys.

CHAPITRE II.

Des villes grecques de la Sicile, depuis le quatrième siècle, jusqu'à l'an 336 avant l'ère chrétienne environ.

DENYS l'Ancien, d'une naissance obscure, avait, ainsi que nous l'avons déjà vu, profité des victoires des Carthaginois en Sicile, et de la prise d'Agrigente, pour exciter dans Syracuse des mouvemens de révolte contre les chefs de son gouvernement, et pour se faire nommer commandant général. Des piéges, toujours les mêmes, abusent la multitude, et ce serait une chose curieuse que d'étudier le degré d'expérience qu'elle est capable d'acquérir. Les masses profitent certainement des progrès des individus; l'industrie, les arts et les sciences, toutes les lumières, en un mot, qui résultent de leur concours, ont une influence marquée sur les siècles en général. Il est facile d'en expliquer la cause, et l'individu, sous ce rapport, hérite, presque sans le savoir, de l'individu qui le précède. Le siècle, sur tout le reste, doit demeurer enfant, et, comme l'homme lui-même, commencer tous les jours; car l'expérience personnelle, la seule qui jamais nous éclaire, est le fruit trop tardif de la saison active; et dès qu'il est mûr, l'arbre meurt.

Denys accusa de trahison les généraux de Syracuse; il proposa de remplacer ces citoyens trop orgueilleux par des hommes amis du peuple. Les autres, disait-il,

dès qu'ils étaient en place, prenaient des façons despotiques, ils méprisaient les hommes du commun, et ils tournaient à leur profit les calamités de l'état. A peine Denys eut-il été compris parmi les nouveaux généraux, qu'il s'éloigna de ses collègues, et sema perfidement le bruit de leur intelligence avec l'ennemi même. Ses intrigues devinrent plus puissantes ; il fit rappeler les bannis, il fut déclaré chef unique ; mais alors il se fit une garde, il s'attacha les troupes soudoyées aux dépens des villes voisines, et il fut formidable à ses concitoyens.

Denys régna trente-huit années, et il mourut trois cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne, environ deux ans après la bataille de Leuctres.

Ce long règne fut marqué par une suite d'orages. La guerre contre Carthage se renouvela quatre fois, et avec des succès différens. Vaincus enfin, et accablés de maux, réduits à se retirer dans leurs anciennes limites, les Carthaginois attribuèrent une si insigne défaite au courroux des dieux de la Sicile; ils crurent devoir les fléchir, et ils portèrent dans leur patrie le culte des déesses Cérès et Proserpine.

Denys, pendant toutes ces guerres, ne montra pas toujours le même zèle et les mêmes talens; mais il usa de ses revers comme de ses succès pour consommer l'oppression de sa patrie; et, sous le prétexte des dangers qui pouvaient menacer Syracuse, il fit construire une citadelle.

Ce travail prodigieux, au récit de Diodore, rappelle tout ce que les travaux de la plus haute antiquité

nous offrent de plus surprenant : soixante mille ouvriers de condition libre, outre les chefs et les tailleurs de pierres, y furent employés; six mille paires de bœufs furent occupées, et dans l'espace de vingt jours on vit achever une muraille de trente stades, flanquée de tours.

On frémit des maux de la Sicile pendant la période qui nous occupe. Théâtre de guerres épouvantables et de divisions intestines, on y voyait les citoyens égorgés sans pitié, ou vendus à l'encan par les ennemis victorieux, ou dépouillés de tous leurs biens et chassés de leurs asiles par les soudoyés de Denys.

Denys pourtant aima les lettres, et ne cessa de les cultiver; et lorsque sa puissance lui parut affermie, ses mœurs, toujours mélangées de barbarie, parurent s'adoucir un peu.

L'historien Philistus, le poète Héloris, et d'autres écrivains, furent comptés parmi ses intimes confidens; mais l'un, quand il venait à se décourager, soutenait que le titre de souverain était la plus belle épitaphe; l'autre le faisait souvenir qu'il fallait se laisser tirer par les pieds du lieu où l'on avait été le maître, plutôt que d'en sortir à cheval.

Denys envoya ses poésies pour être lues dans les jeux olympiques, et il en donna commission à d'habiles déclamateurs. Il prétendit avec la même confiance disputer le prix de la course des chars; ses chevaux emportés s'élancèrent dans la lice; ses vers, pompeusement récités, excitèrent les huées d'une assemblée auguste et délicate. Les pavillons trop somptueux qu'a-

vaient dressés ses serviteurs, furent déchirés dans le tumulte. Lysias prononça un discours véhément contre l'oppresseur d'une ville grecque. Denys, despote farouche jusque dans le commerce des Muses, accusa l'envie de ce désastre. Sa fureur eut de la peine à connaître des bornes; plusieurs de ceux qui l'entouraient furent mis à mort sous des prétextes vains; son propre frère, d'autres encore, furent exilés sans motif. Ce fut sans doute en un de ces momens, qu'après avoir accueilli Platon au milieu du cercle de philosophes et de poètes qu'il se plaisait à rassembler, il le fit vendre comme esclave, au prix de vingt mines seulement. Les philosophes rachetèrent Platon, mais ils lui donnèrent avis de ne plus approcher les tyrans, s'il ne voulait, en leur parlant, modérer l'excès de sa franchise.

Denys enfin réussit à faire couronner à Athènes, pendant les fêtes de Bacchus, une tragédie qu'il avait composée. La joie immodérée que lui inspira ce succès, l'engagea à porter aux dieux de solennelles actions de graces; il se livra à des excès de table, et il mourut presque subitement. Ainsi fut accompli l'oracle qui lui avait annoncé qu'il mourrait après avoir vaincu des rivaux supérieurs à lui. Denys ne comptait ses rivaux que parmi les Carthaginois, et le souvenir de son horoscope l'empêcha plus d'une fois de suivre ses avantages.

Denys le Jeune prit la place de son père, après avoir succinctement harangué le peuple. La tyrannie, qui s'exerçait alors d'une manière si positive dans le

cercle étroit d'une ville, ne pouvait cependant interdire tout à fait les assemblées du peuple sur la place. Il semblait que ce fût de l'essence de la cité. Mais les craintes particulières, mais les défiances réciproques, contenaient la masse réunie; et l'espèce d'assentiment qu'elle paraissait accorder devenait une sûreté de plus.

Denys régna dix ans : son occupation principale fut, pendant ce temps, de bâtir deux villes en Italie, pour défendre l'entrée de la mer Adriatique contre les incursions des pirates qui l'infestaient. Il demeura d'ailleurs dans l'indolence; et, joignant aux préjugés d'un enfant de la tyrannie quelques-unes des notions que garde la mémoire quand on a vécu avec des philosophes et des amis des lettres, il céda tour à tour et aux unes et aux autres, et fut pour un moment disciple de Platon.

Dion, oncle du jeune Denys, a été comparé par Plutarque avec le deuxième Brutus. Tous les deux philosophes, tous les deux animés du desir de servir leur pays, et peut-être, sans le savoir, épris sur-tout d'une grande renommée, ils essayèrent d'appliquer un système de philosophie à la direction incalculable des choses humaines. Ils périrent tous les deux sans avoir réussi, et tous les deux furent avertis par l'apparition d'un fantôme du destin qui les menaçait. Plutarque, en rapportant cette circonstance étrange, montre quelque disposition à croire que des démons jaloux des gens de bien les tourmentent sans cesse par envie, et les empêchent de mériter par leurs vertus, après

leur mort, une existence meilleure que celle à laquelle ils sont eux-mêmes condamnés.

Platon avait paru à la cour de l'ancien Denys, et Dion s'était attaché à ses enseignemens. Appelé à gouverner pendant la jeunesse de son neveu, Dion prit plaisir à pratiquer en tout les leçons de la philosophie. Il inspira au jeune Denys le desir de connaître Platon, et il lui représenta que l'amour de ses sujets serait pour son autorité une garantie plus puissante que les chaînes de diamant dont son père prétendait avoir affermi le pouvoir.

La cour de Syracuse, ainsi que nous l'avons dit, était, à cette époque, remplie de philosophes, dont la plupart appartenaient à l'école de Pythagore. Ils se réunirent tous pour engager Platon à concourir, par sa présence, à la réforme d'un jeune prince. Platon vint sans beaucoup d'espoir, mais par respect pour la philosophie et pour sa propre dignité.

On a vu, de nos jours, les souverains ambitieux de tous les genres de gloire, affecter de suivre les bannières de la philosophie et de cultiver les lettres; on les a vus s'entourer de tous les hommes célèbres, pour vivre avec eux comme leurs égaux, mais ce n'est pas dans les temps modernes qu'on a vu des Sages professer leurs maximes comme une science, et des rois suivre avec docilité les leçons qu'ils recevaient d'eux.

Le palais du tyran devint bientôt une école; et les courtisans effrayés ne tardèrent pas à détourner les conséquences qu'ils redoutaient : ils opposèrent Phi-

tistus à Platon. Dion, sur un prétexte vain d'intelligence avec Carthage, fut envoyé pour quelque temps en Grèce; Platon voulut se retirer, mais, devenu pour Denys l'objet d'une jalouse affection, il eut de la peine à l'y faire consentir.

Denys, toujours envieux, malgré son éloignement, du mérite supérieur qu'on trouvait à Dion, ne put soutenir la considération que ses lumières lui attiraient dans la Grèce; il prétendit même, en ce genre, obtenir sur lui l'avantage, et il desira ardemment de posséder Platon encore une fois. Les philosophes d'Italie tentèrent cette négociation. L'intérêt de Dion, qu'on remit dans ses mains, détermina Platon à revoir la Sicile; mais, sous ce rapport comme sous tous les autres, son voyage fut sans succès.

Nous avons quelques-unes des lettres que Platon écrivit à cette époque : elles sont d'un extrême intérêt. La plus longue de toutes, adressée aux parens et aux amis de Dion, après la mort de ce dernier, contient le compte de sa conduite pendant le cours de ses deux voyages; elle est pour nous un noble gage de la pureté de ses intentions et de la sage modération de ses opinion les plus intimes.

Platon se montre persuadé que la sagesse et la souveraine puissance ont été faites l'une pour l'autre. Elles cherchent à s'unir, et on se plaît à les trouver unies. Il avait réfléchi sur les institutions sociales, il les avait trouvées pleines d'insuffisance; le salut et le bonheur de tous les citoyens lui paraissaient dépendre absolument des vertus de ceux qui gouvernent, et l'on ne

pouvait, à son avis, espérer la fin des misères humaines, que lorsque les philosophes seraient rois ou que les rois seraient philosophes.

Platon ne croyait pas qu'il suffît, pour mériter ce titre, de posséder quelques maximes de philosophie; il croyait encore moins que le rôle d'un ami vrai de son pays fût d'exciter une révolution, quand elle devait coûter le sang d'une partie des citoyens, ou causer le bannissement et la ruine de tous les autres. Le sage, en pareil cas, devait borner son zèle à prier les dieux en silence, pour sa patrie et pour lui-même.

On conçoit aisément qu'avec de tels principes, Platon dut saisir volontiers l'occasion qui s'offrait d'élever l'ame d'un jeune prince et de former sa raison, puisque c'était de cette source morale que devaient découler tous les biens.

Dion encourageait Platon à seconder ses efforts, et le fragment d'une de ses lettres, cité dans celle de Platon, atteste sa parfaite candeur et les honore tous les deux.

« Quelle occasion, disait Dion, plus favorable à nos projets, que celle qui nous est offerte aujourd'hui par la Providence? le temps est venu de réformer la Sicile, l'Italie même, sans beaucoup de peine, et de montrer aux hommes ce que peut l'accord inoui de la philosophie et du souverain pouvoir. »

Ce ne fut point la philosophie qui arma Dion contre Denys, mais ce fut le ressentiment d'une injustice prolongée. Dion était banni de la Sicile, et Denys, qui s'empara successivement de ses biens, lui enleva jus-

qu'à son épouse. Platon fit des efforts pour appaiser Dion, et ne pouvant y réussir, il refusa du moins de prendre part à sa vengeance. J'ai partagé, dit-il, la maison de Denys, j'ai partagé sa table et tous ses sacrifices, et je lui ai promis de ne favoriser aucune entreprise contre lui.

Dion partit avec des armes, et dans le dessein de rappeler par ses cris Syracuse à la liberté.

Denys, maître de la citadelle, s'y soutint quelque temps, et proposa même un traité qui fut au moment de se conclure; il épuisait, quoi qu'il en soit, les intrigues de toute nature, pour rendre Dion suspect au peuple de Syracuse. Un banni, nommé Héraclide, aborda avec quelque secours, et la division s'établit. Ingrate avant que d'être sauvée, Syracuse affecta de négliger Dion, sous prétexte de ses rapports et de ses anciennes habitudes avec Denys, son neveu. Denys s'échappa de la citadelle par la faute ou le consentement d'Héraclide; et, pour donner le change à l'opinion, Héraclide poussa le peuple à des excès de tous les genres. Il fit refuser la paie aux soldats qu'avait amenés Dion, et contraignit celui-ci de suivre ses guerriers, et de s'éloigner comme un rebelle.

Le vertige, dès ce moment, s'empara de tous les esprits. Le fer et la flamme désolèrent Syracuse, il fallut recourir à Dion; les murailles abattues lui servirent de passage; mais le désordre et les séditions furent à peine interrompus. Dion n'avait plus de gouvernail, l'opinion n'avait plus ni unité ni but. La

citadelle fut rendue par le propre fils du tyran, et le calme ne put renaître.

Dion, naturellement sévère et trop farouche, ne regardait pas la démocratie comme un gouvernement, mais comme un encan, où chacun se vend et s'achète; il s'entourait de Corinthiens pour exécuter ses projets, et, fatigué d'une lutte perpétuelle, il fit secrètement mettre à mort Héraclide; ce crime, dont il ne put étouffer le remords, fut précisément ce qui le perdit. Sa conscience le livra à d'horribles fantômes. Callipus, son ancien ami, prit la place d'Héraclide, son ennemi déclaré. Dion fut percé de coups, et personne ne le secourut; mais sa mort changea tous les cœurs; la compassion succéda à la haine, et celui qu'on avait flétri du nom détesté de tyran, fut désormais considéré comme le libérateur de sa patrie.

Ce qui fatigue le plus quand on se livre à l'étude de l'histoire, c'est de rencontrer par-tout l'intérêt personnel, et de ne trouver que des calculs dans les événemens qu'elle recueille. La scène que nous retraçons a quelque chose de moins commun, et l'on suit avec complaisance ces tentatives de la philosophie, pour faire servir la vertu au bonheur politique d'une cité.

Ce ne fut pourtant pas le citoyen philosophe qui extirpa la tyrannie; l'honneur en était réservé à Timoléon, de Corinthe: ce général sut user heureusement des droits que lui donna la guerre, et des moyens qu'elle mit entre ses mains. La fermeté de son caractère et son amour inné de la liberté surent fixer, pour quelque temps, le sort et la liberté de Syracuse.

Dix ans s'étaient passés dans une effroyable anarchie. Après le meurtre de Dion, les autres villes de Sicile, tour à tour opprimées par les Carthaginois, ou par des tyrans domestiques, se ressentaient de cet ébranlement. Callipus n'avait joui que pendant treize mois des fruits de sa perfidie; Icétas, tyran de Léontium, aidé des forces de Carthage, Nyplaus, ancien serviteur de Denys, Denys lui-même, qui avait trouvé le moyen de rentrer dans la citadelle, désolèrent à la fois la ville de Syracuse; elle était arrivée à ce point de misère, de regretter le temps de la tyrannie, comme celui du véritable âge d'or; et le sort de ceux qui étaient morts sous le joug de la servitude, était envié par ceux qui avaient vu le jour de la liberté. Ce sont les propres expressions de Plutarque; et ce fut dans cette cruelle situation que les Syracusains, recourant à leur métropole, implorèrent le secours de Corinthe.

Il y avait vingt ans environ que Timophane, frère de Timoléon, ayant profité de quelques succès militaires, et de son ascendant sur un petit nombre de soudoyés, s'était emparé de l'autorité dans Corinthe. L'austère Timoléon ne put souffrir cette violence, et victime à son tour d'une illusion plus cruelle, il fit assassiner ce frère pour lequel, dans une bataille, il avait exposé sa vie.

Corinthe se partagea dans le jugement qu'elle eut à porter. La mère de Timoléon refusa de revoir son fils, et l'accabla de son désespoir. Confus, troublé, pénétré de tristesse, Timoléon voulut renoncer à la vie; et il ne consentit à continuer de vivre que pour

passer ses jours dans une solitude absolue, dévoré d'un constant chagrin et d'une noire mélancolie. Si nos résolutions, si nos jugemens, dit Plutarque, n'empruntent pas de la raison et de la philosophie la fermeté et la force nécessaires pour les grandes actions, agités, ébranlés par les premières louanges ou par les premiers blâmes, ils vacillent, et ils sont poussés, comme hors des gonds, au delà des raisonnemens qui d'abord les avaient produits. C'est l'engouement d'une idée fausse, qui conduit l'homme à trahir la nature; mais elle crie au fond du cœur, et le sophisme trompeur qui abusait l'esprit, s'évanouit, comme un songe funeste, aux premières clartés de l'opinion.

Une voix populaire, que l'on crut l'organe des dieux, nomma Timoléon, quand il fut question de porter des secours à Syracuse. Un des personnages les plus graves lui dit au moment du départ : « Si tu te comportes bien, nous croirons que tu as tué un tyran, et si tu te comportes mal, nous serons persuadés que tu as tué ton frère. »

Les plus heureux présages accompagnèrent le départ. Les prêtresses de Proserpine firent donner le nom de Vaisseau des Déesses au plus grand vaisseau de la flotte, à cause d'un songe qu'elles avaient eu. Timoléon eut à combattre et les tyrans des villes et les Carthaginois; mais Denys, pressé par ses ennemis, rendit en secret la citadelle, et passa de suite à Corinthe. Ce fut là qu'il acheva sa vie. Plutarque ne dit point qu'il ouvrit une école, mais le fait demeure consacré.

Denys, pour soutenir ses malheurs, mit en usage

tour à tour les méditations de la philosophie et les distractions de la débauche. La musique, dans laquelle il avait excellé, lui procura souvent aussi des amusemens et des consolations.

On a cité des mots qui font honneur à son esprit. Il était devenu le spectacle de la Grèce, et un homme le raillait un jour sur les relations qu'il avait eues jadis avec les philosophes, et sur l'usage qu'il avait fait de la sagesse de Platon. Trouves-tu, répondit Denys, que je n'en aie pas profité, quand je supporte avec constance la mauvaise fortune que j'éprouve? Philippe, de Macédoine, ayant voulu interroger Denys, sur le temps que prenait son père pour composer de si longs poëmes, en reçut cette réplique sévère : C'était aux heures que vous et moi passons à table en de honteux plaisirs.

On prétend que Diogène s'indignait quelquefois de voir goûter l'heureuse vie d'un homme libre à celui qui avait rempli le rôle odieux d'un tyran; mais un farouche orgueil offense la vraie sagesse et blesse l'humanité, qui en est le complément.

Timoléon triompha glorieusement des ennemis de Syracuse et des tyrans des villes de la Sicile. Il vainquit les Carthaginois; et je ne puis m'empêcher de rapporter, au sujet même de sa victoire, un trait qui caractérise fortement la superstition de ce siècle. On allait livrer la bataille, quand son armée vit passer des mulets chargés d'ache verdoyante, recueillie par les ennemis pour faire des lits aux soldats. C'était avec l'ache des prés que l'on couronnait les tombeaux : les

Grecs furent frappés d'un augure funeste; mais c'était aussi avec l'ache que l'on couronnait, à Corinthe, le vainqueur des jeux ithmiques. Timoléon, pour changer le présage, se fit, le premier, une guirlande, et ses soldats, l'imitant aussitôt, crurent en un instant marcher à la victoire.

Corinthe fit proclamer dans les jeux de la Grèce qu'elle rendait Syracuse libre, et qu'elle faisait invitation aux Siciliens d'y revenir. Les villes de Sicile, après tant de malheurs, étaient entièrement dépeuplées.

Plus de soixante mille Grecs de toutes les cités se rendirent promptement en Sicile. Timoléon leur partagea les terres; il fit racheter même aux propriétaires les maisons dont ils jouissaient, et il mit en vente les statues de ceux qui avaient tenu l'autorité dans Syracuse. On fit passer en jugement la mémoire de ceux dont elles étaient l'image, et la statue de Gelon fut conservée par le plus honorable et le plus solennel décret.

Timoléon fit abattre la citadelle qu'avait élevée l'ancien Denys; puis, de concert avec Céphalus, de Corinthe, il s'occupa de faire des lois. C'était pour Syracuse un renouvellement complet. Toutes les institutions que Timoléon consacra tendirent à la démocratie: il institua des Archontes; et l'établissement de leur magistrature, consacré par le nom de Jupiter Olympien, devint l'ère de Syracuse.

La Sicile, depuis cette époque, s'éleva à ce haut point de prospérité et d'opulence auquel elle dut bientôt les plus somptueux édifices, et les maux de plus d'un

demi-siècle de tyrannie furent réparés en quelques jours de paix et de liberté.

Timoléon se retira des affaires quand l'une et l'autre eurent été affermies. Les Syracusains le comblèrent de richesses et d'honneurs, et ce fut au milieu d'eux qu'il acheva sa carrière. Devenu aveugle après quelques années, il se rendait, sur un charriot, au théâtre où l'on s'assemblait quand le peuple voulait avoir l'opinion de son libérateur sur des affaires difficiles. Cité une fois en jugement, il ne s'indigna pas contre l'accusateur; il rendit graces aux dieux d'avoir exaucé sa prière, et d'avoir accordé aux Syracusains, selon ses vœux, une liberté sans limites.

Syracuse fit un décret en l'honneur de Timoléon; elle décida que, dans ses dangers, elle demanderait à Corinthe un général pris dans son sein. Lorsque Timoléon fut mort, on lui voua des jeux de musique, des jeux gymniques, des courses de chevaux. Il avait détruit les tyrans, il avait défait les Barbares, il avait repeuplé les plus grandes cités, il avait enfin procuré de bonnes lois.

Je me plais à recueillir dans l'histoire ces circonstances rares où les hommes agissent de pure impulsion, c'est-à-dire sans l'influence d'une autorité qui les dirige, ou d'une coupable passion qui les domine. La reconnaissance de Syracuse est un beau monument dans les annales des peuples; et ces honneurs, imaginés par une multitude réunie, ont un vivant caractère de grandeur.

Ce fut trois cent quarante-trois ans avant l'ère chrétienne environ, que Timoléon passa dans la Sicile : il y mourut sept ans après, à l'époque du règne d'Alexandre.

CHAPITRE III.

Des Grecs, depuis l'an 336 jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne.

La communication des peuples suit dans l'histoire une marche dont la lenteur m'a toujours étonnée; mais, à compter des triomphes d'Alexandre, il semble que la Grèce parcourt le monde entier, et brise toutes les barrières : l'Indus même fléchit sous les galères de Néarque; l'ère des Séleucides marque la chronologie de Babylone; l'Egypte devient un royaume qui doit être, pendant deux siècles, le réfuge des sciences et des arts, dont elle avait été le berceau; et le commerce d'Alexandre va établir, du couchant à l'aurore, d'actives et constantes relations.

Il se trouve de grandes époques qui impriment aux esprits un certain mouvement dans une direction quelconque, et la multitude des efforts fait faire alors à la masse un progrès.

Le règne d'Alexandre, préparé par les circonstances dont nous avons tracé la succession, ne demande ici aucun détail. Le passage du Granique, les victoires d'Ipsus et d'Arbelles, la générosité du conquérant, les

prodiges, les faiblesses, les torts qui marquent sa carrière, tout est connu ; et la mémoire du jeune enfant qui recueille avec avidité l'histoire de Bucéphale, consacre l'hommage des siècles envers le premier des héros qui ait appartenu à toute la terre.

La Grèce s'était soulevée contre le jeune Alexandre à son avènement au trône de Macédoine; les Thraces l'avaient menacé ; en peu de jours il vainquit les Thraces, il appaisa les Thessaliens, il obtint des Amphictions le titre de généralissime, qu'ils avaient conféré à Philippe, son pere. Il vint ensuite assiéger Thèbes, et cette malheureuse ville fut prise et rasée; six mille personnes y périrent; trente mille furent vendues esclaves. La maison de Pindare fut la seule épargnée; mais Alexandre se repentit de tout le mal qu'il avait fait; et ce fut dans la suite au courroux de Bacchus qu'il attribua les chagrins de sa vie.

Athènes traita avec le jeune vainqueur. L'orateur Demades fit sa paix, et Alexandre ne craignit pas de déclarer en sa présence que s'il venait à succomber, Athènes seule méritait de donner la loi dans la Grèce.

Il y a dans la destinée des grands hommes quelque chose de brillant, qui semble s'attacher aux moindres circonstances de leur vie. Les actions, les paroles de ces hommes distingués doivent d'ailleurs leur éclat au naturel qui les caractérise, à la franchise des sentimens dont elles deviennent l'expression. Le grand homme, toujours en spectacle, n'a de règle pourtant que sa propre

impulsion, et cette espèce d'indépendance l'élève réellement au-dessus de ceux qui l'entourent.

Olympias, mère d'Alexandre, était associée aux mystères de Bacchus. On répandit que Jupiter, sous la figure d'un serpent, avait eu commerce avec elle avant la naissance de son fils. Le temple d'Ephèse fut brûlé la nuit même de sa naissance, et peut-être est-il assez bizarre que cet embrasement eut pour cause un vain amour de la célébrité.

Alexandre, avant de partir, fit des présens à ses amis, et ne se réserva que l'espérance. Il accomplit, pendant neuf jours, les sacrifices qu'Archélaüs, un de ses aïeux, avait autrefois voués aux Muses; il donna des festins à son armée entière. Ces exemples de festins immenses sont fréquens dans l'antiquité, depuis et avant le festin d'Assuérus, jusqu'à celui que César fit à tout le peuple Romain.

Alexandre, avant de prendre terre, lança une flèche contre l'Asie; il fit des libations sur les ruines de Troie, aux héros qui y étaient morts.

Doué par la nature des plus hautes qualités, l'élève d'Aristote y avait ajouté les avantages d'une heureuse culture. Homère faisait ses délices et sa lecture en tous les temps. Ce fut aux ouvrages d'Homère qu'il destina la cassette parfumée prise dans la tente de Darius; il enviait un tel chantre à la mémoire d'Achille.

Alexandre, en toute occasion, montra le prix qu'il attachait aux arts, aux sciences, à la philosophie. Lysippe seul eut le droit de faire sa statue, et

Apelles celui de le peindre. La pierre de son cachet, gravée par Pyrgotèles, a passé, en ce genre, pour le plus bel ouvrage. Des philosophes suivirent son camp, et la première femme qu'il aima, Barsine, veuve du célèbre Memnon, fut aussi savante que belle.

Après avoir tranché le nœud gordien, étrange monument de la simplicité des premiers siècles et des croyances populaires, qui se perpétuent de bouche en bouche, Alexandre vainquit à la journée d'Ipsus; maître de la famille du monarque d'Asie, il se montra sensible, généreux, et sa conduite, en cette circonstance, a signalé son nom mieux que tous ses trophées.

Darius Codoman était devenu roi la même année qu'Alexandre lui-même; une suite de forfaits l'avaient porté au trône, mais il n'y avait point eu de part. Un eunuque ambitieux avait empoisonné le roi Ochus et ses enfans, et après avoir mis Darius à leur place, il avait cherché à lui ôter la vie. Darius, tout rempli de jeunesse et de courage, avait conçu, dès son avènement, le projet d'imiter Xercès, et de porter la guerre dans la Grèce. Alexandre le prévint, mais le plus habile de tous ses capitaines, Memnon, de Rhodes, n'hésita pas à lui conseiller de poursuivre le dessein qu'il avait le premier conçu, et c'était en se précipitant sur la Macédoine et sur la Grèce, qu'il voulait écarter Alexandre de l'Asie. Memnon, selon le système qu'il avait proposé, commença d'attaquer les îles de l'Archipel; mais le destin avait fixé la chûte de la grande Babylone. Memnon mourut au milieu de ses exploits.

Alexandre ne poursuivit pas le monarque fugitif et déjà détrôné; il vint attaquer la Syrie, et mit le siége devant Tyr. Sa marche conquérante ressemblait à un triomphe; il ne demandait aux Tyriens que de sacrifier dans leur ville à Hercule, qui en était le protecteur; sa vengeance, à leur refus, ne connut plus aucune borne; des travaux immenses furent entrepris, avec un acharnement inexprimable. La défense des Tyriens fut héroïque, et le siége de la Rochelle est peut-être le seul événement que l'histoire puisse opposer à celui-ci.

Le propre du génie est de saisir promptement l'ensemble de plusieurs rapports, et par eux une combinaison nouvelle, avec des résultats encore dans l'avenir. Alexandre ne fit que traverser l'Égypte, et la circonférence d'une ville appelée aux plus brillans destins y fut tracée en sa présence. Alexandrie devait offrir au commerce une route jusque là inconnue, et frayer à l'Europe des relations lentes, mais certaines avec l'Inde. C'était Alexandrie qui devait créer la puissance des Ptolémées; c'était Alexandrie enfin qui pouvait expier la ruine de Tyr, et le génie commercial de cette antique cité avait besoin de trouver un réfuge.

Le voyage au temple d'Hammon fut une entreprise sans règle que le succès rendit imposante. Il est des choses qui, dans une vaste carrière, font illusion à la multitude, généralement disposée à prendre pour de la grandeur ce qui manque de proportion.

Le temple célèbre d'Hammon passait, à cette lointaine époque, pour l'ouvrage de Danaüs. Ce monument n'avait rien de remarquable ni dans ses dimensions,

ni dans ses ornemens. Tout récemment le voyageur Horneman en a trouvé quelques débris dans l'Oasis de Sirvah. Une fontaine qui se refroidit et qui se réchauffe périodiquement, était, au rapport d'Arrien, soumise alors aux mêmes lois; la caravane des Maures s'y désaltère chaque année, et vingt-un siècles plus tôt, elle donnait ses eaux bienfaisantes aux Grecs qui suivaient Alexandre.

L'Oasis de Sirvah est une île de verdure au milieu d'une mer de sables. Elle produit tout ce qui sert aux besoins de la vie; ses habitans, assez nombreux, ont les dehors de la sagesse, leur gouvernement tient encore de ce mélange républicain et monarchique, propre à la haute antiquité; car l'intérêt de la société devait appeler, en certains cas, le concours de tous ceux qui en faisaient partie, et l'autorité paternelle, ou celle qui en dérivait, veillait d'elle-même sur tout le reste.

Les Arabes de Sirvah ont pour chefs leurs Sheicks, et c'est, on peut le croire, à cette dignité pastorale que les historiens d'Alexandre ont donné le nom de royauté.

Alexandre attacha une sorte de mystère à l'étrange représentation qu'il vint donner au monde en ce temple sacré; nommé le fils de Jupiter, il n'avoua, ni ne détourna le sens naturel de ce titre. Le merveilleux, au siècle d'Alexandre, s'évanouissait tous les jours, mais l'instinct de la gloire poussa le conquérant à réunir sur lui ses lueurs expirantes, et sous le voile incertain d'une simple allégorie, il ajouta encore le

prestige de la fable aux prodiges de la vérité. Mais que sont devant Dieu les vanités humaines? Moins de sept ans après cette course audacieuse, la pompe funèbre d'Alexandre fut conduite au temple d'Hammon.

Alexandre de retour en Asie vainquit pour la seconde fois Darius à Arbelles. Ce prince, trahi par Bessus, expira peu de temps après des blessures qu'il en avait reçues, et dans le moment où Alexandre allait l'arracher de ses mains. Maître de l'empire, Alexandre entreprit de parcourir les provinces du Nord, pays presque barbares et presque indépendans, et dans lesquels il eut à soutenir des combats. Il entreprit de bâtir des villes dans les froides régions du Caucase, et Diodore de Sicile rapporte qu'il y vit non seulement les chaînes qui avaient lié Prométhée, mais encore le nid du vautour. C'est pendant cette expédition que les historiens ont placé la visite de l'amazone. Les femmes des peuples Sarmates étaient presque toutes guerrières. La belle Roxane, qu'Alexandre épousa, était une princesse d'Hyrcanie : la teinte mythologique s'adapte avec facilité aux mœurs les plus agrestes et aux faits les plus simples. Persépolis, quand il fut de retour, offrit au vainqueur un trésor amassé par les rois de l'Asie; car les anciens ne connurent jamais les avantages de la circulation; et dans l'Orient encore l'accumulation de leurs signes fait la mesure des richesses. En parcourant l'enceinte du palais, Alexandre vit à ses pieds une statue renversée de Xercès, il fut frappé de cette rencontre, il médita quelque temps en lui même s'il ne relèverait pas la statue. Mais au milieu

d'une bruyante orgie, et dans tout le désordre bachique, la jeune Thaïs, courtisane athénienne, qui avait suivi Ptolémée, voulut brûler le palais de Persépolis, afin qu'une femme eût la gloire de venger l'incendie d'Athènes. Alexandre prit un flambeau, et mit en cendres sa conquête.

Après la bataille d'Arbelles, il ordonna la liberté de toutes les villes de la Grèce. Il fit rebâtir Platée, il honora même Crotone, dont quelques habitans s'étaient unis aux Grecs pendant la guerre de Xercès. Ce héros, en toutes les occasions, se plut à rattacher sa gloire à de grands et durables souvenirs.

Alexandre était libéral, il donnait avec la grace, qui fait le premier prix du bienfait, et il avait jusque là conservé ces dispositions bienveillantes qui inspirent en retour un dévouement réel; naturellement équitable, et sur-tout indulgent, sa constante maxime était qu'il est royal de laisser mal parler de soi, et de continuer à bien faire. Mais dans les derniers temps, fatigué d'accusations et de mensonges, son caractère contracta de l'aigreur, il se rendit inexorable sur les moindres dénonciations; et la première moitié de la vie d'Alexandre couvre à peine les excès de ses dernières années.

Philotas, l'ami de son enfance, fut mis à la torture en présence des grands de sa cour; Parménion fut assassiné par des satellites qui montèrent des dromadaires pour exécuter plus promptement cette sorte de parricide. Clitus périt de sa main, mais ce crime fut celui de la débauche; il n'était plus de roi ni

de sujet, au milieu de cette confusion honteuse. Alexandre porta le coup, il aurait pu le recevoir; et, quelle que fut l'horreur d'une telle violence, la sincère douleur qu'il en ressentit pouvait en être l'expiation. Mais, comme si tout sentiment humain devait être interdit aux princes, on ne songea qu'à appaiser les remords salutaires d'Alexandre; on l'entoura de philosophes, et Callisthène fit l'essai des moyens de consolation que pouvait offrir la morale. Anaxarque, prenant un ton bien différent, osa le railler, au contraire, sur l'excès même de ses regrets. Il soutint devant lui que les actions des princes étaient justes par leur essence; il s'empara de sa faveur; et Callisthène, trop austère peut-être, devint bientôt tout à fait odieux.

Callisthène en effet s'opposa de toute sa vigueur à ce que les Grecs adoptassent l'usage de l'adoration orientale.

Cette coutume servile était si opposée aux préjugés des Grecs, que dans le temps où Conon était banni d'Athènes, il renonça plutôt à être admis à l'audience du grand roi, que de consentir à s'y soumettre : Polysperchon, Cassandre même n'avaient pu quelquefois retenir leurs éclats, en voyant les grands de la Perse prosternés devant Alexandre. Ce fut pourtant sur le seul Callisthène que le ressentiment tomba; car les déclamations irritent plus l'orgueil que la résistance effective. Soigneux en toutes occasions de blesser le jeune monarque, et d'élever la Grèce au-dessus de ses conquêtes, Callisthène fut soupçonné, ou peut-être il

fut convaincu d'avoir enflammé les esprits de quelques conspirateurs imprudens; et le neveu d'Aristote eut une fin cruelle.

Ce fut au travers des plus pressans dangers qu'Alexandre parvint à pénétrer dans l'Inde. « O Athéniens, s'écriait-il alors, combien je m'expose pour être loué de vous! » On saisit volontiers cette naïveté sublime; on aime l'ascendant de l'esprit sur la puissance, et la parole que laisse échapper un héros révèle un secret de la gloire.

Les vœux de son armée arrêtèrent Alexandre; il n'alla pas au-delà du Gange, et après l'avoir en sept mois redescendu jusqu'à la mer, il remit sa flotte à Néarque, et reprit le chemin de la Perse.

L'Inde renfermoit, à cette époque, une immense population; elle était divisée entre plusieurs nations, qui toutes avaient leurs souverains ou rajahs, dont le gouvernement paternel a toujours fait le bonheur de l'Inde.

Les usages qui se perpétuent sont ceux dont on ne saurait assigner le commencement. Les femmes, dans l'Inde, au siècle de Porus, venaient se brûler elles-mêmes sur le bûcher de leurs époux, et les successeurs d'Alexandre en virent l'exemple dans leur camp.

Les castes existaient dans l'Inde. Les brames ou brachmanes étaient voués dès ce temps à la religion et aux sciences; mais on croit généralement que les philosophes indous qui parurent dans le camp d'Alexandre, étaient Samanéens, sectateurs de Budda.

Arrivé dans la ville de Suze, il épousa la belle

Statira, fille aînée du roi Darius, et il donna sa plus jeune sœur à Ephestion, son ami; il fit célébrer en même temps plusieurs alliances assorties entre les Grecs et les Persannes. Déjà l'on comptait dans le camp plus de dix mille enfans nés des femmes captives, dont Alexandre prenait soin; et on lui présenta, à Suze, un corps nombreux de la jeunesse de Perse, qu'il avait fait instruire dans les lettres et les exercices des Grecs, afin de l'opposer à une armée que ses triomphes rendaient si puissante. La générosité fournit l'art très-heureux de concilier, chez ceux qu'on a soumis, les apparences d'honneur auxquelles ils tiennent encore, et les témoignages d'obéissance que le goût du repos et des jouissances les presse fortement d'offrir. Le propre frère de Darius parut devant Alexandre, au nombre de ses gardes.

Alexandre adopta les mœurs, il adopta jusqu'au costume des monarques de Babylone. On aurait de la peine à dire si le calcul ou l'entraînement le décidèrent à ce parti; on aurait de la peine à dire s'il eut raison de s'y arrêter. Les Grecs en ressentirent une extrême jalousie, et il ne put contenir tant de braves offensés, que par un mélange difficile de sévérité et de complaisance. Aristote avait conseillé de traiter constamment les Barbares en vaincus, et les Grecs seuls en sujets. L'homme d'état, il faut l'avouer, se montre supérieur au savant écrivain, dans le philosophique projet de ne former qu'un peuple après de si vastes conquêtes; mais adopter les coutumes de l'Asie, ce n'était plus confondre les usages, c'était avoir choisi entre les deux.

L'ascendant d'Alexandre, au reste, ne vint jamais à se démentir. Il contint sous sa loi les ames énergiques, dont il avait su faire les instrumens de sa gloire. On ne vit dans son armée aucun de ses capitaines chercher à profiter des mécontentemens passagers des soldats. Chacun sentait sans doute qu'il ne pouvait être Alexandre; aucun, après sa mort, ne songea à le devenir. Le terme à toutes les ambitions dans un empire qui commence, ce n'est pas le trône sans doute, c'est l'homme qui s'y est placé.

En approchant de Babylone, de cette antique cité où il devait trouver le terme de ses travaux et de sa vie, Alexandre fut entouré par les plus sinistres présages. Les Chaldéens, dont le savoir astronomique était mêlé d'astrologie, le firent avertir que Babyloue serait le théâtre de sa mort. Alexandre craignit d'entrer, et il campa à deux cents stades.

Bientôt Ephestion mourut; Alexandre, dans sa douleur, fit ordonner pour son ami les plus magnifiques funérailles. Il voulut qu'on lui sacrifiât comme à un dieu du premier ordre; il fit éteindre les feux sacrés dans toute l'étendue de l'empire, comme on le pratiquait à la mort des rois mêmes; et l'on tira de ce deuil universel un augure des plus funestes.

Ephestion, quoi qu'il en soit, avait été le modèle des amis; tout justifia les regrets d'Alexandre. Ce prince aimait à discourir; son esprit et ses connaissances lui donnaient le moyen de le faire avec succès. Il tenait table fort long-temps, selon l'usage des anciens, qui ne se réunissaient que de cette manière, et il

vécut presque toujours dans une grande familiarité avec les compagnons de sa jeunesse et de ses exploits; mais le fidèle Ephestion n'eut jamais de rival dans son cœur. Cratère, disait-il, aime le roi, Ephestion aime Alexandre; et Alexandre aussi aimait Ephestion. Quand, après la bataille d'Ipsus, la mère de Darius, trompée par la beauté de sa figure, eut rendu son hommage au favori du jeune vainqueur, Alexandre lui dit: « Ma mère, vous ne vous trompiez pas, il est aussi Alexandre. »

La superstition, dit Plutarque, s'insinue peu à peu dans l'ame, comme l'eau dans les parties basses; et ce n'est plus que par momens que le caractère réagit. Alexandre à la fin rougit de sa faiblesse, il résolut d'entrer à Babylone, et de vagues terreurs escortèrent le char où triomphait le plus vaillant des rois.

Chaque jour amenait une menace nouvelle, et tandis que le nom de ce mortel inquiet ébranlait même l'Italie, répandait l'effroi dans Carthage et dominait la Grèce avec l'Asie entière, son ame intimidée accusait les amis qui l'avaient comme contraint à braver de malheureux présages.

Le vice le plus inhérent aux choses humaines, dit Bossuet, c'est leur propre caducité. Alexandre, à trente-trois ans, mourut des suites d'une débauche; il expira dans un festin, chez Médius, de Thessalie; et quand on lui eut demandé à qui il laissait son empire, il répondit: C'est au plus courageux. Roxane, qui se trouvait enceinte, fit périr aussitôt Statira et sa sœur.

Soldats sous Alexandre, et rois après sa mort, comme l'a dit un grand poète, les capitaines Grecs s'assemblèrent, et le titre de roi fut conféré à Aridée, fils de Philippe, dont on lui fit prendre le nom. Aridée avait eu pour mère une courtisane, et l'implacable Olympias avait dérangé son esprit au moyen de quelque breuvage. Perdiccas fut nommé son tuteur, et les conquêtes d'Alexandre furent partagées en grands gouvernemens. Ptolémée eut celui d'Egypte; Antipater, qui faisait en Macédoine les fonctions de régent pendant la vie même d'Alexandre, y conserva l'autorité, avec le secours de Cassandre, son fils. L'une de ses filles avait épousé Aridée, l'autre était femme de Perdiccas, qui épousa, sans la quitter, une princesse, fille de Philippe et de Cléopâtre; la troisième épouse de Cratère se maria quand elle fut veuve, à Démétrius Poliorcètes, fils du célèbre Antigone. Les guerriers que je viens de nommer prirent, selon leur convenance, une grande partie de l'Asie; Séleucus retint Babylone; Lysimaque garda la Thrace, et d'autres, diverses provinces.

Un homme obscur par sa naissance, Eumène, de Cardie, fut un de ceux qui, dans les désordres sanglans qui suivirent ce premier traité, remplit le rôle le plus noble et le plus honorable. Eumène, secrétaire de Philippe, l'avait été, après lui, d'Alexandre. Doué des talens militaires qui devaient, à cette époque, maîtriser les destins, Eumène, gouverneur de la Paphlagonie et de la Cappadoce, se dévoua au service des rois Aridée, fils de Philippe, et Alexandre, fils pos-

thume d'Alexandre le Grand et de la cruelle Roxane. Perdiccas en fit son lieutenant; mais, au moment où Eumène gagnait une bataille terrible, dans laquelle Cratère fut tué, Perdiccas, qui faisait la guerre à Ptolémée, fut assassiné dans son camp. Polysperchon prit aussitôt la tutelle des deux jeunes rois, et ce fut de lui, à ce titre sacré, qu'Eumène encore voulut dépendre; mais ce capitaine, habile autant que vertueux, succomba à la trahison. Ses propres soldats, corrompus, le livrèrent à Antigone; et son ancien ami, après avoir balancé quelque temps, céda à une odieuse faiblesse, et lui fit arracher les restes de sa vie.

Rien de plus terrible que l'état du monde connu pendant les vingt-cinq ans qui suivirent la mort d'Alexandre. Ce fut une guerre universelle. Les nouveaux souverains étendaient ou perdaient leurs empires; un nombre infini de soldats, dont les armes étaient devenues l'unique ressource, et les camps l'unique asile, contribuaient à entretenir cette conflagration. Les alliances, les partis, les intérêts, changeaient à chaque instant, et les ambitions subalternes s'exerçaient avec arrogance. On songe à s'avancer, disait souvent Eumène, et non au danger imminent de perdre tout, et de se perdre soi-même. Si l'instinct de l'élévation caractérise les grandes ames, dans les époques orageuses, les prétentions égoïstes des membres d'un même parti ne peuvent qu'énerver leurs facultés, et mettre de basses intrigues à la place d'une noble émulation; mais, quand le désordre universel est au point qu'il n'existe plus de centre, que les efforts n'ont plus de

but précis, chaque soldat se croit un droit, chaque chef aspire au premier rang, et il faut que de la fermentation de tant de parcelles désorganisées il résulte des compositions aussi nouvelles qu'inattendues. Ceux qui fondèrent tant de monarchies après la mort d'Alexandre le Grand, n'avaient pas été, de son temps, les hommes les plus remarquables.

Polysperchon, pour empêcher Cassandre, son rival, d'entretenir dans la Grèce une influence qu'il redoutait, fit un édit du rappel des bannis, et prétendit rétablir la démocratie, que Cassandre et son père avaient détruite. Il rappela Olympias en Macédoine, et la ramena d'Epire, où elle s'était réfugiée. Bientôt cette farouche princesse fit périr un frère de Cassandre et plus de cent Macédoniens, sous le prétexte qu'Alexandre avait été empoisonné. Elle fit mourir Aridée et son épouse malheureuse. Mais la Macédoine retomba au pouvoir du sombre Cassandre. Il voulut forcer Olympias à se retirer dans Athènes : toujours altière, elle s'y refusa; elle voulut plaider sa cause devant les sujets de son fils; mais Cassandre prévint la scène qu'elle méditait, et il la fit assassiner par les mains de ceux dont elle avait proscrit et fait périr tous les parens.

Après de nouvelles guerres il se fit un traité, et on le rédigea par écrit trois cent onze ans avant l'ère chrétienne. Cassandre devait continuer de gouverner les états de l'Europe jusqu'au moment où le fils de Roxane aurait atteint l'âge de majorité. Lysimaque gardait la Thrace, Ptolémée l'Egypte, et Antigone

l'Asie; la Grèce demeurait libre. Mais cet accord ne dura pas long-temps; Cassandre fit périr Roxane et son enfant, et Polyspercbon fit périr le jeune Hercule, fils de Barsine, qu'il avait paru protéger. Les armes reprirent tous leurs droits; Antigone et Démétrius affectèrent le titre suprême, et crurent mériter, bien plus que leurs égaux, le nom de roi, que la flatterie commençait à leur attribuer. Libre par leur puissance, Rhodes, conquise par leurs efforts, donnait du lustre à leur grandeur, que les rares talens et presque les excès de Démétrius Poliorcète rendaient alors si éclatante. Mais Ptolémée, Cassandre, Séleucus, se liguèrent ensemble contre eux, et ils les vainquirent à Ipsus trois cent un ans avant l'ère chrétienne. Cette bataille fixa les destins de l'empire. La Macédoine, l'Egypte et la Syrie, firent des royaumes indépendans. Antigone fut tué en continuant de combattre; Démétrius mourut prisonnier de Séleucus; mais, quels qu'eussent été les revers de Démétrius et de son père, Antigone Gonatas, fils de Démétrius, prit possession, après Cassandre, de la couronne de Macédoine.

Aucune des contrées soumises par Alexandre à la domination des Grecs ne songea à secouer leur joug. Aucun lien ne les unissait entre elles, et rien ne les attachait au trône de Babylone. Les nations nomades, qui semblaient faire partie du vaste empire renversé, ne troublèrent en aucune manière l'ambition des chefs victorieux. Elles servirent, comme auxiliaires, sans distinction de partis, et continuèrent d'habiter sous leurs tentes, avec leurs armes et leurs troupeaux; la

Grèce garda d'ailleurs, sur une partie de l'Asie, cet irrésistible ascendant que donnent des lumières supérieures ; et ce fut désormais la Grèce par-tout où, comme autant d'essaims, les Grecs choisirent une patrie : le partage qui s'opéra empêcha tant de vastes régions de descendre au rang de provinces. L'Egypte vit avec orgueil une greffe pleine de vie rajeunir son tronc antique. Les villes d'Ionie devinrent des royaumes. Un soldat de l'armée d'Antigone alla jusque dans le Pont fonder un formidable empire, et commencer la gloire des Mithridates.

Les mémoires et les plans laissés par Alexandre furent présentés à l'assemblée des chefs par Perdiccas, après sa mort. La pensée du héros tendait à établir des relations intimes entre toutes les parties du monde. Il prétendait construire mille gros vaisseaux pour conquérir au moins les rivages de l'Afrique et les rivages de l'Europe; il voulait bâtir plusieurs villes; il lui semblait que le moyen de faire communiquer tous les peuples entre eux était de les réunir sous une même domination. Peut-être il ne pressentait pas assez qu'une population plus nombreuse et la liberté de tous les hommes seraient autant de conditions nécessaires à l'accomplissement de ces vœux, et que le temps se le réservait encore ; mais on pourrait souvent penser que les aperçus du génie sont autant de lois pour l'avenir.

La fin tragique de Démétrius et le supplice de Phocion suivirent d'assez près la mort même d'Alexandre : l'un fut victime de Cassandre, et l'autre

de Polysperchon; l'un du parti oligarchique, et l'autre du parti contraire.

Démosthènes était en exil au moment de la mort d'Alexandre. Il s'était laissé éblouir par les riches présens d'Harpalus, infidèle dépositaire des trésors de ce conquérant; mais, s'étant uni de lui-même avec ceux qu'Athènes envoya pour solliciter, dans la Grèce, toutes les villes à la liberté, Démosthènes fut bientôt rappelé avec honneur.

Ce triomphe dura bien peu; la rage d'Antipater et de Cassandre le poursuivit, et ces maîtres hautains, qui brisaient de toutes parts les ressorts du talent qu'ils ne pouvaient plier, réduisirent Démosthènes à prendre du poison dans le temple de Neptune, dont ils violèrent l'asile. Ils firent périr l'orateur Hypérides, et Cassandre égorgea de sa main l'orateur Démades et son fils.

Phocion fut emporté par un flot tout contraire. Cet illustre octogénaire avait été nommé quarante-cinq fois général des Athéniens, et s'était acquis une grande réputation militaire depuis le temps où il avait secondé les exploits de Chabrias. On ne saurait douter qu'il n'ambitionnât le rôle de Périclès, et que, possédant le talent de la parole avec la science de la guerre, il ne se fût proposé de conduire, comme lui, sa patrie par le noble ascendant du mérite et des dignités. Homme probe, ami des austères vertus, sévère jusque dans son éloquence, dont tout ornement était banni, Phocion avait toute sa vie affecté de rappeler en sa personne tout ce que l'antiquité avait eu de plus simple

et de plus grave dans les mœurs. Il était pauvre, et s'en faisait gloire; les soldats jugeaient le froid excessif quand Phocion se décidait à se couvrir d'un manteau. Il ne cherchait, dans les assemblées, qu'à retrancher quelque chose du discours qu'il voulait tenir; mais aussi, plein d'un mépris inexprimable pour la multitude, il craignait d'avoir dit une chose digne de blâme quand le peuple l'avait applaudi. Ennemi par sentiment de la démocratie, il croyait que le peuple d'Athènes était devenu incapable de ces vertus qui maintiennent l'indépendance. Il regardait les efforts éphémères qu'on tenterait à cet égard, comme aussi vains que dangereux.

Opposé en toutes choses au fougueux Démosthènes, je conseillerai la guerre, disait Phocion, quand je verrai la jeunesse courir aux enrôlemens, les riches contribuer avec joie, les orateurs rester incorruptibles. Que de capitaines! s'écriait-il, et combien peu nous avons de soldats! Lorsque, malgré tous ses conseils, Athènes déclara la guerre à Antipater son ennemi, et l'eut vaincu à Lamia, il répondit : « Je voudrais l'avoir fait, et pourtant je ne voudrais pas avoir donné d'autres avis. » Mais l'opposition trop soutenue produit à la fin, dans le peuple, un peu plus de haine que d'estime; et l'orgueilleuse obstination de celui qui se la permet confond les plus saines idées de patriotisme et de vertu, et met enfin à la place un fantôme de combinaisons et d'erreurs.

Antipater mourut : Polysperchon, le rival de Cassandre, résolut de gagner Athènes; il y fit proclamer,

au nom des jeunes rois, la liberté et la démocratie. Toute la ville s'émut de joie; mais l'intrépide fauteur de l'oligarchie détestée, Phocion, laissa échapper Nicanor, qui commandait les troupes de Cassandre. Quand Polysperchon parut à la tête de son armée, on accusa devant lui cet illustre vieillard.

Ce fut un spectacle bien étrange que de voir plaider l'accusation de Phocion dans le camp des Macédoniens, en présence du roi Aridée. Polysperchon ne permit pas à Phocion de dire un mot pour sa défense; il le renvoya à Athènes avec les autres accusés, et il fit seulement annoncer qu'il les avait trouvés coupables; mais que le peuple était entièrement libre, et que c'était à lui de les juger. Phocion ne tenta quelque effort que pour sauver ses amis malheureux. Accablé de mille indignités, il les soutint avec un courage impassible. Ses os d'abord furent exilés de l'Attique, une femme de Mégare les recueillit et les plaça sous son foyer. Les Athéniens, revenus à eux-mêmes, leur accordèrent la sépulture, et les rappelèrent solennellement. Ils consacrèrent une statue à la mémoire de Phocion; ils poursuivirent tous ses accusateurs, et celui d'entre eux qui s'était opposé à ce qu'il fût mis à la torture, dut à ce souvenir de ne pas l'éprouver.

Phocion eut le malheur d'avoir vécu un peu trop tard; Athènes était à une de ces époques où les talens se prodiguent sans objet et s'épuisent sans résultat, et où l'événement décide seul des conseils.

Polysperchon, en dépit de ses promesses, garda la forteresse d'Athènes; Cassandre, à son tour, la reprit;

mais il confia cette fois le gouvernement de la cité à Démétrius, de Phalère. Ce philosophe y maintint le repos pendant l'espace de dix années, et le peuple reconnaissant fit élever en son honneur trois cent soixante cinq statues; son inconstance les abattit bientôt. Antigone et Démétrius crurent travailler à leur gloire en affranchissant toute la Grèce. Tout ce qui est puissance porte avec elle son prestige, et celui que l'enthousiasme populaire exalte, peut être accusé de folie, mais ne peut l'être de bassesse.

Dès que Poliorcète eut paru devant Athènes, Démétrius, de Phalère, se retira, et il alla chercher un honorable asile dans la ville d'Alexandrie. La liberté fut hautement proclamée; Démétrius Poliorcète et son père furent appelés *dieux sauveurs*. On demanda leurs oracles, on leur éleva des autels; leurs images furent placées dans la citadelle avec celles des autres dieux; et, après la bataille d'Ipsus, l'entrée même d'Athènes ne leur fut plus permise. Le signe le plus trompeur de la bienveillance des peuples, c'est, dit le sage Plutarque, l'excès même des honneurs qu'ils s'empressent de déférer. Le prix des honneurs ne consiste que dans le choix et la volonté de ceux qui les rendent, et ceux qui craignent font, en ce genre, bien plus encore que ceux qui aiment. Les princes qui ont du sens et de la raison ne regardent ni aux statues, ni aux tableaux, ni aux apothéoses dont on les honore; ils considèrent leurs actions, ils considèrent leurs propres œuvres, et ils peuvent juger ensuite les marques d'affection dont ils paraissent être l'objet.

Nous verrons comment Poliorcète se montra digne des autels même qui lui avaient été dressés, par la clémence qu'il exerça après avoir repris Athènes.

Démétrius fit faire à la marine les progrès les plus importans, et les savans ne peuvent se représenter la forme et le mécanisme des bâtimens à cinq rangs de rames, et des machines de guerre dont il tenta l'usage pendant le siége fameux de Rhodes. Il aimait tous les arts, et les aimait en roi; il en avait le goût et l'intelligence, il en connaissait le prix; il savait les encourager, les honorer, même les éclairer de son suffrage et de ses jugemens. Il retarda la prise de Rhodes, à la prière des habitans, pour ne pas exposer le tableau que le célèbre Protogène achevait alors dans cette ville.

La vie de Démétrius Poliorcète a été mêlée de tant de vicissitudes, qu'elle a le merveilleux et presque l'invraisemblance d'un roman. On le vit, comme Alexandre, essayer d'imiter Bacchus; comme le dieu thébain, on le vit, aumilieu des festins, hmêler les lauriers de la victoire aux myrtes des courtisanes. Tour à tour tout entier et aux plaisirs et aux affaires, il eut à la fois plusieurs femmes, et la courtisane Lamia ne perdit jamais le singulier ascendant qu'elle avait su prendre sur son esprit. Beau, vaillant, généreux, digne en tout d'être aimé, il eut cette grandeur personnelle sans laquelle on n'est jamais grand; il fut attaché à son père avec naturel et franchise. La fortune de ces deux princes fut immense; et peut-être si leur orgueil eût mieux ménagé leurs rivaux, à l'exception de l'Egypte, ils eussent réuni l'empire d'Alexandre.

Il est des temps où le démon de la guerre souffle à la fois toutes ses fureurs; et les dernières années de ce siècle orageux étaient marquées pour les souffrir. Pendant que tant de capitaines vidaient de si sanglans débats, Agathocle, dans la Sicile, exerçait mille cruautés, et préparait un guerre féroce. Les villes de la Sicile, les rivages de l'Afrique, furent inondés de sang humain; et, justement à cette même époque, les Romains achevant d'accabler les Samnites, faisaient de leur pays un désert.

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Arts et de la Poésie dans la Grèce, depuis le quatrième siècle jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne.

Le siècle dont nous venons de rappeler les principales époques, vit les arts dans tout leur éclat; et aujourd'hui que les ouvrages demeurent sans que le nom de leurs auteurs soit certain, la gloire de l'antique honore toute entière chacun des noms de ceux qui purent la mériter. La jalousie serait bannie du cœur des hommes, s'ils savaient bien jusqu'à quel point les succès qui les environnent, donnent de lustre à ceux qu'ils obtiennent.

La peinture, pendant ce siècle, parut encore avoir fait des progrès, et les peintres parurent songer à répandre dans leurs tableaux l'intérêt qu'inspire toujours la véritable expression des passions.

Aristide, de Thèbes, excella de son temps, dans la peinture des affections douces. Protogènes, de Rhodes, eut les mêmes talens, et Aristote ne put le décider à représenter les batailles d'Alexandre.

Le célèbre Timanthe peignit le sacrifice d'Iphigénie, et ne pouvant trouver de traits pour la douleur

d'Agamemnon, il jeta un voile sur sa tête. Le temps a, depuis un grand nombre de siècles, dévoré l'image et l'auteur, mais la conception du génie est au-dessus de son pouvoir, et les antiques peintures effacées pour toujours gardent leur renommée sous le voile de Timanthe.

Sycione s'est rendue célèbre à travers toute l'antiquité, par son école de peinture; cet art y faisait essentiellement une partie de l'éducation, comme la musique en Arcadie, depuis que la célèbre Eupome avait à cet égard obtenu un décret. Timanthe était de Sycione, Pausias en était également; mais toutes les parties de la Grèce eurent quelque peintre à revendiquer. Quelques-uns, comme Echion et comme le célèbre Euphranor, possédèrent tout à la fois l'art de sculpter et l'art de peindre. Cet Euphranor, souvent cité, vécut au temps même d'Alexandre, il réussit à peindre les héros.

La Grèce avait compté sans doute bien des personnages illustres, avant l'homme extraordinaire qui domina son siècle en un instant; mais il semble que la gloire même qui avait précédé la sienne, lui fût devenue propre et s'y fût attachée; il donna le mouvement à des masses énormes. Ses exploits en acquirent un caractère nouveau, et le prestige de ses destins se répandit sur tout ce qui l'entoura.

Pamphile, de Macédoine, ancien élève d'Eupompe, eut la gloire de fonder la plus brillante école, et c'est un respect filial que les peintres doivent à son [illegible]. Plein d'enthousiasme pour son art, il fit décider dans

la Grèce que la peinture serait interdite aux esclaves, et rien ne démontre mieux combien l'esclavage en lui-même est opposé à la nature. Cette preuve du respect des Grecs pour tout ce qui tenait aux arts, peut nous aider à concevoir comment la Grèce, dans ce genre, n'a point encore eu de rivale.

Apelles, de Cos, fut l'élève de Pamphile, et le nom d'Apelles suffit à sa louange; lui seul eut le droit de peindre Alexandre le Grand, et le fils de Jupiter, armé de ses foudres même, parut sous le pinceau d'Apelles digne en tout point de les porter.

Les artistes n'oublieront pas l'histoire de la belle Campaspe. Alexandre chargea Apelles de lui en faire le portrait, et le peintre, préféré au plus grand roi du monde, vit en sa présence même l'émotion de la beauté, trahir les secrets de l'amour. Alexandre fut généreux, et quand le sentiment place sur la même ligne deux mortels d'ailleurs inégaux, sans doute qu'il en élève un, car il n'a pas abaissé l'autre.

Apelles fut, dit-on, le premier qui peignit un portrait de profil, et il dissimula, par ce simple moyen, la difformité d'Antigone, qui avait perdu un œil dans les combats. Il se servit le premier d'une sorte de vernis, pour suppléer à l'huile, dont ces peintres renommés, n'avaient point encore fait usage; on ajoute qu'Apelles écrivit sur son art. La philosophie commençait à influer sur tous les arts, et le raisonnement essayant l'analyse des impressions que le sentiment donne, allait [illegible] des hommes habiles à côté des hommes de talent.

Amphion et Asclépiodore ont dû leur réputation à l'estime qu'Apelles eut pour eux.

Pausias, de Sycione, fut, comme Apelles, élève du célèbre Pamphile; il inventa, dit-on, la peinture en caustique, et son secret, perdu pendant long-temps, a été retrouvé à différentes époques.

Antiphile, né en Egypte, fut, dit-on, le premier qui introduisit le grotesque dans la peinture, elle n'avait encore cherché que de nobles imitations; car tous les arts ont un but prononcé, avant que de devenir un jeu.

Mélantius, élève de Pamphile; Aristippe, élève d'Aristide; Nicias, peintre d'Athènes, augmentent le catalogue des peintres célèbres de ce temps; Protogènes, de Rhodes, le termine avec gloire. Nous avons vu Rhodes assiégée, demander des ménagemens pour le tableau qu'achevait Protogènes, et l'illustre preneur de villes retarda la prise de Rhodes, afin de ne le point offenser.

On croirait que les pierres gravées ont été le dernier produit du concours heureux de la sculpture et de l'art précieux du dessin au moment de leur perfection; mais, ainsi que nous l'avons vu, les plus belles gravures, soit en demi-relief, soit en creux, sont d'une haute antiquité; et l'une des premières conceptions de l'esprit humain, fut de graver sur la pierre des signes ou des caractères, pour communiquer une pensée, ou retracer un souvenir à ceux que la voix ne pouvait atteindre. Les vestiges des caractères runiques dans le Nord; quelques apparences d'inscrip-

tions dans les régions glacées de l'Amérique septentrionale, et les nombreux monumens de l'Inde, de l'Ethiopie, de l'Egypte, attestent cette espèce d'instinct.

Sans doute que, dans l'antiquité, les pierres dures qui pouvaient recevoir des ornemens d'un si grand prix étaient plus communes que de nos jours; et leur nombre paraît avoir été immense. Tout homme avait pour son cachet une empreinte plus ou moins belle; cet usage passa aux Romains, et leur passion pour ces objets ne connut bientôt aucun frein. Les invectives de Cicéron contre le coupable Verrès prouvent combien la Sicile elle seule avait de richesses en ce genre, et combien Rome en amassa. On admire, sans l'imiter, la correction, la pureté du dessin dans ces productions précieuses; et dans le cadre le plus borné, la richesse et la grace de la composition. On attribue généralement à Pyrgotèles le bel antique connu sous le nom de cachet de Michel-Ange; il représente une fête de vendanges; on y voit des satyres, dont l'un tient une flûte à sept trous. Plusieurs nymphes portent des corbeilles et se jouent avec des amours; et l'on a peine à concevoir dans un espace aussi étroit le nombre des figures, la variété des attitudes, et le riant intérêt qu'offre un si agréable ensemble. Alexandre le Grand ne permit qu'à Pyrgotèles de graver les traits de son visage.

Les ornemens, et sur-tout ceux des vases, ont été chez les anciens l'objet d'un luxe extraordinaire; ils ont épuisé à cet égard toutes les formes et toutes les proportions, et l'élégante variété des modèles qu'ils ont

fournis, dispose plutôt notre esprit à créer en les imitant, qu'à tenter une copie servile.

Les vases des Etrusques ont obtenu une réputation qu'ils conserveront à jamais; et malgré leur fragilité, nous en possédons quelques-uns; leur légèreté, le bon goût de leurs formes leur assurent un prix qui n'a rien d'arbitraire. On n'en a point fait de semblables; mais le dessin des figures peintes sur leurs contours est assez rarement correct, et suppose l'enfance de l'art.

Les vases de Sicile, faits, selon toute apparence, à l'imitation de ceux-ci, méritaient sans doute mieux encore l'admiration des connaisseurs; l'art présidait à leur composition. Agathocle, fils d'un potier, en avait modelé plusieurs, et devenu roi de Syracuse, il se plaisait à comparer la riche coupe d'or qui servait à sa table, avec les simples vases de terre qu'il avait jadis façonnés. La magnificence des vases fut un goût de l'antiquité. Moïse a fait mention des vases d'or et d'argent que les Hébreux enlevèrent à l'Egypte; et ce fut des vases aussi que les Egestains empruntèrent, quand ils voulurent tromper l'ambassade d'Athènes et témoigner leur opulence.

Le nom de Praxitèle éveille dans notre esprit une foule d'idées charmantes; l'auteur de la Vénus de Gnide passait pour avoir été honoré d'une apparition de la déesse, et pour avoir obtenu les faveurs de la plus aimable des graces. Amant heureux, du moins de la courtisane Phryné, Praxitèle en fit la statue, et celle de l'Amour lui-même fut regardée comme son chef-d'œuvre. Le Cupidon de Praxitèle fut adoré aux autels

de Thespies, mais avant, la belle Phryné en avait elle-même eu l'hommage.

Céphissidore, fils de Praxitèle, hérita en partie des talens de son père.

Plus de six cent dix productions ont, au rapport de toute l'antiquité, fondé la gloire du célèbre Lysippe. Alexandre ne donna qu'à lui le droit de faire sa statue, et sans doute il y eut de la grandeur dans cet orgueil du conquérant, qui semblait faire de son image le sceau éternel du succès.

Lisistrate, frère de Lysippe, fit le premier des bustes en plâtre, et coula de la cire dans ses moules nouveaux. Anticrate, fils de Lysippe, suivit les traces de son père. L'antiquité prêta singulièrement au développement de la sculpture; toutes les villes accordaient des statues aux citoyens qui les avaient servies, et l'on consolidait en pierre l'image de l'être fugitif, dont les applaudissemens, dont la gloire elle-même, ne pouvaient retenir l'existence.

Tout homme en Grèce qui s'en crut digne se décerna une statue. On distinguait de tous côtés les autels des dieux domestiques, et leurs images multipliées aux portes de toutes les maisons; les places publiques, les théâtres eux-mêmes en étaient constamment ornés; par-tout des dieux immobiles présidaient à l'agitation des hommes, et par-tout la sculpture avait un sujet d'exercice. Pausanias, le voyageur, trouva dans la seule enceinte d'Olympie un peuple entier de statues, et cependant les Romains en avaient déjà enlevé un nombre infini pour décorer leurs triomphes, ou comme

Cicéron, sans en avoir le goût, mais pour embellir des maisons de campagne avec ce luxe que la conquête du pays des arts avait su rendre nécessaire. Rome était surchargée des dépouilles de la Grèce; Néron venait d'enlever ses plus belles statues jusqu'au nombre de douze cents, et Pausanias en vit encore une foule dans les bosquets et dans les temples.

Le fameux mausolée, ou tombeau de Mausole, roi de Carie, élevé par les soins d'Artémise sa veuve, appartient au siècle brillant dont nous donnons si faiblement l'idée; Scopas, Briaxis, Timothée et Léocharès, eurent l'honneur d'y concourir. Pline a décrit ce beau monument, et je rapporterai ses paroles.

« Scopas, dit-il, eut pour rivaux Briaxis, Timothée et Léocharès. Il ne faut pas les séparer dans ce récit, puisqu'ils employèrent ensemble leur ciseau pour Mausole, petit roi de Carie, qui mourut la deuxième année de l'olympiade cent-sixième, trois cent cinquante années avant l'ère chrétienne. L'ouvrage de ces artistes est la principale cause qui fit mettre ce monument au rang des sept merveilles du monde. Dans les faces tournées au midi et au septentrion, il a soixante-trois pieds; il en a moins des deux autres côtés, qui lui servent de faces ou d'entrées. Le pourtour entier est de quatre cent onze pieds; il s'élève à la hauteur de vingt-cinq coudées, et il est entouré de trente-six colonnes. On lui a donné le nom de *pteron*. Scopas travailla le côté du levant, Briaxis celui du nord; Timothée décora le midi, et Léocharès le couchant. La reine Artémise, qui avait fait élever ce monument

pour éterniser la mémoire de son mari, mourut avant que les artistes eussent achevé leur ouvrage; mais ils voulurent le terminer pour leur propre gloire et pour l'honneur de l'art. Les ouvrages de ces artistes se disputent encore aujourd'hui la palme. Un cinquième artiste se joignit à ceux dont j'ai parlé; car au-dessus du pteron on éleva une pyramide qui égale en hauteur la partie inférieure, et qui aboutit en pointe de borne sur vingt-quatre gradins. On plaça à son extrémité le char de marbre, à quatre chevaux, de la main de Pithis; ce qui, ajouté au reste, donne deux cent quarante pieds d'élévation à la hauteur totale. »

Il paraît par Vitruve que Mausole lui-même avait été l'ami des arts. C'est au milieu d'une esplanade qui dominait un port en amphithéâtre, et qu'il avait fait disposer, que fut placé son tombeau. Le temple de Mars avait été construit par ce prince au milieu de la citadelle, et on y remarquait une statue colossale de la main de Léocharès ou de Timothée. A droite, était le temple de Mercure et de Vénus, et le palais était en face du temple.

On peut juger, par ce simple exposé, de la magnificence d'une ville telle qu'Halycarnasse en Carie. Le luxe des anciens, et leur industrie spécialement, ne pouvaient ressembler aux nôtres.

Nous avons vu toute l'antiquité mettre une religion à orner les tombeaux; les vestiges qu'on en retrouve autour de l'emplacement des anciennes villes attestent leur solidité autant que leur magnificence. Les pyra-

mides d'Egypte n'étaient que des tombeaux. Sans doute une voix intime attestait alors aux hommes le petit nombre de générations qui s'étaient succédées sur la terre, au moins depuis ses désastres; maintenant, entre le passé et le futur, l'existence n'est qu'un point. A ces époques éloignées, le monde commençait à peine à se peupler; l'esclavage domestique restreignait à un très-petit nombre celui de ses véritables habitans, et maintenant la foule se presse autour des enclos funéraires, comme autour des spéculations fugitives de la fortune qu'elle encense.

Diodore nous a conservé la description fastueuse du seul bûcher d'Ephestion. Cet édifice prodigieux présentait l'étrange assemblage des profusions de l'Asie et des inventions de la Grèce. Deux cent quarante proues de vaisseaux toutes dorées garnissaient le bas du bûcher; il s'y trouvait cinq étages de décorations que couronnaient de hauts trophées. Des statues de syrènes, creusées par le dedans, devaient contenir les musiciens employés à toute cette pompe, et la hauteur totale passait cent quarante coudées. L'histoire rapporte que les officiers et les soldats contribuèrent à cette dépense énorme pour plaire au monarque affligé. Eumène, qui, pendant sa vie, s'était, plus que tout autre, éloigné d'Ephestion, signala dans cette circonstance un zèle plus particulier. Les hommes ne se montrent tels qu'ils sont que dans les cas où la flatterie ne peut rien offrir à l'intérêt.

Le convoi d'Alexandre lui-même exigea plusieurs mois d'apprêts; mais la magnificence du char surpassa

de beaucoup le mérite des ornemens, et l'art y fut comme accablé par l'abondance de la matière.

Alexandre, dans les mémoires qui furent trouvés après lui, annonçait le vaste dessein de construire six temples immenses en différens lieux de la terre. L'architecture de son temps, triomphante comme tous les arts, s'étayait de leur brillant concours.

Trois architectes principaux doivent trouver ici leur place et leur éloge : Dinocrate, de Macédoine, rebâtit le temple d'Ephèse et traça le plan d'Alexandrie; Philon présida aux travaux dont Athènes fut redevable à Démétrius, de Phalère ; Hyppodamus, de Milet, réussit à changer l'antique construction des villes, et le premier peut-être il fit servir aux édifices particuliers ce bel art de l'architecture, qui semblait réservé aux ouvrages publics et aux temples des dieux. Les villes de Grèce, avant lui, étaient comme des labyrinthes : Sparte, au temps de Flaminius; Argos, quand Pyrrhus y périt, conservaient encore quelque chose de cette ancienne irrégularité. On l'a retrouvée dans les villes d'Egypte, et sans doute on la regardait comme un moyen naturel de défense. Hyppodamus ouvrit les rues d'Athènes, il fit distribuer le Pirée; les demeures des hommes s'embellirent, et les cités changèrent de face.

L'art ingénieux des machines de guerre acquit, pendant ce siècle, au milieu des combats, une perfection affligeante. Déjà, au temps de Périclès, les inventions d'Artémon, de Clazomène, avaient accéléré la prise de Samos. Denys, de Syracuse, excita, par des

prix, l'émulation la plus active, et Démétrius Poliorcète obtint de Diognète, de Rhodes, des instrumens que nous ne saurions imiter. La marine formidable en usage de ce temps est aussi, pour les constructeurs modernes, comme un secret englouti dans les flots, et vainement les historiens se sont efforcés de le décrire. Les sciences mathématiques préludaient alors graduellement aux applications difficiles qu'elles allaient bientôt recevoir; mais sans doute qu'à cette époque la mécanique et ses lois éternelles étaient plutôt devinées et pressenties que rigoureusement calculées.

La musique prit dans ce siècle un caractère absolument nouveau.

Les instrumens, devenus plus parfaits, offrirent à l'art des moyens inconnus, et la difficulté vaincue devint une source de plaisirs. L'auteur des Politiques a précisément exprimé cette altération ou ce progrès, et nous avons parlé ailleurs des révolutions de la musique. Le raisonnement et la science, qui commençaient à porter l'analyse sur les effets inattendus des arts, s'emparèrent bientôt de celui qui prête un charme inexprimable et aux leçons de la sagesse et aux accens de la volupté. Susceptible de faire lui seul vibrer toutes les cordes de l'ame, il plonge l'imagination dans un vague délicieux; mais, tandis que la mélodie éveille les inspirations, admirable dans sa justesse, il indique au calculateur un enchaînement de rapports tels, qu'une combinaison nouvelle doit produire un plaisir nouveau.

L'école de Pythagore fit cette découverte. C'était

sur-tout vers deux objets que le patriarche de la philosophie avait prétendu diriger les études de ses disciples; l'un était la musique, et l'autre la science qui cherche et qui reconnaît les rapports éternels des quantités et des grandeurs; car le type de l'harmonie ou, si l'on veut, de la musique, se trouve dans la création et dans l'ordre de ses parties, et le type des vérités se trouve dans le créateur.

L'école de Tarente se plut à combiner les relations idéales et précises, et des sons qu'on renouvelle et qu'on ne peut fixer, et des lois intellectuelles, mais immuables, que le calcul impose, et dont rien ne peut l'affranchir. Mnésias ou Ménésius, de Tarente, fut, en ce siècle, tout ensemble et philosophe et musicien. Aristoxène, son fils, bien plus célèbre encore, a laissé des écrits sur la musique et sur ses théories; mais leur objet méritait seul d'appeler ici notre attention; la langue musicale des Pythagoriciens ne serait plus comprise de nos jours.

On ne saurait douter qu'en ce temps les femmes n'exerçassent, préférablement aux hommes mêmes, le talent de jouer des instrumens; tout ce qui peut servir de monumens aux usages et aux mœurs antiques en offre la preuve positive. Les joueuses de flûte étaient appelées aux repas, et le plaisir suivait leurs traces : l'Inde encore a ses baladières, l'Egypte encore a ses almées.

Les musiciennes de Grèce étaient des courtisanes, et les plus fameuses courtisanes ont excellé dans la musique. Laïs, Thaïs, Lamia, ont laissé en ce genre

d'illustres souvenirs, et leurs talens autant que leurs attraits ont déterminé leur fortune.

Laïs était de Sicile, et, jeune encore, elle fut menée à Corinthe, où la Vénus terrestre eût pu avoir un temple. Il semble que son nom suffise pour exprimer une beauté parfaite unie avec l'esprit et les plus heureux dons. Ce sont sur-tout des philosophes qu'on cite au nombre de ses amans. Aristippe lui consacra la plus grande partie de sa vie. On a prétendu qu'il disait : « Je possède Laïs, et elle ne me possède pas. » Mais on a peine à supposer que le philosophe Aristippe ait été justement austère par sentiment, et voluptueux par calcul.

Le célèbre Démosthènes alla à Corinthe, et en secret, pour obtenir de Laïs une faveur ; mais le prix qu'elle voulut y mettre ne lui permit pas, disait-il, d'acheter si cher un repentir. Le sculpteur Myron, déjà vieux, céda, comme les autres, au pouvoir de ses charmes, et tous les artifices dont il usa pour plaire ne lui attirèrent que des railleries. L'ascendant de Laïs fut tel, que Diogène même ne put y résister, il éprouva la plus violente passion pour la séduisante courtisane. On croit qu'il en fut accueilli, tant il est flatteur pour une femme d'intéresser une ame forte.

Xénocrate, philosophe farouche, fut le seul insensible aux appas de Laïs ; mais les efforts qu'elle fit pour le vaincre n'avaient d'autre motif qu'un orgueil passager. Il refusait d'aller chez elle, elle alla le trouver chez lui ; une résistance préparée ne devait pas être

difficile, et Laïs dit, en le quittant, qu'elle avait bien promis de toucher un homme, quel qu'il fût, mais qu'elle n'avait pu s'engager à ébranler un bloc de marbre.

Laïs, éprise d'un jeune Cyrénien, voulut lui sacrifier sa liberté avec ses charmes, mais il ne put se résoudre à l'épouser. Entraînée par une autre passion, on rapporte qu'elle se rendit en Thessalie, et que les femmes de ce pays, enivrées de jalousie, la firent périr dans le temple de Vénus.

On sera moins surpris du commerce fréquent des philosophes avec les courtisanes, quand on se rappellera qu'à Athènes les femmes vivaient dans la retraite, et que les courtisanes cultivaient presque seules et leur esprit et leurs talens. Les jeunes Athéniens ne cherchaient que le plaisir; ils le trouvaient avec de jeunes esclaves, avec de jeunes affranchies, avec des joueuses d'instrument, qu'ils conduisaient dans leurs festins. Les philosophes desiraient davantage; et ce n'était qu'auprès de ces femmes, dont la beauté était la moindre séduction, qu'ils pouvaient goûter l'agrément d'une société spirituelle et facile, et jouir en liberté des plus douces réunions. Les succès qu'elles obtinrent sont vraiment historiques. La fameuse Phryné proposa de rebâtir à ses frais les murailles de Thèbes, qu'Alexandre avait abattues; mais elle voulait qu'on inscrivît : ALEXANDRE A RENVERSÉ THÈBES, ET PHRYNÉ L'A FAIT REBATIR.

La célèbre Thaïs qui, dans le festin de Persépolis, entraîna Alexandre à brûler le palais des rois de Perse,

voulait qu'une femme grecque eût l'honneur de venger l'incendie d'Athènes, sa patrie. Elle suivit constamment Ptolémée dans ses longues expéditions, et elle mérita de recevoir la main de l'homme le plus éclairé, et du meilleur de tous les princes.

Lamia avait su plaire pendant quelques instans à ce guerrier qui devint roi d'Egypte, et son talent singulier sur la flûte a obtenu une renommée égale à celle des talens de Laïs. Elle tomba, comme une conquête, entre les mains de Démétrius Poliorcète; et, quoique déjà elle ne fût plus jeune, elle sut enchaîner le vainqueur. Démétrius, peu mesuré dans ses plaisirs, et entouré de courtisanes, quoiqu'il eût aussi trois épouses, fut passionné pour Lamia jusque dans la vieillesse de cette femme étonnante; et sans doute la vertu doit un sourire aux graces quand les graces triomphent ainsi.

Les fêtes des anciens ne ressemblaient point aux nôtres; d'immenses festins en faisaient la base. Philippe, aux noces de sa fille; Alexandre, avant son départ pour l'Asie, traitèrent leurs soldats, et en quelque sorte leur peuple, avec une grande magnificence. Ces repas, précédés de sacrifices consacrés à la religion et aux plaisirs, étaient offerts à des conviés dont le front était paré de fleurs. On y faisait venir des musiciens fameux, des acteurs qui improvisaient ou déclamaient de longs morceaux, et quelquefois aussi des danseurs et des athlètes; mais les anciens n'avaient aucune idée de ces danses vives et joyeuses auxquelles tout un peuple prend part.

Comme les anciens, nous avons des spectacles; mais nos théâtres sont étroits, et les représentations dramatiques auxquelles le goût, l'esprit et tous les arts concourent, sont devenues pour nous un plaisir d'habitude, et ne sont plus une affaire d'état. Chez les anciens elles étaient rares, mais toujours elles étaient publiques. Un voyageur (1) a vérifié entre les ruines d'un théâtre en Sicile, qu'une voix ordinaire pouvait être entendue de la scène dans toutes les parties de l'enceinte; et, quand la France vit renaître le théâtre, la Sophonisbe de Mairet fut jouée au Louvre, en présence de la cour, dans une place découverte.

Nous ne possédons aucune des poésies de ce siècle; et quelques noms de poètes ont seulement surnagé sur l'abyme immense des temps. On cite Philoxène, de Gnide, dont il paraît que les dithyrambes furent alors très-estimés; Stésychore, d'Hymère, dont les vers gracieux furent couronnés à Athènes; Symmias, de Rhodes, célèbre poète lyrique; Crantor, de Solès, philosophe distingué, qui ne dédaigna pas les Muses; enfin Naucrate, habile déclamateur, et l'un de ceux qu'Artémise chargea de composer en vers l'éloge de Mausole, son époux.

Philoxène vécut à la cour du premier Denys; il fut envoyé aux carrières pour avoir refusé son suffrage aux compositions du tyran. Consulté une seconde fois,

(1) Riédezel.

sa réponse fut seulement : Qu'on me remène aux carrières; et comme l'esprit fait toujours impression sur l'esprit auquel il s'adresse, Denys fut appaisé d'un mot.

Ce prince, ainsi que nous l'avons vu, mit son orgueil à obtenir d'Athènes le prix que chaque année elle offrait au talent. Il composa des tragédies, et il ne cessa pas de les soumettre au concours.

Le nom peu connu d'Apharée se trouve, à cette époque, entre ceux des poètes tragiques; nous y joindrons celui d'Héraclide, d'Héraclée, tout ensemble poète tragique, historien et philosophe; car les notions philosophiques commençaient à influer en tout les productions de l'esprit humain. Néophron, philosophe, ami de Callisthène, composa quelques tragédies; il avait suivi Alexandre, et il périt comme Callisthène.

La liste des comiques est un peu plus nombreuse, et sur-tout elle est plus brillante; mais j'observe, encore une fois, que je n'étends pas assez ma recherche à cet égard, pour rappeler exactement ici tous les noms conservés à un titre quelconque dans les ouvrages des anciens.

Philotarus, Araros, Eubulus, Astydamas, qu'on cite comme fils d'Aristophane, se distinguèrent sur la scène comique. Denys, de Sinope; Anaxandride, Aristophon, Antiphane, Sopater, de Paphos; Apollodore, de Géla; Philippides et Platon le Jeune, disputèrent avec eux, l'honneur de varier les plaisirs d'Athènes et de la Grèce. Deux auteurs plus fameux

s'emparèrent de la scène; ils l'occupèrent à la fin de ce siècle et y régnèrent dans le siècle suivant; je veux parler de Philémon, qui vécut près de cent ans, et de Ménandre, qui fit jouer son premier ouvrage à vingt ans, trois cent vingt-deux années avant l'ère chrétienne; c'est-à-dire au milieu des désordres sanglans qui suivirent la mort d'Alexandre.

Nous avons vu, dans le siècle précédent, Aristophane et ses imitateurs représenter sous leur nom véritable les personnages les plus puissans d'Athènes. Cette espèce de satire publique ne pouvait rester en possession du théâtre; car, depuis les secousses terribles occasionnées par la tyrannie des Trente, et les tragiques événemens qui l'avaient précédée; depuis que les relations d'Athènes et de toute la Grèce étaient changées, et que le grand roi, ou ses satrapes, servaient ou maîtrisaient tour à tour les intérêts d'Athènes; depuis qu'enfin cette patrie de l'héroïsme et des arts ne comptait plus dans son sein d'homme assez grand pour la dominer par l'ascendant de ses talens et d'un patriotisme pur, il ne se trouvait plus de personnage capable d'occuper encore la scène et de la remplir comme autrefois. Aristophane avait cité Cléon, mais ce Cléon avait acquis une puissance universelle sur le peuple; il avait su combattre et vaincre à Sphacterie; il périt glorieusement en combattant Brasidas même; il fut, en un mot, le premier des démagogues, et ceux qui suivirent ses traces, ne furent que les agens inconsidérés de l'anarchie. Ces puissantes considérations et un décret du peuple enfin arrêtèrent absolument l'an-

cienne licence dramatique, et la nouvelle comédie n'eut pour son domaine que les mœurs.

Plaute et Térence, à Rome, ont imité et presque copié le théâtre comique des Grecs, et nous aurons occasion, quand nous serons à leur temps, d'étudier les deux scènes à la fois; il me suffit de remarquer ici que les poètes grecs de cette époque, n'ont guère mis sur la scène que de simples courtisanes. Les matrones qui, par hasard, ont quelque rôle à y remplir, n'y paraissent que pour dévoiler le triste secret des ménages d'Athènes. Les poètes de ce temps peignent en général des jeunes gens entraînés par de violentes passions; ils accusent l'avarice et la dureté de leurs pères; ils emploient le ministère d'un esclave rusé pour se procurer tout l'argent dont ils éprouvent toujours le plus pressant besoin. L'action de ces pièces est vive et animée, et l'on trouve dans le dialogue bien plus d'esprit que de sentiment. Ce sont ces poètes grecs, c'est encore Philémon, c'est encore Ménandre, qui fournissent à la scène française les traits les plus frappans de Molière et de Regnard. L'Amphitryon est grec et presque traduit de Plaute, qui l'avait pris du célèbre Ménandre. Les Fourberies de Scapin, les Ménechmes, l'Avare, sont tirés des antiques sources. Nos auteurs, il est vrai, ont réuni en plus d'une occasion plusieurs traits séparés dans les imitateurs latins, et ceux-ci, de leur aveu, avaient pris à la fois dans plusieurs des comédies grecques; j'ose donc soupçonner que les pièces originales étaient d'une composition plus simple que celles de Plaute et de Térence. On dit

que les manuscrits découverts à Herculanum pourront nous procurer un Ménandre complet, ce sera le moment de bien juger.

Les fragmens recueillis des pièces de Ménandre, et cités en quelques auteurs, sont, pour la plus grande partie, des adages philosophiques; on ne saurait s'en étonner, car le comique le plus vrai est celui des situations et non pas celui des paroles.

« Ton corps souffre-t-il, dit Ménandre, fais appeler ton médecin. Ton ame est-elle dans la langueur, fais vîte appeler ton ami : la douce voix de l'amitié est un remède toujours sûr contre l'affliction du cœur. »

Disciple du sage Théophraste, Ménandre le fait connaître assez en des pensées du genre de celle-ci : « Si, dans les maux qui vous affligent, vous pensez aux motifs de consolations qu'ils vous offrent eux-mêmes, vous pourrez les supporter avec moins de peine ; mais, si vous n'êtes occupé que de vos souffrances, si vous ne leur opposez pas ce qui doit les adoucir, vous ne verrez jamais un terme à vos douleurs. »

Aulu-Gelle, dans ses Nuits attiques, a transcrit une partie d'une scène de Ménandre. Je crois devoir citer ce morceau, parce qu'il prouve ce que j'ai avancé sur l'intérieur des familles athéniennes. Le mari d'une femme laide et riche avait été contraint par elle de vendre une jeune esclave qu'il aimait vivement, et il déplorait son malheur.

« Certes, ma riche épouse doit dormir bien profondément après la grande et mémorable exécution qu'elle

vient de faire; elle est enfin venue à bout d'accabler de tristesse cette jeune personne, et de la chasser de la maison, afin que tous les yeux, n'ayant plus de distraction, se portent uniquement sur le beau visage et les graces de ma Cléobule, la plus charmante des épouses. Te voilà bien, pauvre mari, comme l'âne au milieu des singes. En effet, mon meilleur parti est de dévorer mon chagrin, et de me contenter de maudire cette nuit qui fait couler toutes mes larmes. Malheureux! pourquoi l'avoir épousée, cette Cléobule et ses cent talens? Une femme haute d'une coudée, et dont le luxe et la somptuosité ne sont pas moins intolérables! Par Jupiter Olympien, par Minerve, n'est-il personne qui, au moment même où je parle, daigne recevoir cette pauvre petite, et la rendre enfin à mes vœux? »

Le goût des spectacles était tel en ce temps, qu'Alexandre, au retour d'Egypte, et avant la bataille d'Arbelles, eut des représentations magnifiques en Phénicie. Les plus fameux acteurs étaient venus le trouver; les plus riches de ses courtisans firent pour lui les frais des chœurs. On donna ensuite les prix: le tragique Thessalus n'obtint pas le premier, et Alexandre s'écria avec une passion non feinte, qu'il eût donné la moitié de son royaume pour voir couronner Thessalus.

Ce monarque revint des Indes comme s'il eût chaque jour triomphé. Sa marche ressemblait à celle que les peintres et les poètes avaient prêtée à Bacchus même. Cet acteur, dont l'Asie était la scène immense, et

autour duquel une armée figurait de véritables chœurs, Alexandre trouva dans la ville d'Ecbatane plus de trois mille baladins, ou déclamateurs réunis : il célébra des fêtes somptueuses ; et, comme c'était le temps des solennités de Bacchus, le conquérant fit payer à Athènes l'amende qu'Athénodore l'acteur eût encouru pour son absence.

Alexandre le Grand avait pour la poésie ce goût que produisent l'exaltation de l'ame, le sentiment de tout ce qui est élevé, l'inspiration enfin, mère des grandes choses ; il avait sous son chevet les poëmes d'Homère, à côté de l'épée qui avait tranché le nœud gordien ; au milieu de ses triomphes, et sur la demande qu'il avait faite, il reçut d'Aristote les ouvrages d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les dithyrambes de Télestès, et ceux de Philoxène de Gnide. Il peut paraître assez bizarre que, dans un siècle aussi brillant, ce héros, qui savait apprécier la poésie n'ait pas été célébré dans un poème d'une manière digne de lui ; mais rarement l'histoire permet à la poésie, de saisir les sujets qu'elle s'est réservés : la renommée vole pendant l'action, les Muses ne chantent qu'après une victoire. C'est au sein d'une profonde paix qu'Auguste a recueilli des témoignages d'honneur dans les ouvrages immortels et des Horace et des Virgile. Son nom s'y trouve et s'élève avec eux, comme les mots gravés sur l'écorce d'un arbre, qui s'agrandissent avec l'arbre lui-même, et vivent ensuite autant que lui. Les palmes que cueillent les poètes sont les seules qu'ils peuvent offrir ; et, quand l'ébranlement est complet, quand la gloire

actuelle des armes les efface toutes autour d'elle, l'enthousiasme qu'elle inspire fait moins de chantres que de guerriers.

Alexandre le Grand fit recueillir par Callisthène les monumens des connaissances astronomiques des Chaldéens, et les fit passer à Aristote; il fit réunir également cette collection d'animaux à laquelle nous devons les belles observations que le philosophe nous a laissées. Le goût des lettres et des connaissances de tout genre était, à ce temps, répandu parmi ceux qui dominaient le monde, et l'on a conservé une lettre d'Alexandre, qui reprochait à Aristote la publication de ses Traités.

« Alexandre à Aristote, salut et prospérité.

« Vous n'avez pas bien fait de donner au public les Traités acromatiques; en quoi différerai-je des autres hommes, si les hautes sciences dont vous m'avez instruit, deviennent des sciences communes? Ne savez-vous pas que j'aimerais beaucoup mieux être au-dessus des autres hommes par la science des choses sublimes que par aucune puissance? Adieu. »

CHAPITRE II.

De l'Eloquence dans la Grèce, depuis le quatrième siècle jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne.

Nous avons vu Lysias, à la fin de l'autre siècle et au commencement de celui qui nous occupe, prêter son éloquence aux plaideurs et aux accusés, mais ses discours étaient écrits au nom des parties elles-mêmes, et chacun alors dans sa cause portait la parole en personne. Isocrate fut contemporain de Lysias, mais sa longue carrière permit qu'il vît encore la jeunesse d'Alexandre. Il composa des discours, des harangues, sous des noms feints, et en des circonstances données; il traita par écrit des intérêts de la Grèce, et, gardant la forme oratoire, il supposait toujours qu'il parlait de la tribune, dont cependant il n'approcha jamais.

L'art une fois connu, il devint nécessaire; Timothée, Iphicrate, ne furent point étrangers à cette rhétorique dont Athènes, de leur temps, avait l'enthousiasme. Timothée avait pris les leçons d'Isocrate; et Iphicrate avait cultivé, comme lui, les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Démosthènes, Eschine, Hypéride, Demade, ne prononcèrent plus que des discours très-soigneusement travaillés. Ces discours toutefois gardèrent long-temps encore le noble caractère, l'espèce de précision, qui avaient distingué l'éloquence naturelle des plus illustres citoyens. Mais des

orateurs en titre, des orateurs de profession, ne pouvaient sûrement pas produire aux Athéniens ces idées grandes et sages tout ensemble, que dictaient jadis aux Aristide, aux Périclès, et leur amour, en quelque sorte paternel, pour le peuple qu'ils gouvernaient, et leur profonde connaissance de ses intérêts qu'ils traitaient en paix et en guerre. Ces grands hommes ne s'étaient point mis dans l'usage de plaider pour une opinion; ils soutenaient leur avis, avec tout l'intérêt que ses résultats leur présentaient, et le succès de la tribune n'était point leur principal but.

Phocion fut celui qui, dans ce siècle, en rappela mieux le souvenir; son éloquence ne tenait pas du rhéteur. Il empruntait sa force de ses vertus, de ses talens; il affectait une concision parfaite, par opposition peut-être aux orateurs dont il n'approuvait pas les exhortations belliqueuses. Soutenant le rôle d'homme d'état, au milieu de ces hommes qui ne lui paraissaient que des avocats irréfléchis, il faisait dire à Démosthènes: Voilà la hâche de mes discours.

Ce changement successif dut en amener un dans les conseils même d'Athènes; il dut faire baisser les considérations qui, jusque là, avaient servi de base aux déterminations que le peuple avait à prendre. Mais on ne saurait le dissimuler, c'est essentiellement à l'importance de son objet que tint la hauteur de l'éloquence. A mesure que la Macédoine acquit de la prépondérance, Athènes vit céder la science; et quand l'Asie fut devenue grecque, Athènes cessa d'être une puissance. La cité de Miltiade et de Thémistocle, soumise

au joug d'Antipater et de Cassandre, donna le titre de *Dieux sauveurs* à Antigone et à Démétrius; elle prit d'eux ses oracles nouveaux; elle éleva, à cause d'eux, pour Lamia, la courtisane, une statue avec cette inscription : A VÉNUS LAMIA. Cassandre eût pu se dispenser de poursuivre les orateurs, et de leur arracher la vie; la tribune resta muette quand aucune résolution n'eut plus le droit d'en émaner.

Il nous reste une grande partie des morceaux composés par Isocrate dans le cours d'une vie séculaire. Ce rhéteur naquit à Athènes quatre cent trente-six ans avant l'ère chrétienne, cinq ans avant le commencement de la guerre du Péloponèse. Il fut instruit par Gorgias, par Prodicus, et même par le célèbre Théramène, victime des Trente après avoir été et leur collègue et leur complice. Il ne put, malgré son génie, malgré ses rares connaissances, paraître une fois à la tribune. Je prends mille drachmes, disait-il, pour enseigner un de mes disciples, j'en donnerais dix mille pour acquérir de la hardiesse et pour développer ma voix. Les malheurs de la guerre lui enlevèrent ses biens : il ouvrit à Chio une école d'éloquence; et, au bout de quelques années, il vint l'établir à Athènes. Il eut jusqu'à cent auditeurs : ses leçons étaient gratuites pour ses compatriotes. Il se laissa mourir de faim et de douleur quand il eut appris l'événement de la bataille de Chéronée, et il avait, à cette époque, l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans.

Ses disciples et ses amis lui consacrèrent différens monumens : quelques-uns se réunirent, et firent élever

sur son tombeau une colonne de quarante-cinq pieds, sur laquelle fut placée une syrène de sept coudées, comme un symbole de l'éloquence. Au pied de la colonne étaient représentés les maîtres d'Isocrate, entre autres le fameux Gorgias, tenant un globe astronomique. Apharée, fils de sa femme, et son fils adoptif, lui fit ériger une statue de bronze, et Timothée lui en consacra une de la main de Léocharès.

Isocrate mit dans ses actions le courage qui lui manquait pour se montrer à la tribune : il prétendit défendre Théramène, et ne s'en abstint qu'à son instante prière. Il prit le deuil à la mort de Socrate.

Les discours d'Isocrate roulent généralement sur les intérêts de la Grèce. La plupart sont de longues harangues qu'il attribue à ses contemporains, ou qu'il suppose avoir lui-même débitées. Quelques-unes s'adressent réellement à des personnages connus : elles sont alors de véritables lettres, et n'ont que la forme du discours.

Isocrate est, je crois, le premier qui ait publié des morceaux relatifs à la politique ; on n'avait jusque là entamé que de vive voix à la tribune, ou bien sous les portiques, les questions relatives aux grands intérêts de l'état. Isocrate, par son art, parvint à introduire une manière nouvelle de communiquer ses idées. Il écrivit à ses concitoyens; mais il garda le tour oratoire; il semblait toujours leur parler. C'était une sorte d'illusion que le siècle demandait encore, et dont l'auteur sans doute avait besoin pour donner une forme à ses pensées.

L'écriture, chez les anciens, n'eut jamais d'autre

emploi que de suppléer à la parole, quand on ne pouvait en faire usage; il fallut une fusion universelle des sociétés sur la surface de la terre, avant que la parole perdît ses avantages, avant que l'écriture eût pris effectivement la place d'un langage devenu impuissant. Mais c'est graduellement que les coutumes s'introduisent; il est rare qu'elles se succèdent, il est commun qu'elles se mélangent. Quand le rhéteur Isocrate eut publié de simples écrits dans la forme d'une harangue, les orateurs les plus fameux publièrent de vraies harangues comme des ouvrages écrits; Démosthènes, Eschine, leurs émules, répandirent, à son exemple, les véhémentes compositions dont la place avait retenti.

Les discours d'Isocrate portent l'empreinte de son amour pour sa patrie; on y trouve des principes aussi nobles que sûrs, et son système politique même est établi, en toute occasion, sur les notions les plus saines, et de morale et d'équité. Ses raisonnemens sont par-tout enchaînés avec un artifice extrême, ses tours sont compassés avec un soin minutieux. Sa diction est admirable, et si le travail s'y fait parfois sentir, l'enflure du moins, l'obscurité, en sont absolument bannies, et l'éloquence brillante et fleurie d'Isocrate ne souffre point l'abus des métaphores et des figures.

Quel que soit néanmoins le talent qui les distingue, les ouvrages d'un rhéteur manquent toujours de vie. Quand Lysias prête ses talens à l'accusé ou à l'accusateur, il s'identifie à leur cause, il prend leurs sentimens, il traite d'un fait positif, il prépare un résultat réel; tout ce qu'il exprime est

vrai. Mais dans plusieurs des compositions oratoires d'Isocrate, les circonstances sont fictives : c'est Nicoclès, roi de Salamine, qui est supposé haranguer ses sujets sur leurs devoirs ; c'est Archidamus, fils d'Agésilas, qui est supposé haranguer longuement ses laconiques citoyens, pour les détourner de rendre Messène. L'auteur s'appuie alors de considérations qui, pour n'être pas étrangères au raisonnement, ne sont pas assez étroitement liées à sa cause. Il ne se trouve pressé ni par une nécessité dont il sentirait l'impérieuse loi, ni par un sentiment personnel qui réfute d'avance l'objection qu'on redoute ; il disserte et n'entraîne pas.

Il y a plus de vérité dans le discours à Philippe et dans les écrits de ce genre. Ce morceau avait pour objet d'opérer une conviction réelle, et d'amener un résultat de détermination et d'action; mais les formules oratoires dont le prétendu orateur s'est fait une obligation de l'orner, en augmentent inutilement la longueur.

Ce discours fut écrit trois cent quarante-sept ans avant l'ère chrétienne; l'auteur avait alors quatre-vingt-sept ans accomplis, et il est beau de voir ce vieillard élever sa voix, comme le génie d'Athènes, pour engager le plus grand capitaine de la Grèce à réunir ses forces contre l'Asie et les Barbares. On dit que ce discours enflamma Alexandre, et on ne lit pas sans intérêt la courte lettre qu'Isocrate écrivit alors au jeune prince. On ne connaissait encore dans ce héros enfant que le fils de Philippe et l'élève d'Aristote ; on louait son goût pour les sciences, et celui qui provoquait si hautement ses destins était loin de les pressentir.

Le Panégyrique, antérieur à ce discours de près de quarante années, n'a pourtant pas un objet différent : l'auteur le publia dans les jeux olympiques, où il suppose qu'il était récité. On donnait le nom de panégyrique à un discours prononcé dans une *Panégyrie*, c'est-à-dire dans une assemblée solennelle d'un peuple ou d'une nation. Isocrate mit beaucoup de temps à la composition de ce morceau ; il est long, et contient un bel éloge d'Athènes. L'orateur n'oublie pas les fêtes de Cérès, et l'invention de l'agriculture, enseignée par la déesse à sa patrie. Il rappelle que chaque année la reconnaissance de plusieurs villes lui envoyait encore les prémices des moissons.

« Athènes, dit ensuite l'orateur, Athènes a des spectacles aussi multipliés que magnifiques : les uns, fameux par l'appareil et la somptuosité ; les autres, célèbres par tous les genres de talens qui s'y rassemblent ; plusieurs, dignes d'admiration sous les deux rapports à la fois. La foule des spectateurs qui accourent dans notre ville est si grande, que si c'est un bien pour les hommes de se rapprocher les uns des autres, ils peuvent mieux qu'ailleurs le goûter dans nos murs. On trouve dans Athènes des amitiés solides, des sociétés de toute espèce. On y voit des combats d'esprit et d'éloquence, des combats d'agilité et de force. Tous les talens y sont récompensés ; la philosophie y triomphe ; elle y règle les actions, elle y fait le charme des mœurs. »

L'orateur passe en revue tous les trophées d'Athènes depuis la guerre des Amazones. Profondément versé dans l'histoire de son pays, et voulant réunir les vœux

sur l'expédition d'Asie, objet de ses méditations et de ses efforts prolongés, il rappelle la lâcheté des Perses, et les succès récens d'Agésilas. « Chez les Perses, dit-il, le peuple n'est qu'une multitude confuse, sans fermeté dans les périls, sans vigueur dans les travaux ; les grands, chez eux, ne connurent jamais la modération qu'inspirent les lois, ni l'égalité qui doit régner parmi les hommes. Oppresseurs, esclaves, tour à tour ; cœurs dépravés et sans principes, l'or éclate sur leurs personnes, et leur ame, flétrie par la crainte, tremble sous un despote, et ne saurait le servir. »

Le Panathénaïque est un très-long discours, où l'on trouve bien des redites, mais on le voit avec respect, on le voit avec intérêt, en songeant qu'Isocrate avait quatre-vingt-dix-huit ans quand il acheva de le composer ; l'objet de cette harangue est le même à peu près que celui du panégyrique. On a du même auteur quelques discours qu'on peut considérer comme des lettres instructives et morales, tels que le discours à Nicoclès, fils d'Evagoras, roi de Salamine, ancien disciple et constant ami d'Isocrate, et le discours à Démonique, fils d'un autre de ses amis.

La morale n'eut jamais d'âge. Isocrate, comme les anciens, Isocrate, comme les modernes, répète à ses jeunes auditeurs : « Craignez Dieu, honorez vos parens, chérissez vos amis, obéissez aux lois. »

« N'enviez pas, dit-il à Démonique, n'enviez pas le sort du méchant qui prospère, mais plutôt le sort de l'homme de bien qui ne méritait pas de souffrir. L'homme de bien, n'eût-il pour le présent aucune

autre espèce d'avantage, il aura, de plus que l'homme injuste, l'espoir d'un heureux avenir. »

L'éloge d'Evagoras est un très-beau morceau; et l'auteur déclare lui-même qu'aucun écrivain avant lui n'avait tenté de faire une oraison funèbre: « Je sens, dit il, jusqu'à quel point mon entreprise est audacieuse; je sens combien le discours en prose se prête peu à l'éloge des grands hommes, et jamais personne, avant moi, n'a rien essayé dans ce genre. » Les jeux funéraires au contraire, vestiges animés de l'antiquité fabuleuse, n'étaient point en désuétude aux temps glorieux de l'histoire grecque. Nicoclès avait réuni des chants, des danses, des combats, des courses de chevaux et de galères, pour honorer les funérailles du roi Evagoras, son père.

L'orateur vante la race d'Evagoras. Les Eacides sont les enfans de Jupiter. On trouve souvent parmi les demi-dieux des personnages sans mérite à côté des héros fameux; mais dans la race d'Eacus, on ne compte que des hommes célèbres. Eacus fut, parmi les Grecs, en une telle vénération, que dans une sécheresse désastreuse, les chefs des villes vinrent le prier de fléchir le courroux des dieux. Exaucé et sauvé par son intercession, ils bâtirent, en son honneur, au nom des peuples de la Grèce, un temple à Egine, dans le lieu où ils lui avaient vu adresser ses prières. Eacus fut, après sa mort, placé dans le conseil de Pluton; et si les anciens regardaient comme mythologique une partie de leurs traditions religieuses, il restait cependant, relativement à elles, beaucoup de vague dans leurs

idées. Ils reconnaissaient en quelques hommes la postérité des dieux mêmes, et leurs opinions sur de pareils sujets furent toujours confusément mêlées d'incertitudes et de confiance. Teucer, frère d'Ajax, et fils de Télamon, fils d'Eacus, fonda la ville de Salamine. Sa postérité y régna; mais l'île de Chypre fut soumise à la domination des Perses, et la race d'Eacus fut bannie de ses états.

Evagoras, exilé, réunit cinquante braves, reprit sa couronne et devint le modèle des rois. Nous connaissons, dit Isocrate, qu'à force de vertus, des mortels se sont élevés jusqu'à l'immortalité; nous ne doutons pas qu'Evagoras n'ait obtenu ce glorieux destin.

On gagne toujours à l'étude des anciens. Si le développement qu'ils donnent à leurs idées paraît parfois trop long, et même aussi trop simple, c'est que pour eux la méditation était la source unique des découvertes morales; ils allaient au-devant des plus pures vérités qui, sous mille rapports, étaient neuves pour eux. Nous réduisons trop souvent en maximes ce qu'ils savaient recueillir en sentimens.

Il reste d'Isocrate plusieurs plaidoyers assez courts; ils sont écrits avec chaleur et toujours mis dans la bouche des parties. On sait gré à cet orateur d'avoir soutenu le fils d'Alcibiade indignement attaqué par d'anciens ennemis, dont les infortunes de son père n'avaient point assouvi la haine invétérée.

Le discours sur l'Echange est un monument des usages et des lois étranges d'Athènes. Celui qui était imposé à une taxe, pour les vaisseaux ou pour tout

autre objet d'un intérêt public, pouvait judiciairement proposer l'échange de ses biens à celui qu'il prétendait plus riche et moins imposé que lui-même. Isocrate fut condamné dans une cause de cette nature, et ce ne fut que long-temps après qu'il composa une défense, dont il nous a faits les seuls juges.

On a le fragment d'un morceau d'Isocrate, dirigé contre les sophistes, et dans lequel il s'élève contre ceux qui s'annoncent pour enseigner l'éloquence comme un art purement mécanique. « Le talent de l'éloquence, dit-il, est un don de la nature, ainsi que tous les autres. L'instruction ajoute l'art dans ceux qui ont le talent; ceux qui manquent de génie, l'éducation n'en fera jamais de grands orateurs ou d'excellens écrivains, elle pourra seulement les élever au-dessus d'eux-mêmes, et les rendre un peu plus habiles. »

Isocrate cependant a fait l'éloge d'Hélène; jeu d'esprit, composition tout à fait académique, mais écrite avec grace, et très-supérieure à l'apologie d'Hélène qui nous reste de Gorgias. C'est avec lui qu'il a prétendu lutter, et c'est ainsi qu'il a voulu déjouer tous les sophistes qu'il attaque. « Philosophes vains, s'écrie-t-il, ils passent leur vie à soutenir, les uns, qu'il n'y a ni vrai ni faux; les autres, que la force, la justice, la prudence, ne diffèrent point entre elles. Mais, ajoute-t-il, cette manie n'est point nouvelle; Protagoras et les sophistes de son siècle nous ont laissé des livres pleins de semblables rêveries. Qui pourrait en effet renchérir sur Gorgias? il eut le front d'avancer que rien n'existe dans le monde. Sur Zénon? il en-

treprit de démontrer que les mêmes choses sont possibles et impossibles. Sur Mélissus? il a cherché des raisons pour établir que tout est un, malgré la multiplicité des êtres qui composent cet univers. » Après cet exposé, qui témoigne l'opinion que les esprits les plus sains entretenaient sur cet abus de l'esprit et de l'étude, Isocrate se plaît à célébrer les amans que vainquit la beauté enchanteresse d'Hélène. Il fait l'éloge absolu de la beauté, qui décore la vertu même; et, rappelant enfin que, jusqu'à la guerre de Troie, où la Grèce avait triomphé des Barbares, les Barbares avaient triomphé de la Grèce; c'est à Hélène qu'il rend graces de la gloire de sa patrie.

On ne voit pas sans intérêt que le créateur d'un genre intermédiaire, que le rhéteur le plus étudié, ait combattu par différentes leçons le faux esprit, dont les progrès avaient été jusqu'à lui si rapides. Un autre élève du fameux Gorgias, le philosophe Alcidamus, d'Asie, a laissé sur le même sujet plusieurs réflexions utiles, et, selon l'usage de son temps, il les a réunies dans la forme oratoire.

Un discours écrit par avance n'est, à ses yeux, qu'une figure, une ombre, une représentation privée de mouvement et de vie, tandis que le discours produit à l'instant même, plein de feu et de chaleur, se prête à toutes les variétés des affaires et des conjonctures. On ne doit pas sans doute ne parler qu'au hasard. Les orateurs, dit cet homme sage, doivent avoir dans l'esprit la substance de leurs idées, mais le langage doit être abandonné à l'inspiration du moment.

Une composition de cet auteur fournit l'application entière et de ses propres réflexions et de celles que nous avons faites : c'est l'accusation de Palamède. Lorsque les accessoires ne sont pas empruntés des faits; quand l'orateur, à volonté, supprime ou crée une circonstance, les moyens sont bien pauvres, et l'effet bien nul.

Antisthène a laissé deux morceaux du même genre; mais il est permis de supposer que des productions de cette espèce furent seulement un exercice pour Antisthène et pour les philosophes, qui prirent plaisir à s'y livrer. Celles dont je parle ont pour objet le différent d'Ulysse et d'Ajax, par rapport aux armes d'Achille. Les deux harangues sont très-courtes; celles qu'Ovide a placées dans ses Métamorphoses sont en tout point supérieures; elles ont dans la poésie le mérite d'une expression fixe. Le poète y développe toutes les ressources que la mythologie avait, de son temps, consacrées; et ces discours d'ailleurs, devenant autant d'incidens dans le récit animé qui naturellement les amène, ils acquièrent un intérêt de scène que le plaidoyer isolé ne peut avoir.

L'orateur Lycurgue a laissé une réputation d'intégrité et d'austérité égale au moins à celle de son éloquence sévère. Juge terrible, on disait qu'il trempait sa plume dans la mort. Chargé pendant long-temps de la direction des finances d'Athènes, il se fit porter au sénat au moment qu'il allait mourir; il rendit ses comptes lui-même, et expira bientôt après.

Isée, disciple de Lysias, a eu la gloire d'enseigner

Démosthènes. Il répandit, l'un des premiers, sur les discours d'un intérêt public les figures dont, jusqu'à lui, on avait rarement fait usage. Il appliqua la rhétorique à l'éloquence de la tribune, et ce fut à ce temps que le titre d'orateur commença à se considérer comme celui d'une profession. Démosthènes, après lui, conquit à l'éloquence la couronne du patriotisme. Eschine, Demades, Hypéride, Dinarque, surnommé le Démosthènes Sauvage, ou, selon une expression plus commune, le Démosthènes d'Orge, et peut-être aussi quelques autres, formèrent avec Démosthènes une éclatante constellation; mais ces astres s'évanouirent, et ils furent les derniers d'Athènes.

C'est de Démosthènes et d'Eschine que nous avons sur-tout recueilli l'héritage; nous possédons plusieurs de leurs discours, et nous pouvons, en les lisant, nous former quelque idée de l'éloquence de leurs émules, puisque plusieurs auteurs contemporains ont assimilé leurs talens, et préféré même quelquefois Demades au tonnant Démosthènes.

Cet illustre orateur eut sur tous ses rivaux l'avantage de la probité et d'un patriotisme pur. La puissance de l'or ne réussit, près de lui, qu'en certaines causes particulières, où l'envie osa l'accuser d'avoir fourni une arme aux deux partis, et dans cette cause d'Harpalus, où l'appât d'une superbe coupe lui fit retenir une attaque trop vigoureusement disposée.

Disciple d'Isée et de Platon, Démosthènes fut enflammé pour les succès de la tribune, après avoir

entendu l'orateur Callistrate, qui défendait la cause d'une cité; et, après avoir contemplé toute la gloire de son triomphe, forcé de se défendre contre d'avides tuteurs, il éleva sa voix devant les tribunaux. Mais, ayant prétendu bientôt paraître aussi à la tribune, les défauts de sa prononciation, et sur-tout le travail de ses périodes et l'affectation des ornemens dont il les avait surchargées, le firent railler par le peuple; et quand, sur la parole d'un ancien Athénien, qui avait cru retrouver en lui quelque chose de Périclès, il eut tenté de reparaître encore, il ne fut pas mieux accueilli. Il eût cédé sans doute au désespoir, mais le comédien Satyrus prévint ce fatal mouvement; il lui fit réciter des vers, il les déclama après lui, il lui fit sentir à lui-même le prix d'une belle élocution, l'avantage d'un débit heureux, et il le remit dans le chemin de la gloire.

Ce fut dans le temps de la guerre sacrée que furent prononcées les premières Philippiques.

La fortune, dit Plutarque, avait, à ce qu'il semble, marqué à ce temps-là le dernier terme de la liberté de la Grèce, et la bataille de Chéronée enleva jusqu'aux espérances. Athènes, malgré ce coup, se montra généreuse; elle fit prononcer l'éloge des guerriers morts, au promoteur de cette funeste guerre; mais Démosthènes, frappé par la mauvaise fortune, et se flattant d'y faire échapper sa patrie, mit depuis ce temps ses décrets sous le nom moins malheureux de ses différens amis.

Démosthènes fut chéri du peuple pour la franchise

non contestée de son dévouement à son pays, et pour l'énergie de ses conseils, et le courage avec lequel il exprimait la vérité. Rappelé de l'exil qu'il avait si maladroitement encouru dans l'affaire d'Harpalus, il fut reçu avec enthousiasme; mais ce bonheur fut court, et Athènes lui ayant élevé une statue après sa mort, on mit au bas cette inscription :

DÉMOSTHÈNES, SI TU AVAIS EU AUTANT DE COURAGE QUE DE FORCE DE SENS, JAMAIS MARS LE MACÉDONIEN N'AURAIT TRIOMPHÉ DE LA GRÈCE.

La traduction ravit sans doute à l'éloquence de Démosthènes et à celle d'Eschine tout ce que la magie du style peut donner de coloris aux idées, et cependant le talent réel de ces deux hommes répand encore, après vingt siècles, un intérêt inexprimable sur les causes qu'ils ont défendues.

La force de Démosthènes est sur-tout dans sa logique, dans la justesse et l'enchaînement de ses raisonnemens; jamais il ne disserte, il persuade; il est en action, il entraîne; lui-même convaincu, il subjugue, et son discours est terminé.

Dans les Philippiques, tous les sentimens sont grands et exaltés; Démosthènes devance les pensées d'un homme habile; les faits sont ses moyens, et son inspiration vient d'une ame pénétrée. Je citerai seulement le morceau qui termine la première Philippique, discours très-court et plein de chaleur. Après avoir tenté de réveiller l'indolence des Athéniens, et par leur propre exemple et par celui de Philippe, il leur donne des conseils détaillés, positifs, sur l'équipement

d'une armée, sur celui d'une flotte, sur les moyens de fournir aux subsides nécessaires. L'orateur prévoit tout, expose tout, pourvoit à tout, et enfin ne craint pas de dire : « Si, pour anéantir une vérité fâcheuse, il suffisait de la supprimer, il ne faudrait vous parler que pour vous plaire ; mais si c'est réellement vous perdre que de vous flatter à contre-temps, il est honteux, Athéniens, de vous tromper vous-mêmes, et de manquer toutes les occasions, en rejetant toujours ce qui demande quelque peine. Ceux qui savent conduire une guerre commandent aux conjonctures et ne s'y assujettissent pas ; et comme un général marche devant ses soldats, de bons politiques se placent à la tête des affaires, afin de diriger librement leurs projets. Vous avez, Athéniens, plus de ressources que nul autre peuple ; vous avez plus de galères, plus de cavalerie et d'infanterie ; vous avez des revenus bien plus considérables, et vous n'employez à propos aucun de ces précieux avantages. Vous courez à tout ; mais vous vous défendez contre Philippe comme se défend un athlète maladroit. Est-il frappé dans une partie du corps, il ne songe qu'à couvrir cette partie ; l'est-il d'un autre côté, c'est là qu'il porte la main. Il ne peut, il ne sait ni parer les coups de son antagoniste, ni le regarder en face. De même vous, si Philippe est dans la Chersonèse, vous allez à la Chersonèse ; vous marchez vers les Thermopiles, s'ils est aux Thermopiles ; s'il est quelqu'autre part, vous courez à sa suite, à droite, à gauche ; il est votre général, c'est lui qui ordonne vos marches. Vous ne décidez rien

par vous-mêmes, vous ne prévoyez rien, vous ne voyez les choses que quand elles se font ou qu'elles sont faites. Peut-être pouviez-vous agir ainsi par le passé, mais vous ne le pouvez plus à présent que nous sommes au moment décisif.

« Une chose, Athéniens, est faite pour étonner. Une guerre commencée pour nous venger de Philippe, n'a pour objet, en ce moment, que de nous garantir contre lui. Il est bien clair qu'il ne s'arrêtera pas, s'il ne se présente personne pour l'arrêter. Hé bien, attendrons-nous qu'il attaque nos murs ? croirons-nous avoir assez fait si nous lui opposons et des bâtimens vides et de vaines espérances que tel et tel ont pu nous donner ? ne nous embarquerons-nous pas, ne nous mettrons-nous pas en campagne nous-mêmes ? Nos citoyens ne composeront-ils pas une partie au moins de nos troupes ? ne passerons-nous pas dans le pays de Philippe ? mais où aborder, demandera-t-on ? La guerre, la guerre, Athéniens, découvrira bientôt le côté faible de l'ennemi, si bientôt nous nous ébranlons; car si nous demeurons oisifs, si nous écoutons ces parleurs qui s'accusent, qui se déchirent, nous ne réussirons à rien.

« Vous cependant, Athéniens, vous parcourez les places, vous vous débitez des nouvelles. Les uns disent que Philippe, de concert avec les Lacédémoniens, trame la perte des Thébains, qu'il cherche à diviser les républiques entre elles; d'autres, qu'il a envoyé une ambassade au roi de Perse; d'autres, qu'il fortifie des places dans l'Illyrie; d'autres.... Chacun de nous,

en un mot, invente sa fable et la promène. Pour moi, certes, je ne doute pas que Philippe ne soit enivré de ses succès, qu'il n'enfante beaucoup de projets chimériques; enorgueilli de ce qu'il a fait déjà, et ne voyant aucun obstacle à ce qu'il voudrait faire encore, je ne crois pas néanmoins qu'il se conduise de façon à laisser pénétrer ses desseins par les nouvellistes d'Athènes, c'est-à-dire par les plus insensés d'entre nous; mais, sans nous arrêter à leurs songes frivoles, si nous considérons que Philippe est notre ennemi, qu'il nous enlève nos possessions, que depuis long-temps il nous outrage, que les secours que nous attendions ont toujours tourné contre nous, que toutes nos ressources ne sont plus qu'en nous-mêmes; que si nous ne voulons pas porter la guerre en Macédoine, il faudra peut-être la recevoir au sein de l'Attique, nous saurons, Athéniens, ce que nous devons savoir, et, ne cherchant plus à démêler ce que peut garder l'avenir, nous concevrons que sans activité il ne peut nous laisser d'espoir. »

Ces discours véhémens attestent à quel point les Athéniens étaient dégénérés. L'armement de trois cents citoyens était devenu un effort presque impossible; l'état n'était plus capable que de payer des auxiliaires, et c'est là que conduit l'esprit commercial, non pas quand il prospère, mais quand il domine. « Ne pensez pas, dit Démosthènes, que la conduite qui a dérangé vos affaires, réussisse à les rétablir; il faut aujourd'hui que chacun puisse également agir et délibérer pour la patrie : si quelques-uns commandent, si d'autres n'ont que la charge de contribuer, et les citoyens d'autre

emploi que de condamner, rien ne se fera à temps; la partie lésée sera toujours en défaut, vous punirez vos citoyens au lieu de frapper vos ennemis. Contribuez, servez et n'accusez personne avant d'avoir pris le dessus, afin que chacun se présente avec ses œuvres aux punitions et aux récompenses. »

Un peuple qui voulait essentiellement qu'on lui plût, et qui savourait la louange, applaudissait pourtant d'enthousiasme aux reproches mérités qu'on lui adressait avec énergie, et tout ensemble avec art. Les Athéniens portaient aux assemblées publiques de l'esprit, du naturel, trop d'insouciance peut-être, et cette espèce d'indépendance qui leur faisait toujours trouver quelque plaisir à entendre blâmer le parti que leur suffrage personnel n'avait pas appuyé.

« Nous louons, dit Démosthènes, les orateurs zélés, et nous soutenons tous ceux qui les combattent. Nous critiquons, nous décrions les entreprises des généraux. Notre ville est la seule où l'on puisse impunément parler pour les ennemis, et c'est même par ce moyen que des citoyens indigens, inconnus, sont devenus illustres et ont pris du crédit.

« O Athéniens, dit-il ailleurs, vous accordez au premier venu toute liberté de calomnier celui qui ne parle que pour vous, vous préférez au bien de l'état le plaisir d'entendre des injures; et il devient plus facile et plus sûr de servir tous vos ennemis, que de vous défendre vous-mêmes. »

Démosthènes n'est point un homme qui parle, mais un intéressé qui veut réussir; tantôt il essaie de recon-

cilier le peuple et les riches, en démontrant ce qu'il y a de juste dans leurs plaintes réciproques; tantôt il s'attache à prouver que, si le bonheur est un puissant mobile, que s'il est tout dans les choses humaines, Philippe encore se livre à des travaux bien supérieurs à ceux des Athéniens. D'autrefois il s'oppose à ce que la prospérité, dont le voile cache tant de fautes, empêche les Athéniens de remarquer celles de Philippe. « Vos enrichis, dit-il, vous forcent de vous mépriser; ils dépriment notre puissance, ils relèvent celle des ennemis; mais si leurs peintures sont vraies, ne prouvent-ils pas, sans y avoir songé, que notre ville est invincible? »

Il paraît trop, en lisant Démosthènes, que le peuple d'Athènes prononçait avec l'emportement d'un homme, des condamnations à mort, des bannissemens, et plus souvent des amendes ruineuses. « Vos délibérations, s'écriait Démosthènes, se réduisent toutes à ceci: Un tel, fils d'un tel, a dénoncé un tel comme criminel d'état. » Ce rôle d'accusateur en effet était continuellement rempli, il n'avait rien qui ne fût honorable; et celui qui le prenait, exposait franchement les causes d'inimitié qui déterminaient sa poursuite; mais s'il ne réunissait pas la cinquième partie des suffrages, il devait payer une amende.

Démosthènes lui-même a beaucoup accusé, et il a beaucoup défendu. La clarté, la précision, la force de ses discours, les font encore lire aujourd'hui; ce sont comme d'anciens tableaux d'une exécution parfaite, et dont le sujet aurait peu d'agrément. Il est pénible

d'assister sans cesse à des débats où l'acharnement est affreux, et ce combat à mort fait mal.

C'est avec une sorte de fureur que Démosthènes attaque Eschine au sujet de son ambassade, pendant laquelle on ne peut guère douter qu'il n'eût été gagné par le redoutable Philippe. Eschine pourtant fut absous: la fausseté de quelques détails, et l'excessif emportement de l'accusateur, firent tomber l'accusation. La harangue d'Eschine d'ailleurs est un chef-d'œuvre de raison, c'est une réfutation calme et satisfaisante; mais l'orateur, à toutes les pages, rend à Démosthènes les mépris que celui-ci lui avait prodigués.

Eschine eut dans son éloquence moins de force que Démosthènes, mais il était doué d'un esprit remarquable, et du talent le plus heureux: ses mœurs étaient douces et mêmes pures. On a cru que dans sa jeunesse il avait été comédien: cette profession, comme tout ce qui tenait aux arts, ne pouvait à Athènes être considérée comme un motif d'exclusion aux charges. Une naissance distinguée était toujours un avantage, une basse naissance n'était point un obstacle; et Eschine certainement appartenait à une des moindres familles d'Athènes. Démosthènes disait: « Un mal contagieux se répand sans doute sur la Grèce. Les plus distingués dans les villes se jetent dans une servitude qu'ils décorent du nom d'amitié de Philippe; et depuis même qu'Eschine s'est enrichi, il est un de ceux qui regardent la démocratie comme un gouvernement orageux et insensé. »

C'est dans les deux harangues sur la couronne que

les deux rivaux ont déployé sur-tout leurs plus admirables talens. Elles sont d'un mouvement qui nous entraîne encore; leur inexprimable beauté n'est point ternie de faux brillans.

Après la bataille de Chéronée, Démosthènes, chargé des réparations importantes que demandaient les murailles d'Athènes, avait achevé à ses frais la partie de cet ouvrage, pour laquelle les fonds qu'on lui avait confiés ne suffisaient pas. Ctésiphon, son ami, proposa un décret pour lui décerner une couronne, comme le peuple en avait quelquefois accordé à ceux qui avaient bien mérité de la patrie. L'affaire fut long-temps en suspens. Eschine s'opposa au décret, Démosthènes le soutint; Démosthènes enfin l'emporta, et Eschine, forcé de se bannir, alla fonder dans l'île de Rhodes une école pour l'éloquence. On prétend qu'il ouvrit son cours par la lecture des deux harangues, et que voyant les applaudissemens redoubler à celle de son ennemi, il s'écria: Que serait-ce donc, si vous eussiez entendu le monstre même!

Eschine, dans son discours, s'attache à démontrer que le décret est illégal. Démosthènes est encore comptable, et comme tel, une loi formelle interdit de le couronner. Le décret lui décerne une couronne dans le théâtre en présence de tous les Grecs; la loi prononce qu'il n'en sera accordé que dans l'assemblée du peuple même, ou dans le sénat, si le sénat veut adjuger une couronne.

Après avoir longuement établi ce point de droit, il examine la situation et la conduite de Démosthènes. Il

prétend flétrir sa naissance : sa mère était Scythe d'origine, et la loi ne permettait pas qu'on épousât une étrangère. Il lui reproche sa vie privée : Démosthènes se trouvant chorége, autrement conducteur des chœurs, avait reçu un soufflet en plein théâtre, et avait retiré sa plainte pour quelque argent. La poursuite en condamnation était alors au préjugé ce qu'est l'attaque personnelle dans les mœurs des peuples du Nord.

Eschine accuse positivement Démosthènes d'avoir reçu des présens du roi de Perse, pour continuer de harceler Philippe ; et il paraît, d'après les faits qu'il cite, que la cour de Babylone, inquiète d'une invasion annoncée depuis si long-temps, n'épargnait ni intrigues ni démarches pour retenir en Grèce le roi de Macédoine, seul capable de la diriger.

Eschine, enfin repassant de suite les conseils donnés par Démosthènes, s'écrie : « Ne dirons-nous rien de ces braves citoyens qu'il a envoyés à un péril évident, quoique les sacrifices ne fussent point favorables ? de ces illustres morts dont il a osé louer la bravoure, en foulant leurs tombeaux de ces pieds timides qui ont fui, qui ont abandonné leur poste ? O homme, le plus lâche de tous les hommes, le plus incapable d'une belle action, mais le plus merveilleux, le plus audacieux en paroles, aurez-vous tout à l'heure à la face de cette assemblée, aurez-vous le front de dire qu'on vous doit une couronne pour tous les malheurs dont vous êtes la cause ! Et s'il le dit, ô Athéniens, le souffrirez-vous ? La mémoire de ces braves gens morts pour notre défense mourra-t-elle avec eux ? Trans-

sa vertu, lui qui est rempli de vices; pour sa fermeté courageuse, lui qui est un lâche, lui qui a abandonné son poste. Je vous en conjure, Athéniens, au nom de Jupiter et des autres dieux, n'allez pas, sur le théâtre, ériger un trophée contre vous-mêmes; n'allez pas, en présence des Grecs, condamner de folie le peuple d'Athènes; ne rappelez pas aux Thébains les maux sans nombre, les maux sans remède, qu'ils ont essuyés. Ces infortunés Thébains, qui, obligés de fuir de leur ville, grace à Démosthènes, ont été reçus dans la vôtre; ces exilés malheureux, dont la corruption de ce traître et l'or du roi de Perse ont tué les enfans, détruit les temples et les tombeaux. Mais puisque vous n'étiez pas en personne à leurs désastres, représentez-vous-les par la pensée; figurez vous une ville prise d'assaut, des murs renversés, des maisons réduites en cendres, des jeunes enfans menés en servitude, des hommes et des femmes avancés en âge, privés, hélas! bien tard, des douceurs de la liberté, versant des larmes, vous adressant leurs prières; indignés, non pas tant contre les instrumens que contre les auteurs de leurs maux; vous suppliant enfin de ne point couronner le fléau de la Grèce, de vous garantir du sort fatal et funeste attaché à sa personne; car ni particulier ni république ne réussissent jamais avec les conseils de Démosthènes. Vous ne rougissez pas, Athéniens, vous qui avez porté une loi contre les nautonniers de Salamine; vous qui avez ordonné que quiconque d'entre eux aurait renversé sa barque dans le trajet, sans même qu'il y eût de sa faute, ne pourrait

plus, par la suite, exercer cette profession, afin d'apprendre combien on doit ménager la vie des Grecs; vous ne rougissez point de laisser encore gouverner l'état à celui qui a renversé totalement votre ville et la Grèce entière! »

Eschine, poursuivant avec plus de véhémence, condamne cette profusion d'honneurs et de couronnes qu'Athènes, au temps de ses plus grands hommes, ne connut jamais. Il cite Miltiade, il cite Thémistocle, il cite Aristide le Juste: « Couronna-t-on jamais aucun de ces grands citoyens, et le peuple alors était-il donc ingrat? Non; mais alors il était magnanime. Les citoyens auxquels il n'accordait pas cet honneur étaient vraiment dignes de la république; ils ne croyaient pas, ces héros d'Athènes, que leur gloire dût être consignée dans des décrets, mais dans le souvenir de ceux qu'ils avaient servis; souvenir qui, depuis ce temps jusqu'aujourd'hui, subsiste encore, et qui subsistera toujours! »

Eschine prévoit et réfute d'avance les moyens de défense qu'emploiera Démosthènes. « Je ne serais pas étonné, dit-il, que, passant tout à coup des larmes aux injures, il n'éclatât en invectives contre les citoyens qui sont hors de cette enceinte; il ne prétendît que les partisans de l'oligarchie vont se ranger sans examen du côté de l'accusateur, et que les défenseurs de la démocratie doivent ici soutenir l'accusé. Lorsqu'il débitera ces discours séditieux, interrompez-le pour lui dire: Démosthènes, si les braves citoyens qui ramenèrent de Phyle le peuple fugitif (après les Trente) vous eus-

sent ressemblé, c'en était fait de la république; mais ces grands hommes sauvèrent l'état au milieu des orages; ils firent entendre le mot d'amnistie (oubli du passé), mot admirable et plein de sagesse : vous, Démosthènes, vous aigrissez les esprits, plus curieux de la beauté de vos phrases que du salut des Athéniens. Lorsque, pour se faire croire, il aura recours aux sermens, ou plutôt aux parjures, rappelez-lui que quiconque emploie souvent un tel moyen devant les mêmes hommes, pour donner créance à ce qu'il dit, doit pouvoir ce que ne peut Démosthènes, changer de dieux ou d'auditeurs. »

Les villes donnaient des couronnes à d'autres villes; on en vit quelques-unes ériger des autels à Athènes, près de celui de la Reconnaissance; car les Grecs mettaient en action les idées les plus ingénieuses : leur imagination, sans cesse tournée vers les dieux, donnait à leurs pensées un tour mythologique qui relevait leurs moindres actions. Eschine ne peut souffrir qu'on couronne celui qui prive Athènes de tant de couronnes; il résume ses attaques à la fin du discours, il flétrit Ctésiphon lui-même. « O terre! ô soleil! ô vertu! s'écrie-t-il, vous, Intelligence, science qui nous faites discerner le bien et le mal, c'est vous que j'atteste en ce jour. J'ai secouru l'état autant que je l'ai pu. Si mon accusation a répondu aux crimes qu'elle attaque, j'ai rempli mon objet; si je suis resté au-dessous de ma cause, j'ai tâché du moins de la remplir. Vous, qui êtes nos juges, prononcez, et n'oubliez ni la justice ni les intérêts de l'état. »

La Réplique de Démosthènes me paraît un morceau achevé; les raisonnemens, l'exposé des faits, le détail des circonstances, les réfutations, les reproches même, tout y est si bien lié; les élans du sentiment y conservent un caractère si sage, et le ton de modération qui distingue ce discours est toujours si animé par le profond intérêt que l'orateur sait y répandre, qu'il est presque impossible d'en détacher une citation. Eloignés, comme nous le sommes, et de Philippe, et d'Alexandre, et de Démosthènes, et d'Eschine, nous ne pouvons lire ces harangues sans nous transporter à Athènes.

L'orateur invoque les dieux et en commençant et en finissant son discours; il dispose l'auditoire à l'entendre lui-même prononcer son éloge, en prouvant qu'il y est forcé, et en paraissant constamment restreindre aux vérités indispensables les témoignages qu'il est dans le cas de se rendre. Il ne traite qu'en passant les objections de son rival sur la proclamation de la couronne en plein théâtre, puisque ce n'est pas la première qu'il ait reçue avec un semblable appareil. Il appuie à peine sur ses dépenses relatives au rétablissement des murs d'Athènes, mais il expose sa conduite politique; il rappelle, sans prolixité, toutes les circonstances où se sont trouvées et la république et la Grèce; et, quand il oppose sa vie privée comme sa vie publique à la conduite et aux travaux d'Eschine, il réussit à l'accabler d'insultes, en paraissant toujours les retenir. Il excite, il soutient, il captive son auditoire à ce point,

qu'il ose enfin l'interroger, et qu'il en obtient une réponse. « Eschine, dit-il, vous prétendez que je vous reproche l'amitié d'Alexandre. Moi, vous reprocher l'amitié d'Alexandre! Comment donc l'auriez-vous acquise? comment l'auriez-vous méritée? Non, je ne vous nommerai jamais l'ami de Philippe ni d'Alexandre; je ne suis pas assez insensé. A moins qu'il ne faille nommer les moissonneurs et les autres mercenaires, les amis de ceux qui les paient; mais je ne l'ai pas fait, j'étais bien éloigné de le faire. Mercenaire aux gages de Philippe, maintenant aux gages d'Alexandre, c'est le nom que je vous donne, c'est le nom que vous donne ce peuple. Si vous en doutez, demandez-le à lui-même, ou plutôt je vais le demander pour vous. — Athéniens, pensez-vous qu'Eschine soit l'ami ou le mercenaire d'Alexandre? —Vous entendez ce qu'ils répondent. »

On ne peut trop admirer le compte que rend Démosthènes de l'instant solennel où il détermina la réconciliation de Thèbes et d'Athènes : alliance généreuse, alliance sublime, dont les malheurs de Chéronée ne peuvent inspirer le regret. « Il était déjà tard; les prytanes étaient à souper; un courrier vient, et leur annonce que la ville d'Elatée est prise. Aussitôt les uns se lèvent de table, ils courent à la place publique, ils en chassent les marchands, ils mettent le feu à leurs boutiques; les autres, à la hâte, mandent les généraux; ils font venir le trompette. La ville entière était dans le tumulte. Le lendemain, dès le point du jour, les prytanes convoquent les sénateurs

dans le lieu de leur assemblée. Vous, Athéniens, vous partez aussi pour vous rendre au lieu de la vôtre. Avant que les sénateurs eussent rien agité, eussent rien arrêté, tout le peuple avait déjà pris ses places, après quoi, aussitôt que les prytanes eurent annoncé la nouvelle, eurent présenté le courrier qui l'apportait, et quand celui-ci eut été entendu, le héraut s'avance, et commence de crier : *Qui veut monter à la tribune ?* Personne ne se présentait. Il recommence à plusieurs reprises; aucun ne se levait, quoique tous les généraux, quoique tous les orateurs fussent présens, quoique la voix de la patrie appelât un citoyen pour ouvrir un avis salutaire; car la voix du héraut, lorsqu'elle parle au nom des lois, doit être censée la voix de la patrie. Cependant, si c'était à ceux qui voulaient le salut de la république à se présenter alors, vous tous, qui m'écoutez, et vous autres Athéniens, vous levant aussitôt, vous seriez montés à la tribune, puisque tous, je n'en doute pas, vous vouliez le salut de la république. Si c'était aux plus riches, les trois cents plus riches auraient parlé; si c'était aux citoyens riches à la fois et zélés, on aurait vu paraître ceux qui, depuis, ont secouru l'état de sommes d'argent considérables. Ces libéralités annonçaient du zèle et des richesses, mais sans doute cette conjoncture, cette journée, ne demandaient pas un citoyen qui fût riche seulement et zélé, mais qui eût suivi les affaires dès l'origine, qui eût appris, par de justes réflexions, à pénétrer les desseins de Philippe et les motifs de sa conduite. Un citoyen, en effet, qui n'eût pas connu

sa politique, qui ne l'eût pas étudiée depuis longtemps, malgré son zèle et ses richesses, n'eût pas été le plus capable de discerner le bon parti, de vous donner un bon conseil. Ce citoyen alors si nécessaire, ce fut moi. Je parus devant vous. » L'orateur, à ce moment, rappelle, presque dans les mêmes termes, le discours concis et lumineux qu'il tint. Les projets de Philippe expliqués en peu de mots, un conseil précis offert au peuple, pour en prévenir le succès, tel était ce discours brûlant, qui rendit si vite aux esprits et le courage et la lumière. « Mon avis, reprend l'orateur, ayant été approuvé de tout le monde, personne ne l'ayant contredit, je ne le donnai point de vive voix, sans le proposer en forme. Je ne le proposai pas en forme, sans me charger de l'ambassade; je ne me chargeai pas de l'ambassade sans déterminer les Thébains; mais j'entrai dans toute cette affaire, depuis le commencement jusqu'à la fin; je me livrai tout entier et sans réserve aux dangers qui assiégeaient la république. »

La bataille de Chéronée eut une issue trop malheureuse; mais Démosthènes rappelle les élans héroïques que les Miltiade, les Thémistocle, avaient autrefois dirigés. « Si j'osais vous dire, reprend-il, que c'est moi, Démosthènes, qui vous ai inspiré des sentimens dignes de vos ancêtres, il n'y a personne qui ne fût en droit de me reprendre; mais je déclare que vos résolutions magnanimes sont venues de vous, je montre que la république pensait, avant moi, avec la même noblesse, en même temps que je soutiens avoir prêté

mon ministère à tous ses efforts généreux ; et l'accusateur, en m'imputant tout à moi seul, en vous animant contre moi, comme si j'étais cause de vos périls et de vos alarmes, ne cherche qu'à me frustrer d'une couronne pour le temps présent ; mais il vous ravirait à vous-mêmes les éloges de tous les siècles à venir ; car si, condamnant l'auteur du décret, vous improuvez mon administration, vous paraîtrez avoir fait une faute, et non pas avoir subi les rigueurs injustes de la fortune ; mais non, Athéniens, non, vous n'avez point fait une faute en vous exposant pour la liberté et le salut de tous les Grecs. J'en jure, et par ceux de vos ancêtres qui ont exposé leur vie à Marathon, et par ceux que la ville de Platée a vu rangés en bataille, et par ceux qui ont livré le combat naval, soit d'Artémise, soit de Salamine, et par tous ces braves citoyens, dont les corps reposent dans les tombeaux publics. L'état leur a accordé à tous les mêmes honneurs et la même sépulture, oui, Eschine, à tous, et non pas seulement à ceux dont la fortune a secondé la valeur. Cette conduite était juste ; ils avaient tous fait le devoir de gens braves, mais ils ont eu le sort que le souverain Etre destinait à chacun.

« Pour ce qui est de la défaite elle-même, dit-il ensuite, si vous en triomphez, citoyen indigne, lorsque vous devriez en gémir, vous trouverez, Athéniens, que je n'y contribuai nullement. Si vous pouvez, Eschine, ajoute-il plus loin, nommer quelqu'un sous le soleil, Grec ou Barbare, qui n'ait pas ressenti les

effets de la puissance de Philippe d'abord, et ensuite d'Alexandre, je conviens avec vous, je vous accorde, que mon mauvais destin a causé tous nos désastres. Mais si une infinité de mortels, qui ne m'ont jamais ni vu, ni entendu, ont essuyé mille affreux revers, et non seulement des particuliers, mais des républiques et des nations entières, n'est-il pas plus juste et plus raisonnable de rejeter les maux présens sur la rigueur du sort qui poursuit tous les peuples, sur un concours fatal de circonstances malheureuses? »

Je ne sais si ces morceaux, détachés à regret d'un ensemble admirable, en donneront une juste idée. Le voile épais d'une traduction enveloppe d'ailleurs ici l'éloquence de Démosthènes; c'est une figure majestueuse dont nous n'admirons que les formes, et dont l'expression divine reste cachée à nos regards.

Il est sans doute assez étrange que l'orateur qui maîtrisait un peuple entier, de la tribune, soit demeuré muet, confus, déconcerté en présence de Philippe, et n'ait osé aborder Alexandre. Ambassadeur près du premier, il ne put dire sa harangue; et député vers Alexandre, il céda à l'adroit Demades la gloire d'en obtenir la paix.

On dit que Démosthènes fit usage quelquefois d'apologues en parlant au peuple. Alexandre voulait, dit-on, qu'on lui livrât les orateurs d'Athènes. Démosthènes conta le stratagème des loups qui s'étaient fait donner

par un troupeau les chiens qui veillaient à sa garde. Il règne en général une grande liberté dans la plupart de ses harangues, et il peint sans ménagement les entretiens oisifs des Athéniens dans les momens les plus critiques. Son éloquence, toujours naturelle, ne l'oblige pas à se guinder sans cesse au-dessus de l'enceinte qu'il remplit. Le peuple d'Athènes, d'ailleurs, ainsi que nous l'avons vu, souffrait les traits plaisans qui échappaient en sa présence : « Il n'est pas étonnant, s'écriait Philocrate, que Démosthènes et moi nous différions d'avis ; il boit de l'eau et moi du vin. » Tout le peuple se mit à rire.

Les anciens Grecs évitaient dans le discours, surtout à son début ou à ses derniers mots, les paroles de mauvais augure. Aristophane nous l'avait enseigné ; Démosthènes nous le confirme. Fidèle à ce préjugé, il s'abstient de prononcer des phrases équivoques ; il se borne à les faire entendre, et avertit ses auditeurs du motif qui retient sa langue.

Les plaidoyers, assez nombreux, qui nous restent de Démosthènes, paraissent avoir été presque tous prononcés avant que les affaires d'état l'eussent absorbé tout à fait. On les lit avec intérêt ; on y retrouve la logique pressante qui distingue cet orateur ; on y retrouve sa force et sa clarté ; on y apprend sur-tout à connaître, en détail, les mœurs, les lois, les usages particuliers des Athéniens ; on y reconnaît les passions qui, de tout temps, ont dominé les hommes ; on y reconnaît les subterfuges que l'intérêt sut toujours inventer.

Les questions relatives à l'état des personnes furent toujours, chez les anciens, plus nombreuses, plus compliquées qu'elles ne le sont chez les modernes. Nos lois règlent dans le détail les moindres intérêts de fortune; les lois, chez eux, avaient à prévenir une foule de difficultés relatives à la condition et à l'existence civile d'un grand nombre d'individus; et, sans parler des nuances infinies qui se trouvaient entre le citoyen, l'habitant, l'esclave, l'affranchi, que de contestations nées des alliances mêmes, de l'état des enfans dont la naissance ne semblait pas légale, de l'embarras où l'esclavage d'un de ses membres devait plonger une famille!

En effet, les maux de la guerre entraînaient, à la prise d'une ville, la captivité et la vente de presque tous ses habitans; et les pirates qui, même en ce temps, ne cessaient d'infester les îles de la Grèce, exposaient, au milieu de la paix, la liberté du citoyen que son trafic ou ses affaires appelaient d'une rive à l'autre. Les comédies anciennes présentent constamment des enfans enlevés et reconnus bien tard, des pères qui ont gémi vingt années dans les fers avant de revoir leurs familles. Plus on remonte à travers les sociétés antiques, plus on trouve de mesures prises pour assurer l'état précaire des filles orphelines ou des veuves. Les lois d'Athènes allaient au point d'autoriser un citoyen à léguer sa femme, en mourant, à son ami, à son affranchi même; et les discours de Démosthènes témoignent que ce parti n'était point étranger aux usages reçus de son temps. Les

monumens de l'enfance des sociétés rappellent en toutes choses l'isolement des familles. Par-tout les étrangers furent craints et haïs; par-tout les lois prirent soin de proscrire sévèrement les alliances avec les étrangères; et, depuis les sacrifices barbares de la Tauride, il ne se trouve peut-être aucune institution qui ne puisse offrir le vestige d'une impression si profonde.

Les lettres de Démosthènes n'ont été conservées qu'au nombre de six. Elles sont presque toutes du temps de son exil; ce sont autant de petits discours politiques, à la réserve d'une seule qui, d'elle-même, a peu d'intérêt; elles s'adressent toutes au sénat et au peuple d'Athènes. Elles sont remplies des avis les plus sages, et si le grand orateur en a consacré deux à justifier sa conduite, il n'a pas craint d'en écrire une pour défendre même de loin les enfans de l'orateur Lycurgue, dont il avait été l'ami.

C'est toujours l'action que Démosthènes demande. « Si Alexandre a passé pour heureux, et s'il a réussi en tout, songez, répète-t-il sans cesse, que c'est par son activité, par ses travaux opiniâtres, par sa rare intrépidité, et non pas en restant oisif, qu'il a mérité son bonheur. Il n'est plus maintenant, la fortune balance, et c'est vous qu'elle doit adopter. Traitez les intérêts publics avec grandeur d'ame et douceur; déterminez avec sagesse, décidez avec fermeté : prenant ensuite pour chef Jupiter de Dodone, et tous les autres dieux qui vous ont rendu des oracles aussi favorables que certains, sollicitez leur assis-

tance; demandez-leur d'heureux succès, et remettez les Grecs en liberté avec le secours de la fortune. »

Cette confiance dans les dieux et le recours à leur protection, caractérise encore les délibérations et les opérations des Grecs pendant le siècle qui nous occupe. Démosthènes commence ainsi la lettre pleine de sentiment, dont je viens de citer quelques traits. « Je crois que dans tout discours et dans toute action sérieuse, il convient, avant tout, de s'adresser aux dieux; je prie donc tous les dieux et toutes les déesses, pour le présent et pour la suite, qu'ils m'inspirent, à moi, d'écrire, et aux Athéniens assemblés de choisir ce qu'il y a de plus avantageux pour le peuple d'Athènes et pour les hommes qui lui sont dévoués. C'est après avoir fait cette fervente prière, c'est en me flattant que les dieux m'ont envoyé d'utiles pensées, que je vous écris en ce jour. »

Nous avons douze lettres d'Eschine; elles datent aussi de son exil, et respirent en général une douce résignation. Elles s'adressent à des amis. Ecrites avec abandon, elles traitent de ses sentimens, de ses pensées, de ses relations nouvelles. Je vais citer la dixième toute entière; le fait qu'Eschine y rapporte est trop lié aux mœurs et aux opinions de la Grèce, pour paraître étranger à l'ouvrage que j'écris.

« Combien Cimon ne m'a-t-il pas causé de peine dans toutes les villes et sur tous les rivages! A quels excès ne s'est-il pas porté, sans respect pour les lois,

sans égards pour l'amitié ! Nous étions venus à Troie, et nous ne pouvions nous lasser de visiter et la ville et ses environs. Je voulais m'y arrêter, et rapprocher moi-même tous les vers de l'Iliade de chacun des objets dont l'Iliade fait mention. Nous tombâmes au jour où la plupart des habitans s'occupent de marier leurs filles. C'est la coutume dans la Troade, que les filles qui vont se marier viennent se baigner dans le fleuve Scamandre, en prononçant les paroles consacrées, *Scamandre, je me livre à vous.* Je regardais de loin cette cérémonie, comme les parens des filles et le reste du peuple, et je jouissais du spectacle et de la fête autant qu'il est permis aux hommes d'y prendre part. Une jeune fille, appelée Callirhoé, d'une taille admirable, appartenant à des parens illustres, s'avançait avec ses compagnes. Cimon s'était caché dans les herbes du fleuve, il s'était couronné de roseaux. C'était elle qu'il attendait. A peine eut-elle proféré les paroles, *Scamandre, je me livre à vous*, que, s'élançant de sa retraite, le Scamandre Cimon s'écria sans hésiter : Scamandre reçoit volontiers la charmante Callirhoé; il la comblera de faveurs. Il l'enlève à ces mots, et se dérobe avec elle. Quatre jours s'étaient écoulés : on fit, en l'honneur de Vénus, une procession solennelle, à laquelle assistèrent toutes les nouvelles mariées. Nous étions spectateurs. Cimon était tranquille, et regardait à mes côtés : Callirhoé le voit, le reconnaît, et vient se prosterner à ses pieds. Ma nourrice, s'écriait-elle, voilà le Scamandre, le dieu qui m'a accueillie l'autre jour. Toute la fourbe

fut divulguée. Rentré chez moi, j'y retrouve Cimon. Je m'emporte contre lui, je le traite de scélérat, je lui dis qu'il nous a perdus. Lui, pour toute réponse, et sans en être ému, se met à me conter des histoires sans nombre, et une foule d'aventures dont les héros eussent mérité le supplice. A Magnésie, me disait-il, un jeune homme en a fait autant sous le nom du fleuve Méandre. Le père d'Attalus l'athlète est persuadé que le Méandre est vraiment le père de son fils, et que c'est pour cette raison qu'il est devenu si robuste et si fort; et si ce fils éprouve quelque disgrace, il suppose le dieu irrité contre lui, parce qu'à sa première victoire il n'a pas proclamé le secret de sa naissance. A Epidamne, un certain musicien regarde Hercule même comme le père d'un de ses fils. Pour moi, ajoutait-il, je n'ai pas certainement poussé les choses aussi loin; mais je n'ai pas voulu qu'Ilion ne pût fournir que des sujets tragiques, et j'ai mis le Scamandre au moins en comédie. A ce récit, je demeurai pétrifié; je croyais à peine ce qui s'était passé, et pourtant j'en redoutais les fatales conséquences. Cimon, tout au contraire, me paraissait tout prêt à renouveler ses folles entreprises, ou sous le nom de Bacchus, ou sous le nom d'Apollon. Mais tout à coup, pendant ce bel entretien, je vis la foule qui se portait vers la maison où nous étions ensemble. Eh bien! lui dis-je, nous devions y compter; ils viennent ici mettre le feu. Je m'échappai furtivement, je courus me réfugier dans la maison de Mélanippide. Sur le soir, je tournai du côté de la

mer ; et, poursuivi par les dangers, je m'abandonnai aux vagues et aux vents. Tels sont les périls et les maux auxquels m'a exposé la conduite désordonnée de mon téméraire compagnon. Vous en serez plus affecté que moi-même, ou peut-être vous en rirez. »

FIN DU SECOND VOLUME.



TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

Depuis le cinquième siècle, jusqu'au quatrième siècle avant l'ère chrétienne, ou de la fin de la captivité de Babylone au rétablissement des Juifs par Esdras et par Néhémie ; du commencement de la guerre des Perses au rétablissement d'Athènes, par Thrasybule ; de l'expulsion des rois de Rome au commencement du siége de Veies.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

SIXIÈME ÉPOQUE.

Depuis le quatrième siècle, jusqu'au troisième siècle avant l'ère chrétienne; ou du rétablissement d'Athènes par Thrasybule, jusqu'à la bataille d'Ipsus, entre les successeurs d'Alexandre le Grand; du commencement du siége de Veies à celui de la guerre des Samnites.

LIVRE NEUVIÈME.

LIVRE DIXIÈME.

FIN DE LA TABLE.



